

Michelle Côté

Dégel
Roman

Silence et prise de parole
Réflexion

**Thèse
présentée
à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)**

**Département des littératures
Faculté des Lettres
Université Laval
Québec**

Avril 1999

© Michelle Côté, 1999



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-39344-5

Canada

Résumé

Cette thèse de doctorat en création littéraire comprend un roman et une réflexion critique intitulés **Dégel** et **Silence et prise de parole**.

La première partie, **Dégel**, recrée le climat social du début de la Révolution tranquille du Québec. L'héroïne, Solange, bourgeoise naïve, subit deux bouleversements: celui de son couple et celui de la société qui commence à se transformer. La narratrice est sa fille.

La deuxième partie, **Silence et prise de parole**, traite des rapports entre la réalité sociale (de 1957 à 1963) et la création littéraire. La genèse du roman occupe une place importante dans cette réflexion.

Résumé

Cette thèse de doctorat en création littéraire comprend un roman et une réflexion critique intitulés **Dégel et Silence et prise de parole**.

La première partie, **Dégel**, recrée le climat social du début de la Révolution tranquille du Québec. L'héroïne, bourgeoise naïve, subit deux bouleversements: celui de son couple et celui de la société. Des intellectuels et des artistes aspirent à une transformation en faveur des ouvriers et des paysans et demandent des réformes sociales. Les dialogues des personnages expriment les questionnements des gens de cette époque. Cette fiction évoque leurs valeurs spirituelles et familiales, leurs inégalités, leurs préjugés. On voit les contraintes religieuses qui cèdent sous le poids de l'esprit critique qui s'impose. La société se modernise. L'histoire de Solange est racontée par Sarah, sa fille. Les dialogues des femmes et des hommes de cette fiction nous ramènent à l'époque où les gens n'acceptaient plus une idéologie qui les brimait.

La deuxième partie, **Silence et prise de parole**, explore d'abord le volet social sur lequel repose le roman. Le peuple québécois allait s'exprimer et choisir la modernité. La part des intellectuels et des artistes est mise en évidence. Juste avant la Révolution tranquille, ils proclamaient la nécessité d'une plus grande liberté et de l'instruction pour tous. Dans un deuxième temps, une méditation sur la création artistique se développe dans la réflexion et contribue à une meilleure compréhension de la fiction. Il appert que le processus de transformation du réel en réalité romanesque émane, non seulement de la vision de celle qui raconte, mais de sa mémoire et de sa rêverie éveillée. C'est ainsi qu'on replonge dans la genèse et la composition du roman.

Avant-propos

Je remercie le Département des littératures de l'Université Laval de m'avoir donné la chance de commencer ce doctorat. J'ai pu poursuivre ce projet de création jusqu'à sa fin grâce à la compétence de ses professeurs et à leurs conseils judicieux.

Cette thèse n'aurait pu se faire sans l'aide extrêmement précieuse de Monsieur Vincent Nadeau, mon directeur de recherche. Il m'a toujours guidée avec érudition, amabilité et patience. Je tiens à le remercier et à lui exprimer toute ma gratitude.

Table des matières

| | Page |
|---|------|
| Résumés | ii |
| Avant-propos | iv |
| Table des matières..... | v |
| Introduction générale | vi |
| Première partie : | |
| Le roman: Dégel | 1 |
| Deuxième partie : | |
| La réflexion: Silence et prise de parole | 245 |
| Conclusion générale | 344 |
| Bibliographie..... | 347 |

Introduction générale

L'hypothèse de recherche consistait à démontrer le vrai et le faux de la croyance populaire qui appelle « époque de la noirceur » les années d'avant la Révolution tranquille au Québec. La complexité de la société, pendant les années charnières 1957-1963, apparaît dans le roman. Les personnages, à l'image des humains, sont souvent énigmatiques. Beaucoup de citoyens québécois de cette époque cherchaient à comprendre la société dans laquelle ils avaient grandi. Après de nombreuses années sans grande liberté d'expression, ils ont du mal à briser le silence. On assiste, dans le roman, à leurs efforts pour s'affirmer et s'exprimer.

La réflexion analyse des forces en jeu qui faisaient régner l'ignorance et le conformisme dans la société. Cette étude dévoile aussi d'autres forces qui présidèrent à la naissance de la mutation culturelle qui a changé les valeurs individuelles et sociales.

La réflexion nous amène dans ce monde connu de celle qui le raconte la nuit. Elle cite des études en sciences humaines qui prouvent ses dires et elle témoigne de son expérience de vie et de son écriture. Pour elle, tout moment de noirceur porte l'aube, l'aurore, et le lever du soleil. Du silence et des ténèbres naît la parole. Du sombre passé conservateur québécois sort une société moderne.

L'intérêt du roman et de la réflexion est historique, sociologique et littéraire. Dans la complémentarité, ces textes témoignent de l'évolution des Québécois qui se questionnaient, d'abord individuellement, puis en petits groupes, et enfin en réunions publiques. Ils réagissaient aux propos d'orateurs et d'artistes qui exprimaient leurs besoins intellectuels et ceux de leur collectivité. Le roman rend vivante la société par les procédés de la fiction. La réflexion examine l'apport des sciences humaines et recherche l'enrichissement du littéraire par le littéraire.

Première partie:

Dégel

Roman

Déjel

Vlan ! vola la gifle.

- Ça t'apprendra ! ajouta-t-elle.

J'avais serré les poings pour ne pas pleurer. Ensuite, je courus appeler maman au téléphone. Je la suppliai de venir me chercher. Dès que j'en reçus l'assurance, je me précipitai dehors. Assise sur la dernière marche du balcon, les pieds sur le trottoir, je l'attendais, prête à déguerpir. Les minutes n'en finissaient plus de s'allonger, de s'additionner, de me torturer.

Quand je vis sa voiture, je me levai immédiatement. En toute hâte, je m'approchai du bord de la rue. Maman stationna et ouvrit la portière. Je me réfugiai près d'elle, humiliée, le souffle court, révoltée, muette. Renfrognée, j'attendais qu'elle démarre. Malheureusement, elle me dit:

- Reste ici, je dois parler à Doris.

Lorsqu'elle revint, elle avait l'air plus ennuyée que fâchée. Rendue à la maison, elle me réprimanda brièvement:

- Tu n'avais pas le droit d'ajouter des personnages à sa peinture. Ne touche plus jamais à ses toiles.

À l'affront s'ajoutait l'incompréhension de la plus aimante des mères. J'avais voulu embellir un tableau de Doris et j'en avais été récompensée par la première gifle de ma vie. De surcroît, maman ne blâmait pas son amie. Conséquemment, j'étais plus que mortifiée, je rageais.

Par la suite, l'attitude de maman m'avait rendue perplexe. J'étais amèrement déçue. Sa tolérance me surprenait et m'intriguait. Doris pouvait me frapper sans provoquer sa colère, ni l'envie de me venger.

Quelques heures plus tard, je décidai de ne pas effacer de ma joue le plat de la main de Doris. Pour le moment, je devais me faire justice. Je pris la résolution d'être longtemps désagréable avec elle. Des semaines passèrent avant que je remette le pied dans son atelier.

Je reporte à cette rancune inassouvie la raison de mon comportement, un jour de mes quatorze ans.

Assise près du feu de la cheminée chez Doris, je faisais griller des guimauves pour son Maurice. Il m'avait souvent paru sensible aux charmes de ma jeunesse, encore plus ce soir-là. Me vint l'espièglerie de répondre. Je commençai à lui témoigner une plus grande

sympathie. À ce jeu, je découvrais un mystérieux pouvoir de séduction. Nos regards se parlaient, nos sourires se multipliaient. Par inadvertance, nos mains se touchaient.

Consciente de mes manoeuvres, Doris n'en prenait pas ombrage mais ne me laissait pas toute la place. Elle ramenait l'attention de son amoureux par des câlins et des réparties piquantes d'esprit. Plutôt que d'aller chercher ce dont elle avait besoin, soit un journal, un livre, un catalogue d'exposition, elle me demandait de les dénicher dans sa bibliothèque du grenier. Ils me semblaient à peu près impossibles à trouver. Ses ruses ne m'échappaient pas. J'attendais ma chance, mine d'être serviable.

Quand Maurice allait nous quitter à la fin de la soirée, je l'embrassai sur la bouche à la suite de Doris. Elle ferma la porte et, avec une froide colère, me gifla fortement. Cette fois sans commentaire.

Je restai des semaines sans la visiter. Vers la fin de ma bouderie, je conclus que maman ne lui avait pas défendu de me corriger. Donc, elle avait ses raisons. Mais lesquelles ? Sans réponse, je m'appliquai à porter plus d'attention à leurs rapports.

Tout de même, la sévérité de Doris n'était pas dépourvue de patience ni de générosité. Combien de fois lui ai-je piqué un vêtement, un parfum, un billet de dix sans qu'elle me les réclame lors d'aveux tardifs ! Sa réaction se limitait à « c'est du passé, n'en parlons plus ».

Malgré ces deux incidents, mon attachement pour ma gardienne restait profond. Mais quand nous étions en présence de maman, je montrais ma préférence pour celle qui ne m'avait jamais flanqué une taloche. Tandis que j'étais suave avec elle, je restais plutôt distante avec Doris. Ce manège m'a permis de développer, très tôt, mon pouvoir de fasciner ou d'écarter les autres. Quand Doris me fixait de ses yeux glauques, les lèvres pincées, je jubilais intérieurement de ma victoire. J'étais à l'école du théâtre.

Toutefois, je savais que le lien qui les unissait depuis l'enfance était très fort. Il y avait du pacte dans leur collusion. En leur présence, avec résignation, je devais m'en accommoder. Au lieu de le ressentir comme une frustration, j'en fis mon profit après la tape initiale. J'avais trop à gagner des deux pour ne pas jouir des avantages que chacune m'offrait.

Doris m'aimait comme une grande soeur, Solange avec infiniment de patience et de tendresse.

À la puberté, je choisis d'imiter Doris qui me fascinait par son marivaudage avec les hommes. Cette femme, vive et enjouée avec eux, leur plaisait follement. Les uns après les autres, ils lui rendaient visite. J'assistais souvent à leurs rencontres pleines de rires, de discussions, de chants et de danses. En témoin attentif, je découvrais comment être adorée à mon tour.

Moi aussi j'aurais des amis en admiration devant moi. Comme elle, je jouirais d'une vie libre. Je ne voulais plus être retenue par la barrière de pudeur entretenue par maman. Elle était avenante, gaie mais réservée. Je voulais être audacieuse comme Doris.

Alors, j'épiais son donjuanisme quand elle posait ses yeux couleur de la mer dans ceux d'un ami, ourlait sa démarche, ramollissait son port de tête et de corps. Je sentais en moi les mêmes forces secrètes et mystérieuses qui déclenchaient en elle ces agissements avec l'autre sexe. La nature m'avait donné ce pouvoir magnétique qui exigeait d'être exorcisé. J'allais m'en servir autant qu'elle, sinon plus, pour conquérir le coeur des hommes.

L'incident de la seconde gifle m'avait confirmé mon talent d'actrice. J'avais pu faire croire à cette femme lucide que son amant me plaisait. Dans le jeu, j'avais dégagé assez d'érotisme pour la troubler et la rendre jalouse. Cette nouvelle prérogative me grisait. Le lendemain, j'entrais dans la troupe de théâtre de l'école.

Dès mon premier rôle, je me rendis compte qu'il me suffisait de dénouer certains noeuds pour laisser passer des larmes, des cris, des chants d'allégresse. Je partageais des joies et des souffrances tapies au plus profond de mon âme et de mon corps. Quelquefois, vidée de ces émotions, d'autres inconnues me remplissaient. J'étais un vase communicant. La salle et moi étions à l'unisson. Enfin, je pouvais entrer dans une relation avec les spectateurs, avec l'humain, avec le monde entier.

Cette union m'était devenue nécessaire. Je m'inscrivis au Conservatoire d'Art dramatique.

Toutefois, l'attitude de maman continuait à me hanter. Je n'avais pas trouvé la raison de sa tolérance envers l'autorité que Doris pouvait exercer sur moi. La quête du mystère revenait inopinément dans mon esprit depuis des années. Elle me poussait à scruter leur passé.

Moi, sa fille unique et chérie, me donnais le droit de savoir quand et pourquoi elle avait conclu cette entente tacite avec Doris à mon sujet. Je la questionnais à l'improviste sur

sa vie avant et après ma naissance. Elle me répétait m'avoir attendue avec joie, qu'elle avait posé mille fois sa main sur le ventre pour me sentir bouger, me parler, m'avait reçue dans ses bras, émue, remplie du plus grand des bonheurs. Rassurée, je retournais à mes occupations.

Cependant, revenait sans cesse cette curiosité de savoir ce qui rapprochait tant maman de son amie. Longtemps, je tentai de découvrir si elles me cachaient quelque chose. À mes seize ans, je finis par faire avouer la vérité à maman. Pour l'accepter, l'assimiler, m'en délivrer, je commençai à l'écrire mais j'abandonnai vite la tâche. Récemment je m'y remis mais à la façon d'une actrice : en entrant dans les personnages.

Je me glissais dans chacun d'eux, prenais leur voix, sentais leurs émotions. Je me déguisais en femme ou homme de la fin des années cinquante et début soixante. Comme au théâtre, j'entrais chaque soir dans leur univers et le faisais revivre.

Ainsi naquit ce récit de leur vie et de la naissance de la mienne.

L'histoire commence à la pointe du Cap Diamant, semblable, sur les cartes de Québec, à la proue d'un paquebot qui avance dans le fleuve Saint-Laurent. Ses passagers se promènent sur le pont, le regard posé sur l'horizon. Ils songent à la France et à Rome. Plusieurs y sont allés, d'autres préparent leur voyage.

Un mur de pierre grise entoure la ville ancienne campée sur ce promontoire. Deux rues parallèles, alignées de basses maisons de brique et de pierre, amènent les gens à l'avant de ce navire où se tiennent les officiers: prêtres et magistrats. C'est à bord de ce bateau catholique-romain que se prennent les décisions importantes.

Québec, ville de fonctionnaires, abrite un port, quelques industries et manufactures. Il n'y a à peu près plus d'Anglais. Ils sont partis à Montréal où s'est implantée la haute finance. C'est une capitale historique fréquentée par les touristes.

Les bourgeois francophones habitent les beaux quartiers de la haute ville. L'été, ils passent leurs vacances à la campagne, en famille. Les plus riches d'entre eux vivent dans de

vastes et romantiques villas anglaises du dix-neuvième siècle ou d'opulentes demeures modernes. Leurs rues sont larges et ombragées.

Juste au-dessous d'eux, dans la partie basse, vit la majorité de la population. À part quelques commerçants, tous sont pauvres. Quelques années dans les écoles publiques, l'apprentissage d'un métier, et chacun gagne son pain. Ils sont à l'étroit dans leurs maisons mitoyennes. Pendant la saison estivale, ces sans fortune conversent, assis sur les perrons, tandis que leurs nombreux marmots s'amuse sur les trottoirs. Leurs rues sont étroites et sans arbres. Le ciment des cours ne laisse pas de place à la verdure ni aux plantes.

C'est dans le plus beau décor de la haute ville que vivent mes parents.

Bambins, ils ont eu de vastes espaces verts et clôturés pour jouer, protégés des voitures et passants malintentionnés. Devenus adolescents, ils ont joui de leur chambre pour étudier et d'un beau salon pour recevoir leurs amis pendant que, discrètement, les parents jetaient des coups d'oeil dans la pièce.

Mineurs jusqu'à vingt et un ans, ils étaient gardés aux études. Ainsi, la relève était assurée dans le clergé et les professions libérales.

J'ai été élevée dans une maison de style Tudor. Sa façade est découpée de pans de mur à colombages comme dans les manoirs britanniques. Ses fenêtres, à motifs de losange, sont surmontées d'un arc gothique. Des colonnes blanches soutiennent le toit de son large balcon. Un tympan en hémicycle surmonte ses portes de chêne.

Ma rue est éclairée par des lampadaires. En bordure des trottoirs, des plates-bandes gazonnées et fleuries la rendent encore plus attrayante. Les parterres des maisons situées en retrait sont couverts d'érables, de bouleaux, de peupliers, d'arbustes de toutes sortes et d'une flore variée.

Mes parents habitent cette résidence depuis leur retour de Paris. La maison de ce couple est spacieuse, construite pour une famille. Maman a vingt-cinq ans. Elle est sans enfant ni profession.

Ce soir encore, elle craint de se retrouver seule. Sans lui à la tombée du jour, elle est envahie par des peurs indéfinies, bizarres, paralysantes. Laurent est absent. Elle l'attend, attentive à chaque bruit du dehors. Dès qu'elle reconnaîtra le ronronnement du moteur de sa voiture, la joie la poussera vers la porte.

Mais il ne rentrera pas en cette fin de jour.

Maman le regardait fixement depuis quelques instants, l'air indécis.

- Solange, ça suffit! J'aime Dieu et toi ! s'exclama-t-il avec un crescendo d'impatience dans la voix.

Puis, il ferma son livre brusquement et le posa sur ses genoux.

Elle reçut le claquement sans broncher, résolue qu'elle était de rester imperturbable .

- Tu peux l'aimer, Lui, avec ton esprit et ton coeur. Mais c'est avec moi que tu peux atteindre l'union complète. Du corps et de l'âme.

- L'amour n'est pas absolu comme tu l'entends. Parle avec plus de nuances, je t'en prie.

Il tapota sa cigarette dans le cendrier d'étain placé à sa droite, sur une table basse de même style que la bergère Louis XV qu'il avait fait sienne, face au fauteuil Régence de sa femme.

- Je suis certaine que Dieu se réjouit de mon amour exclusif. C'est sa volonté que je l'aime en toi. Sinon, pourquoi le sacrement de mariage ?

Elle ne le quittait pas des yeux dans l'attente d'une réponse tout à fait sincère.

- *Celui qui aime sa femme, s'aime lui-même... Maris, aimez votre femme comme le Christ a aimé l'Église: pour elle il a donné sa vie...*

Sa voix tremblait aux derniers mots et il penchait la tête en disant ces paroles qu'elle et lui avaient souvent lues, ensemble, en préparation de leur messe de mariage.

Soudain, elle se sentit plus bouleversée. Elle se faisait des reproches:

- Lui si près de la parole de Dieu ! Comment pouvait-elle douter de cet homme qui lui rappelait son engagement religieux ? Quel démon pouvait bien l'habiter pour harceler ainsi son bien-aimé ?

Ces questions lui étaient venues à l'esprit avec la rapidité de l'éclair.

Mal à l'aise, elle se leva et se dirigea vers le buffet de la salle à manger. Elle prit les deux verres de liqueur de menthe que Thérèse leur avait servis sur un minuscule plateau de porcelaine bleue de Limoges. Elle revint lentement, impassible. Selon son habitude, elle lui en offrit un.

À la fin du repas, il avait choisi la sorte de liqueur:

- Une menthe pour moi, avait-il ordonné à la bonne.

Pour l'accompagner, Solange avait ajouté:

- Une pour moi aussi.

Son romantisme la poussait à tout partager avec lui. Leur tête-à-tête était plus achevé quand elle goûtait aux mêmes saveurs et plaisirs. Son bonheur était le sien, tout autant que ses inquiétudes.

Il avait l'air soucieux, ce soir. Néanmoins, elle s'était dit, pendant leur repas, que cette fois elle irait au bout de ses questions.

Trop souvent depuis quelques mois, elle s'était tue dès qu'elle voyait poindre une certaine tristesse sur son visage. Elle était sur le point de céder mais se ravisa. Maintenant, elle devait savoir ce que Laurent cherchait loin d'elle, quitte à le rendre furieux.

- Est-ce que je te plais toujours ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Il sursauta. Il la regarda droit dans les yeux et affirma:

- Je n'aime pas d'autre femme que toi.

Quelques secondes plus tard, il compléta:

- J'ai besoin d'être seul avec Lui.

- Nous sommes son couple de chair. Comment peux-tu lui plaire sans moi ?

Il sembla excédé et se contenta de hausser les épaules. À l'instant où il remarqua le frémissement de la liqueur dans le verre de Solange, il devint irrité. La sensibilité à fleur de peau de sa femme et son entêtement à vouloir qu'il s'explique menaçaient sa belle contenance. Sur-le-champ, il répliqua:

- Si seulement tu voulais voir la réalité ! Tu réaliserais que l'amour humain est imparfait et limité.

- Double raison de prier ensemble !

- On le fait chaque dimanche. Il est nécessaire de s'agenouiller seul de temps en temps.

- Tu n'as pas besoin d'aller à la trappe pour cela.

- J'y trouve le recueillement dont j'ai besoin.

Il tirait de longues aspirations de sa cigarette puis exhalait des cercles de fumée. Plutôt que de porter attention à Solange, il les regardait flotter devant lui. Visiblement, il se cachait derrière cet écran ou voulait l'exaspérer. Elle sentit une colère sourde la gagner.

- Enfin, quel problème te pousse à la solitude ? J'ai droit de savoir ce qui t'inquiète, demanda-t-elle d'un ton ferme.

- J'ai simplement besoin de silence. Je le trouve au monastère.

Son ton se voulait sans réplique.

- Pour penser à quoi ? continua-t-elle avec plus de douceur.

- À tout.

- Si tu ne veux pas être plus spécifique, c'est que tu as un secret.

Sa voix avait eu un trémolo dans les dernières syllabes. Son expression était inquiète.

- Que vas-tu chercher là ? Tu es déçue de rester seule quelques jours. Si je partais pour un voyage de chasse ou de pêche, comme la plupart de mes collègues se le permettent, ça serait bien le désespoir !

Droit dans les yeux, il l'avait regardée avec un courroux à peine dissimulé.

- Tu ne t'éloignais pas de moi avant.

- Je pensais rarement à mon salut éternel.

- Et plus à moi !

D'une intonation cassante, il répliqua:

- Tu refuses de comprendre.

Outragée, elle riposta:

- Quoi ?

Elle était décidée à ne pas céder et ne le cachait pas.

- Que je n'ai plus vingt ans et que je me pose des questions. C'est ça vieillir, non ?

- Devenir sage et fuir sa femme ?

Le visage de Solange s'était rembruni. De moins en moins pouvait-elle dissimuler son dépit.

- Tu m'exaspères à la fin ! On dirait que tu ne veux pas comprendre, lui reprocha-t-il avec sévérité.

- Ça ! C'est trop ! Figure-toi que moi aussi je cherche la vérité !

Elle luttait contre ses réticences à l'impatienter. Se taire ou le forcer à s'expliquer ? Il ne voulait tellement pas... Elle finit par lui dire:

- Rester impénétrable t'amuse ?

Son calme avait soudainement volé en éclats dans le dernier mot qu'elle avait prononcé d'un ton acrimonieux.

Il leva les bras comme s'il allait attraper quelque chose, puis s'exclama:

- La vérité ! La vérité ! Elle est simple ! Je voudrais m'isoler pour méditer sans que tu en fasses un drame.

Elle le dévisagea, incapable de croire son accusation. Sèchement, elle répondit:

- Tu fais semblant de ne pas me comprendre. Tu veux me faire croire que je ne suis pas raisonnable. Si tu penses à te faire prêtre, dis-le.

- Cessons cette discussion inutile. Je n'ai pas la vocation religieuse et je n'ai pas de maîtresse. Tu es contente ?

Brusquement, il éteignit sa cigarette. D'une main nerveuse, il l'écrasa plus d'une fois jusqu'à ce qu'elle se rompe.

Solange restait immobile, incapable d'ajouter un mot.

La voix tremblante, il continua:

- Seulement, j'apprécie de temps en temps de manger et de prier avec des mystiques dans un silence monacal.

Il se leva vivement. D'un pas rapide, il se dirigea vers l'escalier et monta précipitamment. La porte de son cabinet de travail claqua derrière lui.

Elle posa son verre sur la table d'à côté. Jamais il n'avait eu ce regard dur et cette voix glacée avec elle. Ses mains s'accrochèrent aux bras d'acajou du fauteuil. Elle restait inerte, sonnée, abattue par cette violence inattendue. Tout ce qu'elle arrivait à imaginer était de regarder, à la lumière de la lampe, son alliance.

Elle se sentait accablée. Malgré son effort pour retenir ses larmes, celles-ci coulaient sur ses joues.

Subitement, elle manqua d'air. Elle s'avança vers le placard, l'ouvrit et prit son blazer. Le mouvement fut si vif que le cintre se balançait et tomba par terre. Impatentée, elle le ramassa en maugréant. Elle sortit.

Sur le trottoir, elle leva la tête. Une ombre bougea derrière les rideaux.

En arrivant dans son cabinet de travail, Laurent avait ouvert une fenêtre pour respirer un grand coup. Debout, il restait immobile, lui-même surpris de sa saute d'humeur. Après tout, l'inquiétude de sa femme était légitime. Mais il ne voulait pas qu'elle soit

malheureuse. Cependant, son refus de discuter ne faisait que l'énerver. Elle le lui avait montré ce soir.

Il l'avait entendue sortir. Contrairement à son habitude, il restait à la fenêtre trop bouleversé pour réagir. Sans la rappeler, il la suivait des yeux. Il était certain qu'elle reviendrait dans moins d'une heure.

Pour oublier cette altercation, il décida de travailler. Mais avant, il fit quelques mouvements des bras et des jambes pour évacuer la tension.

Assis à son bureau, il regardait la photo de Solange posée à côté de son Code civil. Elle lui souriait quand il avait pris ce demi-profil. Toujours, elle lui plaisait. Sa sincérité, sa transparence...

Tandis qu'elle marchait, elle essayait de comprendre ce qui leur arrivait. Depuis quelques mois, de réservé Laurent était devenu incompréhensible. De plus en plus souvent, il s'imposait des horaires de travail très rigides.

Combien de fois l'avait-elle surpris, l'air absent, soucieux !

Aujourd'hui, il revendiquait une ferveur religieuse. Pourtant, jamais il ne lui avait demandé d'aller prier ensemble. La messe du dimanche était le seul moment où ils s'agenouillaient côte à côte. Elle avait peine à croire à sa conversion. Si longtemps, il lui avait semblé un tiède pratiquant. Comme elle...

Hors l'office dominical, elle ne l'avait jamais vu le chapelet à la main. Les dimanches de ski, impatient de partir, il l'entraînait dehors juste après l'élévation.

Pas une seule fois, le soir, il ne s'était agenouillé avant de se coucher. Elle se rappelait son père qui priait, les coudes appuyés sur le bord du lit; il oubliait souvent de fermer la porte et elle l'entrevoyait prosterné pour parler à Dieu.

Ce soir, quelque chose d'indéfinissable avait passé entre eux. C'était tangible au coeur mais incompréhensible à la raison.

Elle marchait et pensait à chacun d'eux. À leurs ressemblances et différences. Une suite de questions accompagnait ses pas:

- Où et comment avait-elle pu lui déplaire pour qu'insensiblement il s'éloigne d'elle ? Pourtant, ne soutenait-il pas le contraire ? Était-elle assez rationnelle pour lui ? Devrait-elle lui exprimer plus souvent son amour et son besoin physique de lui ?

Sans réponse, elle s'impatientait. Elle continuait à marcher:

- Si c'était l'appel du Créateur, mieux aurait valu qu'il en choisisse un autre. On ne reprend pas ce qu'on a donné.

Elle se tenait ce soliloque qui la désespérait, la tourmentait. Alors, elle tournait en rond dans sa tête comme dans la ville.

Seule la fatigue la ramena à la maison.

Elle se retira dans leur chambre. Pour se calmer, oublier, se changer les idées, elle téléphona à sa soeur. Longtemps elle parla avec Madeleine, de tout sauf de cela.

Épuisée, elle s'endormit seule. Tard dans la nuit, il vint la rejoindre. Elle sentit la chaleur de son dos contre le sien.

Quand elle se réveilla, il était déjà debout, habillé et prêt à partir. Il l'embrassa sur le front.

- Je te téléphonerai de là-bas, lui dit-il, l'air de se sauver.

Au pied de l'escalier, en robe de chambre, elle restait immobile, incapable de répondre ni de faire un geste. D'ailleurs, il ne lui en avait pas donné le temps.

Elle l'entendit fermer vivement la portière et démarrer sa voiture.

- Comme il est pressé de retourner à la trappe... pensa-t-elle.

Une bouffée de colère monta en elle. Elle ne pouvait plus nier que l'irritait la présence divine qui prenait trop de place dans leur couple.

Par routine, elle s'avança vers la fenêtre pour le regarder partir.

- Comme si le feu était pris à la maison, se dit-elle.

Elle ne vit que l'arrière de sa voiture qui tournait le coin de la rue. Vivement, elle ferma les rideaux de malines.

- Je n'ai pas le droit d'être jalouse de Dieu ! Je ne fais pas le poids ! marmonna-t-elle en se dirigeant machinalement vers la table.

Tout ce qui lui plaisait était là: des croissants, du pain frais, de la confiture de fraises, de la marmelade, de la salade de fruits, du bon café. Pourtant, elle ne ressentait aucune faim.

Lui revint l'animosité de la veille, la colère qui lui avait fouetté les tempes.

- Avait-elle le droit de vouloir le retenir près d'elle, lui refuser ce regain de foi ? se demanda-t-elle dans un effort pour retenir son emportement.

La seule réponse qui lui vint à l'esprit fut un non catégorique. Y succéda un sentiment de culpabilité suivi d'un étrange malaise et une impression de vide. Les idées et les émotions se succédaient en elle sans qu'elle puisse arrêter leur cours. Tout au fond d'elle-même un ruisseau se gonflait, devenait torrent, bouillonnait, débordait. Elle tentait de contrôler sa peur, sa colère.

L'attendrissement et l'élan amoureux vers lui la blessaient. Depuis quelques semaines, elle souffrait de son silence et supportait mal leur différend. Toutefois, elle luttait contre la résignation; sa raison, sa logique, son bon sens devaient maîtriser son imagination, la tenir en laisse.

Cette lutte, à la fin, l'hébetait.

Sa réflexion prit fin quand Thérèse entra dans la salle à manger. Elle venait porter du lait chaud pour le café. La bonne salua Solange et remplit sa tasse. Celle-ci lui souhaita le bonjour. C'était une salutation sans gaieté. Thérèse se retira discrètement.

Elle prit une gorgée de café. Il lui sembla qu'il avait un goût amer. Elle tartina de marmelade un petit pain. Dès la première bouchée, elle le remit dans l'assiette. Il avait une saveur insipide.

Pas un bruit dans la maison... pas une voix... pas un mot... seulement le soupir de l'incertitude.

Soudain, une image vint à son esprit: Laurent s'éloignait d'elle comme un voilier, emporté par une invisible force, sans bruit, poussé vers les mers lointaines, étrangères, divines.

Après quelques minutes désespérantes, elle songea à leur avenir:

- Oui, elle se défendrait contre une rivale, mais Dieu ?

Son monologue intérieur ne lui laissait aucun répit. Elle ne pouvait pas imaginer le rendre jaloux. Aucun autre homme ne l'attirait. Elle s'était donnée à lui seul, complètement et pour toujours. Impossible de nier son amour, de trahir son engagement.

On sonna à la porte. Thérèse alla répondre.

C'était un envoi de fleurs. La bonne apporta à Solange la corbeille de roses d'un rouge pâle.

La carte disait: « I love you », signé Laurent.

Elle retint un cri de joie. Ses mains tordirent la serviette de table sur ses genoux.

Ouvertes, les roses exhalaient leur doux parfum et resplendissaient de beauté. Elle se pencha pour les embrasser.

Il l'aimait toujours et elle osait le soupçonner de la mettre en seconde place. Jalouse, c'était le seul qualificatif qu'elle méritait. C'était à elle qu'il offrait des roses. Eh bien ! elle méritait d'avoir souffert ! Inutilement il va sans dire. Somme toute, elle ne l'avait pas volé.

Elle commença à déjeuner devant les fleurs posées au centre de la table. Maintenant l'appétit lui revenait. À l'extérieur, le soleil brillait et inondait la pièce. Elle prit un croissant chaud qu'elle couvrit d'une fine couche de confiture. L'odeur des roses et les rayons de lumière caressaient son odorat et sa peau. À nouveau, elle avait plaisir à manger.

Sur la carte, sous la main gauche, la réchauffait de son témoignage d'amour. Il préférait le mot « love » plus expressif que le « aimer » français, trouvait-il. Elle était l'unique, lui avait-il confié, à qui il avait révélé son amour en anglais.

Seule la musique pouvait exprimer la joie retrouvée. Son petit-déjeuner fini, elle se leva et marcha vers le piano. Assise devant le clavier, spontanément, elle plaqua quelques accords pour communiquer avec cette allégresse printanière. Des airs que sa mère lui avait appris, enfant, vinrent spontanément au bout de ses doigts. Ces mélodies montaient en elle chaque fois qu'elle était heureuse. Elle vit Thérèse dans l'entrebâillement de la porte de la salle à manger.

- J'aime tant quand Madame joue la *Légende des flots bleus*, *À la volette*, *l'Angelus de la mer* et ben d'autres chansons que Madame joue si ben !

Solange fit mine de ne pas l'entendre. Cette intervention de la bonne, à un autre moment, l'aurait mise en rogne. Mais à cet instant-là, rien ni personne ne pouvait troubler cette félicité. Cependant, elle ne voulait la partager qu'avec la musique. Elle éloigna Thérèse par un ordre :

- Ce matin, mets les vêtements d'hiver dans les boules à mites.
- Oui, Madame.

Honteuse, Thérèse baissa la tête, sûre d'avoir fait une gaffe. Elle reprit le chemin de la cuisine. Solange la regarda de dos, corpulente, la boucle de son tablier blanc serrant sa taille épaisse. Elle n'allait tout de même pas la laisser pénétrer dans son monde musical. Après tout, elle n'était qu'une servante !

Elle jouait toujours quand le téléphone sonna. Elle se leva et se dirigea vers l'appareil posé sur la table, face à la fenêtre. C'était Doris qui confirmait l'heure de leur rendez-vous.

- D'accord, à tout à l'heure, fit Solange.

Elle avait pris l'habitude de peu causer au téléphone avec elle. Doris préférait rencontrer ses amies plutôt que de bavarder longtemps.

Cet appel tombait bien car l'avant-midi aurait été difficile, malgré les roses. Elle était dans un état si fébrile. L'excitation avait succédé trop vite à l'abattement. Le repos et l'harmonie lui étaient rendus seulement par la musique. Le clavier la gardait concentrée, hors de pensées qui la confondaient par des sentiments d'épouvante ou d'exaltation joyeuse. Elle détestait ce dérèglement.

- Cette nervosité me jette dans des peurs insensées. Cette folie me dévoile ma propre mesquinerie. En Laurent, je vois ma petitesse au lieu de sa bonté, de sa générosité. Je suis soupçonneuse, possessive, ombrageuse, s'accusait-elle, les yeux dans ceux de son image reflétée dans le trumeau.

Les roses se reflétaient juste à sa droite, dans une scintillante lumière de printemps.

Après avoir raccroché, elle regarda un moment à travers la vitre les nouvelles feuilles d'un vert pâle et transparent. Le soleil annonçait une journée idéale pour le sport.

Elle se retourna.

Thérèse attendait près de la table, silencieuse.

- Je vais sortir.

- Madame veut que je fasse les commissions à matin ?

- Oui, et n'oublie pas d'aller porter les vêtements de laine à la teinturerie pour le nettoyage à sec.

- Oui, Madame.

Solange s'approcha d'elle tandis que Thérèse lui versait à nouveau du café dans sa tasse de porcelaine blanche à bordure dorée. Elle reprit sa place à table. Elle regardait couler le liquide noir. Pour la première fois, elle s'attarda à détailler la main de sa servante qui tenait la poignée d'ébène de la cafetière d'argent. C'était une main large et osseuse, à la peau rougie par les détersifs, les ongles coupés courts. Elle était à son service depuis leur retour de Paris.

- Tu pourras aller au mois de Marie ce soir, je ne souperai pas ici.

- Merci, Madame.

La bonne sourit de plaisir. Pendant qu'elle attendait d'autres consignes, ce furent les mains de Solange qui attirèrent l'attention de la pauvre fille. Celles-ci étaient longues et fines. Leurs ongles toujours parfaitement limés et polis. Thérèse les admirait. Et pourtant, ce matin, ces beaux doigts pianotaient sur les bras de la chaise-capitaine. Solange sentit son regard et lui dit:

- Commence à laver les vitres à l'extérieur aujourd'hui.

- Oui, Madame.

Pour éviter ses questions, Solange prit l'air occupé tandis qu'elle saisissait la pincette d'argent du sucrier. La bonne se retira à la cuisine.

Elle but lentement ce deuxième café. À son désespoir, elle se surprit à repousser cette inquiétude tenace qui voulait remonter en surface et noyer sa joie des roses. Une autre série de questions bombardait son esprit :

- Quel droit avait-elle d'épier ses attitudes, de le soupçonner d'être à l'origine de son angoisse pour un regard posé sur une femme ou un mot gentil adressé à une jeune fille ? Devenait-elle envieuse avec l'âge ? Est-ce qu'elle s'épouvantait et tremblait à l'idée de le perdre ? Maintenant, voulait-elle tout savoir de sa vie intérieure et - sacrilège ! -, de sa relation avec le Seigneur ?

Sa vexation l'effraya. Une chrétienne n'avait pas le droit de prêter de mauvaises intentions à quiconque, spécialement à l'être le plus aimé.

Machinalement, elle se massait les tendons reliant son épaule gauche au cou, le majeur pressant sur ce point de douleur qui l'agaçait depuis quelque temps. Seul l'exercice le faisait disparaître.

Elle se leva, prit son sac rempli de vêtements de tennis et sortit. Elle roula vivement vers le court situé en face du Parlement, là où elles avaient l'habitude de jouer.

Dès le début de la partie, Doris remarqua le manque de concentration de son amie. Plutôt que de s'en plaindre, elle s'appliquait à lui lancer des balles juste au-dessus du filet pour que Solange fixe mieux le projectile et ne pense à rien d'autre que leur jeu. Exaspérée par cette stratégie, Solange s'exclama :

- Je n'y arrive pas, ce matin !
- Veux-tu que l'on arrête ?
- Oh ! non, on continue.

Piquée, Solange commença à frapper les balles avec plus d'aplomb. Les yeux rivés sur elles, elle les rendait comme des boulets, souvent placés à sa guise. Les années de pratique lui permettaient ce contrôle, pas en pro mais en respectable amateur. Malgré ce début difficile, elles jouèrent vigoureusement pendant une heure.

Après la partie, elles allèrent s'asseoir sur un banc pour reprendre leur souffle et finir leurs bouteilles d'eau. Pendant qu'elles buvaient, elles s'essuyaient le cou, les bras, les jambes pour éponger les sueurs qui coulaient. Enfin Doris s'exclama:

- Tu t'es bien défendue !
- Tu m'en as fait voir !
- Je rendais les coups, continua Doris.
- Eh ! quoi! je n'allais pas me laisser battre !
- Si plus de femmes luttaient comme toi...
- Qu'est-ce que tu leur reproches aux femmes ?
- De ne pas relever de défis hors mariage !
- Toutes n'ont pas ta force de caractère.
- Ah ! Laisse tomber. J'ai plus envie d'une bonne douche que de discussion.
- Et moi, aucun goût de retourner seule à la maison, dit Solange avec une moue ennuyée.

- Il est encore parti ? demanda Doris d'une voix sèche.
- Oui.
- Plaider ou prier ?
- Demander ma conversion à Dieu.
- Fi donc! la sienne serait déjà toute une faveur !

Tandis qu'elles marchaient lentement vers leurs voitures, elles continuèrent leur conversation:

- Tu crois si peu à la sincérité des hommes, dit Solange.
- Et toi, tu crois à quoi ?
- À l'amour.
- Holà ! pour le faire, on n'a pas à y croire.

Doris affectait l'air de la plus complète indifférence.

Elles pouffèrent de rire, du rire de connivence qui leur avait causé tant de punitions en classe quand elles ne pouvaient plus le contrôler et que toutes les élèves, par contagion, rigolaient sans savoir pourquoi. Puisqu'elles étaient parmi les plus douées, les religieuses ne rapportaient pas aux parents ces écarts au règlement sévère.

L'une à la suite de l'autre, dans leurs Volks, elles arrivèrent chez Doris. Clara les attendait. La vieilleuse n'avait pas atteint sa joyeuse humeur, surtout avec ses filles. Cette célibataire dévouée, avec ses humbles moyens, les avait gâtées. Petites, elles couraient vers ses gâteaux, pâtisseries et contes dès l'école finie.

- Ma p'tite Solange, si tu restes, j'vas te préparer un boeuf bourguignon très tendre. Comme tu l'aimes.

- Et ma soupe préférée au céleri ?

- Ben, oui !

- Alors, je reste !

Solange embrassa sur la joue la vieille servante.

Clara était la cuisinière des parents de Doris avant l'accident de voiture qui leur avait été fatal. Chaque jour, quand elle était enfant, Doris invitait Solange chez elle. Clara leur servait leur collation de quatre heures. Espiègles et bavardes, elles se taisaient seulement quand elle commençait à leur raconter sa panoplie d'histoires du diable, de feux follets dans le cimetière de son village, de loups-garous longeant les berges du Saint-Laurent la nuit.

Pendant que chacune prenait une douche, Clara était déjà en train de préparer des jus de fruits avec glaçons, quelques morceaux de fromage, des pommes coupées en quartiers et des grappes de raisins. Ses deux petites avaient besoin de manger après leur rude partie de tennis.

Douchées, parfumées et changées, elles se retrouvèrent au salon où elles s'affalèrent sur les divans. Au milieu, la table basse était couverte d'assiettes, de verres, d'un pichet de jus et d'un plat de fruits. La conversation reprit juste après quelques bouchées.

Doris défendait les *Fridolinades* de Gratien Gélinas, présentées à la Porte Saint-Jean:

- C'est, paraît-il, l'événement théâtral de l'année, dit Solange, d'un ton pas tellement convaincu.

- On doit encourager un auteur de chez nous.

- Oui, mais il faut quand même que ça soit bon.

- *Ti-Coq* a été un succès.

- Ça fait drôle d'entendre ce français à la scène. Il ne te choque pas ?

- Nous l'entendons tous les jours. Thérèse t'énerve ?

Solange semblait perplexe. Les sourcils froncés, elle murmura de crainte d'être entendue de Clara:

- Non, mais elle n'est pas sur les planches.

- Tu crois que je devrais copier les peintres français ?

Le regard de combattante de Doris prévenait son amie qu'elle ne céderait qu'avec des arguments irréfutables.

- Pas nécessairement, se contenta de répondre Solange.

Puis elle baissa les yeux. Elle n'était pas d'humeur à se sentir responsable de l'avenir de tous les Canadiens français quand le sien l'inquiétait. Elle se contenta d'ajouter:

- On devrait écrire en bon français !

Doris se mit à plaider pour la défense de l'authenticité de leur propre nation. Impatentée, Solange lui répondit:

- Le peuple a le burlesque pour satisfaire sa sous-culture d'analphabète. Après tout, je n'ai pas envie d'assister à une représentation prônant la grossièreté et la vulgarité.

Agacée, Doris répliqua avec fermeté:

- Ce théâtre a le mérite de rire des interdits depuis au moins trente ans. Seul, il ose être impertinent. Son apparente innocence n'est qu'impudence. Il dérange car il est provoquant et impénitent.

Solange n'en revenait pas que son amie pousse son désir d'indépendance jusqu'à défendre ce comique de basse classe qui se moquait de la morale.

- Sans respect de l'enseignement religieux et civique, où ira notre société ? demanda-t-elle à Doris.

- Vers un changement de moeurs dont on a grandement besoin.

- Et tu crois que les non-instruits d'ici vont changer l'ordre établi par leur théâtre ?

- On aurait intérêt à écouter ce qu'ils ont à dire, fit Doris, relevant la tête dans un geste excédé. Elle ajouta:

- Serais-tu prête à aller voir une farce médiévale présentée par une troupe parisienne ?

- Oui, pourquoi pas ? répondit Solange, hésitante.

- Le théâtre des pauvres de France, illettrés comme les nôtres, est plus acceptable que celui d'ici ?

- Franchement, je n'ai jamais réfléchi au comique populaire, bredouilla Solange. Ces nouvelles idées qui circulent ne me sont pas familières. Je ne fréquente pas l'avant-garde artistique, moi !

- C'est pourquoi je t'en parle.

Doris n'ajouta pas un mot de plus à ce sujet. Pour faire plaisir à son amie et à elle-même, elle fit tourner le Concerto Brandebourgeois n°1 en fa majeur de son compositeur préféré, Jean-Sébastien Bach.

Elles mangeaient lentement, en silence, attentives seulement à la musique.

La pièce finie, elles retournèrent à des intérêts communs: livres lus et nouveaux disques.

Tout l'après-midi, Doris travailla dans son atelier. Solange sortit son tricot qu'elle laissait dans l'armoire de rangement, près de la cheminée. En cachette chez son amie, elle confectionnait un pull-over gris pour Laurent. Elle lui ménageait cette surprise pour son prochain anniversaire.

Vint les rejoindre une écrivaine accompagnée d'une amie. Elles étaient venues chercher de la documentation biographique pour un livre qu'elles voulaient écrire au sujet des femmes peintres du Québec. L'une d'elles était Doris.

À leur arrivée, cette dernière les avait conviées à prendre avec elles le café et à partager le dessert.

Solange les écoutait parler de plusieurs femmes artistes: peintres, musiciennes, poètes. Leurs propos étaient intéressants quoiqu'ils ne suscitassent en elle aucune envie d'échanger des idées. Quand l'une d'elles l'invita à prendre le thé chez elle le lendemain, elle déclina l'invitation.

Elle n'avait pas aimé son regard qui, plusieurs fois, l'avait fixée intensément. Bien des hommes lui avaient montré une telle fascination. Elle ne s'en était jamais formalisée. Au contraire, leur stratégie l'amusait et d'instinct elle savait comment y répondre. Cependant, avec une femme, elle en fut trop surprise et choquée pour s'en divertir.

Après leur départ, elle apprit de Doris qu'elle les voyait seulement lors d'événements artistiques. Celle-ci ne participait jamais à leurs réceptions et sorties. Selon son habitude, elle les avait reçues avec un art concerté. Toutefois, elle s'était gardée de rien mettre de piquant ou de savoureux dans sa conversation. Quand elles parlèrent de Bernard Buffet, le peintre en vue de Paris, Doris n'ajouta rien à leurs commentaires.

Solange avait vu son amie les écouter avec un regard attentif, calme et froid. Un sourire vague errait par moments sur son visage et lui donnait une expression fugitive d'amusement. Juste avant leur départ, elle leur avait remis quelques feuilles de notes autobiographiques, tapées à la machine.

Quand elles furent à l'extérieur, Solange et Doris eurent un « Ouf ! » de soulagement. Sans un mot, elles burent tranquillement un Cointreau dans de jolis verres en baccarat et écoutèrent deux concertos pour piano et orchestre de Mozart: le 5 en ré majeur K 175, et le 2 en do majeur K 314. Une heure plus tard, Solange rentra chez elle.

Jamais, auparavant, quand il lui offrait des roses, ne les avait-elle admirées aussi longtemps. Elle se contentait de les regarder avec plaisir et, dès qu'elles se flétrissaient, elle les jetait. Cette fois-ci, dès le lendemain matin, elle compatissait à leur fin:

- Souffrent-elles ? Se sentent-elles déjà mourir ? se demandait-elle.

Pour la première fois, elle s'attardait à les couvrir des yeux. Déjà, la nacre des pétales rouge pâle avait, ici et là, de minuscules taches brunes comme sur l'épiderme des vieillards.

- Demain, leurs pétales commenceront à choir, se dit-elle.

Leur arôme lui sembla un faible souffle. Ce parfum l'émut. Mais vers qui s'exhalait leur vitalité ? Leur Créateur dont elles étaient des atomes ? Elle se demanda pourquoi elles étaient présentes aux moments des grands bonheurs et souffrances humaines: naissances, fêtes, maladies, décès. Tandis qu'elle les examinait et inhalait leur essence, elle persistait à s'interroger:

- Et si l'amour de Laurent était aussi fragile et agonisant qu'elles ? S'il allait un jour s'éteindre ?

Son cahier noir se trouvait sur le piano. Elle le prit, l'ouvrit, écrivit: mai 1958, et continua:

Depuis notre mariage, ma vie entière s'est transposée sur lui et le monde s'est résumé en nous. J'ai connu les félicités rêvées pendant mon adolescence. Dès le début, j'ai cru que nos vies étaient prédestinées l'une à l'autre. Je sentais sa chair dans ma chair, son souffle dans mon souffle, son âme dans mon âme.

À cette heure, respirons-nous encore à l'unisson ? Est-ce que j'imagine, en ce moment, que le noeud se desserre ? Va-t-il séparer ce nous que je croyais indivisible ? Son amour va-t-il mourir comme ce bouquet ?

S'il s'éloigne de moi, qu'il le dise franchement, sans ménagements ni retard. Je préfère, à l'incertitude et à l'angoisse, la vérité qui m'abattra d'un seul coup.

Je sais pourtant que l'amour n'est pas tout pour lui: sa carrière et maintenant son salut éternel. Même pour Dieu, ceux qui abandonnent leurs épouses leur laissent le pire lot. Elles restent démolies dans la solitude. Je n'aurai plus rien, si je ne suis pas entièrement sienne.

Je n'en suis pas là. Le fossé ne se creusera pas davantage entre nous. Je ne le laisserai pas partir. Pour moi, il est tout.

En cet instant, je ne vois plus la lumière avec ses yeux inséparables des miens. Je suis à demi-aveugle. Mais je peux l'appeler, crier, le retenir.

« Laurent, écoute-moi bien ! Je t'ai tout donné. Mon avenir te reste, quoi que tu fasses. Tu ne pourras jamais tuer le nous que nous avons été. »

Dès qu'elle eut fermé son cahier, lui revint une triste image. L'autre soir, il la regardait les larmes aux yeux tandis qu'elle ne desserrait pas les dents. Son soupçon le déchirait. La peine qu'elle lui infligeait se gravait en elle. Le remords de l'avoir blessé ne la quittait plus. À son tour, elle avait le coeur brisé.

À nouveau, elle se débattait dans un chaos de trouble et de contradictions. L'incertitude de ne plus autant le charmer, l'attirer, le satisfaire la désespérait. Par moments, elle s'accusait de négligence: la maladie de sa mère l'avait retenue des soirées entières loin de lui. À sa mort, elle fut d'une tristesse qu'il ne pouvait pas atténuer. Son deuil la rendit peut-être trop souvent inattentive à ses approches, à ses besoins.

Pourtant, son amour pour lui demeurait toute sa vie. Rien ne l'avait entamé. Si elle pouvait découvrir, dans son propre comportement, un indice sûr de la cause de ses fuites dans le travail et la spiritualité...

Elle respira à nouveau l'odeur des roses. Recula. Leur émanation fétide d'abandon sentait le poison. Déjà, elles avaient commencé à se faner.

Soudain, elle fut prise de colère. Elle prit la corbeille et la porta à Thérèse.

- Va la mettre à l'église, lui ordonna-t-elle.

Elle se retint de lui révéler qu'elle voulait que Dieu assiste à l'agonie de ces fleurs, lui qui leur avait donné la jouissance de la vie à condition de mourir. Aussi, pour qu'Il sache qu'elle avait plus que des épines pour se défendre.

- Toute d'suite, Madame.

Thérèse, émue de ce don de piété, alla chercher son trench, le mit et vivement fila déposer la corbeille au pied de l'autel.

Il lui sembla que ces roses allaient montrer à Dieu qu'Il abusait de sa patience. Depuis trop longtemps, ce dernier faisait la sourde-oreille à son besoin de participer à sa création. Puisqu'Il n'acceptait pas sa collaboration, alors sa foi déclinerait comme ce bouquet. Elle n'irait pas à la messe aujourd'hui, ni dimanche prochain. Il ne la verrait pas dans son temple sans l'époux qu'Il lui avait donné.

Quant à Laurent, elle allait le mettre au supplice de l'attente. Désormais, elle ne se précipiterait plus pour lui acheter des chemises et cravates à la dernière mode, des boutons de manchettes de chez Birks, des parfums de Paris. Elle ne serait plus l'épouse responsable et dévouée qui le déchargeait du budget et de l'entretien de leur maison. Les comptes de taxes municipales, d'électricité, du téléphone, de l'épicerie resteraient impayés.

- Dorénavant, il s'inquiétera à mon sujet, se dit-elle.

Elle l'imaginait énervé en train de se demander:

- Et si elle avait un amant ? Seul un homme peut l'éloigner de ses devoirs. Ou réagit-elle à mes absences par du découragement, de la dépression ?

Ainsi réalisera-t-il tout le temps qu'elle consacrait à son bien-être, à sa vanité, à son repos, à sa certitude d'être aimé.

De retour, Laurent se rendit au chalet et lui téléphona pour lui annoncer qu'il allait y rester jusqu'au lendemain.

- J'ai besoin d'être seul, avait-il allégué.

- Avec Dieu ?

- Ne sois pas sarcastique ! Tu sais que j'ai une cause à préparer.

- Belle excuse !

- Alors, viens me rejoindre !

- Tu m'as dit que tu veux être seul.

- Pas si ça te met en colère.

- Mon humeur te culpabilise ?

Tandis qu'une révolte perçait dans sa voix, celle de Laurent prenait de la douceur pour plaider sa propre cause:

- Sois raisonnable, ne dis pas de bêtises. Je serai à la maison demain.

- Tu aurais quand même pu venir d'abord ici.

- Pour avoir une longue discussion et après ne pas pouvoir me concentrer sur mon dossier !

D'une voix sèche, il lui avait débité cette suite de réparties.

- J'ai de plus en plus l'impression que ta carrière passe avant ta femme, riposta vivement Solange.

- Et moi, celle d'être obligé de tout t'expliquer comme si tu avais de moins en moins confiance en moi.

Il avait pris un ton autoritaire. Elle affecta de ne pas s'en rendre compte. Mais brisée, elle bredouilla:

- Les jours sont interminables sans toi.

- Hélas ! chérie, tu es une romantique incorrigible ! Moi, je dois gagner notre vie.

Suivirent quelques secondes de silence pendant lesquelles Solange fit mine de céder:

- Tu as raison, j'oublie peut-être un peu tes obligations.

Sans ajouter un mot, Laurent lui souhaita une bonne nuit. Ce qui ne rassura pas Solange.

Une minute après avoir raccroché, l'inquiétude l'empoigna à nouveau. Sa main était restée crispée sur le combiné. Elle entendait le son tranchant de sa voix. Pour la première fois, il l'avait utilisé avec elle au début de leur conversation. Elle l'avait souvent remarqué, ce ton, à la cour quand il plaidait.

- Non, elle n'irait pas le rejoindre au chalet. Il était temps qu'elle se montre plus indépendante, se dit-elle.

Au moment où avait sonné le téléphone, elle était au sous-sol à faire des push-ups. Quand elle revint à la natte pour reprendre ses exercices, elle y mit plus de vigueur. Elle se sentait exacerbée par ses volte-face et ses arguments imprévus et troublants.

- Devient-il un saint ? Ou est-ce moi qui manque de foi... ? se demandait-elle. À la fin, il m'exaspère avec tous ses mystères !

Elle avait maugréé très fort.

- Madame m'a appelée ? s'écria Thérèse.

Vivement, la bonne avait ouvert la porte de la cuisine donnant sur l'escalier du sous-sol.

- Non ! Prépare-moi une limonade. Je monte.

- Tout d'suite, Madame.

- Même elle, cette sainte Thérèse me tombe sur les nerfs ce matin, grogna Solange, couchée sur le dos.

Ses push-ups finis, elle se leva et monta l'escalier tout en se composant un visage calme. La domestique s'était remise au repassage. Solange remarqua son air étonné. Sous le regard sévère de sa patronne, celle-ci baissa les yeux.

Sans dire un mot, Solange prit le verre de limonade et les quotidiens, *Le Devoir* et *Le Soleil*.

Quand son mari était à la maison, ils se séparaient les sections: l'information politique et économique pour lui, les arts, spectacles et événements sociaux pour elle.

Elle sortit sur le balcon de la cour arrière. En sirotant sa boisson rafraîchissante, elle regardait cet espace gazonné habité d'érables et de peupliers.

Les titres des articles en première page l'ennuyaient: dangers de l'énergie atomique, rideau de fer, guerre froide entre les États-Unis et les pays de l'Est. À la hâte, elle alla droit à la section des arts. D'abord, les concerts de musique classique. La Symphonie à Cordes de Vienne devait revenir l'automne prochain. Comme elle voulait encore assister à leur concert au Capitol, elle regardait la publicité pour les réservations postales. À part quelques grands noms canadiens-français, comme ceux de Raoul Jobin, Pierrette Alarie et Léopold Simoneau, déjà reconnus en Europe, elle ne se dérangeait pas pour d'obscurs musiciens.

Elle tentait de lire mais des cris la distrayaient. À sa gauche, dans la cour voisine, les six enfants des voisins, âgés de trois à quatorze ans, jouaient bruyamment. De l'autre côté, les quatre fils et la fille du juge Leclerc étaient sortis en trombe pour se lancer une balle de baseball. Leur énergie refoulée pendant des heures d'immobilité sur leurs chaises à l'école éclatait en ce jour de congé.

- On dirait que l'univers s'acharne à me narguer ! Les autres ont plus d'enfants qu'il leur en faut, moi pas un ! râla-t-elle.

De mauvaise humeur, elle cherchait maintenant l'article de Marthe, son amie journaliste. Elle le trouva et lut sa chronique littéraire. Aujourd'hui, Marthe rappelait l'histoire du roman de Jean-Charles Harvey, *Les Demi-Civilisés*. Elle en relatait l'interdiction en 1934, par le cardinal Villeneuve, et ses conséquences pour l'auteur. Il avait été forcé de démissionner de son poste de rédacteur en chef du *Soleil*.

Le clergé avait usé de son pouvoir. Marthe concluait qu'il avait agi ainsi par crainte d'une épidémie de revendications en faveur de la liberté de pensée et d'expression. Avec ironie, elle montrait comment cette satire de Harvey dérangeait les institutions. Sa lecture en avait été défendue par les prêtres, sous peine de péché mortel.

La journaliste terminait par la définition très simple de la démocratie, du *Petit Larousse illustré*: « *Gouvernement où le peuple exerce la souveraineté* ». Elle ajoutait qu'il fallait réfléchir, même en pleine démocratie moderne, à ce dernier mot.

Solange aimait le langage vif, direct et coloré de son amie, mais n'appréciait pas toujours ses attaques virulentes contre les injustices sociales. L'esprit belliqueux ne lui semblait pas convenir à celui de la femme dont la mission était, disait-on, celle de l'amour. Cependant, aujourd'hui, elle était assez en rogne contre toute religiosité pour ne pas s'inquiéter de ces coups de griffe.

Les rires et les cris des enfants finirent par la fatiguer. Elle se leva et entra. Pour fuir le vacarme, elle monta à l'étage et se réfugia dans leur bibliothèque qui donnait sur la rue. Dans cette pièce, deux longs murs étaient couverts de livres. Elle s'y sentit à l'abri du tapage extérieur.

Elle s'y réfugiait souvent pour lire. Étendue sur le divan, elle s'évadait dans des romans français: ceux de Mauriac, Bernanos, Camus, Malraux et d'autres vantés lors de dîners d'amis. Dès le lendemain, elle allait les acheter et les dévorait en quelques jours.

La cheminée était flanquée de hautes et étroites fenêtres à carreaux. À droite, la bibliothèque vitrée renfermait les livres de poésie et d'essais de Laurent; celle de Solange, sur le mur d'en face, était remplie de biographies de musiciens, de contes et de fictions. C'est là, sur les rayons, qu'elle conservait ses albums de coupures d'articles de journaux consacrés aux concerts. Les photos de famille, surtout les siennes, couvraient les murs, juste au-dessus des boiseries de chêne.

Pour profiter de l'air doux de mai, elle entrouvrit une fenêtre. Le cabinet de lecture n'était pas très grand car c'était une ancienne chambre de bonne, attenante à celle d'un nourrisson. Elle les avait fait séparer. L'autre restait pour l'un de leurs futurs enfants. Trois chambres en tout les attendaient, déjà meublées, mais inhabitées.

La pièce baignait dans la lumière du chaud soleil de printemps. Elle était là en compagnie de proches. Tous ces personnages, parents, grands-parents, oncles, tantes avaient leur propre histoire. On les avait racontées aux enfants avec les nuances ou déformations que chaque conteuse apportait. Les femmes de sa famille excellaient dans cet art.

Certains personnages souriaient derrière leurs vitres, d'autres regardaient au loin ou fixaient la caméra. Aujourd'hui, tous étaient réunis dans la lumière qu'aucun rideau ne filtrait.

Solange se rappela les succès financiers des uns, les épreuves des autres. Une suite d'existences plutôt mornes et masquées.

- En réalité, pensa-t-elle tout à coup, ils sont partis avec leurs secrets. Ils n'ont pas dévoilé leurs plus grands malheurs ni bonheurs de crainte d'attirer la pitié ou la jalousie des autres.

C'était la première fois qu'elle y pensait après des années à les voir distraitemment à travers leurs vitres.

Ce qui restait d'eux, à part leur image, c'était quelques bijoux suspendus sous leurs portraits. Elle les avait reçus en héritage de sa mère. Sa soeur Madeleine, absolument pas conservatrice, avait préféré un montant d'argent à ces reliques, comme elle les appelait.

Cette galerie de cadres dorés, certains ovales et au verre bombé, donnaient un air vieillot à cette pièce. Le récamier, la méridienne et les deux bergères étaient passés d'une génération à l'autre dans la famille de la mère de Laurent. Celle-ci leur avait offert de les emporter quand ils avaient emménagé dans cette résidence.

Pour l'instant, elle se demandait à quoi et à qui tout ce décor familial allait servir. Fourmi, elle l'avait été. Ces deux dernières années, elle avait préparé la maison afin de créer un cocon familial pour Laurent, elle et leurs enfants. Le destin s'amusait à retarder leur naissance, à éloigner son mari. Elle se ressaisit. À tout prix, elle devait chasser ces idées noires qui l'assaillaient.

Elle ouvrit fébrilement le journal pour finir de le lire. Rien ne l'intéressait vraiment. Elle se mit à porter attention aux branches des arbres, tendues vers le ciel au-dessus des toits.

- Nés pour croître, ils poussent leurs racines dans la terre et prennent leur espace dans l'azur, année après année, silencieux mais fidèles à leur raison d'être, se mit-elle à penser.

À les contempler, elle s'absorbait dans sa réflexion:

- Jamais ils ne cédèrent à l'abattement, la torpeur, la somnolence, l'assoupissement de leurs forces. Ils luttent et se tiennent debout, peu importent le vent, le froid, le soleil brûlant. Là ils ont été plantés, là ils demeurent. À leur façon, ils défendent leur territoire, conclut-elle.

Deux hirondelles, venues se poser sur les branches d'un arbre, attirèrent son attention. Elles rayaient le ciel de leurs vols répétés. Quand l'une quittait l'érable, l'autre la rejoignait après quelques minutes. Plus Solange observait ces oiseaux, plus montait en elle une voix intérieure:

- Tu aurais dû être un arbre ou un oiseau. Eh bien ! tant pis ! Ça t'apprendra à te tenir souverainement fière comme l'arbre et têtue comme l'hirondelle. Tu sais pourtant

qu'elle lutte contre les moineaux et sansonnets qui veulent envahir son nid. Une petite bête comme elle aurait-elle plus de courage que toi ?

- Non, répondit-elle. Je ne vais pas accepter la souffrance du regret, de la lâcheté.

Revint la voix qui affirmait que Laurent était sien.

- Aucun humain, ni divinité ne peut l'arracher à mon âme, à mon corps, ajouta-t-elle. Je serai arbre, je serai hirondelle, je serai tout ce qu'il faut pour le garder.

L'oiseau qui était allé rejoindre l'autre, sa moitié, son tout, s'envola encore. Il fut immédiatement suivi. Leur montée dans le ciel dessinait des courbes et des arabesques dans des mouvements souples et larges. Ces hirondelles avaient appris à planer au gré du vent pour reprendre leur envolée dès qu'il était passé. Toujours, elles se posaient avec élégance.

Elle regarda le crucifix suspendu près de la porte et dit:

- Vous avez des milliers d'hommes consacrés à Vous sur la planète, moi je n'en ai qu'un. Je vous le dis, il n'est pas libre. Vous avez donné la terre à l'arbre, l'air à l'oiseau, Laurent à moi !

D'un mouvement décidé, elle sauta sur ses pieds. Elle alla se faire une toilette. Douche, crème adoucissante, lavande. Quand elle descendit, vêtue d'une robe neuve, en popeline rose, Thérèse qui balayait le pied de l'escalier, s'écria:

- Oh ! Que Madame est belle !

Solange lui sourit.

- Je fais peau neuve. Donne à tes soeurs les robes que j'ai mises sur le lit.

- Merci Madame. Elles vont tellement être contentes !

Solange se dirigea vers son piano. Pendant deux heures, elle prépara sa leçon de la semaine avec Madame Lenormand. Elle allait doubler ses heures de cours et ses exercices.

Ce jour de printemps apportait par la fenêtre ouverte une odeur de terre pleine de sève, de renaissance et d'éclosions végétales.

Lorsque Laurent revint, il lui donna son rituel baiser sur la joue avec le sempiternel:

- Comment vas-tu, chérie ?

Malgré ses bonnes résolutions de tolérance et de compréhension, elle ne put réprimer une colère froide qui la glaça. Un moment passa sans qu'elle ouvrit la bouche. Elle ravalait ses reproches. Puis, elle le dévisagea et s'écarta de lui. Elle était à l'affût d'un signe qui aurait trahi, chez lui, de faux sentiments. À la fin, elle lui répondit sans chaleur:

- Bien, et toi ?

Sans attendre la réponse, elle ajouta avec une pointe d'ironie:

- Tu as prié pour moi ?

Avant qu'il ne puisse prononcer un mot, elle se retourna vivement, monta l'escalier et alla dans leur chambre.

Sous le choc, Laurent ne broncha pas. Il restait impassible. Quelques minutes plus tard, il la rejoignit après avoir frappé doucement à la porte. Elle était assise sur le bord du lit, le visage caché dans les mains, les coudes appuyés sur les genoux. Elle releva la tête quand il s'approcha d'elle.

Il lui demanda:

- Tu n'es pas heureuse de me revoir ?

- C'est à moi que tu poses la question ?

- À qui d'autre la poserais-je ?

- À toi-même.

Il s'assit près d'elle et la prit contre lui. Il l'entoura de son bras.

- Moi, je suis heureux de rentrer.

- Mais pas de me retrouver !

Il se raidit, se dégagea, s'éloigna.

- Tu ne crois pas que tu exagères ?

- C'est moi qui dépasse les bornes maintenant ?

- Tu n'as pas voulu venir me rejoindre au chalet. Tu me reçois l'air suspicieux. Tu m'imposes un interrogatoire.

Solange tentait de se maîtriser. Une boule dans la gorge la retenait de parler. À tout prix, elle devait surmonter l'émotion qui lui serrait la poitrine. Avec effort, elle releva la tête. Les yeux braqués dans les siens, elle cracha la récrimination qui l'étouffait:

- Ma compagnie ne te manquait pas ! Tu n'as pas pensé revenir ici, d'abord.

Laurent sembla surpris, irrité. Il répondit:

- Comme si la présence physique était sans cesse nécessaire. Tu es dans ma pensée.

Sa voix avait tremblé. L'émotion altérait ses traits. Il avait blêmi.

- J'en suis réduite à ça ? continua-t-elle.

- Tu veux une discussion maintenant ?

Il la regardait fixement.

- Je voudrais qu'on se parle, murmura-t-elle.

- De quoi ? Ne suis-je pas revenu ? demanda-t-il, l'air d'un enfant qui ne comprend pas pourquoi on le gronde.

Solange ne pouvait pas répondre. Son esprit réagissait avec un retard qui l'exaspérait. Son coeur cognait fort. La méfiance la submergeait.

Il prit sa main. Avec calme, il ajouta:

- Chérie, tu t'inquiètes pour rien. Je travaille, je prie et je t'aime. Je plaide demain matin. Je dois travailler même un dimanche soir. Nous reparlerons de tout cela plus tard.

Il l'embrassa sur le front, se leva et sortit.

Machinalement, elle se dévêtit et se blottit sous les couvertures. Une boule de chair grelottante de froid en quête de chaleur. Sans mouvement, recroquevillée, elle ferma les paupières. Des larmes se mirent à monter et déborder. Un vide glacial emplissait la chambre. Elle tira l'édredon sur ses épaules. Paralysée d'indignation, elle restait sans bouger, incapable de crier, de hurler toute protestation. Le comportement énigmatique et cachottier de Laurent la meurtrissait. Elle resta recroquevillée jusqu'au moment où elle sentit son corps se réchauffer.

Passa le temps. Finalement, incapable de s'endormir, elle se leva et enfila un kimono. Avant de quitter la chambre, elle se vit dans le miroir placé au-dessus du semainier. La stupeur qu'elle lut dans son regard l'effraya. Encore plus décontenancée, elle sortit et descendit, ne sachant pas ce qu'elle allait faire au salon.

Elle alluma la télévision, par habitude. Le noir et le blanc des images semblaient se mélanger. Les personnages passaient devant ses yeux mais leurs dialogues lui échappaient. Son attention n'était pas assez soutenue pour qu'elle puisse suivre leur histoire. Une idée lui martelait l'esprit:

- Je n'ai même pas fait l'effort nécessaire pour l'empêcher d'escamoter une discussion et de filer à l'abri, derrière ses piles de dossiers.

Cette pensée la torturait. Décidément, elle ne pouvait pas écouter l'émission. Elle ouvrit le petit tiroir de la table basse placée près de son fauteuil et prit son cahier dans lequel elle écrivait parfois ses pensées. Elle y ajouta celles-ci, d'un trait:

Il pleut dehors. Il pleure dedans. Ne pas parler de nous. Les larmes roulent sur les vitres. Dis -moi l'arrière-pays du silence. Mais je t'aime. Coule la pluie.

Elle retourna à leur lit après avoir avalé un somnifère. *La Marche nocturne* du *Songe d'Hérode* de Berlioz se mit à chanter en elle. Le rythme étrange d'une ronde de patrouille sur un fond lancinant de violoncelles et contrebasses avait, pour elle ce soir-là, une grande force évocatrice. Lui venait en tête l'image d'une promenade solitaire dans la nuit.

Sans résistance, elle laissa son imagination l'amener vers le nord. Elle avançait dans la poudrerie. Épuisée, elle s'allongeait sur le sol gelé, comme tous ces voyageurs exténués par l'effort. En douceur, ils s'endorment dans un abandon au froid. Elle s'assoupit.

En revanche, au matin, non la mort mais la vie l'attendait dans le blanc des draps désertés. L'absence de Laurent lui causa une douleur aiguë. Il avait dormi dans une autre chambre. Il lui dirait encore qu'il n'avait pas voulu la réveiller.

Quand elle s'approcha de la table de la salle à manger, elle vit une enveloppe sous son couvert. Elle l'ouvrit. C'était une carte d'invitation et deux billets de concert pour le soir même. Laurent lui demandait de l'y accompagner. Avec effort, elle retint un cri de joie.

L'hiver fini, Doris faisait souvent de la bicyclette à l'heure du midi. Disciplinée, elle peignait très tôt le matin. Pour le tennis seulement se permettait-elle de laisser ses pinceaux. L'après-midi, elle reprenait le temps perdu. Le sport la libérait de la tension nerveuse causée par des heures de création devant son chevalet.

Solange n'avait qu'à lui téléphoner pour aller la rejoindre. Elles s'entendirent pour se rencontrer devant le musée du Québec.

Comme d'habitude, elles prirent le chemin Saint-Louis en direction de Sillery. Elles roulèrent jusqu'à la route de l'Église, puis revinrent. Les trottoirs étaient bordés d'arbres. Cachées dans les branches, ou à la vue, les résidences individuelles étaient jolies. Plusieurs étaient spacieuses et entretenues avec soin. Le long de la falaise, loin du chemin, s'étendaient les domaines des communautés religieuses avec leurs magnifiques villas anglaises d'autrefois. Leurs jardins descendaient en pente douce jusqu'à l'escarpement qui borde le fleuve.

Depuis longtemps, elles avaient découvert tous les bois, sentiers et allées de ces grandes propriétés. Leurs jardiniers toléraient leur présence car elles ne touchaient jamais aux plantes des rocailles ni aux fleurs. Ils savaient qu'elles allaient laisser leurs vélos sur le gravier du chemin et s'asseoir sur l'herbe pour regarder le fleuve et ses rives vertes.

Une heure plus tard, elles s'arrêtèrent à un petit restaurant, pas très loin du Bois-de-Coulonge, dans le Vieux-Sillery. Ici, on servait seulement une cuisine américaine. Cette longue randonnée leur avait creusé l'appétit. Elles optèrent chacune pour un club-sandwich et un Coke. Ce restaurant, où elles étaient des habituées, leur était sympathique. Le propriétaire et son fils les servaient gentiment depuis dix ans.

Elles ne parlaient pas. Par la fenêtre ouverte, elles suivaient le jeu d'un couple de jumeaux sur une glissoire en métal jaune et rouge. Ils avaient environ cinq ans. Un Berger allemand les surveillait et s'amusait avec eux. Il les attendait, les pattes d'en avant posées sur la dernière marche. Dès que le premier des deux arrivait à terre, il courait le rejoindre. Les petits semblaient prendre plaisir au fait que leur gros compagnon ne pouvait pas monter. Ils lui parlaient constamment. Pour diversifier leur jeu, ils se roulaient sur la pelouse avec lui, le chassaient, puis se sauvaient de lui pour remonter et glisser.

- Comment veux-tu que je ne sois pas hantée par l'idée que je n'aurai peut-être jamais d'enfants ? J'en vois partout. À Paris, ils étaient beaucoup moins nombreux qu'ici, j'y pensais moins, dit Solange à voix basse.

- Tu en veux peut-être trop...

Doris posa un regard attristé sur Solange.

Dehors, les gamins s'excitaient autant que le chien et criaient de plus en plus fort. Doris ferma la fenêtre.

Elvis chantait au juke-box. Trois garçons, la mèche de cheveux en coque sur le front, à la manière de leur idole, l'écoutaient. À tour de rôle, chacun se levait, choisissait une chanson, glissait de la monnaie dans une fente chromée pour faire tourner le disque et allait se rasseoir silencieux. De temps en temps, Doris leur jetait un coup d'oeil. Incapable de s'abstenir de les croquer sur le vif, elle sortit de son sac une tablette et un crayon. Quelques lignes suffirent pour fixer la scène.

On leur apporta les clubs et le Coke. Elles demandèrent un café.

Pendant qu'elle mangeait, Solange regardait ce décor de pauvre restaurant nord-américain minable: des assiettes blanches sur une nappe en toile cirée blanche, avec au centre un verre rempli de fleurs de papier crépé, des banquettes capitonnées de vinyle noir le long de tables de bois brut. Un plafond bas, le plancher recouvert de linoléum gris. Sans

Doris, elle n'y serait jamais venue. En revanche, ses propriétaires étaient chaleureux et polis.

Enfin, les Elvis partirent et cessa cette musique qui ne leur plaisait pas tellement. Elles mangèrent en silence. Le garçon leur apporta le café. Puis Solange se décida à confier son inquiétude à Doris:

- Je ne comprends pas Laurent qui un jour s'éloigne de moi à la trappe, le lendemain me surprend avec des cadeaux.

- Il passe peut-être par une crise religieuse.

Solange se tut. Les « peut-être » de Doris la laissaient souvent dans l'incertitude et l'obligation de se fier à son propre jugement.

Elles sirotaient leur café. Quelques instants plus tard, Solange chuchota:

- S'il était en proie à une vocation tardive ?

- Tout est possible avec ces messieurs...

La réponse semblait obscure. Comment cette généralité s'appliquait-elle à Laurent ? Un autre long silence suivit.

Doris ne voulait pas inquiéter Solange ni la rassurer. Depuis longtemps, l'ennuyait ce mari juché sur un piédestal. La contrariait aussi le fait que son amie avait si peu d'expérience avec les hommes.

D'une voix précautionneuse, Solange demanda:

- Pourrait-il aimer Dieu plus que moi ?

Doris n'y tint plus:

- Moi, j'aime trop avec mon corps pour croire qu'un esprit puisse prendre la place de mon amant au lit.

- Alors tu ne le crois pas ?

- Je n'ai pas dit cela.

Solange demeura un moment perplexe. La voix voilée, elle admit:

- Laurent est tout pour moi.

- Ça, je le sais !

Le silence retomba.

Dès qu'elles eurent fini de manger, elles ne s'attardèrent pas. Doris était pressée de retourner travailler.

- Tu viens ? Je serai seule. Clara va à sa réunion des Dames de Sainte-Anne cet après-midi.

- D'accord, je ne te dérangerai pas. Je lirai au salon.

- Comme tu veux.

Le ciel s'était assombri. Elles avaient le temps de rentrer avant la pluie. Après avoir payé, en vitesse elles reprirent la route.

Quand elles arrivèrent chez Doris, elles virent des boulettes de neige et des ermites au miel dans un plat d'étain sur la table de la cuisine. Doris remplit deux verres de limonade froide. Solange fixait le plafond, avec mine de résister à la bonne cuisine de Clara.

- Allons, lança Doris, prends-en un !

- Et toi ?

- Oui. On jeûnera demain !

Pendant qu'elles dégustaient ces délicieuses pâtisseries, elles s'efforçaient de ne rien discuter de sérieux. Doris parla de son prochain voyage à Madrid où elle voulait aller voir des Goya. Par contre, Solange n'était pas volubile. Une sorte d'inquiétude planait en elle comme avant un orage.

- Si mon imagination déformait la réalité et me causait cette torture ? se demandait-elle.

- Je me sens un peu fatiguée, dit-elle.

- Repose-toi.

- Ça va passer.

Doris l'observait d'un air grave et inquiet. Ce regard fixe cassa la résistance de Solange. Elle éclata en sanglots. Doris étendit les bras et saisit les mains de Solange.

- Parle, dit-elle, je suis ton amie.

Dans un effort pour se reprendre, Solange balbutia à travers des hoquets:

- Encore ce matin, il me faisait une agréable surprise. Je suis une ingrante.

Doris prit un air courroucé. Un moment passa avant qu'elle ne se lève et marche vers l'armoire. Elle sortit quelques tasses qu'elle aligna sur la table devant son invitée et lui ordonna:

- Casse-les !

Solange la regarda surprise, les yeux pleins de larmes.

- Casse-les que je te dis ! Défoule-toi !

- Je ne peux pas ! larmoya Solange.

- Ah ! Ça alors ! s'exclama Doris.

Elle prit une tasse et la lança sur le plancher en criant:

- Ça t'apprendra, Laurent, à faire passer ta femme après Dieu !

La tasse bleue éclata sur la tuile du plancher. Solange en saisit une et hurla:

- Que le diable crève tes pneus en route pour la trappe, la prochaine fois !
- Que Satan te torture de mauvaises pensées pendant tes prières ! poursuivit Doris

tandis qu'une autre tasse fendait l'air et se fracassa dans un coin.

Maintenant, Solange riait d'un ton mi-désespéré, mi-amusé. Elle en prit une autre qu'elle lança en criant:

- Que le Malin te réveille la nuit, secoue ton lit et t'empêche de dormir chez tes moines sans moi.

Doris continua d'une voix menaçante:

- Qu'il te castré si tu choisis Dieu.

Une autre tasse vola en éclats.

- Ainsi soit-il ! s'exclama Solange.

- Tu te sens mieux maintenant ?

- Oui, murmura-t-elle avec un sourire quelque peu figé.

Doris avait remarqué un cerne d'ombre sous les yeux de son amie. Elle se cambra, fâchée que Solange se torture devant l'inévitable: les changements en tout, en soi et chez les autres.

Avec un peu de sagesse, elle accepterait que tout se transforme sur la terre. La vie et la mort s'interpénètrent. Couple de l'absolue fidélité. Les autres... pensa-t-elle.

Elle se retint pour ne pas lui reprocher son idéalisme et ses principes religieux.

- Va t'allonger sur le divan au salon. Si tu as besoin de moi, appelle.

Elle jeta un coup d'oeil aux débris épars. Clara allait les balayer. Elle monta à l'étage. Son travail l'attendait.

Au salon, Solange vit un *Paris Match* laissé sur un pouf. Elle le prit et se dirigea vers le canapé. Allongée, elle resta sans bouger. Quelques minutes plus tard, elle commença à le feuilleter.

Les potins sur la vie des vedettes du cinéma et des aristocrates français occupaient plusieurs pages de la revue. Brigitte Bardot fascinait le public avec sa moue de petite fille et son corps de vamp. La jeune écrivaine Françoise Sagan intéressait le milieu intellectuel. Sa vie de grande bourgeoise et ses voitures de luxe épataient bien des lecteurs. Toutes ces personnalités répondaient aux fantasmes de beauté, d'argent, de célébrité entretenus par les lecteurs. Elle remit le magazine en place et décida de s'en aller.

Elle monta avertir Doris de son départ. La peintre déposa sa palette sur une chaise et sortit de l'atelier.

- Ne te dérange pas, dit Solange.

- J'allais téléphoner à Marc pour lui dire de venir ce soir.
- Tu ne t'embarrasses pas des conventions !
- Il ne manquerait plus que ça ! Moi, m'empêtrer dans les formalités à l'eau bénite !

C'est bon pour les Enfants de Marie !

- Tu as probablement raison de tenir à ton indépendance.
- Elle m'est nécessaire comme l'air.

Solange ne prolongea pas la conversation. Elle ouvrit la porte.

La pluie avait lavé la terre à grande eau.

Elle salua Doris, sortit, enfourcha sa bicyclette et partit.

Maintenant, elle pédalait lentement. La fraîcheur laissée par l'ondée facilitait son retour. Selon son habitude, elle réfléchissait à quelques idées exprimées par Doris. Pendant qu'elles roulaient sur la route de l'Église, cette dernière avait affirmé catégoriquement:

- Il ne s'agit pas seulement de vouloir des avantages supérieurs à ceux de nos mères: être plus instruites, avoir moins d'enfants, voyager et sortir davantage.

Elle se souvint avoir déclaré faiblement:

- Les femmes n'ont pas le même rôle dans la vie que les hommes.

Elle revoyait Doris tourner la tête vers elle, la regarder un long moment, ralentir son allure et lui répondre:

- D'accord, dans notre société rétrograde. Ici, un homme a la liberté d'avoir des enfants et de peindre à plein temps, pas moi. Si je faisais des marmots, il faudrait que je les élève sinon je serais montrée du doigt comme une mauvaise mère.

- Tu crois les gens si mesquins ?

- Comment donc ! Des amies de maman et des voisines la prévenaient que je faisais la forte tête mais que, comme les autres, je finirais par changer des couches.

- Et les hommes, que pensent-ils ?

- Que ça me passera après la conquête du plus habile des prétendants. Ils se donnent le beau rôle.

- Il est vrai qu'un célibataire est complimenté pour ne pas se mettre la corde au cou tandis que toi tu déranges par ton refus d'entrer dans le rang.

- Le mariage est la seule raison de vivre pour la plupart des filles.

Solange réalisait que Doris devait peindre puisqu'elle en avait reçu le don. Par contre, elle ne comprenait pas pourquoi des gens se mêlaient de passer des commentaires sur son avenir. Pire, ils auraient trouvé normal, vue son indépendance financière, qu'elle reste oisive chez elle.

- Et si Doris avait raison de ne s'attacher sérieusement à aucun prétendant, se dit-elle encore tandis qu'elle tournait le coin de sa rue. Comment avoir une famille et peindre huit heures par jour... Et si elle est incapable d'aimer pour la vie un homme, alors elle n'a pas d'autre choix que le célibat. Elle est plus honnête que ces filles qui se marient pour ne pas rester sur le carreau. D'autres se font engrosser pour décrocher une bague au doigt.

Dès qu'elle fut près de sa maison, elle vit Thérèse en train de ratisser le gazon. La bonne leva la tête et l'aperçut. Elle vint vers elle et prit la bicyclette pour la ranger au garage.

Elle allait se reposer, après elle se préparerait pour l'arrivée de Laurent et leur sortie. Avec un somnifère, elle devrait dormir quelques heures. Elle monta à leur chambre, prit un comprimé, s'étendit toute habillée sur le lit. À cinq heures, elle se réveilla, un peu engourdie mais reposée. Elle se dévêtit et alla prendre un bain.

Il la retrouverait plus belle que jamais. Et pour le surprendre, piquer son intérêt, le rendre un peu jaloux, elle allait porter attention à quelques admirateurs après le concert. Un rien d'indépendance devrait inquiéter cet époux sûr de l'avoir pour toujours.

Marthe et Doris étaient plus heureuses qu'elle en amour parce qu'elles savaient mieux se laisser désirer.

À nouveau, elle éprouvait une profonde joie intérieure. Dans cette euphorie, fondaient la tristesse et l'incertitude. Elle baignait dans une atmosphère excitante et voluptueuse créée par les sous-vêtements diaphanes, les robes magnifiques, les bijoux rutilants jetés sur le lit, comparés, agencés, enfin choisis.

D'avance, elle voyait la fierté sur le visage de son mari. Encore une fois, ils sentiraient des regards d'envie posés sur eux. Des hommes souhaiteraient l'avoir à leur bras, des femmes lui envieraient ce mari séduisant, aux manières raffinées.

Pleine d'entrain, elle opta pour une robe de sayette noire, décolletée en carré, et un rang de perles blanches. Les pendants d'oreilles assortis au collier et un mince anneau en or comme bracelet compléteraient sa toilette.

À nouveau, elle se sentait légère et joyeuse. Elle l'aurait près d'elle toute la soirée. Au début du concert, elle glisserait sa main dans la sienne. Et ce serait l'enchantement.

Deux mois plus tard, Solange avait invité Marthe et Doris à manger. Elle avait pris la décision de s'occuper davantage pendant les absences de son époux. Il lui arrivait parfois d'aller seule au cinéma ou au restaurant, dîner chez des amis ou des parents. Ainsi, elle espérait ne plus l'embêter avec des mines grises, des jérémiades et des humeurs massacrant.

À sa grande surprise, il lui sembla intrigué et plus attentif à elle en sa présence. Quand il la sentait perdue dans ses pensées, il s'approchait, la prenait dans ses bras, dansait avec elle, lui faisait l'amour. Ce comportement lui redonnait confiance. Ensemble, ils s'ajusteraient à une nouvelle étape de leur vie à deux.

Elle souhaitait seulement qu'il n'étouffe pas dans leur couple. Il se fatiguerait de la liberté comme de la vie conjugale. Alors mieux valait le laisser respirer que tout bazarder.

De plus, la venue d'un enfant leur donnerait un nouveau départ, un changement pour le mieux. Elle était convaincue que le nouveau-né purifie le couple par son innocence et son amour absolu pour ses parents.

Plutôt que de se morfondre à vouloir comprendre les agissements de Laurent, elle dépensait son énergie dans sa passion, la musique. Pour combler sa solitude, elle invitait plus souvent ses amies, avec ou sans leurs maris.

Ce soir-là, elle recevait Marthe et Doris comme en leurs jeunes années, dehors sur la terrasse.

À son arrivée, Doris admira les fleurs suspendues au plafond.

- C'est Thérèse qui décore. Les prés lui manquent, souligna Solange.

Thérèse fit un signe d'approbation de la tête.

- Ta tante Clara t'a rapporté cela de son pèlerinage annuel à Sainte-Anne-de-Beaupré, dit Doris.

Elle lui tendit des images et une bouteille d'eau bénite.

- Elle t'envoie aussi ces *Annales de sainte Anne*. Elle espère que tu pourras l'accompagner l'an prochain.

Elle sortit les revues de son sac de toile et les offrit à Thérèse. Elle allait se tourner vers Solange mais se reprit:

- Ah ! J'oubliais ! Tes attaques de migraine l'inquiètent. Voici, de sa part, un sachet d'écorce de saule blanc. L'Indienne qui vend des plantes au marché Saint-Roch te conseille d'en faire la décoction dans une pinte d'eau bouillante, puis laisser reposer pendant une heure. Tu en prendras trois tasses par jour avant les repas.

Elle les lui tendit. La joie illumina les yeux de la servante qui tenait les précieux objets. Elle remercia et retourna à la cuisine.

Elles entendirent Marthe qui faisait le tour de la maison. Ses talons martelaient les pierres de l'allée. Elle monta précipitamment l'escalier. Sautillante, décidée à passer un bon moment avec ses amies, elle exhibait déjà sa gaieté.

En la voyant apparaître sur la terrasse, Doris eut l'image d'un canari : elle portait une robe jaune avec une large ceinture brun olivâtre. De l'oiseau, elle avait non seulement les couleurs mais l'activité incessante. Elle chantait aussi la vie, l'avait donné trois fois, et semblait toujours à la course pour la rattraper.

- Ne nous dis pas que tu dois partir tôt pour écrire un de tes articles époustouflants, la prévint Doris. Tu sais que j'ai horreur qu'on me fausse compagnie.

- Moi, faire ça à mes vieilles amies ? A-t-on idée d'accuser faussement une innocente comme moi ! s'exclama-t-elle.

Elle riait déjà et embrassa celles qu'elle appelait « les filles ».

- Ah ! Les filles ! Quelle journée ! J'étais debout à cinq heures pour finir un article attendu ce matin. La vie est belle quand même ! Quelques verres de vin et on chantera « Riez, riez ma belle, riez, riez, toujours ». Raymond est de garde ce soir. Doucette est avec les enfants. Je suis libre !

Doucette était le surnom donné à sa tante Germaine qui tenait maison pour eux.

Déjà, Thérèse apportait un grand plateau en bois sur lequel trônaient un bol de salade, une assiette de poulet froid et de jambon tranchés, une corbeille de pain qui sentait le beurre chaud à l'ail.

Les coupes d'eau et de vin étaient remplies. Soudain, Marthe s'exclama :

- Seuls les pissenlits poussent dans ma cour ! On n'a pas le temps de planter des fleurs, Raymond et moi, ni Doucette qui en a plein les bras avec les garçons. Enfin, je m'assois, j'admire le décor et je vous écoute, les filles !

- Thérèse cultive assez de fleurs pour remplir la maison de bouquets, dit Solange.

La grande cour était couverte de coquelourdes, gaillardes, gloires du matin, mignonettes, oeillets de poète, linaires, soucis, pieds d'alouette, pensées, impatientes, oeillets d'Inde, immortelles, pâquerettes.

- Tu as peut-être une soeur aussi capable que toi ? s'enquit Marthe. Avoir une cour fleurie ferait mon bonheur !

- Oui, Lorette.

- Quand tu la verras, demande-lui si elle voudrait venir jardiner chez moi et garder les enfants, fit Marthe d'un ton plus près du commandement que de la demande.

- Oui, Madame.

La bonne entra à l'intérieur.

- Lorette prie-t-elle autant que Thérèse ? demanda Marthe à Solange.

- Sans doute, ces domestiques tirent leur force de Dieu, répondit-elle à voix basse.

- Pour elles, il est le maître du soleil et de la pluie. Il fait pousser les arbres, les plantes et les roches, ajouta Doris sur un ton moqueur.

- Bien plus, elle croit que les tempêtes, les coups de foudre, les inondations, les averses bienfaisantes pour les récoltes sont des récompenses ou des punitions divines, ajouta Solange.

- C'est le Dieu de la Bible, s'exclama Marthe.

- De là, tous les saints protecteurs contre tous les maux. Ils ont remplacé les dieux grecs par des saints, précisa Doris.

- Il m'arrive d'envier leur foi, révéla Solange.

Elle se turent dès que Thérèse arriva. Elle apportait une assiette de fromages.

La bonne regagna la cuisine. Tandis qu'elle s'affairait à la vaisselle, elle écoutait le chapelet en famille à la radio. Le son était très bas, comme tous les soirs, pour ne pas déranger ses patrons.

Elle ressentait de l'affection pour Solange. Très jeune, elle la connaissait par ouï-dire de sa tante. Elle n'était qu'une enfant quand Clara lui répétait à chaque visite:

- C'est des p'tites si ben habillées ! Elles sont riches, elles.

Thérèse avait grandi à l'ombre de ces fillettes dont elle portait les robes. Les mères de Doris et de Solange les refilaient à Clara. De plus, tous les vêtements de la famille de Doris lui étaient donnés pour qu'elle les distribue à ses parents. Elle avait une ribambelle de neveux et de nièces, sans compter ses frères et soeurs. La famille de Thérèse comptait dix personnes.

À dix-huit ans, elle quitta la ferme pour venir travailler chez les parents de Doris. À leur décès, Doris, restée seule avec son frère Christophe, n'avait plus besoin de ses services. Thérèse fut engagée par Solange qui venait d'arriver de Paris.

Ces années de service domestique lui avaient appris un métier. Ses gages lui permettaient de garder aux études les plus jeunes de sa famille. Elle souhaitait qu'ils aillent à l'école du village et se rendent jusqu'à la fin du secondaire. Alors, ils décrocheraient des emplois de bureau. Leurs salaires leur permettraient de payer les dettes de la famille.

Toutefois, elle priait pour que l'instruction ne leur enlève pas la piété. Il lui semblait que les gens riches et savants tenaient parfois des propos répréhensibles. Après l'une de ses confessions hebdomadaires, elle avait parlé au prêtre de ces conversations entendues chez ses employeurs et qui la scandalisaient. Son confesseur lui avait dit:

- N'écoutez pas ces conversations. Occupez votre esprit à penser à Dieu.

Mais quand elle les servait, elle entendait tout.

- Comment les femmes, qui devaient donner l'exemple aux hommes, pouvaient-elles se joindre à ces parleurs inspirés par le Diable ? se demandait-elle.

Lorsqu'elle continuait à y penser, une seule constatation venait à son esprit:

- Elles devraient les faire taire quand ils critiquent les prêtres et l'enseignement de la sainte Église catholique.

Elle ne comprenait pas que Madame et ses amies fassent fi des enseignements du prêtre qui, en chaire, prêchait:

- Vous, femmes, servez d'exemples. Ne fumez pas. Ne buvez pas. Ne portez pas de robes sans manches ni décolletées. Ne vous conduisez pas comme des païennes qui suivent leurs goûts frivoles. Ne laissez pas vos coeurs s'éloigner de la vie divine. Ne vous abandonnez pas à l'impureté. Ne succombez pas aux tentations qui pourraient vous entraîner à la débauche.

La seule raison qu'elle trouvait pour les excuser était la présence des bouteilles de vin quand il y avait des invités.

- Cette maudite boisson ! marmonnait-elle.

Elle avait vu si souvent son père revenir du village trop ivre pour descendre de son buggy. Le cheval attendait devant l'étable pour qu'elle et sa mère viennent aider l'homme à mettre pied à terre. Elle en avait développé un dégoût pour toute boisson alcoolisée. Tout autant que les mauvaises récoltes, la bière, le whisky et le gin étaient les fléaux des campagnes. Elle réalisa vite qu'ils faisaient également des ravages à la ville.

En revenant porter les assiettes à dessert, elle glana ce bout de conversation « pas catholique », pensa-t-elle aussitôt:

- Si tu ne l'as pas encore plaqué c'est qu'il doit bien baiser, disait Marthe à Doris.

- Nous sommes encore bons amis.

- Dis la vérité: bons amants.
- L'un n'exclut pas l'autre.
- L'amant enterre l'ami ou vice versa.
- Et le mari, lui, quelle est sa particularité ?
- Ne l'écoute pas , dit Solange, elle fait la maligne. Au fond, c'est une romantique.
- Dieu m'en garde ! répliqua Doris.
- Tu es donc passionnée ? demanda Marthe en riant.
- Je suis une tête froide sur un corps chaud, dit Doris à voix haute.

Assise, Doris avait relevé sa jupe au-dessus des genoux aux derniers mots de sa répartie. Thérèse avait remarqué plus d'une fois ce geste défendu à une bonne chrétienne. Mais rôdait le Diable dès que sautait un bouchon. Elle détourna la tête.

- Ça j'en doute, protesta Solange.
- Elle est tellement secrète, ajouta Marthe.
- Pas du tout. Je parie que tu es en train d'écrire un article sur cet éternel sujet. Écris donc qu'on aime avec son ventre, renchérit Doris.

- Tu oublies la censure dans les journaux, répliqua Marthe.

- Tu devrais écrire une centaine d'articles pour changer, tant soit peu, les mentalités.

La majorité des femmes vivent dans le giron de l'Église et de leurs maris, dit Doris qui darda un oeil inquisiteur vers Solange.

- Pendant que leurs époux batifolent avec des plus jeunes, empira Marthe.

- Heureusement qu'ils ont compris que l'amour ça ne se discute pas, ça se fait, rigola Doris.

- Je vous trouve dures pour les hommes, leur reprocha Solange sur un ton grave.

- Réalistes ! répondit Marthe. Si tu travaillais avec eux, tu verrais comment ils reluquent les plus jeunes secrétaires.

- Quand même, il y a des maris fidèles !

Elle vit une lueur de malice illuminer les yeux de Doris. Agacée, elle continua:

- Laurent n'approuve pas les hommes qui entretiennent des maîtresses. Souvent, pour me taquiner, il dit qu'une suffit !

- Tu as de la chance, comme moi, si j'en crois Raymond.

Solange fut surprise du scepticisme de Marthe au sujet de son époux. Où était-ce un autre jeu de cette journaliste qui aimait provoquer la discussion ? Ne posait-elle pas sans cesse des questions ? Toujours à l'affût de renseignements mais discrète sur sa vie intime.

Solange observait Doris qui dévorait de son regard vert-de-gris le visage animé de Marthe. Ses yeux perçaient à travers le voile de fumée de sa cigarette. Elle eut l'impression qu'un mur impalpable la séparait des autres. Elle était bien la seule qu'elle connaissait qui ne semblait pas préoccupée des relations amoureuses. Comme font les hommes entre eux, elle en parlait avec un esprit gaulois, pour s'en amuser. Solange avait souvent entendu ses frères pérorer sur l'amour avec ce ton de bravade.

- Cette salade est délicieuse, dit Marthe à Thérèse qui remplissait les verres de vin. Elles finirent le repas avec les fromages.

Dix minutes plus tard, Thérèse revint avec un plateau d'assiettes, de tasses et de cuillères. Dès qu'elle la vit approcher, Solange lui commanda de servir le dessert et le café au salon.

Tandis qu'elle retournait à l'intérieur de la maison, la bonne, encore bouleversée par la conversation entendue, s'empressa d'intercéder pour ces femmes auprès du Tout-Puissant:

- Pardonnez-leur, car elles ne savent pas ce qu'elles disent, murmura-t-elle, les mains jointes.

Dehors, le trio continuait à échanger des idées dans des éclats de rire.

- Oh ! regardez le coucher du soleil qui rougit l'horizon, une boule de feu ! s'exclama Marthe.

Solange et Doris, le dos à la cour, se retournèrent pour l'admirer.

- L'oeil de Dieu, ajouta Solange.

- Soeur Sainte-Geneviève, en rhétorique, pouffa Doris à son souvenir.

- Prométhée cloué au rocher du Caucase. Il appelle le disque solaire qui voit tout, précisa Solange.

- Oui, et la pauvre soeur qui mêlait la morale chrétienne aux mythes grecs pour nous rappeler que nous lisions les oeuvres de païens, insista Marthe avec un ton de reproche acerbe.

- Le catholicisme s'infiltrait dans toutes les matières enseignées, précisa Doris.

Elle s'efforçait de contrôler sa voix qui montait sous l'effet de l'indignation. Elle fit une pause, garda le silence quelques minutes. Puis elle continua d'une voix plus faible:

- Mon grand-père de Bretagne me racontait, enfant, que lorsque le soleil plonge dans la mer, il fait un bruit très fort qu'on entend sur la côte. Ce bruit est semblable à celui du fer rouge trempé dans l'eau par le forgeron.

- Si on allait l'écouter dans une fonderie ? demanda Solange.

- Et voir les couleurs du fer en feu, ajouta Doris.
- Vous en avez de la chance de pouvoir partir quand vous voulez. Moi, je suis toujours à la course pour la moindre sortie, se plaignit Marthe.
- Deux carrières et trois garçons, c'est beaucoup. Heureusement que Raymond et toi avez l'aide d'une tante, dit Solange.
- Oui, et je ne sais pas comment elle y arrive en gardant sa bonne humeur. Le lundi matin, je suis heureuse de retourner au journal, tant le dimanche m'épuise seule avec les enfants.
- Je t'envie ! Un seul ferait mon bonheur, avoua Solange.
- Moi, je n'en sens pas le besoin, affirma Doris.
- Peindre est un état de vie, dit Marthe.
- Quel homme accepterait de me libérer du soin de notre progéniture ?
- Je n'en connais pas, fit Marthe. Raymond est prêt à tout payer mais je dois m'occuper de la famille. Quoique nous ayons fait attention, elle s'est agrandie.

Solange se sentait différente d'elles. Depuis son adolescence, elle rêvait d'être mère. Comment leur parler de son besoin viscéral de porter un enfant, de le tenir dans ses bras après sa naissance et de l'élever. Elle garda pour elle l'expression de son désir profond comme la mer.

Les moustiques vinrent avec la pénombre et, après quelques piqûres, elles se réfugièrent à l'intérieur. Solange mit un disque de Félix Leclerc et elles écoutèrent ses chansons.

Quand cessa la musique, elle découpa la tarte et en donna une pointe à chacune. La pâtisserie aux pommes odorante de cannelle était délicieuse. Elles la dégustèrent tandis que la face B du 33 tours les gardait dans un mutisme plein d'émotions.

- Vous avez lu l'article de Magloire Gagnon dans *Le Soleil* ? demanda Marthe, pendant que Solange enlevait le disque pour le remettre dans sa pochette.
- Oui et je suis d'accord avec lui quant à la nécessité d'un Félix Leclerc, répondit Doris.
- Qui parle de notre peuple dans notre langue, continua Marthe assise sur le bout du fauteuil et ravie du sujet de conversation.
- Nous aimons bien ses chansons. Elles sont différentes de celles que nous écoutons chaque jour, dit Solange.
- La chanson française... ajouta Doris.
- C'est la nôtre aussi, répondit l'hôtesse.

- Non, celle des Français. On l'importe, affirma Doris d'un ton sans réplique.
- Si tu veux... mais comment faire autrement ?
- En créant.
- Laurent est convaincu que la poésie française est la fine fleur de notre culture.
- Depuis quand sommes-nous français ?

Le ton moqueur de Marthe isola Solange.

- Tu as raison, approuva Doris, les gens d'ici doivent s'identifier à leur culture.
- À la fin, il n'est pas facile de savoir qui on est. On a étudié dans des livres français et on lit des romans français, ajouta Solange, l'air inquiet.

Un bref silence suivit. Le trouble se lisait sur son visage. Doris voulut la rassurer:

- Tu n'as pas à te poser les mêmes questions que nous chaque jour. Marthe doit écrire avec notre vocabulaire et nos expressions ou à la française ? Moi, je peins comment ? Avec ma sensibilité de fille de grands espaces, de forêts sauvages, ou branchée sur la culture parisienne pas sentie dans la moelle de mes os ?

- Il faut de la spontanéité dans la création, intervint Marthe.
- Je réfléchis à l'interprétation des compositions musicales mais pas à leur création.
- Il nous a amenées loin, Félix, conclut Doris.

Marthe baillait déjà. Elle s'excusa:

- L'habitude de me coucher tôt quand je ne suis pas retenue au journal le soir.
- Moi, j'ai rendez-vous avec un collectionneur de tableaux à neuf heures demain matin, dit Doris.

Contrairement à Solange, elles se levaient de bonne heure. Marthe pour des journées chargées d'interviews, d'enquêtes, de rédaction, Doris pour peindre. Elles partirent après le digestif.

Solange monta à sa chambre écouter la musique classique diffusée par Radio Canada.

Seule resta Thérèse au rez-de-chaussée pour vider les cendriers, finir de laver la vaisselle et la ranger. Ce travail accompli, elle alla à ses quartiers, tricota un peu pour sa famille, fit ses prières du soir et se coucha. Demain, sa journée commencerait à sept heures.

Le frère de Doris, Christophe, était l'architecte retenu pour les rénovations du chalet que Laurent et Solange venaient d'acquérir. La cave devait être creusée, les murs isolés et le salon agrandi. Ainsi, ils en profiteraient en hiver. Cette modeste habitation, érigée sur un large terrain en bordure du lac Beauport, devenait une belle et grande maison de campagne.

Solange y allait souvent. Elle regardait la progression des travaux qu'elle avait approuvés sur les plans. Laurent n'avait pas de moments libres pour s'en occuper. Ses va-et-vient entre Québec et les Laurentides employaient le temps de la jeune femme en dehors de la musique. Les rénovations étaient devenues à peu près leur seul sujet de conversation.

L'automne était déjà commencé quand elle put enfin penser à l'ameublement. Un soir d'octobre, alors qu'elle regardait des revues de décoration pour s'en inspirer, le téléphone sonna. Elle courut à l'appareil. Cet appel, elle l'attendait depuis des heures.

C'était Laurent, retenu par un colloque à Toronto.

- Allô ! dit Solange, avec un soudain trémolo dans la voix qui la surprit elle-même.

Laurent demanda:

- Solange ?

Il était incertain d'avoir bien composé leur numéro.

- Laurent ? vérifia-t-elle.

- C'est moi.

- Tu dormais ?

- Non, je ne suis pas encore couchée.

Un temps. Il lui demanda si elle allait bien.

- Oui, et toi ?

Suivirent un:

- Ah !

et un:

- Bien sûr !

Puis:

- Non, Christophe n'a pas téléphoné. Tu as un message pour lui ? Plus de précisions au sujet du paiement des travaux ? D'accord, je lui dirai de te joindre à l'hôtel. Je préfère que tu t'arranges avec lui.

Puis il lui demanda ce qu'elle ferait le lendemain.

- J'irai peut-être voir des meubles pour le chalet.

Un plein silence suivit. Laurent demanda d'une voix forte, audible à un pied de l'appareil:

- Ça ne va pas, mon Ange ?

Subitement, Solange n'avait plus qu'un filet de voix. Elle balbutia:

- Si, mais... J'ai peur que mes règles soient pour demain.

La voix de Laurent monta. Elle éloigna l'écouteur de son oreille. Il lui disait:

- Il faut continuer à espérer. On n'a pas le choix.

- Jusqu'au mois prochain...

- Oui, affirma-t-il réticent.

- C'est tout ce que ça te fait ?

Il prit une douce intonation et un timbre plus bas pour finir:

- Mon adorée, l'amour fait confiance.

Dès qu'elle eut raccroché, Solange se reprochait déjà d'avoir encore parlé de sa déception mensuelle.

- Comme s'il ne la vivait pas lui aussi. Il a la décence de ne jamais y faire allusion.

J'y reviens sans cesse sans ménager son désir de paternité. Je suis une égoïste. Elle prit des résolutions:

- Quand il sera revenu à la maison, je me tairai à ce sujet. Je m'habillerai pour lui plaire et je serai charmante avec lui.

Elle alla prendre son cahier, s'assit, et écrivit:

Calme ton âme. Demain, n'ajoute pas à ses ennuis. Mets sous clef tes plaintes. Cède à l'impulsion de ton coeur. Dis-lui mille tendresses. Il est toi, tu es lui. Aime-le. Sois heureuse par lui et qu'il le soit par toi.

Elle se leva, glissa le cahier dans le tiroir, ferma les lumières et monta à leur chambre. Selon son habitude, elle déposa avec soin ses vêtements sur le coffre de cèdre au pied du lit. Elle alluma la radio, choisit un concert de musique italienne de la Renaissance. Au lit, elle regarda longtemps les photos de leur couple suspendues aux murs.

Sur les commodes, elle avait mis les objets choisis par lui et offerts à ses anniversaires. Ils lui rappelaient ces moments de bonheur. L'avenir devait lui en réserver d'autres.

Anxieuse, elle se leva pour regarder son corps dans la glace couvrant la porte. Laurent avait raison, elle ressemblait aux Grâces de Botticelli: longues jambes, petits seins fermes, ronds et hauts, bras délicats, tête à épaisse chevelure dorée. Elle s'imaginait avec des hanches plus fortes, comme la plupart des femmes, surtout celles ayant eu des enfants. Mais elle se dit aussitôt que Laurent avait horreur des rondeurs, des gros seins et des ventres bombés. Il l'aimait mince.

Tout à coup, son corps éprouva le besoin d'être désiré, caressé, aimé, pénétré. L'appel du corps de Laurent devint intense. Elle désirait leur union ardente, de feu. Une douleur lui traversa l'abdomen. Elle se toucha. Sa main était rouge. Elle courut à la salle de bain.

L'eau chaude qui coulait abondamment dans la baignoire ne soulageait pas son ventre. La vague qu'elle faisait avec ses pieds ne soulevait pas dans son corps des souvenirs agréables. Elle s'efforçait de ne pas penser à Laurent qui l'y rejoignait, parfois. Dans l'eau avec lui, elle avait le même sentiment de sécurité que jadis avec sa mère.

L'eau rosissait entre ses jambes. Raide, les poings serrés, elle résistait à l'envie de se glisser la tête sous l'eau et d'attendre, ni lui ni un enfant, mais le bien-être éternel.

Par la suite, sa réaction l'avait terrifiée. Elle se demandait pourquoi elle avait eu cette idée d'aller rejoindre sa mère. L'épouvantait la crainte d'être devenue une femme gâtée qui ne pouvait plus supporter aucune contrariété. Son examen de conscience lui reprochait un excès de sensibilité, d'égoïsme. Elle s'était juré qu'au prochain départ de Laurent, elle irait coucher chez son père dans sa chambre de jeune fille. Après tout, Thérèse avait peut-être raison de croire que Satan, le soir, est aux aguets pour nous happer et nous jeter en Enfer.

Les semaines qui suivirent ne changèrent rien à son quotidien. Dès que Laurent revint, elle fut à nouveau énergique et active. Chaque jour, elle allait voir les meubles pour garnir leur chalet. Là encore, son exigence lui causait quelques problèmes.

Son séjour en Europe avait nourri son goût pour les meubles anciens. Ses parents le lui avaient donné, eux qui vénéraient ceux dont ils avaient hérité.

La coutume voulait qu'elle soit plus économe pour les meubles de leur maison de campagne que pour celle de la ville. C'était l'usage de se contenter de moins dans une résidence secondaire. Elle n'en comprenait pas la raison car elle croyait que plus l'extérieur était beau plus l'intérieur devait répondre à l'environnement. En conséquence, elle n'en finissait pas dans sa recherche de pièces rares à prix d'aubaine.

D'un magasin à l'autre, elle ne voyait que ces tables avec pattes et bordures chromées. Leurs plateaux étaient recouverts de fibres laminées aux couleurs vives et luisantes, appelés " arborite ". Les chaises étaient recouvertes de vinyle. Plusieurs avaient de grosses poignées chromées sur les dossiers. Elle s'en détourna.

Peut-être aurait-elle plus de choix du côté des lits. Ils avaient pour têtes une tablette fermée à chaque extrémité par des portes coulissantes. Le centre était vide. Ce style rendait hommage au sens pratique des manufacturiers mais aucunement à leur souci d'esthétique. Côté salon, elle était tout autant déçue: les canapés étaient entièrement recouverts de tissu.

Lors d'une rencontre avec Christophe qui surveillait la fin des travaux, elle lui parla de son problème. Il lui conseilla d'aller chez Jean, un ami antiquaire de la rive sud. Le lendemain, elle traversa le pont de Québec et se dirigea vers le centre-ville de Lévis. Elle trouva cette boutique située rue Saint-Georges.

Dès qu'elle entra, elle vit son propriétaire en train de parler avec une cliente. Sa voix, sa démarche, ses gestes maniérés lui donnèrent une envie irrésistible de rire. Lorsque la dame sortit, il s'approcha pour lui offrir ses services.

Déjà, elle avait repéré de ces meubles anciens, fabriqués par des artisans qui y avaient laissé la trace de leur âme. Elle les lui montra et s'enquit du prix. Leur coût modique répondait à ce qu'elle était prête à dépenser. Son intérêt était évident. Aussitôt, Jean se mit à parler de l'époque et de l'origine de ces meubles québécois. Elle reconnut l'expert vanté par Christophe. Quand elle quitta, elle était enchantée du professionnalisme de ce marchand cultivé.

Elle allait retourner chez lui plusieurs fois pour acheter ces meubles magnifiques et centenaires qui lui valurent des remarques peu élogieuses de la plupart de ses visiteurs. Vingt ans plus tard, plusieurs d'entre eux lui demandaient si elle n'était pas intéressée à les vendre. Ils avaient enfin reconnu leur valeur esthétique et patrimoniale.

Ses rencontres avec Jean, au magasin, avaient piqué sa curiosité. Laurent avait refusé de l'y accompagner. Il n'avait aucun goût pour choisir des meubles et encore moins rencontrer ce type maniéré. D'ailleurs, il n'avait pas le temps pour « cette occupation de femme ».

- L'intérieur de la maison est ton royaume, lui avait-il dit.

Des mois plus tard, un soir qu'elle était chez Doris en compagnie de Marthe venue les rejoindre, elle mentionna le nom de son antiquaire. Elle imita son langage et ses manières avec amusement. Son comportement lui semblait un manque de naturel, une recherche de raffinement exagéré.

Marthe lui dit:

- Des confrères du journal, excellents journalistes, sont appelés, dans leur dos, des tapettes, des pédales, des ma tante, des fifis. Je désapprouve cette atteinte à leur vie privée et cette hypocrisie.

- Puisque la majorité des gens parlent mal, il faut s'exprimer dans leur langue. Puisque leur comportement est grossier, il faut adopter leurs manières. Puisque que la majorité suit aveuglément la mode, il faut s'habiller comme eux. Puisque que les églises sont pleines le dimanche, il faut y aller, martela Doris.

Elle continua:

- L'originalité et l'excentricité dérangent.
- Si tes collègues croient que ces journalistes sont des homos, ils expriment seulement leur blâme. L'Église condamne l'homosexualité, dit Solange.
- D'où la nécessité d'être discret, conclut Doris.

Elle quitta son fauteuil pour aller fermer les volets des fenêtres. Les promeneurs du soir jetaient un coup d'oeil aux intérieurs illuminés. Elle avait horreur de se sentir épiée. Revenue à ses amies, elle restait songeuse.

- Et toi, qu'en penses-tu ? s'acharnait Solange, curieuse d'en savoir plus sur ces hommes efféminés comme Jean.
- Leur vie privée n'est pas l'affaire de tout le monde, répondit brièvement Marthe.
- L'idée d'un homme avec un autre homme scandalise, dit enfin Doris.

Solange scrutait son visage, comme s'il allait livrer un secret. Après tout, ne lui avait-elle pas dit qu'il y avait des homosexuels parmi les artistes qu'elle fréquentait. Solange sentait chez elle une réticence à exprimer son opinion sur la conduite des invertis.

- L'amour est ici toléré entre sexes opposés et dans le mariage seulement, affirma d'un ton acerbe Doris.

- Chez nous, le mal c'est le sexe. Nos curés sont allés chercher ça dans la Bible. Quand Adam et Eve découvrirent le mal, ils s'aperçurent qu'ils étaient nus, affirma Marthe.

- De là, la feuille de vigne sur le sexe des personnages des peintures dans les couvents et les chapelles, s'exclama Doris en riant.

Immédiatement, Marthe montra une crispation au visage.

- Ils ont décrété que la chair est honteuse, dit cette dernière, l'air offensé.

- Et l'institution du mariage doit la sanctifier, précisa encore Doris.

- Cette invention religieuse a été récupérée par la loi civile pour le bien de la société: l'ordre et les héritages, renchérit Marthe.

- L'homosexualité n'est pas acceptable dans une société chrétienne, affirma Solange.

Cette dernière tentait de modérer, par un ton conciliant, l'intransigeance des principes religieux. Perçait quand même dans sa voix une préoccupation en regard de l'interdit de cette pratique. Ses amies la dévisageaient, prêtes à répliquer.

- Il n'est pas permis, en tant que chrétien, de juger les autres, dit Doris avec une mine fermée.

- Si l'homosexualité est un péché, seul Dieu peut le condamner, ajouta Marthe.

- La charité n'existe pas pour les homosexuels, protesta Doris.

- Et pour les autres qui sont pauvres, mal habillés, boiteux, sales, affirma Marthe.

- Oui, mais on ne les ridiculise pas comme les homosexuels, trancha Doris.

Marthe prit un temps de pause. Puis elle remarqua d'une voix ferme:

- Ils ne perturbent pas les consciences, eux !

- La Bible condamne les hommes qui couchent ensemble, dit Solange.

- Oui, concéda Marthe.

- Le roi Pélopes a maudi Laïos qui désirait le beau Chrysippos. Donc, même la mythologie grecque a réprouvé l'homosexualité. Cependant les Grecs la toléraient et la pratiquaient, expliqua Doris.

Après une pause, elle lança:

- Ils n'étaient pas puritains, eux !

Selon son habitude, elle passa au particulier pour ramener les faits passés au présent:

- J'ai des amis peintres qui sont homosexuels. Ils seraient bannis de leurs familles si elles le savaient.

- Une fille-mère n'est pas mieux vue, rétorqua Marthe. C'est une autre abomination. Comme si tous ces enfants étaient procréés par des célibataires. On ne dit pas que des

hommes mariés séduisent les jeunes filles et les jeunes garçons, affirma Marthe dont la voix tremblait de colère et d'indignation.

- Tandis que les nombreux bordels et les maisons de jeux clandestines se multipliaient à Montréal, on s'acharnait sur des jeunes filles, leurs bébés et les homosexuels, relata Doris.

- Ainsi la procréation dans le mariage est-elle imposée aux femmes et le divorce leur est interdit. Toutefois, on ferme les yeux sur la débauche des hommes. Comme on dit: « Un homme a toujours les mains blanches ! » débita Marthe, soudain troublée, le regard brûlant de colère retenue.

Doris se leva. On avait sonné à la porte. Elle alla ouvrir.

C'était l'ami qui venait la chercher à dix heures, tel que convenu. Marthe devait retourner chez elle mais Solange pouvait aller à la boîte à chansons avec eux. Elles prirent leurs chandails, leurs sacs à main, et sortirent.

Tandis qu'elles marchaient jusqu'à leurs voitures stationnées au bout de la rue, Marthe murmura à Solange que cet homme était marié et propriétaire de la boîte. Elle l'avait rencontré lors de la première d'un chansonnier sur qui elle avait écrit un petit article.

- Si j'étais sa femme, il aurait à me rendre des comptes. Jamais, au grand jamais, je ne resterais avec un infidèle, ronchonna-t-elle.

Solange se taisait. Marthe semblait tellement contrôler sa vie et sa carrière, alors que sa destinée à elle lui apparaissait dépendre de Laurent, de la nature...

Devant eux, marchaient Doris et l'homme, tous deux animés. Ils gesticulaient avec désinvolture et poussaient des rires joyeux.

Dans sa Coccinelle, Solange les suivait. Le dialogue tourna à la tendresse car elle vit la main de l'homme caresser le cou et les cheveux de Doris.

La douceur qui émanait de ce geste contrastait avec la façon brutale qu'il avait de conduire sa Ford. Il filait à toute allure, accélérât dans les virages, ralentissait sans s'arrêter aux stops. Décidément, elle n'allait pas le suivre. Elle les rejoignit quelques minutes plus tard à sa boîte, rue Saint-Jean.

Une jeune fille y donnait un récital de chansons sentimentales de Pierre Létourneau, Germaine Dugas, Raymond Lévesque et Jean-Pierre Ferland. Son répertoire était à son image: juvénile et québécois.

Une fragilité émanait de sa personne. La douceur de ses traits et sa blondeur fascinaient plusieurs hommes dans la salle, remarqua Solange. Ils avaient les yeux rivés sur

elle et buvaient ses paroles, le verre à la main. Devant elle, le propriétaire était moins câlin avec Doris. Une chaise le séparait d'elle.

Une femme dans la quarantaine vint le rejoindre. Elle s'assit près de lui. Doris la présenta à Solange. C'était Rita, l'épouse d'Antoine. Dès que la légitime eut tourné la tête vers l'estrade où la chanteuse s'accompagnait à la guitare, Doris ne dissimula pas un sourire amusé.

En route, après le spectacle, Doris expliqua comment elle avait fait la connaissance de Rita et d'Antoine. Quelques années auparavant, ils avaient acheté deux de ses toiles. Ils étaient venus six mois plus tard en prendre d'autres en consignment. Rita avait ouvert une galerie rue Cartier.

- Ce sont des amis, dit Doris.

- Spécialement Antoine, jeta Solange.

Doris haussa le épaules et d'un ton railleur releva l'insinuation:

- Je ne serais pas surprise qu'elle trompe son mari !

- Tu es incorrigible. Tu ne crois pas à la sincérité des autres.

- Tu connais beaucoup de gens vertueux ?

- Non, pas tellement.

- Alors, chacun choisit à la mesure de sa morale. Prévoyance oblige !

Solange se tut plutôt que de contredire Doris. D'ailleurs, il se faisait tard et il était temps de rentrer. Elle s'arrêta devant la maison de son amie et lui souhaita bonne nuit.

- Surtout, ne t'inquiète pas pour mon âme, se contenta de dire Doris en fermant la portière.

Le léger mouvement du menton vers le haut qui accompagna le mot « âme » démontra à Solange le peu d'importance que Doris attachait à ces gens. Elle mit le pied sur l'accélérateur et partit.

Les mois qui suivirent furent une période de réflexion pour Solange. Un soir près du lac, elle regardait la clarté de la lune. Son reflet ruisselait sur l'eau jusqu'au quai où elle était assise. Elle baignait dans l'air fluide. Tout à coup, l'étrangeté du silence la fit

frissonner. Il lui sembla être inondée des scintillements de l'astre qui se mirait dans l'eau. Ses rayons l'irradiaient, l'avivaient, la réjouissaient.

Soudain la prit une envie furieuse de profiter de son existence sur terre, de savourer chaque moment de bonheur, de conserver cet enchantement. Jusqu'alors, elle s'était laissée vivre. Maintenant, elle ressentait un désir impérieux de jouir de ce monde de beauté, de parfums, de lumière, de clairs de lune. Tout ce qui l'en empêcherait serait écarté.

Elle revit sa vie. Le quotidien et la routine lui semblaient menacer sa bonne étoile. Elle devait s'en méfier. C'était une affaire de volonté et de stratégie. Il fallait repousser tout ce qui minerait son bonheur conjugal. A cette heure, elle déclarait la guerre à sa nonchalance et à sa passivité.

Le lendemain et les jours qui suivirent, elle se mit à la tâche.

Lors des retours de Laurent, elle l'accueillait sans un regard de doute ou un mot de reproche. Lorsqu'il était à la maison, elle s'occupait plus de lui et moins d'elle-même. À tout prix, elle endiguait sa nature susceptible. La douceur et la confiance devaient rendre leur intimité charmante, moelleuse, veloutée.

D'abord les repas pouvaient être plus exquis. Elle se mit à en surveiller la variété et la qualité. Des surprises étaient ménagées. Elle invitait, sans prévenir Laurent, un ou deux amis et leurs épouses à venir manger avec eux. Pour son anniversaire, elle convia tous ceux de sa promotion avec qui il avait gardé des relations.

Quand tous furent arrivés, elle les laissa seuls sous prétexte d'un concert avec Doris. Plus à l'aise sans elle, ils blaguèrent et jouèrent aux cartes jusqu'à son retour. Lorsqu'elle revint, les rires fusaient.

Plus jamais, il ne manquerait de l'un de ses vins, cigares, liqueurs, cigarettes, bières préférés. Sa garde-robe devait être garnie de vestes, gilets, cravates à la dernière mode. Elle-même renouvellerait sa lingerie pour le surprendre, l'enchanter, le séduire. Ainsi s'ingéniait-elle à vouloir lui plaire le jour comme la nuit.

Près de lui, elle lisait ou écrivait à leurs amis français et étrangers rencontrés à Paris. Elle ne refusait jamais de lui jouer un morceau qu'il aimait ou le dernier appris lorsqu'il le lui demandait. L'une de ses résolutions était de devenir plus intéressante pour lui.

Après tout, un effort de sa part était nécessaire. Elle n'avait pas poursuivi ses études au-delà du baccalauréat. Déjà, au bureau de Laurent, deux belles jeunes avocates avaient été engagées. Avec elles, il pouvait parler de droit, tandis qu'à la maison il devait expliquer les termes juridiques pour qu'elle comprenne.

Pour rendre sa conversation plus captivante, elle décida de lire davantage les oeuvres canadiennes-françaises. D'abord, de Saint-Denys-Garneau, Paul-Marie Lapointe, Alain Grandbois, Anne Hébert, Adrienne Choquette, Gabrielle Roy. Plus elle découvrirait de poètes et romanciers d'ici, plus elle le surprendrait agréablement. Laurent aurait plaisir à causer avec elle.

L'hiver arrivé, elle se montra heureuse de l'accompagner dans ses promenades du soir. Au lieu de se plaindre du froid, elle lui exprimait son bien-être à respirer un air vif, piquant, pur. Elle était la première prête à partir quand il souhaitait skier. Le repos après une heure sur les pentes fut banni de ses habitudes. Elle restait à ses côtés jusqu'à la fin.

Pour l'émerveiller, la semaine d'avant Noël, elle réserva un traîneau tiré par un cheval. Son cocher les attendait devant la maison à dix heures, à leur sortie. Ils firent une longue randonnée, enveloppés jusqu'au cou dans les fourrures.

Les arbres illuminés et les décorations devant les maisons étaient féeriques. Le ciel étoilé, le sol étincelant de blancheur. Le trot du cheval et le son joyeux de ses clochettes vissées à l'attelage étaient une musique douce et gaie.

La tête appuyée sur l'épaule de Laurent, elle aurait voulu que ne s'arrête jamais cette randonnée inoubliable.

Ses efforts pour alimenter leur vie d'imprévu, de gentillesse, d'oubli de soi lui semblèrent porter fruit. Il était plus tendre avec elle, plus détendu, moins distant au lit. Ses espoirs de lui donner un enfant, le leur, grandissaient avec la fréquence plus constante de leurs relations sexuelles.

Elle rêvait d'une vie à trois, quatre, cinq. Son amour pour tous serait si équitable que chacun se sentirait profondément aimé et compris. Elle poussait à leurs limites son imagination, sa fantaisie, sa confiance pour la survie de leur bonheur présent et futur.

Après le petit déjeuner, elle décida d'aller sur les Plaines. Jamais, elle ne se fatiguait d'admirer le paysage grandiose de ce fleuve imposant qui s'étendait en largeur au nord-est

du continent. La vallée semblait s'être écartée pour le laisser prendre son ampleur et s'éloigner jusqu'à la mer. C'était le chemin vers la toundra, les glaciers bleus, le désert blanc. Chacun venait y rêver.

La nature nordique régnait jusqu'à l'horizon. Les Plaines s'étendaient en un immense tapis de verdure suspendu entre ciel et eau, d'albâtre en hiver.

Solange avait toujours vécu près d'elles. C'est là qu'elle aimait se promener à pied ou à bicyclette.

C'était à nouveau l'été. Elle choisit un coin tranquille avec un banc face à la rive sud parsemée de clochers. Assise, elle sortit du papier à lettres de son sac à main. Elle voulait écrire à son jeune frère André parti se spécialiser en physique à Cornell University. Son départ avait créé un vide dans sa vie. Il avait l'habitude, l'après-midi après ses cours, de lui rendre de courtes visites, surtout depuis la mort de leur mère. Elle plaça le livre qu'elle avait apporté sur ses genoux comme tablette à écrire et commença sa lettre:

Mon cher André,

La pluie s'annonce, mais j'ai le temps de t'écrire avant qu'elle ne me chasse du banc, adossé à l'un des gros arbres des Plaines. J'ai la nostalgie de nos après-midi passés ensemble, ici, à pratiquer des sports et à nous reposer, étendus sur le gazon. Aujourd'hui, quand je m'y promène, je m'égaie l'esprit en pensant à nos jeux et à nos fous rires. Quel beau et bon temps de jeunesse en famille nous avons eu !

J'essaie de t'imaginer en train de manger des sandwiches et des hot-dogs, ou à faire ton lavage dans une buanderie publique. Du ciel, maman doit te croire rendu en enfer ! Elle qui tenait tant aux repas complets du midi et du soir: soupe, viande, légumes, dessert, fruits. N'abuse pas des hamburgers et des frites. Souviens-toi des conseils de bonne nutrition de papa.

Tu as fait tourner la tête à combien d'Américaines jusqu'à maintenant ? Je ne t'encourage pas au plaisir de la séduction, bien au contraire, pense aux victimes...

J'ai peu à te dire de nous. Nous vivons heureux. Laurent travaille très fort. Il doit se rendre souvent plaider à Montréal. Comme je n'aime pas rester seule au chalet, je reviens à la ville avec lui, la veille de son départ. J'espère que sa part faite, il laissera à des plus jeunes la tâche d'aller aider des clients en métropole. À présent, il doit acquérir une solide réputation de conseiller et de plaideur. Moi, il me faut être patiente et le laisser faire ses preuves, même si je trouve pénible de passer des fins de semaine sans lui.

Je me garde en forme grâce aux sports. Je viens en ville deux jours par semaine pour jouer au tennis avec Doris et prendre mes leçons de musique. Au lac, je nage tous les après-midi et je lis. Je ne te cache pas, cependant, que souvent j'aimerais avoir moins de temps pour moi-même. M'occuper d'un enfant, le nôtre, me donnerait un bonheur dont j'ai besoin. Pour ça, la nature me fait attendre, mais je ne perds pas espoir puisque j'ai la certitude que je peux enfanter. « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage », selon le sage La Fontaine. Je sais que tu l'avais reconnu...

Je n'ai que de bonnes nouvelles à te donner de chacun des membres de la famille. Comme tu reçois régulièrement des lettres et des appels téléphoniques, je n'ai pas à répéter les potins en cours.

Les cartes amusantes que tu m'envoies m'obligent à comprendre l'humour américain. Je mémorise facilement les expressions parce qu'elles me font rire.

Ta soeur qui t'aime,

Solange

Pendant qu'elle signait son prénom, elle entendit:

- Bonjour Solange !

Elle leva la tête et vit Mme Gagnon, l'épouse d'un ministre retraité. Cette dame avait été une amie de sa mère. Après de chaleureuses salutations, elles échangèrent des nouvelles:

- Oui, la santé de mon mari est excellente pour ses soixante-sept ans.

- Vous venez souvent promener votre chien ici ?

- Tous les jours.

- Il s'appelle comment ?

- Pommette. C'est une femelle.

- Elle est jolie. Quelle race ?

- C'est un bichon frisé.

- Sans son museau pointu, on dirait un caniche.

- La plupart des gens s'y méprennent.

Pommette, aussi sociable que sa maîtresse, sautait déjà autour de Solange pour la saluer. Elle était une petite boule de laine blanche, avec des yeux et un museau noirs.

- Elle vous tient compagnie.

- Pour ça, oui. Elle me suit toute la journée dans la maison et devine mes intentions.

Je ne peux pas me préparer à sortir qu'elle se met à aboyer d'un ton spécial, pour me laisser

savoir qu'elle veut m'accompagner. Elle passe ses journées à m'épier. Il me semble qu'elle comprend tout ce que je lui dis.

- Vous l'avez achetée récemment ?

- Non, c'est mon mari qui me l'a offerte après le départ du dernier de nos fils. Louis a fini par se marier à Londres. Sa fiancée est allée l'y rejoindre. Mariage privé, mon mari, moi et les parents de la mariée.

- Vous en avez un autre à élever.

- Oui, mais l'avantage avec celui-là c'est qu'il ne me quittera pas.

Solange regardait cette femme rondelette, petite, l'air enjoué, penchée sur Pommette. Elle lui caressait la tête et les longues oreilles.

- Laisse Madame tranquille, ne saute pas, lui ordonna-t-elle.

Elle la retenait de bondir de crainte qu'elle ne déplaise à Solange par son excès de vitalité.

- Elle aime tellement le monde qu'elle se lance sur les gens sans prévenir les coups. Certaines personnes lui écrasent sournoisement les pattes pour l'empêcher de sauter sur eux.

Trois jeunes enfants s'étaient approchés du chien. Ils le caressaient. Après leur départ, Solange demanda:

- Vous allez en Europe cet été ?

- Oui, en août. Nous irons en Grèce.

- Vous avez de la chance.

- C'est un des rêves de Paul. La Grèce l'intéresse. Il a lu plusieurs livres pour s'y préparer. Il dit que ça lui rappelle son cours classique, quand il étudiait le grec.

- C'est un pays que j'aimerais visiter.

- Moi, je préférerais retourner dans une capitale: Paris, Londres, ou Rome. Là, je sais qu'il y a plein de vêtements et de choses à acheter. J'ai peur de ne voir que des ruines en Grèce.

- Vous n'appréciez pas tellement le passé ?

- À l'étranger, j'aime regarder les gens dans les restaurants, me promener dans les rues et dans les parcs, aller dans les magasins. Mon mari s'intéresse beaucoup aux monuments et aux musées. J'y vais pour l'accompagner. Après tant de voyages en Europe, j'aimerais mieux passer l'hiver en Floride et l'été à Québec.

- Finis les séjours en Europe ?

- Enfin la plage et la mer !

- La Floride ne le tente pas ?
 - Il remet ça d'année en année. Au printemps, il prépare son voyage dans les vieux pays.

- Vous ne protestez pas ?
 - Les femmes de mon âge, ma petite Solange, ne portent pas la culotte dans les ménages. Ton père était le patron, pas ta mère, non ?

- Vous avez raison.
 - Ma fille, qui a fait des études comme toi, ne laisse pas toujours le dernier mot à son mari. Elle sait discuter avec lui. Moi, comme ta mère, je me tais ou je pleure. Ta mère et moi avons parlé de ça. Comme nos maris disaient que leurs études classiques leur avaient appris à raisonner, alors nous avons pensé que nos filles ne se tairaient pas si elles pouvaient aussi bien argumenter que les garçons. Nous en avons fait des bachelières.

Solange sourit. Elle reconnaissait là l'habileté de sa mère.

Madame Gagnon, assise à côté de Solange, tenait Pommette sur ses genoux. Elle la soulevait de temps en temps pour vérifier l'apparition de faux plis à la jupe de sa robe en crêpe lilas. Ses gants de guipure laissaient voir des mains potelées. Elle avait posé son sac de cuir blanc à côté de Solange.

- Vous avez un beau sac, Madame Gagnon.
 - Je l'ai acheté à Lyon, l'été passé. C'est du kid. En France, ils appellent ça du cuir de chevreau. Regarde comme il est souple.

- Et doux au toucher.
 - Vous habitez toujours dans la même maison ?
 - Ah ! Oui. Et je m'occupe encore de tout.
 - Votre mari ne s'ennuie pas à la retraite ?
 - Non. Il lit et joue au bridge avec des amis.

Elle regarda sa montre. Avec un ton de surprise, elle s'exclama:

- Il faut que je me sauve. Mon mari va s'inquiéter. J'ai dépassé ma demi-heure de marche.

Subitement, Solange vit un voile de tristesse couvrir les yeux noisettes de la vieille dame, tantôt si gais. Puis, elle releva la tête et sourit en femme du monde:

- Tu me rappelles tellement ta mère, la même voix. Je m'ennuie tant d'elle.

Elle mit son chien à terre, prit son sac, embrassa Solange, se leva et partit.

Pommette gambadait devant elle et sa queue de laine brossée frétillait du plaisir de se dégourdir les jambes.

Solange, qui avait plié sa lettre à l'arrivée de Madame Gagnon, la glissa dans son livre tout en regardant aller cette quinquagénaire. Elle marchait lourdement sur de hauts et minces talons. Avec difficulté, elle maintenait son bibi blanc que le vent voulait emporter. De l'autre main, elle tenait en laisse son bichon.

Le temps se gâtait. Le ciel s'assombrissait. Solange se leva. Elle regarda l'horizon qui se ternissait. Sans imperméable, elle décida de rentrer avant la pluie.

Cette dame lui avait tellement rappelé sa mère. Son retour fut morne, sombre, interminable.

En chemin, elle se mit à anticiper le vide de sa maison. C'était jour de congé pour Thérèse. Elle ne rentrerait que vers sept heures. L'après-midi qui l'attendait lui semblait la punition imposée quand, enfant, elle devait se retirer seule dans sa chambre après une étourderie.

Lentement, elle marchait et se laissait porter par la présence de l'absent. Il lui était visible dans toutes ces rues où ils avaient marché ensemble main dans la main. C'était comme si elle venait à peine de vivre ces moments. Ils lui apparaissaient dans toute la fraîcheur de leur première année de mariage. Aujourd'hui, elle haïssait sa propre mémoire qui, depuis l'éloignement de Laurent, se réveillait pour la torturer.

Arrivée à la maison, elle cherchait ce qui remplirait agréablement ce dimanche après-midi. Elle se souvint de ces femmes qui disaient, lors de réunions sociales, qu'elles profitaient des absences de leurs maris pour sortir davantage. Leur exemple lui avait servi. Elle avait décidé de parcourir les rues pour prendre en photo des scènes qui la touchaient. Ainsi a-t-elle conservé des centaines d'images de gens dans les rues, de paysages et activités disparues. De plus, elle avait augmenté ses heures de pratique pour devenir meilleure pianiste.

À certains moments, elle se surprenait en train de se dire:

- Pourtant, je l'aime tel qu'il est, lui... Sans une solide érudition musicale... En outre, il ne joue d'aucun instrument... Hors le droit, les affaires publiques, la politique, il

cause très peu. Il n'a pas le dixième des connaissances en arts visuels de Doris. Et j'ai plus de savoir musical que lui... Mais peu importe, je l'adore.

Dès qu'il était présent, chavirait son coeur à l'un de ses regards. Bondissait son coeur pour sa main sur la sienne. Et ce coeur se mettait à battre la chamade quand il cognait sur le sien.

À force d'y penser, elle commençait à comparer la façon qu'ils avaient de s'aimer. Plus elle y songeait, moins elle comprenait pourquoi elle se sentait parfois inadéquate à le satisfaire. Alors une grande fatigue l'envahit.

Elle regarda autour d'elle et vit que le chandelier sur le buffet pourrait être plus brillant. D'autres pièces d'argenterie gagneraient en beauté si elle se mettait à la tâche de les polir.

La plupart étaient des cadeaux de mariage.

- Non, je n'y penserai pas à ce jour de félicité. Le travail manuel sera salutaire pour mon esprit. Je dois être raisonnable, se dit-elle.

Elle ouvrit la vitrine et sortit un plat à gâteaux. À la cuisine, avec la pâte à polir et des linges pour cet usage, elle se mit en train de nettoyer cette assiette creuse.

La luminosité blanche et rosée de l'argent sur cuivre, les fines rainures des dessins qu'elle découvrait avaient déjà chassé quelques idées troublantes.

Pour la première fois, la poignée du centre l'intrigua. Elle représentait deux serpents, dressés dos à dos, les corps arrondis vers l'extérieur, mais leurs têtes soudées par derrière, comme celles de frères siamois. Leurs yeux, de côté, semblaient énigmatiques, tournés vers l'extérieur. Ils s'ignoraient mutuellement même s'ils étaient un.

À force de les regarder, lui vint une autre image, celle de ces nombreux couples observés dans les cocktails. Aussitôt arrivés, ils se séparaient, se tournaient le dos et se remettaient épaule à épaule seulement pour remercier les hôtes avant de partir.

À nouveau, s'infiltrait dans sa conscience la suspicion de l'inimitié chez les autres. Soudain, elle craignit qu'un mal pathologique rôde près d'elle. Elle se vit aspirée dans un labyrinthe. Édentée, la folie ricanait.

À voix haute, pour s'entendre, elle se dit:

- Il faut que tu cesses de penser négativement. Tu dois voir le bon chez les gens, leur bonheur, leur générosité, leurs qualités.

Mais son épaule commença à être douloureuse. Elle se leva sans ranger le plat. Après tout, Thérèse était payée pour ça.

Ses doigts portaient les taches du tème de l'argenterie. Elle ouvrit le robinet et les lava. Longtemps, elle laissa couler l'eau sur ses ongles. Un brossage vigoureux finit par les blanchir. Ce geste si coutumier, banal, prenait de l'importance. Elle s'attardait pour regarder et sentir l'eau chaude sur sa peau. Décidément, cette occupation ne lui avait pas rendu le calme espéré.

Elle décida de commencer à lire le livre de Gabrielle Roy *Rue Deschambault*. Doris le lui avait prêté en lui disant:

- J'ai glissé un papier à la page où elle parle d'écriture. Comme nous discutons souvent de création artistique, j'ai pensé que tu trouverais intéressant son point de vue.

Elle l'ouvrit et lut ce passage souligné par Doris: *D'abord, il faut le don; si on ne l'a pas, c'est un crève-coeur; mais, si on l'a, c'est peut-être également terrible...* Dans la marge, une flèche pointait cette phrase: *Car on dit le don, mais peut-être faudrait-il dire: le commandement.* Plus loin, Doris avait marqué d'une coche cette autre réflexion: *Ce don, c'est un peu comme une malchance qui éloigne les autres, qui nous sépare de presque tous...*

Solange se souvint lui avoir demandé:

- La peinture est vraiment une vocation pour toi ?
- Ma vie serait tellement plus simple si mon seul but était de me trouver un mari et d'avoir des enfants.
- Tu veux dire comme moi ?
- Si tu veux. Tu n'as pas ce besoin d'une carrière de musicienne.
- Non, je n'y ai jamais pensé.
- Tandis que moi, je me sens obligée seulement à l'art.
- Ça t'isole !
- Certainement et parmi les étranges, les marginaux. Ici, ne sont valorisés que les prêtres et les professionnels.
- Si j'étais indépendante comme toi, j'aurais pu être pianiste de concert.
- Tu as le talent, mais pas la détermination.

Elle avait détaché ses mots... l'avait regardée droit dans les yeux. Cette intensité avait rendu ses yeux plus verts, plus mirifique son regard de jade. Solange ne put le soutenir et répondit brièvement:

- Ni un ni l'autre !

- Je suis certaine que si Laurent jouait du piano comme toi, tu l'admirerais.
- C'est peut-être ça un amour de femme...
- Tu veux donc que Laurent se considère ton supérieur ?
- Mais que vas-tu chercher ? Je suis sa femme, pas son esclave.
- Tu lui donnes plus d'importance qu'à toi-même.

Solange aurait voulu lui répondre avec plus d'aplomb, mais l'émotion lui faisait perdre ses arguments. C'est seulement plus tard, en repensant à une conversation, qu'elle trouvait d'excellentes réponses. Par contre, Doris ripostait toujours du tac au tac.

- Sans elle, se dit-elle, je devrais me contenter du genre d'échange que j'ai eu ce matin avec Madame Gagnon. Et souvent même pas, car plusieurs prétendent s'intéresser aux musées par snobisme. Leur esprit est grégaire: elles visitent les mêmes pays, achètent les livres recommandés par les prêtres invités à leurs soupers, écoutent les disques du jour. Au moins, Madame Gagnon a le mérite de la franchise.

Elle s'interrompit un instant. La peur du démon de l'orgueil l'envahissait maintenant. Elle se leva et fit un tour à la cuisine pour chasser cette mauvaise pensée.

Cette pièce était toute blanche. Les appareils électro-ménagers étincelaient. Sans cesse, Thérèse en astiquait le chrome. Là, elle officiait avec zèle et autorité. Solange sourit et se fit la réflexion:

- Deux obsédées que Laurent fuit !

Elle retourna au salon. Lorsqu'elle se remit à penser à son entretien avec Doris, elle fut prise d'inquiétude:

- Voilà que je cause encore avec mon double, se dit-elle, troublée.

Elle cessa immédiatement de réfléchir, reprit son livre et se replongea dedans.

La faim la gagna vers trois heures. Elle laissa le roman sur le sofa, se leva et dit à la chatte de Thérèse, étendue à ses pieds:

- Allons voir ce qu'on peut trouver à manger.

Elle mit au feu de la soupe que Thérèse avait préparée et laissée au réfrigérateur. Elle donna du lait chaud à la bête. Une grappe de raisins et un café complétèrent ce semblant de repas. Le malaise physique céda la place au mal moral de se sustenter seule. Elle ressentait le même trouble quand elle se couchait sans lui.

Avec précipitation, elle alluma la radio afin de se faire de la compagnie. Une belle voix de femme, rauque et sensuelle, chantait *Summertime* de Gershwin.

- Le seul auteur américain que je peux reconnaître, constata-t-elle.

Et les États-Unis, où était André, lui semblèrent un pays plus étranger que la France.

Comme elle se l'était promis, elle se prépara pour l'arrivée de Laurent.

L'incarnat de sa robe en crêpe de Chine plaisait particulièrement à son mari. Elle l'enfila sur un jupon de satin blanc avec un bas ajouré de fleurs dessinées au fil de soie grège. Elle brossa longuement ses cheveux qui tombaient sur ses épaules. Puisqu'il la préférait naturelle, elle ne mit aucun maquillage. Elle compléta sa toilette avec une sandale blanche et un rang de perles. Quand elle eut fini, il n'était pas encore arrivé.

Elle retourna à sa lecture, curieuse de savoir la suite de la vie de l'adolescente Gabrielle Roy. Ce roman était autobiographique. À cinq heures, elle en était au chapitre consacré à Wilhelm, quand elle entendit le moteur de la voiture dans l'entrée du garage. Elle sursauta de joie. D'un geste brusque, elle mit le livre de côté et se précipita vers la porte.

Pendant qu'il garait sa Buick, elle l'attendait sur le palier détendue et aux anges. Il empoigna sa valise et son porte-documents déposés sur la banquette arrière, ferma la portière et vint vers elle. Ils entrèrent. Ses bagages posés à terre, il la prit par les épaules, l'embrassa sur le front, les yeux, les lèvres.

Tandis qu'il penchait la tête sur la sienne, leurs cheveux se mêlèrent. Elle l'entoura de ses bras, s'appuya sur sa poitrine, posa l'oreille sur son cœur. Il battait et faisait dans sa tête une chanson. Elle s'enlisait dans le murmure de ce corps aimé, l'écoutait, le retrouvait.

Doucement, il se dégagea. Il l'interrogeait des yeux. Il lui prit la main et la baisa.

- Tu ne m'en veux pas trop de t'avoir laissée seule ? demanda-t-il, la voix onctueuse.

- Je sais que tu ne me quittes pas pour aller t'amuser.

- Cette compréhension est digne de toi.

Elle ne trouvait pas de réponse à ce compliment. Muette, elle attendait.

- Tu as vu tes amies ? lui demanda-t-il, l'air dégagé et avec un brin de gaieté dans le ton.

- Pas aujourd'hui. J'ai lu.
- C'était intéressant ?
- Oui. *Rue Deschambault* est un bon roman.
- C'est romantique ? demanda-t-il avec un sourire.
- Comme si les romans d'amour étaient mon seul intérêt.

Sa main droite fermée sur l'épaule de sa femme, il la conduisit au salon.

- Alors de quoi parle-t-elle, cette fameuse romancière ?

- Elle voyage dans son passé, se cherche. Doris me l'a prêté. Tu auras le temps de le parcourir, si tu veux.

- J'ai peu de temps pour ce genre de lecture. Que dirais-tu si on allait manger de bonne heure au Château Frontenac ? J'ai une faim de loup !

- Tu n'as rien avalé avant de quitter Montréal ?
- Oui, ce matin, à onze heures. J'ai fini mon travail après minuit.
- Je suis prête.
- Tu es tellement séduisante que je vais faire des jaloux.

Laurent glissa sa main autour de la taille de Solange. Il la serrait contre lui. Sentant une nouvelle odeur de lotion, elle releva la tête.

- Tu ne veux pas que je froisse ta robe ?

Elle hésitait à dévoiler la raison de son inquiétude. Puis, elle voulut en avoir le coeur net:

- Non, mais tu ne sens pas ta lotion, dit-elle d'un trait mais sans agressivité.

Il éclata de rire.

- J'ai essayé l'échantillon qu'on avait laissé comme publicité dans la salle de bains, à l'hôtel. Ce n'est quand même pas une odeur de femme !

- Non. Je les connais toutes, leurs lotions ! Tu aurais été dans de beaux draps !

Elle le pointa du doigt affectant une humeur badine.

- Je vais prendre une douche.
- Comme tu veux, mon chéri.

Elle monta avec lui. Dans la chambre, il l'enlaça. D'une main, il tenait contre lui sa taille minuscule, serrée dans sa robe à large jupe.

Un long moment, il la regarda dans les yeux, silencieux. Elle ne le sentit pas dur contre son ventre. Avec brusquerie, elle le repoussa:

- Tu n'en as pas envie !

- Je viens de faire près de trois heures de route et tu voudrais que je sois fringant, même ardent ? Je suis fatigué ! Je n'ai pas eu un jour de repos depuis dimanche passé.

La culpabilité envahit Solange. Elle s'excusa:

- Tu as raison. Moi, j'ai tout mon temps pour penser à toi. J'oublie que ton travail est une maîtresse exigeante.

- Pardonnée, ma belle. Une courte douche, des vêtements frais et je suis ton chevalier servant.

- Je t'attends en bas.

Elle lui fit une bise sur la joue et se retira.

Au pied de l'escalier, elle se dirigea vers le grand miroir suspendu près de la porte. Elle s'y regarda et machinalement souleva de la main ses cheveux pour les gonfler. Pour se redonner un peu de couleur, elle se pinça les joues. Ainsi, la trouverait-il plus jolie, moins pâle avec un petit désordre excitant dans les cheveux. Après, elle se dirigea vers le salon.

Assise, elle se vit, comme dans une hallucination, en train de faire ces gestes ridicules devant la glace.

Une faible voix en elle se mit à lui murmurer:

- Pourtant, il y avait un temps... quand il venait te rejoindre au lit avec fougue. Il te faisait l'amour, te prenait, te reprenait. Après des nuits blanches d'étude.

- Il était plus jeune et nouveau marié... rétorqua-t-elle à la voix déplaisante.

- Quand même, il n'a que trente et un ans !

Dans un mouvement volontaire, elle ferma la porte à cette importune présence en elle. À quoi pouvait lui servir ce soudain bouleversement émotif ? N'avait-elle pas décidé d'attendre paisiblement, en épouse compréhensive ?

Elle reprit sa lecture, au milieu de la page 20. Deux fois, elle recommença le même paragraphe, incapable de comprendre par manque de concentration.

- Je suis prêt, lui dit-il du haut de l'escalier.

Elle leva les yeux. Il descendait et lui souriait. Elle mit de côté le livre, se leva et marcha vers lui.

- Ce tête-à-tête nous fera du bien. Tu dois avoir beaucoup à me raconter après avoir vu Marthe et Doris. Elles sont intarissables d'idées.

- Oui.

Elle l'embrassa sur la joue. Il sentait bon. Sa lotion lui faisait tourner la tête. Il la regardait l'air amusé.

- Tu dois, cependant, garder ton esprit critique. Elles sont d'avant-garde.
- Y a-t-il du mal à cela ?
- Non, mais une épouse se doit d'abord à son mari !

Il l'embrassa sur la bouche. Elle le tint serré contre elle, les bras autour de sa ceinture.

Leur épanchement fini, elle mit son chapeau. Un bandeau de fleurs de soie blanche. Elle glissa ses doigts, ornés de son alliance et de bagues serties de diamants, dans de longs gants blancs. Elle les tirait avec délicatesse jusqu'aux coudes. Puis, elle prit une pochette de soie blanche.

Laurent poussa la porte pour la laisser passer, la referma. Elle lui donna le bras. Rendus à leur Buick noire, elle attendit qu'il lui ouvrît la portière. Penché, il ramenait à l'intérieur sa large jupe. Il fit le tour de la voiture et entra.

Elle jeta un regard sur lui, de la tête au genoux.

- Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il, inquiet.
- Oh ! non ! Je t'admire.
- Merci. Toi, tu es la beauté même. Et cette robe qui te va tellement bien !
- Tu es gentil. Je suis si heureuse quand tu es près de moi.
- Je ne mérite pas tout cet amour.

Solange sursauta. Une vive inquiétude perça dans sa voix quand elle demanda:

- Pourquoi ?
- Je te néglige pour mon travail... pour ma recherche spirituelle.
- Ne dis pas ça. C'est le prix à payer pour devenir l'épouse d'un juge.
- Alors, tu me pardonnes cette ambition ?
- Je comprends que tu travailles pour notre famille. Nos enfants seront fiers de toi.
- Et toi ?
- Je l'ai toujours été.

Il se retourna et lui sourit.

Comme il lui plaisait ! Elle regardait ses mains viriles et belles sur le volant, ce profil régulier, ses longs cils noirs sur ses yeux bleus, ses cuisses musclées dans son pantalon . Il avait mis le costume gris qu'elle préférait. Il portait une chemise blanche qui faisait ressortir l'ébène de ses cheveux.

- Tu veux toujours aller au château ? demanda-t-il.

Sa question la fit sursauter tant elle était perdue dans ses pensées.

- Si tu y tiens, répondit-elle, d'une voix indécise.
- Je veux ce que tu veux, affirma-t-il.
- J'aimerais un endroit plus intime. Le Vendôme par exemple.
- Je t'y amène sur-le-champ.
- Ça te plaît ?
- Ce soir, ton plaisir est le mien.

Elle mit la main sur sa cuisse, la pressa pour lui exprimer son bonheur.

Laurent avait pesé sur l'accélérateur. Surprise, Solange retira immédiatement sa main. Les réactions vives et imprévisibles de son mari la prenaient souvent par surprise. Mais elle n'osait pas en exiger les raisons. Elle se taisait. Ainsi, il revenait vite à son calme habituel. Cependant, il freina si brusquement au feu rouge qu'elle ne put retenir:

- Nous ne sommes pas pressés ! Nous avons tout le temps pour nous y rendre !
- Tu sais très bien que je conduis plus vite que toi.

À nouveau, Solange se tut. Il lui semblait que, par moment, tout ce qu'elle disait l'énervait. Son calme ne serait-il qu'apparent ? Elle vit un léger tremblement de tension dans sa mâchoire, sous l'oreille.

- Tu as pensé à notre voyage en août ? lui demanda-t-il, quelques minutes plus tard.
- Pas encore. Et toi ?
- Christophe m'en a parlé à son retour de Victoria. Il était enthousiaste.
- Les Rocheuses l'ont impressionné à ce point ?
- Oui. La proximité des montagnes et de l'océan l'a sidéré. Ça nous changerait de

l'Europe.

- Trois semaines suffiront pour visiter la côte ?
- Malheureusement, cet été, je ne pourrai prendre que deux semaines de vacances.
- Et l'an prochain une ?

Malgré sa volonté de ne pas le provoquer, Solange n'avait pu retenir cette vive réaction. Elle avait si bien appuyé sur chaque mot que Laurent en était resté interdit. Pour réparer, il dit avec douceur:

- À Noël, j'aurai le reste de mon congé. Ça nous permettra de faire du ski au lac.

Elle hochait la tête en signe d'approbation.

- Je t'envie parfois. Tu es maîtresse de ton temps, poursuivit Laurent qui continuait à penser à leurs vacances.

- Mais toi pas du tien, répondit-elle.

- Alors profite de ta liberté.

Ils approchaient du Château Frontenac. Solange tourna la tête vers la vallée déjà étoilée. À l'horizon, le firmament se confondait avec les rives dans un scintillement d'infimes lumières.

- Il me semble que tu ne réalises pas toujours que c'est avec toi que je veux partager des activités, continua Solange.

Laurent se tut, ému par la voix tremblotante de sa femme. Elle se retenait de pleurer. Pourtant, elle se fit violence pour reprendre son calme.

- Quand nous serons trois, tu parleras avec nostalgie de nos repas à l'extérieur, sans inquiétude pour l'enfant laissé seul avec la gardienne. C'est moi qui t'obligerai à sortir. Tu vas te donner entièrement à lui. Je te connais.

- Comme je me suis donnée à toi.

Il ne répondit pas.

Après avoir garé la voiture, il sortit et lui ouvrit la portière. Solange glissa sa main sous le bras de son mari pour entrer dans le restaurant.

Lac Beauport. Décor: hiver, centre de ski, auberges cossues au pied des montagnes.
Été: lieu de séjour dans les Laurentides, à quinze kilomètres au nord de Québec.

Laurent et Solange avaient rejoint les gens de la classe professionnelle et d'affaires qui passaient la saison estivale au bord de ce lac entouré de montagnes. Leur chalet était du côté sud, face au coucher du soleil.

Dès leur premier été, ils s'intéressèrent au Club nautique qui organisait, chaque année, une fête de nuit pour le 2 août. Des embarcations avec décorations et lumières glissaient sur l'eau, admirées de tous, surtout des enfants qui avaient contribué à les embellir. Il y avait aussi des fêtes sportives, des régates pour adolescents et jeunes gens, un club de golf pour les parents. L'hiver, les sportifs participaient à des cours de ski et des concours sur les pentes enneigées.

Encouragée, Solange avait porté une attention minutieuse aux rénovations de leur nouvelle maison. Chaque jour, elle y avait jeté un regard aigu et avait discuté avec

l'entrepreneur qui exécutait les travaux. Quand Christophe venait vérifier si ces derniers étaient conformes à ses plans, le contremaître et lui s'entretenaient de structure et d'esthétique du bâtiment. Elle avait pris plaisir à les écouter.

L'été, au bord de ce lac, tenait du miracle pour leur couple, pensait Solange en ces mois de chaleur et de verdure. Ensemble, ils s'émerveillaient que sentent si bon l'eau, la terre, la forêt, la montagne. Ils découvraient un nouveau sentier chaque semaine. Plusieurs résidents affables leur parlaient. Ils s'initiaient au golf. Il lui semblait que ce lieu idyllique et ces nouvelles distractions redonnaient à leur relation sa stabilité d'antan.

Lorsque le jour déclinait, Laurent rentrait et retrouvait souvent sa femme et son ami en train de parler des dernières retouches à apporter pour embellir l'extérieur du chalet. Ils discutaient de l'aménagement du paysage susceptible de mettre en valeur le chalet. Il se mêlait volontiers à leur conversation. Mais Christophe était célibataire et sociable. Il ne restait jamais longtemps après l'arrivée de Laurent. Ses sorties l'appelaient à Québec.

Restés seuls, Laurent et Solange se retrouvaient enchantés de leur achat et des améliorations apportées. Ils dînaient tardivement et, après, sortaient sur le terrain ou le balcon. Ils devisaient sur les couleurs à choisir, les volets à changer, le bois rustique à conserver. L'enthousiasme qu'ils avaient partagé pour meubler leur demeure à Québec revenait avec celle du lac.

Solange épiait les teintes de la terre et de l'eau sous la mouvance du soleil; humait le vent aux doux parfums; contemplait le ciel qui déployait tous les tons de bleu et de gris taché de blanc. Certains jours, elle écoutait les gouttes de pluie qui tintaient, crépitaient et tambourinaient sur les tuiles du toit.

Ici, il lui semblait que l'extérieur était tout près d'elle, tangible. Les murs de cette maison de campagne étaient tellement moins épais que ceux de leur demeure de la rue des Braves, les fenêtres plus grandes, les plafonds inexistantes. De belles poutres de bois avaient été dégagées.

La présence humaine du milieu urbain ne pesait pas autour d'elle. Les arbres la mettaient à l'abri des curieux. Sans une pensée pour son apparence, elle sortait et vaquait à ses occupations avec une grande liberté.

Le matin sentait bon la rosée et l'herbe abreuvée, le soir se remplissait des odeurs de feux de cheminées.

À la nuit tombante, Laurent était là, près d'elle. Ils mangeaient et dormaient ensemble. Lorsqu'il était assoupi, elle écoutait sa respiration. C'était la plus belle musique qu'elle pouvait entendre, celle d'un paisible rythme qui la sécurisait. C'était un bonheur

continu avec l'être qu'elle aimait passionnément. Elle fermait les yeux et s'endormait blottie contre lui.

Sa patience, lui semblait-il, avait ranimé leur joie de vivre. Laurent était plus détendu, à nouveau amoureux, souvent très gai.

Les week-ends leur amenaient parents et amis. Les plus assidus étaient Doris et Christophe. Ils venaient seuls ou accompagnés. Arrivés tôt, tous ces joyeux convives partaient le soir. Les repas étaient gaiement offerts par les hôtes ou pris dans des auberges avoisinantes. Dans ce dernier cas, Laurent et Solange devenaient les invités de leurs visiteurs.

Après dîner, à la lumière du feu de cheminée, ils dansaient ou discutaient. Parfois, certains s'enflammaient pour les nouvelles idées d'affirmation de l'identité québécoise. Le débat naissait tandis que d'autres défendaient leur appartenance au Canada. Les plus radicaux parlaient de séparer le Québec des autres provinces.

On les écoutait poliment mais la plupart n'approuvaient pas leur radicalisme. Quand ils avaient fait des études universitaires, reçu des bourses, obtenu des emplois prestigieux, pourquoi se révolteraient-ils contre leur pays ? Ils admettaient que l'anglais était la langue des affaires. Pourtant, leurs parents et grands-parents avaient vécu dans l'abondance et exercé leurs professions librement en français. La sécurité financière leur était largement assurée. Ils étaient d'accord pour spéculer sur des idées de progrès mais pas de sédition.

Cependant, la musique régnait toujours à la fin de la soirée. La valse, le be-bop, le yé-yé, le cha-cha-cha les entraînaient dans des pas frappés, levés, piqués, et dans des gestes expressionnistes, rythmiques, libres. Ils étaient tendres dans les slows et turbulents dans les danses vives.

On dit que ce sont souvent des détails de la sorte qui fixent dans la mémoire des moments importants. Pour toujours, Solange se souviendrait de ces soirées et d'un après-midi particulier.

Laurent et Christophe avaient l'air de beaux gladiateurs quand ils huilèrent leurs corps pour pratiquer la lutte sur le gazon. Leurs muscles brillaient dans le soleil. Cette luminosité est restée dans son souvenir. De plus, elle se rappelait leurs grands éclats de rire après s'être projetés à terre avec habileté. Ils étaient redevenus de jeunes garçons qui s'amusaient devant elle.

Cette lutte terminée, ils lui proposèrent de se baigner. Ils avaient besoin de se rafraîchir. Elle hésitait à se joindre à eux. Leurs exercices étaient violents et duraient longtemps.

- Tu ne le regretteras pas quand tu nous verras, le vent dans les voiles, en plein milieu du lac ? demanda Christophe.

- Je peux y aller chaque jour, répondit Solange qui étendait une longue serviette turquoise sur le quai.

- De loin, tu aurais pu admirer ton chalet, renchérit Laurent.

- Vous voir est mieux que le regarder.

- Tu as tout à fait raison ! On ne se lasse jamais de contempler les hommes ! dit d'un ton blagueur Christophe.

Il monta à bord du voilier. Son corps souple et agile était de taille moyenne. Il avait le visage hâlé, le nez aquilin, les yeux sombres et vifs.

- Et les femmes ! ajouta aussitôt Laurent.

D'une main il dirigeait la voile pour qu'elle prenne le vent, de l'autre il envoya un baiser à sa femme.

- Tu as une façon si désinvolte de t'exprimer parfois, dit Laurent, une fois éloigné de la rive. Elle est tolérante mais accepte mal les bravades masculines. Ne la provoque pas. Ta soeur exerce déjà assez son esprit révolutionnaire sur le sien. La paix de notre ménage m'est précieuse.

- Si la paix règne dans votre couple, l'humour n'en mène pas large !

- Ce n'est pas ton méchant sourire qui me fera changer d'idée, riposta Laurent.

- Dis donc, quelle mouche t'a piqué ? On ne peut rien lui dire à ta petite femme ?

Laurent s'était dressé brusquement. Parfois il perdait patience avec lui et sa soeur. Leur tempérament d'artiste l'énervait. Christophe ne dit mot.

Quand Laurent se raidissait de la sorte, toutes griffes sorties, il lui cédait du terrain. Néanmoins, Christophe ne le quittait pas des yeux. Il l'observait comme s'il le guettait. Célibataire, il était fasciné par le lien que le mariage maintenait entre les époux.

Soudain intimidé par les yeux noirs et perçants de son ami, Laurent perdit son air autoritaire.

- Laisse tomber et regarde plutôt ton chef-d'oeuvre du lac, dit-il d'une voix adoucie.

- Oui, il n'est pas mal ! Tu as fait un bon placement !

Laurent tenait la barre du gouvernail et restait attentif au vent. Il ne s'opposait pas à sa force mais s'en servait pour aller là où il voulait.

- Tu me rappelles le héros de mon grand-père qui captura le Vent dans une outre, dit Christophe.

- Une autre histoire indienne ?

- Oui, qui me rappelle celle d'Éole, dans l'*Odyssee*. Les mythes ont fait le tour de la terre.

- Toi et Doris avez le goût des légendes et des couleurs vives des autochtones. Ça vous sert avantageusement en art.

- Les Indiens se paraient du plumage coloré des oiseaux et décoraient de perles multicolores leurs vêtements de cuir. Pourquoi, comme eux, ne pas s'inspirer des couleurs que nous offre la nature ?

- Tu m'as fait peur, au début, quand tu as suggéré des tons marqués pour l'intérieur et l'extérieur. Ce jaune du chalet s'harmonise avec la verdure .

- Solange en est très satisfaite.

Laurent acquiesça d'un mouvement de la tête.

- Eh ! Regarde, Solange nous fait des signes de la main, s'écria Christophe.

Laurent tourna le gouvernail pour revenir à la rive. Quand ils accostèrent, Solange lui dit:

- On te demande au téléphone.

- Qui est-ce ?

- Il ne s'est pas nommé.

- Probablement un collègue du bureau, ajouta-t-il l'air ennuyé.

Restés seuls, Christophe et Solange attendirent en silence. Quand Laurent sortit du chalet , il n'avait pas l'air inquiet. Sur le quai, il leur rapporta:

- C'était le jeune avocat à qui j'ai confié une recherche. Il a déposé les résultats au bureau. Je vais aller les chercher à la fin de l'après-midi. Tu veux venir avec moi, Solange ?

- Seulement un aller-retour ?

- Peut-être...

- Allons nous baigner, dit Laurent.

- Je vous rejoins. Je vais mettre mon maillot de bain.

Ils enlevèrent leurs chemises et sandales en quelques secondes. Sans hésitation, ils coururent et plongèrent dans l'eau froide du lac. Laurent se retourna pour lui crier:

- Fais vite, on t'attend !

- J'arrive, cria-t-elle à son tour.

Elle entra dans le chalet pour se déshabiller. Tandis qu'elle enfilait son maillot de bain rose, elle les regarda encore par la fenêtre panoramique de leur chambre à coucher, face au lac. Elle ne voyait plus que leurs têtes qui remontaient à la surface après de longs plongeurs. Ils nageaient sous l'eau, l'un près de l'autre. Elle tira sur le bas de la culotte et noua ses cheveux avant de mettre son bonnet, une grosse fleur rose en caoutchouc.

Elle nageait en athlète, avec force et détermination. Ses mouvements étaient larges mais précis. Lorsqu'elle fut tout près de Laurent, elle posa sa main sur son épaule. Il lui dit à mi-voix :

- Je croyais que tu avais changé d'idée.

- Non, mais je n'ai pas la liberté de me déshabiller sur le quai comme vous !

- Péché mortel ! Scandale ! s'exclama d'un ton moqueur Christophe qui s'éloignait d'eux à la brasse.

Interdite, Solange regarda Laurent, cherchant sur son visage la surprise qui l'avait saisie, elle. Sa réaction aurait confirmé son propre étonnement, mais il sembla ne pas avoir entendu.

- Rattrapons-le, dit-il.

À côté de lui, elle nageait avec énergie, mais il la distança. Quelques minutes plus tard, elle s'arrêta pour reprendre son souffle.

- Ça va ? lui demanda Laurent, revenu vers elle.

- Tout à fait mais je n'ai pas l'intention d'entrer dans votre compétition.

Il se mit à rire. Elle refoula un sanglot qui, soudainement, lui nouait la gorge. Elle n'aurait su dire avec précision la raison de cette poussée de larmes. Cependant, elle résistait pour ne pas céder à cette réaction. Il vit le désarroi de sa femme.

- Tu es une excellente nageuse, lui dit-il.

Droit dans les yeux, elle le regarda sans lui accorder un sourire. À son tour, il se durcit :

- Allons, cessons ces enfantillages ! On ne va pas gâter notre après-midi pour une repartie caustique de Christophe. Tu le connais. Comme sa soeur, il a la verve mordante surtout contre la morale.

Laurent se mit à nager en direction de Christophe. Il s'arrêta soudain, se retourna, et tendit la main à sa femme. Pendant cette pause, ils se regardèrent et se sourirent. Il se rapprocha d'elle, la prit par la taille et la souleva hors de l'eau. Avec élan, il l'embrassa sur la bouche.

- Allez les amoureux ! Rattrapez-moi ! lança Christophe, d'un ton jovial et plaisant. Il prit vite les devants, suivi de près par Laurent. Solange aurait pu toucher les pieds de son mari, tant elle nageait avec vigueur. Lorsqu'ils s'arrêtèrent, Christophe dit à Laurent:

- C'est Téthys !
- Qui c'est ? lui demanda Solange.
- La puissance féminine de la mer, l'épouse d'Océan, expliqua Christophe.
- La comparaison est flatteuse, mais je me sens plutôt la femme de Logos, lui lança

Solange, fière de lui montrer qu'elle avait retenu, au moins, le nom de ce dieu grec.

Il sourit. Ses yeux aigus ne la quittaient pas.

- Le Verbe, pas mal comme surnom pour un avocat, fit Christophe.
- C'est mon instrument de travail, comme le tire-ligne pour toi, ou le piano pour Solange, riposta Laurent d'une voix quelque peu irritée.

Il avait l'air vexé. Solange se rapprocha de lui.

- Tu as de la chance. Elle est une alliée sûre, comme une mère, dit Christophe.
- Jamais autant que l'était la tienne, dit Laurent sur un ton de défense.
- C'est pourquoi je ne l'ai pas remplacée !
- Père et mère tu honoreras... commença Solange.

Elle n'avait pas à continuer. Ils savaient trop bien la suite de ce commandement. Mal à l'aise dans ce climat de joutes de force physique et de mots d'esprit, elle ajouta seulement:

- Je préfère nager seule. Je vous attends sur le quai.

Elle venait juste de mettre sur la table le gâteau à la muscade, glacé de coco caramélisé, quand ils montèrent sur la terrasse. Ils souriaient de plaisir devant cette belle et bonne nourriture.

- Un café et du gâteau, c'est ce qu'il faut à deux grands nageurs ! lança Christophe.
- Ne recommence pas, dit Laurent.

Il s'approcha d'elle et l'embrassa sur les lèvres.

- Merci, dit-il.
- Je vais chercher du lait, lui chuchota-t-elle.

Elle posa sa main gauche sur sa poitrine et lui caressa la joue de la droite. D'un pas léger, elle courut vers la maison. Pendant les absences de Thérèse, elle faisait le service de table.

- Si elle pouvait accepter que j'aie tous les défauts elle me comprendrait mieux, dit d'un trait Christophe quand revenait Solange.

- Et toutes les qualités ! N'a-t-on pas les imperfections de ses qualités ! s'exclama-t-elle.

- Pas le Démon. Il est tout à fait heureux de n'avoir que des défauts.

- Tu es vraiment incorrigible. Comme le Prince des ténèbres, tu prends un malin plaisir à tromper tes interlocuteurs, dit Laurent.

- Toi, tu es Djuskaha, dit Christophe.

- Qui est-il ? s'enquit Laurent.

- Le bon Dieu.

- Raconte, dit Solange. J'aime les légendes amérindiennes. Doris ne m'a jamais parlé de ces personnages.

- Surprenant, elle les connaît tous.

Et il raconta:

- Il était une fois deux jumeaux nommés Athagwenda et Djuskaha. Le premier fit un moustique si grand qu'il aurait pu tuer les hommes qu'il allait créer. Le bon Djuskaha prit alors l'insecte entre ses doigts et le réduisit aux proportions qu'il a maintenant. Il modifia bon nombre des autres créatures de son frère qui auraient mis en péril la vie des humains.

Il fit pousser les érables pour leur donner du sirop, des arbres portant des fruits bons à manger, des animaux gros et gras, soit le paradis terrestre. Athagwenda réalisait que l'homme serait trop bien dans ce pays de cocagne. Il rendit alors les animaux à leurs proportions actuelles et modifia l'aspect des plantes. Son plaisir à lui était de tromper ses créatures et de leur rendre la vie difficile.

- Ne suis-je pas Athagwenda, selon Laurent ?

- Tu t'amuses à mystifier les autres, lui dit Solange.

- Je préfère Lucifer à Athgwendia. Il est créature de Dieu, pas son frère. C'est le premier rebelle. Il est orgueilleux, dissimulateur et cupide comme les humains, ajouta Christophe.

- Cesse, dit Solange, il pourrait nous apparaître. On ne se moque pas impunément de Satan. C'est une force maléfique.

- Tu y crois vraiment ? lui demanda Christophe.

- Oui, et d'autres plus brillants que moi y ont cru: Bach, Pascal, Racine pour ne nommer que ceux-là.

Il y avait une telle certitude dans les yeux de Solange, une telle volonté de faire respecter ce à quoi elle croyait, que Christophe cessa net de l'aiguillonner. Une heure plus tard, le goûter fini, il les remercia de leur hospitalité et les quitta.

Laurent se changea et partit pour le bureau, mais non sans avoir demandé à nouveau à sa femme si elle voulait l'accompagner. Cette fois-ci, Solange déclina l'invitation. Elle préférait rester pour faire la vaisselle et préparer le dîner.

Une heure plus tard, le son du téléphone surprit Solange en train de cuisiner. C'était Laurent qui la prévenait de son retard. Il lui fallait une heure de plus au bureau pour la lecture de documents. Ainsi, il pourrait laisser à son assistant les informations sur les recherches à poursuivre:

- Je dois lui noter ce que je veux exactement.

- S'il le faut !

Le ton déçu de la voix de Solange provoqua chez son mari une réponse catégorique:

- C'est ça ! Je n'ai pas le choix. Une heure de plus me suffira.

Il y eut un long silence. Laurent tempéra le ton de sa voix pour dire:

- À tout à l'heure.

Un autre silence suivit.

Il ajouta:

- Je t'embrasse sur tes belles lèvres.

- À ce soir, répondit-elle enfin.

Il raccrocha.

Elle retourna à la cuisine. Furieuse, elle jeta à la poubelle le boeuf aux légumes qu'elle venait de mettre sur le feu. Elle débarrassa vivement la table et sortit. Sur le quai, elle détacha le canoë pour y monter. Assise, elle saisit les pagaies et glissa sur le lac.

À force de pagayer, elle évacua sa colère. Lorsqu'elle rentra, elle était plus calme mais triste.

Laurent avait trouvé Solange endormie sur le sofa, un livre à la main. Il ne la réveilla pas et se dirigea sur la pointe des pieds vers leur chambre à coucher. Avant d'éteindre, il remonta le réveille-matin, fixa l'aiguille à sept heures, et tira sur le bouton qui allait déclencher l'alarme. Il s'endormit.

Debout au lever du soleil, Solange alla immédiatement à leur chambre. Il était là. Elle s'en réjouit pour aussitôt s'en vouloir d'avoir craint son absence. Machinalement, elle retourna au salon.

Le soleil était déjà au-dessus du lac et faisait un miroir sur le bord duquel se reflétait la verdure. Elle s'attarda au vert céladon créé par l'image des arbres dans l'eau et au bleu du firmament renvoyé indigo à la surface. De toute évidence, l'astre s'amusait avec les couleurs de la terre et les changeait à sa fantaisie. Ce jeu de lumières s'alliait à celui de sons harmonieux produits par tous les insectes et les petites bêtes qui saluaient joyeusement le jour nouveau.

Elle ne pensait pas à sortir mais restait immobile à observer et écouter.

Après son petit-déjeuner, elle plongerait dans les guides touristiques que Christophe lui avait laissés afin de préparer leur voyage à Vancouver. Pour l'instant, elle devait remplacer Thérèse pendant son mois de congé. C'étaient de longues vacances car la majorité des employés n'avaient que quinze jours de repos par année. Ils arrivaient à donner ce temps libre à leur bonne parce qu'ils lui faisaient prendre ses vacances au même moment qu'eux.

La table dressée, elle prépara du café. Elle mit deux tranches de pain dans le grille-pain, celui de son enfance qu'elle avait demandé à sa mère. Cette dernière allait le jeter après s'en être procuré un nouveau, automatique. L'ancien modèle était manuel, avec deux battants qui, ouverts, permettaient d'y placer les tranches de pain. Des filaments enroulés sur deux plaques d'amiante grillaient le pain. Après les avoir rabattus, elle attendit. Cet appareil lui laissait la liberté de dorer les tranches à son gré, sans qu'elles sautent, trop rôties ou pas assez, comme dans les grille-pain automatiques. Il lui rappelait son enfance.

Laurent la ramena à la réalité:

- Tu as bien dormi ? lui demanda-t-il dès qu'il mit le pied dans la cuisine. Il l'embrassa sur la joue.

Solange appuya sa tête sur son épaule. Elle lui mordit doucement le lobe de l'oreille. De la main, elle lui caressa la joue puis se dégagea. Avec un tendre sourire, elle lui dit:

- J'étais tellement perdue dans mes pensées que je ne t'ai pas entendu venir.
- Tu pensais à moi ?
- Non, à mon enfance.
- Pourquoi ?

- Le grille-pain m'a rappelé nos chicanes d'enfants. C'était à qui s'en servirait avant l'autre.

Elle versa du café dans sa tasse.

- Tu es rentré tard ?
- Non, mais comme tu étais endormie, je suis allé directement au lit.
- Tu le veux noir ?
- Oui, s'il te plaît. Tu es une femme en or quand tu veux.
- Quand je te sers ?
- Pas de discussion, par pitié, si tôt le matin.
- Nous n'en avons jamais, tu les escamotes.
- C'est un excellent café. Qu'est-ce que tu disais au juste ?
- Je te demandais si tu voulais des rôties ou des petits pains chauds.
- Deux pains, s'il te plaît.

Solange n'avait plus le goût de causer. Laurent se leva et alluma la radio.

- La musique calme les moeurs ! lança Solange, elle-même surprise de son soudain changement d'humeur.

- *Faites, Seigneur, que je ne cherche pas tant d'être consolé que de consoler,
D'être compris, que de comprendre,
D'être aimé, que d'aimer.*
- Continue, c'est très beau !
- *Parce que c'est en se donnant que l'on reçoit,
En s'oubliant soi-même que l'on se trouve soi-même,
En pardonnant que l'on obtient pardon,
En mourant que l'on ressuscite à l'éternelle Vie.*

Solange s'approcha de lui, émue. Il l'embrassa sur la bouche et la tint contre lui, en silence.

- C'est de qui, cette invocation ? demanda-t-elle.
- De saint François.

Après un moment, Laurent prit sa main.

- Il savait, comme la musique, apaiser les coeurs, dit-il avec douceur.
- Si seulement j'avais ta foi, je serais tellement plus douce et compréhensive.
- Nous prions ensemble et la demanderons. Dieu nous entendra. Je serai de retour à cinq heures et nous irons manger au Manoir Saint-Castin. Je t'invite.

Il se doucha, s'habilla et partit après un dernier baiser.

Solange le regarda s'éloigner, encore bouleversée de sa gentillesse. Son agressivité imprévisible l'humiliait. Elle en ressentait une désagréable culpabilité. Tout à coup, elle se prit à dire tout haut:

- Si je ne m'adoucis pas, je finirai par le perdre. Maman me l'a pourtant assez répété qu'une femme doit savoir se taire. Je m'y prends mal.

Elle débarrassa la table, secoua la nappe dehors, rangea, fit la vaisselle et le lit. Après ses exercices physiques, elle s'installa sur la terrasse avec la documentation.

Penchée sur des guides touristiques illustrés, elle était dans l'ouest canadien quand le ronron d'une voiture la ramena à l'est. C'était la Chevrolet de sa soeur. Elle alla à sa rencontre.

Madeleine sortit d'un bond joyeux. Elle ressemblait beaucoup à Solange mais était moins grande et plus ronde. Elle portait les cheveux coupés très courts, à la garçonne, selon la mode du jour. Sa robe, orange et jaune, révélait son goût pour les couleurs vives.

- Quel bon vent t'amène ?

- Une vraie rafale ! J'en ai déplacé de l'air pour venir passer une heure avec toi !

Elles s'embrassèrent, une, deux, trois fois, riant, se touchant les mains et les bras.

Après, Solange se pencha et regarda à l'intérieur de l'auto.

- Il est éveillé, fit-elle remarquer.

- Oui. Je m'en occupe avant qu'il ne se sente abandonné. Tu découvrirais la force de ses poumons.

Madeleine s'inclina sur le lit d'auto du bébé, le prit et le sortit.

Solange regardait émerveillée son neveu qui n'avait d'yeux que pour sa mère. Il lui fallut du temps avant qu'il fixe sa tante, avec intensité.

- Il n'est pas sociable. C'est l'heure de la tétée.

- Entrons, dit Solange.

- On serait mieux dehors. Il fait tellement beau.

- Tu crois que personne ne te verra ? demanda Solange avec un brin d'inquiétude dans la voix.

- Mais non ! Sauraient-ils seulement ce que je fais ? Les dernières à allaiter étaient nos grands-mères !

- De là à nourrir un bébé au vu de tous !

- Quel mal y a-t-il ? Si c'est pour scandaliser ces bonnes âmes d'à côté, entrons.

- Je préfère. Les gens pourraient nous faire comprendre qu'ils n'ont pas apprécié, spécialement pour leurs enfants.

Madeleine prit son sac qu'elle avait déposé à terre et le remit sur son épaule.

- Viens, dit-elle, d'un ton irrité.

Elle se dirigeait vivement vers le chalet. L'enfant pleurait.

- Tu veux que je m'éloigne des fenêtres ? demanda-t-elle, une fois entrée.

Solange ne savait plus comment se sortir de cette impasse. Si seulement Madeleine acceptait la pudeur des autres. Mais elle avait perdu le peu de scrupules qu'elle avait avec son mari rabelaisien, notaire de profession. La mère déboutonna sa robe décolletée qui dévoilait la naissance de seins généreux.

- Ma foi ! Tu deviens scrupuleuse... Allez-vous tous deux tourner en Héloïse et Abélard ? demanda Madeleine.

- Pas moi. Tu nous vois, moine et nonne ?

- Presque. Tu me rappelles les soeurs qu'un bout de peau scandalisait.

- C'est surtout les voisins. Il ne faut pas les froisser.

Madeleine se dirigea vers la berceuse dont le dos était à la fenêtre.

Chaque pièce du mobilier lui avait été décrite par Solange au téléphone ou lors de visites de sa jeune soeur chez elle à Sainte-Foy. Chacune avait été décapée et réparée par un ébéniste, associé de Jean.

La teinte miellée des meubles en pin et de l'armoire à pointe de diamants prenait des reflets d'or dans le soleil. Madeleine la félicita de son bon goût.

Cependant, elle ne se sentait pas à l'aise de nourrir son enfant en cachette. Elle lança à Solange:

- Barre la porte...

Elle donna le sein à l'enfant.

Solange s'était rembrunie. Elle mordillait sa lèvre inférieure et cherchait comment mettre fin à cette situation inconfortable. Elle lui demanda simplement:

- Tu es vraiment fâchée ?

- Pas vraiment ! C'est pas ta faute ! Tu te souviens comment maman cachait son corps, répondit Madeleine avec douceur.

- Tu allaites devant tes enfants ?

- Évidemment ! Roger et moi ne tolérerons pas de voir du mal où il n'y en a pas.

Solange regardait le nourrisson qui suçait gloutonnement, les yeux fermés. Il ralentissait par moments, les ouvrait et regardait sa mère.

- Pourquoi cacher cet échange ? Le plus beau qui soit, se prit-elle à penser.

Chaque fois qu'elle avait vu sa soeur nourrir ses enfants, le même sentiment de paix l'avait envahie. C'était la vie. Le désir divin accompli. La participation de la femme à sa création. Son désir le plus cher depuis des années.

Madeleine allaitait son fils en silence. Lorsqu'il s'assoupit, elle redevint attentive à Solange. Le sourire aux lèvres et à nouveau d'excellente humeur, elle lui dit:

- Il va dormir.

Elle le mit sur son épaule gauche. Avec douceur, elle tapait sur son dos. Aussitôt que l'enfant eut son rot, elle le descendit sur ses genoux et le plaça la tête appuyée sur son coeur. Elle ferma ses bras autour de lui.

- Parlons de nous maintenant, petite soeur.

- Tes filles vont bien ?

- Oui, je suis allée les reconduire au zoo. Une amie voulait les avoir pour accompagner les siennes toute la journée. Je me sentais trop près de toi pour retourner à Québec.

- Roger se porte bien ?

- Tout à fait. Il a hâte à ses vacances pour reprendre la mer avec les enfants. Tu sais comme moi qu'il va au bureau par devoir. S'il était né riche, c'est sur l'eau qu'il vivrait avec nous.

Madeleine, de sa main libre, caressait la tête du bébé. Ainsi savait-il qu'elle ne l'oubliait pas, peu importe si elle causait.

- Tu as un bon mari, dit Solange.

- C'est un homme agréable, un père attentionné.

- Tu es heureuse... ça paraît... Et dire que papa et maman s'opposaient à ce mariage.

- Les préjugés... Son père était seulement un pauvre livreur de pain dans les épiceries.

- Ils craignaient que tu manques d'argent.

- En plus, sa désinvolture le leur rendait antipathique. Néanmoins, j'étais décidée à l'épouser, sinon me sauver avec lui à vingt-et-un ans.

- Tu étais tellement en amour... Ils ont fini par consentir.
- Heureusement.
- Tu as plus que l'argent...

Madeleine observait la pâleur de Solange et, au bas de ses yeux, une mince ligne bleuâtre. Elle lui semblait préoccupée, habitée de non-dits et de peurs. Pendant cet examen de l'aînée, Solange regardait par la fenêtre pour éviter l'interrogation de ce regard inquisiteur.

- Et toi ? demanda Madeleine, incapable de rester dans le doute.
- Ai-je le droit de reprocher à Laurent d'être trop religieux ?
- Il ne veut pas entrer à la trappe, dis ?
- Non, cependant sa quête spirituelle et le travail occupent presque tout son temps.

Mais cet été, il apporte souvent ses dossiers ici. Il n'est pas parti une fin de semaine pour le monastère.

- Et s'il retournait chez les moines à l'automne ?
- Que ferais-tu à ma place ?
- Je me prendrais un amant ! s'exclama-t-elle dans un éclat de rire.

Solange vit plein d'amusement dans les yeux de sa soeur et ne put s'empêcher de sourire.

- Veux-tu un lait, un jus de fruit ? lui demanda-t-elle à la fin.
- Du lait avec du gâteau, s'il te plaît.
- Tu vas grossir !
- Eh bien, oui ! Tant pis ! j'ai faim !

Solange lui lança un de ces regards qui lui signifiait qu'elle ne changeait pas, que ses maternités ajoutaient à sa fureur de vivre. Elle alla à la cuisine. Quelques minutes après, elle revint avec un plat de petits gâteaux variés. Elle alla chercher des assiettes, des fourchettes à dessert et des serviettes de table.

- J'admire ton franc-parler, dit-elle à Madeleine en lui offrant une pâtisserie.
- Les femmes s'interdisent de dévoiler leurs plaisirs.
- J'ai plus entendu raconter les difficultés d'être mère que ses joies.

Solange regardait sa soeur manger avec grand appétit. Après un premier gâteau, elle en prit un deuxième. Le verre de lait fut vite vidé. Moins affamée, Madeleine poursuivit :

- Je t'assure que si les hommes avaient cette jouissance, ils l'auraient chantée, en auraient fait des vers, l'auraient glorifiée.

- La plupart des femmes s'imaginent trouver le bonheur dans le dévouement et le sacrifice.

- Et toi ?

- Je suis heureuse avec Laurent. À l'occasion, nous avons nos différends comme tous les couples.

- Et lui ?

Soudain Solange sembla pensive. Madeleine ne la quittait pas des yeux.

Le soleil chauffait la pièce à feu doux. Elle enleva la couverture bleue qu'elle avait jetée sur son fils.

Enfin, Solange répondit:

- Il m'arrive de me demander s'il m'aime autant que je l'aime.

- Tu es une incorrigible romantique.

- Quand tu te pâmais pour le jazz, moi je jouais du Chopin.

- Et maman fredonnait sa chanson triste: *Reviens à moi toi que j'adore...*

- Chante-la.

Madeleine se leva et lui donna Jacques. En quelques secondes, elle changea d'expression. Ses coins de lèvres s'affaissèrent, ses yeux prirent une expression de désillusion, ses mains se croisèrent sur sa poitrine. D'une voix de contralto, elle commença:

*Reviens à moi, toi que j'adore
Que t'ai-je fait, pourquoi me fuir ?
Reviens à moi, ma voix t'implore
Moi t'oublier, plutôt mourir
Hier encore, dans mes larmes
Mon coeur battait, c'était pour toi
N'as tu pas vu, couler mes larmes
Reviens à moi, reviens à moi.*

Soudain, Solange s'esclaffa et Madeleine pouffa de rire, incapable de continuer. Elles furent emportées dans un déferlement d'hilarité. À la fin, Madeleine reprit son fils qui semblait fasciné par le visage joyeux de sa mère.

Une heure passa à causer de leur famille. Il leur fallait inviter leur père et leurs frères car, depuis le décès de leur mère, ils ne se voyaient plus. Pour garder les liens familiaux, elles devraient continuer les célébrations familiales, conclurent-elles. Le prochain

anniversaire de l'un d'eux serait une occasion de rencontre. Elles allaient réunir le clan pour cette fête.

Médecins comme leur père, les deux aînés habitaient Montréal où ils s'étaient spécialisés. Elles connaissaient à peine leurs belles-soeurs. L'une était une ingénieure d'origine grecque, l'autre une Française qui enseignait la littérature de son pays à l'université McGill.

- Il faut que je parte pour préparer le souper. Oh ! la la ! encore mouillé ! Je le change et je me sauve !

Elle alla s'occuper de l'enfant dans la salle de bain. Solange l'entendait lui parler d'une voix douce. Quand elle revint, Madeleine lui demanda:

- Tu es satisfaite des rénovations ?
- Oui, et toi ça te plaît ?
- Énormément, c'est plus qu'un chalet, c'est une maison.

Elle lui tendit son fils.

- Tu veux le prendre un peu avant notre départ ?
- Certainement ! Il est adorable.

Solange caressait la tête de l'enfant blond. Ses cheveux étaient soyeux et doux. Une envie de pleurer la prit à la gorge. Elle embrassa le petit sur la tête et le donna à sa mère. Elle les reconduisit à l'auto.

Après leur départ, elle reprit la lecture des guides de voyage. Il lui fallait oublier l'enfant. Avec Laurent, elle allait partir pour un site grandiose et découvrir une culture différente de la sienne. Aucun problème de langue puisqu'il parlait anglais ! Il l'avait appris pendant les grandes vacances chez sa tante, mariée à un Américain du Vermont.

Elle se cambra et fit quelques mouvements des bras. La douleur lancinante à l'épaule gauche l'agressait à nouveau. Incapable de se concentrer, elle se leva et entra.

Immobile, couchée à terre et les bras allongés le long du corps, elle tentait de se remémorer les plus agréables moments de son enfance et de son adolescence, si aimée et protégée par ses parents. Suivit une vague de tristesse qui s'abattit sur elle.

Jusque là, elle n'avait jamais ressenti un tel sentiment de solitude. Un vide se creusait dans sa poitrine. Elle se raisonna: frustrée de ne pas être mère, elle s'apitoyait trop sur elle-même. C'était la cause du retrait de Laurent. Sa maman lui aurait conseillé de penser moins à elle-même et plus à son compagnon. Ne répétait-elle pas que le bonheur est dans le don de soi à ses proches ?

Alors elle se leva et retourna aux guides de voyages. Son devoir lui commandait de bien se préparer afin d'intéresser Laurent par les faits historiques qu'elle lirait et lui rapporterait.

Un midi, à la fin de septembre, Solange vint rencontrer Marthe sur la terrasse Dufferin. Elles ne s'étaient pas vues de l'été, saison des villégiatures et des voyages. À leur retour, les femmes se les racontaient avec photos à l'appui. Solange ne les avait pas apportées car Marthe n'aurait pas eu le temps de les regarder. Après les salutations habituelles, les échanges de nouvelles des conjoints, des enfants, des familles, Marthe demanda:

- Et l'ouest, ça t'a plu ?

- J'avais l'impression de survoler une immense forêt d'un vert foncé et serpentée de rivières. La nature est magistrale avec ses champs de blé illimités et ses milliers de lacs de toutes formes, grands et petits.

- Et la côte ?

- C'est une bande de jardins fleuris et de parcs entre les montagnes et l'océan.

- Les gens sont aussi charmants que le décor ?

- À vrai dire, je me sentais une étrangère parmi ces Anglais.

- Pourtant tu as vécu en France et voyagé en Europe !

- J'y étais moins dépaysée.

- Il me semble que les habitudes des Canadiens anglais sont proches des nôtres.

- La langue est toute une barrière...

- Il ne fait pas mal de s'en rappeler à l'occasion !

Solange ne répliqua pas. Pourquoi devrait-elle justifier son amour pour sa culture ?

Après quelques secondes de silence, Marthe dit:

- Ça me donne le goût d'écrire un article sur notre dépaysement hors de nos frontières provinciales. Ainsi, je prouverais que je peux présenter des articles plus documentés que ceux des pages féminines.

- Elles pourraient être plus intéressantes !

- À condition d'être moins conservatrices.

Selon son habitude, elle changea vivement de sujet.

- Les hommes sont aussi beaux que les Américains de la Californie ?

Solange hochâ la tête en signe d'accord et chuchota :

- Plutôt réservés. Beaucoup de grands blonds comme tu les aimes !
- Hélas ! Pas ton type !

Marthe, du coin de l'oeil, lorgnait Solange qui avait à peine esquissé un sourire. Décidément, elle n'était pas d'humeur à discourir sur ses goûts. Plutôt, elle regardait au pied de la falaise, appuyée sur le garde-fou de la terrasse.

- Tu connais des gens qui vivent là ? demanda Marthe.
- Non. On dit que des prostituées s'y promènent le soir.
- À part moi, tu as fréquenté des résidents du bas de la ville ?
- Je n'en ai pas eu l'occasion.

Marthe s'aventura à lui parler du milieu de son enfance, celui des quartiers au pied du cap.

- Sais-tu que les moins pauvres d'entre eux peuvent seulement s'offrir deux semaines de vacances à la campagne ? Ils louent des chalets meublés avec les rebuts des propriétaires. Ces bicoques, sans eau chaude ni toilette à l'intérieur, sont quatre murs de planches et un toit. Ceux qui ont des parents à la ferme vont les aider à faire les foins.

- Ce n'est pas demain que les pauvres vont disparaître ! répondit froidement Solange.

- Nous rêvons de voyages tandis que, dans ces paroisses de misère, on souhaite seulement moins de problèmes d'argent.

- *Les Plouffe* en sont l'illustration. Quand je regarde ce téléroman, je constate que je suis de l'élite, comme les soeurs nous disaient au collège.

- Moi, je n'accepte pas que tant d'enfants soient condamnés à l'ignorance !
- Voilà une autre cause à défendre, un autre article à écrire !
- Pour le moment, je dois vanter un conférencier qui va donner une trentaine de causeries sur l'art.

- Il est bien ?

- Tu parles ! Il l'étudie à la lumière de la philosophie de saint Thomas. L'Église contrôle tout dans la province, même les arts !

- Pourtant il y a eu le *Refus global* ...

- Paul-Émile Borduas avait raison de nous traiter de « *petit peuple serré de près aux soutanes* » et « *tenu à l'écart de l'évolution universelle de la pensée* ».

La voix de Marthe avait trahi sa rébellion contre l'hégémonie cléricale. Elle conclut d'une voix forte:

- Cette dictature ne peut plus durer ! Il faut que les femmes s'en mêlent.

Ses lèvres crispées révélaient son exaspération.

D'un air détaché, Solange répondit avec calme:

- Les gens préfèrent avoir peur du communisme que de leur ignorance...

Elle poussa un soupir, baissa la tête et longtemps regarda le quartier populaire à leurs pieds.

Marthe gardait un silence hostile. Nerveusement, elle tournait un rouleau de feuilles imprimées dans ses mains. Quelques minutes plus tard, elle grommela:

- Les femmes doivent dénoncer l'immobilisme voulu par ceux qui nous gouvernent, Duplessis, ses pairs et les curés !

- Comment ?

- Qu'elles cessent de se soumettre à leurs confesseurs et à leurs maris !

- Sans argent ni pouvoir, elles ne peuvent pas s'objecter à l'autorité !

- Allons donc ! Les religieuses dirigent les couvents et les hôpitaux ! Et la majorité des mères administrent le budget de leurs familles !

- D'accord, mais les hommes gagnent l'argent et rédigent les lois !

- Ma foi ! il faut que ça change !

- À condition que les filles renoncent à se marier au début de la vingtaine !

- Elles pourraient continuer leurs études ou leur travail après le mariage.

- Comment ? La majorité deviennent enceintes lors du voyage de noces. De plus, peu d'hommes sont prêts à laisser leurs femmes occuper des emplois.

- Autrement dit, notre nature et les contraintes masculines nous dominent !

L'impassibilité de Solange énervait la journaliste. Elle se retenait pour ne pas lui crier de réagir à la domination masculine. Plutôt que de se fâcher, elle regarda sa montre et s'exclama:

- Juste ciel ! C'est l'heure de partir !

Elles descendirent vers la basilique. Solange pressait le pas pour maintenir le même rythme que son amie. Celle-ci s'arrêta à un restaurant pour acheter un sandwich et une bouteille de Pepsi.

- Au cas où je ne serais pas à la maison à l'heure du souper, dit Marthe. Il m'arrive souvent de rentrer à huit ou neuf heures du soir.

Soudain, elle eut une saute d'humeur:

- Ah, cà, alors !

- Hé ! quoi encore ? demanda Solange à la fois surprise et amusée.

- Tu l'as entendu nous siffler ? Juste pour montrer à ses copains qu'il peut déranger les femmes, fit-elle l'air irrité. On n'est quand même plus des jeunes filles ! poursuivit-elle.

- Et eux sont des garçons !

- Solange, tu me tombes sur les nerfs ! Ils n'ont pas plus le droit de troubler notre paix que nous la leur. Il faut cesser d'avoir le dos large.

- Ils nous trouvent belles...

- Je ne drague pas les hommes à mon goût !

- Tu es mariée...

- Et puis après ?

Marthe pressait le pas dans la côte de la Fabrique.

- C'est si important la fidélité pour toi ? reprit cette dernière.

- Tout à fait ! Le mariage est un engagement civil et religieux.

- Et un renoncement à tout changement ?

- Depuis quand peut-on reprendre sa parole ?

- Si demain tu réalisais que tu n'aimes plus Laurent, tu continuerais à lui faire croire que tes sentiments sont toujours les mêmes ?

- Je n'ai jamais pensé à cette possibilité.

- Moi, oui ! J'ai follement aimé un autre homme avant Raymond. On ne sait pas comment naît et meurt l'amour. On le subit, de là l'expression tomber en amour.

- Le mariage est un sacrement. Nous avons promis fidélité devant Dieu.

- Pas au prix de renoncer au bonheur !

- Tu ne crois plus aux paroles de l'Évangile: *Ce que Dieu a uni, l'homme ne doit pas le séparer* .

- Je n'admets plus la religion qu'on nous enseigne.

- Ce sont les paroles de Jésus !

- L'idéal, pas la réalité !

- Ah ! Comment peut-on être chrétien et mettre de côté la volonté du Christ ?

- Et alors ? Les hommes ne s'embarrassent pas de Lui quand il s'agit de leurs plaisirs...

La voix blanche, Solange répondit:

- Ils ne danseront pas toute l'éternité avec leurs nanas !
- Oh ! décroche du Bien absolu !
- Un jour, tu m'expliqueras comment on peut avoir une morale sociale et une absence de morale dans sa vie priée !

Marthe marchait plus vite. Solange sentit qu'elle avait envie de prendre ses distances. Pour une fois qu'elle s'était défendue, elle n'allait pas essayer d'arranger les choses. De toute façon, Marthe n'était pas rancunière.

Elles saluaient au passage des étudiants qui se dirigeaient vers l'Université Laval. Elles en connaissaient plusieurs, fils d'amis et de voisins. Des filles, chaque année un peu plus nombreuses, prenaient la rue des Remparts. Les facultés des sciences humaines les attiraient plus que celles des sciences pures et appliquées situées à l'extérieur du quartier latin. Cette section de la ville appartenait à cette jeunesse. Elle était partout: dans les librairies, les restaurants, les tabagies, sur les bancs publics, dans les parcs.

- Tu n'es pas très bavarde. Tu n'as pas d'ennui, j'espère ? demanda Marthe déjà de bonne humeur.

- Non, je pense à ce dont nous avons parlé.
- Tu es scandalisée ?
- Je me demandais si tu serais prête à assumer les conséquences d'une révolution de mentalités ?

- Elle profiterait aux pauvres, pas tellement à nous.

- Et à nos enfants ?

- Je n'ai pas de boule de cristal... cependant, il ne faut pas leur laisser en héritage ces quartiers peuplés aux marmots pâles et mal habillés. Leur scolarité ne dépassera pas une sixième année.

- Je te parie que la plupart de ces étudiants n'en ont jamais rien vu.
- Regarde la bourgeoisie de demain déjà homogène dans ses idées comme dans son habillement ! Bien vêtus et bien pensants ! Admirons notre future classe dirigeante !
- Ce que tu peux être cynique quand tu t'y mets !
- Non, je constate.
- Tu n'es pas heureuse ici ?
- Oui, mais je veux plus.
- Malgré tout, il y fait bon vivre. À Paris, je rêvais souvent de revenir chez moi.
- Je ne peux pas comparer, je n'y suis jamais allée.

Elles se quittèrent au Carré d'Youville. Marthe descendait vivement vers la côte d'Abraham. L'édifice du journal était situé dans Saint-Roch, le quartier des affaires. Solange se tourna vers le Palais Montcalm et y vit une immense affiche. Une compagnie new-yorkaise, le *Wagner Opera*, allait présenter *La Traviata* en octobre. Elle vérifia d'abord ce qui lui restait dans son porte-monnaie. Avant de rencontrer Marthe, elle était allée chez Holt Renfrew et y avait laissé un acompte de cinquante dollars pour une étoile de vision. Heureusement, il lui restait assez d'argent pour acheter les meilleurs billets à trois dollars cinquante. Déjà, elle se réjouissait d'assister à cet opéra avec Laurent.

Après cette dernière dépense, elle remonta vers la Grande-Allée en direction du Parlement. Plusieurs fonctionnaires retournaient au travail après avoir mangé chez eux ou dans des restaurants à prix modiques. C'étaient de petites gens juste assez instruits pour faire le travail routinier de bureau. Leurs patrons, des ministres en majorité avocats, prenaient les décisions. C'est ce que l'on disait dans son entourage.

Depuis son enfance, la société lui apparaissait comme un triangle. À sa base, les travailleurs manuels, au centre les bureaucrates et les petits commerçants, au sommet les professionnels et le clergé.

Elle passa devant l'édifice public en pierre grise et de style Second Empire. En surplomb de la Colline parlementaire, il s'imposait avec sa tour carrée en plein centre de sa longue façade surplombée de deux autres moins élevées à chaque extrémité. Sa sobriété n'était pas diminuée par des sculptures dans ses niches. Elle s'arrêta pour observer, sur un socle, la Famille amérindienne sculptée par Louis-Philippe Hébert.

Elle approchait de sa voiture. Sans hâte, elle démarra. Elle roulait vitres baissées. L'air frais était agréable. Elle conduisait lentement et actionnait le levier de vitesse d'un bras indolent. Aux premiers feux, le chauffeur en arrière klaxonna pour l'avertir de démarrer plus vite.

L'après-midi était ensoleillé et chaud. L'un des derniers beaux jours avant l'air glacial et les pluies froides de l'automne. Elle roulait toujours lentement. Sans goût de rentrer, elle s'engagea néanmoins dans sa rue. Après avoir immobilisé sa voiture, elle tourna sa clef avec un geste indolent puis descendit d'un pas gourde. Sans élan, elle monta les escaliers avec une sensation de lourdeur.

Laurent n'y était pas.

Les mois s'écoulaient en résistance contre des forces mystérieuses qui lui semblaient ronger son équilibre. Un jour, elle se levait avec le goût de s'activer jusqu'au soir, le lendemain elle luttait contre une morosité tenace. Elle la mettait sur le dos de sa stérilité.

De plus, comment ne pas réaliser les dégâts du temps quand elle se regardait dans une glace. Laurent l'avait choisie fraîche et ravissante de jeunesse. Aujourd'hui, quand elle soulevait des mèches de cheveux à ses tempes, elle en découvrait quelques-uns blanchis. Immédiatement, elle les arrachait. Quelques jours auparavant, elle avait remarqué une fine ride au coin des yeux. Depuis, elle la cachait avec du fond de teint et de la poudre.

À se regarder, elle prenait conscience que ce corps commençait à dévoiler les premiers signes de l'âge. Elle craignait que Laurent en soit repu. Après tout, il n'avait plus rien à en découvrir.

Alors, elle décida de le surprendre par une énergie et un dynamisme aptes à compenser et à l'épater. Elle s'accrochait à l'exemple de Marthe et de Doris qui tenaient fermement le contrôle de leur existence. Chaque jour, elle tentait de ne pas s'attendrir sur son quotidien qui ne répondait plus à ses attentes.

Pour chasser ses idées noires, elle commença très tôt à préparer ses réceptions de Noël. Ainsi, avait-elle l'impression de s'occuper d'autrui et moins d'elle-même grâce à ses recherches pour le cadeau le plus approprié à chacun. Cette année, Noël serait leur plus beau.

Vint le jour où elle jucha l'étoile sur le sapin. Décoré et illuminé, il scintillait dans l'attente des invités chers à son cœur. Les chants traditionnels lui murmuraient leurs paroles douces et joyeuses. C'étaient *Nouvelle agréable* suivi de *Minuit chrétien*, *Venez divin Messie*, *Dans cette étable, Il est né le divin enfant*, *Sainte Nuit*, *Dans le silence de la nuit*. Elle allait en jouer les mélodies au piano mais retenait son envie de les chanter. Sa voix n'était pas à l'égal de ses doigts.

À certains moments, elle regardait dehors la neige abondante qui avait blanchi les toits, les parterres, la rue. Très lourde, elle inclinait les branches des arbres. Des lumières multicolores étincelaient dans des sapins dressés devant les fenêtres. Les portes des résidences exhibaient des couronnes aux reflets métalliques.

En dernier lieu, elle déposa les cadeaux au pied de l'arbre. Ils étaient emballés de papiers colorés et brillants, attachés avec des rubans rouges. Une étiquette, avec la figure

du Père Noël, portait le nom de chacun des récipiendaires. Ainsi, lui était facilitée la distribution de ces nombreux présents étalés autour de la crèche.

Depuis quinze jours, Thérèse était fort occupée à cuisiner des pâtés à la viande, des tourtières, du ragoût de boulettes, de la tête fromagée, des cretons, des tartes au sucre et aux raisins secs, des gâteaux aux fruits, des beignes, des grands-pères. Elle avait farci deux grosses dindes. Mises au congélateur, elles attendaient la cuisson. Ces mets et desserts traditionnels allaient satisfaire leurs convives.

Leur première réception de Noël était chez Marthe qui les avait invités à dîner chez elle. Avant de fêter en famille, elle recevait ses amis et ceux de Raymond, le 24 au soir.

Laurent et Solange s'y rendirent. Dès leur arrivée, ils y trouvèrent une atmosphère chaleureuse. Le feu flambait dans la cheminée. Dans un coin, le sapin dessinait un cône de leurs variées et répandait son parfum résineux. Devant eux, la porte-fenêtre du salon encadrait le sol recouvert de neige et un bouleau illuminé de courants argentés.

Marthe les entraîna vers ses amis qui bavardaient. Tous se connaissaient car ils avaient déjà été reçus dans cette maison. Louis et Pierre, médecins, étaient accompagnés de leurs épouses, Lise et Colette. Quelques minutes plus tard, arrivèrent Clément et Paul, collègues de Marthe.

Raymond leur servit un apéritif.

Lorette l'aidait. Quelques semaines après la demande de Marthe, Thérèse l'avait conduite chez elle. Depuis, elle s'occupait surtout des enfants. Ce soir-là, ils étaient chez leur grand-mère. Leurs parents ne voulaient pas être constamment dérangés par leur quête d'attention.

Les invités échangèrent des nouvelles: les hommes de leur travail, les femmes de leurs familles et passe-temps.

À l'arrivée de Doris, un silence plana sur le groupe. Elle s'avança au milieu de la pièce, droite et altière. Elle portait une robe fourreau en cachemire noir plutôt qu'une jupe évasée et à mi-jambe, dictée par la mode. La sienne la moulait et s'arrêtait juste au-dessous des genoux. De fins bijoux en or complétaient sa toilette.

Solange observait avec amusement les réactions des visages. Leurs regards glissaient sur elle différemment: les hommes la saluèrent avec un mélange d'admiration et de curiosité. Leurs femmes se montraient distantes.

Raymond s'empressa d'offrir une consommation à Doris. Elle choisit un vermouth cassis.

Laurent et Solange s'approchèrent pour lui tendre la main et l'embrasser.

Le premier, Clément lui fit des compliments sur sa dernière exposition au Palais Montcalm. Suivit Paul, empressé de montrer ses connaissances en peinture. À peine, dévoilait-elle son érudition. Elle se contentait de répondre à leurs questions.

- À quand la prochaine ? lui demanda Clément.
- J'en prépare une pour l'été prochain à Montréal.

Les hommes mariés se regroupèrent et entamèrent l'inépuisable sujet de conversation: la politique et les problèmes sociaux.

Marthe entra immédiatement dans leur conciliabule.

Solange ne les écoutait que d'une oreille car elle était fascinée par la musique espagnole. Elle suivait la voix de la guitare qui dialoguait avec l'orchestre. Curieuse, elle s'enquit auprès de Marthe de son auteur.

- Enfin une pièce que tu ignores, lui répondit-elle. C'est le *Concierto de Aranjuez* de Joaquin Rodrigo joué par Lagoya.

- Magnifique, je vais acheter ce disque.
- Je te l'offre.

À ces mots, elle se retourna vers Lorette:

- Ce disque fini, mets-le dans sa pochette et glisse-la sous le chapeau de Solange. Ainsi, je n'oublierai pas de le lui donner.

Elles furent distraites de la musique par une phrase de Pierre qui les atteignit:

- La faute n'est pas seulement du côté du pouvoir. On s'accroche à lui d'une façon infantile. Le gouvernement fédéral nous semble au-dessus du provincial. Il est notre défenseur. Pire, il nous protège contre nous-mêmes, avait-il dit avec ressentiment.

Marthe bondit dans la mêlée:

- C'est Duplessis le grand responsable de notre état d'infériorité économique !
 - Laurendeau ne ment pas quand il affirme que les riches anglophones de la province manifestent de la complaisance envers nos dirigeants. Ils s'abstiennent de critiquer leurs abus de patronage par intérêt, ajouta Paul.

Sans hésitation, Pierre compléta:

- Tout ce qu'ils ont toujours voulu, c'est consolider leurs fortunes, leurs banques, leurs industries et leurs commerces.

- Notre manque de solidarité, notre jalousie du succès de l'autre, notre peur d'échouer en affaires sont nos tares, affirma Laurent.

- Plutôt les conséquences d'un manque d'instruction et d'opinion politique informée. Le clergé, les politiciens et les hauts fonctionnaires ont entretenu l'ignorance en tout, rouspéta Marthe.

Les visages se crispèrent. Chacun attendait une réponse à cette attaque assez rude.

- Les hommes du peuple ne voient en l'instruction qu'un avantage pour gagner un salaire décent. Trop d'enfants quittent l'école à quatorze ans, ajouta Laurent.

- Cette classe défavorisée a plié l'échine sous le fardeau de la pauvreté. Faute d'argent, elle amenait ses enfants chez le médecin quand la mort les menaçait. Plusieurs auraient pu être sauvés. Et on leur reproche de ne pas les avoir gardés à l'école, dit Louis l'air désolé.

- Facile pour les ventres pleins de juger ceux qui ont faim. Comme dit Zola, la société est composée des Gros et des Maigres, renchérit Clément.

Cette boutade provoqua un rire de détente.

Raymond s'approcha de ses confrères et dit:

- Et si, nous, nous mangions ?

Lise, qui trouvait cette conversation peu amusante pour une veillée de Noël, s'empressa de se diriger vers la table de la salle à manger. Les autres femmes la suivirent.

- Quel buffet magnifique ! s'exclama Colette.

La première, Lise avait pris une assiette de la pile placée sur une table d'appoint. Sur chacune d'elles, il y avait une serviette avec un imprimé de feuilles de gui. Le couvert était tout blanc et de style moderne.

Ils avaient le choix de roulés aux champignons, de sandwichs aux oeufs ou jambon haché, de pâtés au saumon ou à la viande, d'une crème renversée au fromage et aux légumes, de quiche vaudoise, de pommes de terre provençales ou en escalope. Chacun se servit. Tous prirent des pains chauds et un verre de vin.

Ils retournèrent au salon où Lorette avait placé une petite table pliante à côté de chaque fauteuil. Tous ne pouvaient pas utiliser la longue plaque de marbre noir posée sur une base de fer forgé devant le canapé.

Marthe était allée remplacer le disque. Cette fois-ci, elle avait opté pour de la musique américaine. Louis Armstrong chantait *Ramona*. Quand il commença *Skokiam*, Solange ferma les yeux. Du pied droit, elle battait discrètement le rythme. Laurent, assis à côté d'elle, glissa sa main gauche sous son bras. La voix d'Armstrong avait fait taire toutes les autres.

On mangeait en silence. Parfois, l'un disait:

- C'est délicieux.

Un autre approuvait d'un oui enthousiaste.

- Merveilleux, s'exclama Lise en regardant Marthe.

- Tu as goûté à la quiche ? lui demanda Colette.

- Excellente, murmura-t-elle.

Lorette remplissait les verres à mesure qu'ils étaient vides. Doris remarqua que ses mains tremblaient quand elle s'approchait des invités. Elle était timide et belle. Il n'avait pas été facile de la convaincre de poser. Elle ferait une peinture d'elle vêtue de cette robe rouge.

Raymond voulait-il la mettre à l'aise dans son travail ou la traitait-il comme une charmante jeune fille ? Doris suivait du regard leurs sourires discrets et leurs efforts concertés pour bien s'occuper des invités.

Dès que le bras de l'aiguille fit entendre son claquement de remontée à la fin du dernier sillon du disque, Marthe se dirigea vers le pick-up, un long meuble en teck. Tout le mobilier était de mode scandinave. Elle mit du Juliette Gréco. Revenue près des invités, elle leur suggéra de retourner et de remplir leurs assiettes. Les hommes se levèrent et se servirent à nouveau. Tous étaient joviaux après quelques verres de bon vin.

Quand plus personne ne revint, Lorette débarrassa la table. Quelques minutes plus tard, tante Doucette sortait de la cuisine avec, dans les mains, un gâteau glacé blanc et décoré de cerises. Derrière elle, la jeune bonne apportait une tarte. Une cafetière répandait un arôme agréable. Lorette ajouta une théière. Tandis que les invités allaient prendre du dessert, elle s'empressa d'enlever leurs assiettes vides.

Ils revinrent au salon avec un air de satisfaction. Le temps des fêtes comblait les gens, friands de sucreries.

Quelques visages se retournèrent vers Doris quand elle dit à Louis:

- Je suis convaincue qu'un peuple se distingue par la qualité de ses artistes.

- Et on en a d'excellents, répondit vivement ce dernier.

La conversation avait repris avec le voisin de gauche ou de droite suivant que chacun avait changé de place.

Solange avait l'impression d'avoir été contrainte de jouer à la chaise musicale. Elle et Laurent n'avaient pas l'habitude d'une réception aussi décontractée. Dans leur milieu, ils étaient reçus à table et servis par des domestiques.

Même le décor était différent de ce à quoi ils étaient habitués. Ici, que des meubles modernes. Un dénuement presque monastique: absence de bibelots, peu de tableaux sur les

murs, des fauteuils et un canapé dont la couverture en laine sombre s'alliait aux murs de pierre. Les planchers de bois verni complétaient l'aspect rustique de la pièce.

Le dessert fini, ils allèrent chercher un café ou un thé. Marthe, que le vin avait rendue encore plus volubile, continuait à discuter à voix haute avec Louis:

- Notre français a toujours été refusé par les Canadiens anglais. Pour eux, nous devons parler leur langue, pas la nôtre. Au pis aller, le bilinguisme est pour nous, pas pour eux. Trudeau se trompe quand il croit qu'ils respecteront les deux cultures. Il est trop de leur bord.

- C'est que Dieu fait les gens et le Diable les accouple ! répondit Louis.

Un rire d'amusement fusa.

La première liqueur finie, Raymond se leva, éteignit des lumières et mit un disque de slows. Il invita sa femme à danser. L'un après l'autre, les hommes tendaient la main à leurs épouses pour les amener glisser à pas lents, joue contre joue, sur cette musique langoureuse. Doris dansait à tour de rôle avec les journalistes. Les couples finirent par se mélanger quand se succédèrent les be-bops, boogie-woogies, twists, cha-cha-chas et rocks and rolls.

Quand un couple venait se reposer, Lorette lui servait à boire.

Le feu dans la cheminée pétillait et lançait des lueurs rouges dans lesquelles virevoltaient les danseurs. Les regards brillaient au passage des rayons lumineux. Le rythme possédait les corps. Les hommes enlevaient leurs vestons, les femmes s'épongiaient le front. La musique les emportait comme des feuilles dans un tourbillon de vent.

Dehors, les étoiles scintillaient au-dessus des flocons de neige qui tombaient doucement. Des femmes, emmitouflées dans leurs manteaux de castor et de vison, aux bras de leurs compagnons, se rendaient chez des parents. Ils sortaient ou entraient dans les maisons, les bras remplis de boîtes de cadeaux. Partout, la fête avait commencé dans les familles.

Ils partirent vers onze heures, le coeur joyeux. Après la Messe de minuit, ils allaient réveillonner et continuer les réjouissances jusqu'aux Rois.

Depuis quelques années, Solange accompagnait Doris à New York. À Pâques, Laurent lui offrait un billet d'avion qu'il glissait dans une enveloppe. Elle la trouvait placée sur la boîte de chocolat enveloppée de papier satiné blanc, retenu par un cordon doré. Le matin, avant le réveil de sa femme, il la plaçait sur son piano accompagnée de quelques roses jaunes.

Lors de ce séjour, elles visitaient des galeries, allaient au Met et remplissaient leurs valises de vêtements d'été. Ainsi, profitaient-elles de la culture et de la mode américaines.

Cette année-là, elles rentrèrent après dix jours. Saturées d'entendre de l'anglais et de courir du matin au soir dans ce labyrinthe de rues, vraies fourmilières, elles avaient répondu à l'appel de l'espace et du calme. Elles revinrent à Montréal deux jours plus tôt que prévu.

Doris voulait y passer une semaine pour revoir des amis, peintres et sculpteurs qui avaient étudié avec elle à l'École des Beaux-Arts de Québec. Sans hésitation, Solange opta pour revenir auprès de Laurent. Déjà, elle s'ennuyait de lui.

À New York, il lui avait téléphoné chaque matin à huit heures. L'excuse de Solange pour le rejoindre avait amusé Doris:

- Il doit en avoir assez de manger à l'extérieur. Et nous profiterons de plus d'intimité sans Thérèse.

Comme dans les années précédentes, elle lui avait donné congé pour visiter sa famille.

Dans l'avion, elle avait hâte de le revoir, imaginait son étonnement, se réjouissait d'être avec lui plus tôt. Lors de son dernier appel téléphonique, elle avait eu peine à ne pas lui dévoiler son arrivée le soir même.

Elle n'arrivait pas à bien regarder le paysage de la vaste plaine du Saint-Laurent, entre Montréal et Québec. Elle la survolait de très bas dans un petit appareil à hélices. Néanmoins, son esprit était fixé sur une autre image, celle de leurs retrouvailles.

Elle se voyait sonner à la porte, attendre pour qu'il vienne ouvrir et enfin lui sauter au cou. Il allait la tenir dans ses bras, aussi heureux qu'elle de son retour. Long lui sembla ce court trajet de moins d'une heure.

Dès que le taxi s'approcha de sa maison, elle vit la voiture de Christophe stationnée à côté de celle de Laurent, dans l'entrée du garage.

- Ils sont en train de causer au salon, pensa-t-elle immédiatement.

Avec contentement, elle regarda sa demeure. Les toiles étaient baissées. Aussitôt, elle s'en réjouit:

- Ils ne verront pas les phares allumés... alors l'effet de surprise sera total, susurra-t-elle.

Hors du taxi, elle demanda au chauffeur de monter les marches sans bruit et de déposer avec précaution les valises sur le balcon:

- Je ménage une surprise à mon mari. Il ne m'attend pas.

- Ça ne doit pas faire longtemps que vous êtes mariés, ma p'tite dame ! répondit-il avec un sourire presque moqueur.

Solange le paya.

- Gardez le tout, lui dit-elle avec bonne humeur.

Il la remercia d'un air joyeux. La gaieté de cette jeune femme était si contagieuse qu'il ne put retenir une plaisanterie:

- Danse au carnaval, baptême pour Toussaint !

Son accent parisien le sauva d'une réplique cinglante. Elle se contenta de hocher la tête et pensa: « Ah ! ces Français ! » Puis elle s'entendit lui répondre:

- Dieu vous entende !

Très doucement, elle monta l'escalier. Elle planifiait chaque geste: pas de coup de sonnette et le moins de bruit possible en ouvrant la porte, déposer les valises sans choc, puis enlever ses souliers. Lorsqu'elle entrerait dans le salon, elle s'abreuverait du bonheur sur le visage de Laurent, avant de lui tomber dans les bras.

Elle avança un pied et un autre dans le passage et soudain s'arrêta, confondue de ne pas entendre de voix.

- Ils sont en train de travailler dans son cabinet, se dit-elle immédiatement.

- Encore une cause de droit municipal qui oblige Laurent à consulter Christophe...

C'est parfait ! Il sera encore plus surpris !

Comme un voleur, elle se dirigeait avec circonspection vers le pied de l'escalier. Une plume n'aurait pas fait plus de bruit.

Elle jouissait d'avance de ses bras qui la serreraient. À nouveau, elle se parlait:

- Tant mieux, sa stupéfaction sera plus grande ! Il se concentre tellement quand il prépare une cause !

Elle monta l'escalier sur la pointe des pieds pour éviter que craque le bois.

- Heureusement qu'il y a du tapis ! Quelle tête il va faire !

Arrivée à l'étage, elle prit une longue respiration comme si elle avait couru. Son coeur battait la chamade. Pour le tranquilliser, elle appuya une main sur sa poitrine.

- Calme-toi, il faut ménager l'effet ! se dit-elle.

Immuable, elle prit une grande respiration avant de s'avancer dans le corridor à peine éclairé. Toutes les portes étaient fermées.

- Étrange...

Ensuite, elle se dit qu'il avait l'habitude de se mettre à l'abri du moindre bruit quand il travaillait.

- Probablement qu'il a oublié que Thérèse est partie... se marmonna-t-elle.

Elle tourna lentement la poignée. Il faisait sombre. Personne. Elle se retourna vers la chambre des invités.

- Idiote, il est déjà onze heures. Christophe y dort. Laurent lui a demandé de rester. Il devait trop s'ennuyer... Pauvre chéri !

Sur la pointe des pieds, elle se dirigea vers leur chambre et s'arrêta.

- Que je suis bête ! Il me téléphonait du bureau à huit heures... Je sais pourtant qu'il a besoin de sommeil avant de plaider, se sermonna-t-elle.

Avec légèreté, elle s'avançait sans se presser afin d'étirer sa joie.

Quand elle mit la main sur la poignée, un flash lui traversa l'esprit: elle se vit le réveiller avec baisers et caresses, se jeter sur lui, rouler dans son étreinte. Elle la tourna le plus silencieusement possible pour ne pas le réveiller et se garder le plaisir de le voir, un instant, endormi.

Un filet de lumière la confondit. Elle sourit. Comme un éclair, lui vint l'idée qu'il avait voulu garder leur lampe de chevet allumée. Celle de leurs ébats amoureux.

Avec précaution, elle ouvrit plus grandement, mais resta figée.

Elle vit Laurent de dos. Il était à califourchon sur les cuisses de Christophe, qui, couché sur le ventre, montrait son profil sur la taie d'oreiller. Il jouissait. Horrifiée, elle discernait les mouvements saccadés de son mari.

Frappée de plein fouet, elle s'accrocha d'une main à la porte et de l'autre au chambranle.

À ce moment précis, les deux hommes avaient senti sa présence. Ils tournèrent la tête. Leurs yeux se pétrifièrent de stupeur.

Elle s'enfuit, dégringola l'escalier, enfila ses chaussures, attrapa son sac. À toute vitesse, elle sortit, faillit débouler l'escalier extérieur et se mit à courir.

Le trottoir vacillait sous ses pieds. Les maisons de chaque côté de la rue se balançaient. La tête des arbres tournait autour d'elle. Elle était toujours dans l'avion qui allait s'écraser. Non, elle rêvait, voulait s'éveiller, fuir le cauchemar. Hélas ! elle était sur terre, s'échappait, fuyait.

- Je ne suis pas folle, j'ai vu ! j'ai vu ! Dieu, pitié, sauvez-moi ! Impossible, pas lui, pas lui ! Je perds la tête ! Maman, maman secourez-moi !

Ces cris lui martelaient le crâne.

Elle titubait, se remettait à courir, éperdue, saisie de nausée. Elle arriva au chemin Sainte-Foy. Les voitures l'aveuglèrent de leurs phares. Elle le traversa en quelques enjambées. C'était le noir dans le parc des Braves. Elle tourna la tête vers les étoiles qui sautillaient. La lune tremblait.

Elle avait beau fuir, l'agressait encore la scène des deux hommes unis par derrière, comme des animaux.

Une rage démente commençait à la secouer.

- C'est Christophe qui lui a demandé de faire cela ! Gare à toi ! Tu me le paieras très cher !

Une voix intérieure lui chuchota:

- Laurent est trop indépendant pour accepter ce qu'il n'aime pas.

Le coeur allait lui arrêter de battre. Elle s'écroulait sous l'horreur de ce qu'elle voyait encore et encore: l'image de son époux en pleine débauche.

- Laurent est devenu fou ! eux fous à lier ! murmura-t-elle.

Le vertige l'obligea à ralentir.

- Je vais vomir, je vais vomir ! pensa-t-elle avec frayeur.

Elle s'appuya sur le dos d'un banc, les deux mains crispées sur le bois qui, lui, était solide, immobile. Elle sentit des sueurs froides lui couler le long du visage. Des spasmes d'estomac la courbèrent. Penchée sur l'herbe, elle dégoûilla son dernier repas. Elle s'éloigna de ce dégât. Avec difficulté, elle avait l'impression d'avancer dans le vide. Finalement, elle s'affala sur le banc voisin. Elle se sentait si mal qu'elle craignait de s'évanouir. De peur et de désespoir, elle se mit à pleurer.

On s'approchait d'elle. Un garçon s'exclama:

- Sacristi ! est peut-être malade...

- Voyons donc ! Est soûle. A l'a vomi, ça pue ! répondit la petite amie.

- T'es sûre ? Tout d'un coup qu'est blessée ?

- Si tu y parles, moé j'm'en vas. Des pactées, moé j'm'en occupe pas.

- Sacrement ! T'é ben à pic à soir !

- Tu veux faire le smart parce qu'a l'a une belle robe ! T'é même pas capable de t'occuper de moé comme y faut.

- T'é une maudite jalouse !

- Lâche cette ma chère de la haute ville. Tu y voés ben la fraise, a attend un gars su l'banc.

- Tabarnacle ! Farme-toé !

- Pauve gnochon ! Vous êtes tous pareils ! Un p'tit cul, des belles fesses, pis vous êtes prêts à toute.

- Okay ! Fâche-toé pas.

- Ben, viens-t'en !

Le couple s'éloigna.

Rarement avait-elle entendu un langage aussi grossier.

- Tout m'arrive ce soir ! grogna-t-elle.

Son coeur battait si fort qu'elle avait peine à respirer. Une masse dans la poitrine lui frappait les côtes. Elle était dehors, au vu d'inconnus, des minables qui l'avaient prise pour une traînée.

Elle frissonnait. Recroquevillée, elle ne bougeait pas. Elle paralysait sous le choc d'une découverte qui lui martelait le corps et la tête:

- Laurent est homosexuel ! Laurent est homosexuel !

Elle aurait crié, hurlé:

- C'est pas vrai ! C'est pas possible !

Mais son bon sens la tenait plaquée au banc et la forçait à encaisser la réalité, celle qu'elle avait vue, foudroyante mais inéluctable.

Incapable de se relever, elle restait sur ce banc. Elle sortit de sa poche un mouchoir pour essuyer ses larmes. Quand il fut complètement mouillé, elle se servit de sa jupe. Elle ne bougeait pas car debout il lui faudrait prendre une décision: aller à la maison ou quelque part. Chez sa soeur ? Chez Marthe ? Et Doris qui était à Montréal... Comment dire à l'une d'elles ce qu'elle venait de voir ? Impossible. Qui la croirait ? Si on la prenait pour une hallucinée ?

La fraîcheur de la nuit la poussait à partir. Le froid la gagnait des pieds à la tête. Il lui fallait trouver refuge au chaud. Avec difficulté, elle se leva. Titubante, elle se frappa au coin du banc au moment où elle le contournait. La main sur la hanche douloureuse, elle se

tourna vers sa rue. Comme un automate, elle se dirigea droit devant elle, traversa le chemin Sainte-Foy en route vers son destin.

Très lentement, elle marchait, courbée, brisée, anéantie. Un instant, elle protestait dans son âme qu'il n'était pas possible que cela lui arrive. Deux secondes plus tard, la honte commençait à l'envahir et à la torturer. Des questions bombardaient son esprit:

- Si quelqu'un d'autre savait ? Si ce n'était qu'un mauvais rêve ? Somme toute, elle était bien éveillée quand elle les avait vus. Si Laurent l'attendait pour la prévenir que son devoir était d'oublier ce qu'elle avait vu, ou qu'il partait avec Christophe ?

Les si et les ou battaient ses tempes. Son cerveau allait éclater.

La rue lui sembla très longue à parcourir. La suivait de près une puissance qui menaçait de la rattraper et de prendre contrôle de son esprit. Reprenait la ronde des interrogations:

- La folie pouvait-elle avoir fait commettre à son mari un acte que déjà lui reprochait sa conscience ? Était-ce la puissance mystérieuse qui la suivait et lui soufflait à l'oreille toutes ces idées ?

Pourtant, elle les avait bien vus. Tout d'un coup, elle se retrouvait devant son mari devenu homosexuel. C'était l'inconnu, l'obscur, le caché qu'elle venait d'apercevoir en lui. Toujours, elle avait cru qu'il était un parangon de vertu, un modèle de raison.

Quand elle fut devant la porte, elle ouvrit son sac à main pour prendre ses clés, elles n'y étaient pas. La panique s'empara d'elle. Ses mains tremblaient. Elle ne pensait même pas à sonner. Immobile, elle se demandait:

- Où vais-je passer la nuit ?

Elle restait dans l'attente d'une inspiration qui ne venait pas.

Tout d'un coup, elle n'était plus dans sa ville, ne connaissait plus personne. L'amnésie totale...

Par habitude, elle mit la main dans sa poche droite, pas de clés !

Alors augmentèrent ses pleurs qu'elle essuyait du revers de la main. Elle chercha un mouchoir dans son autre poche. Enfin les clés, elles étaient dans celle de gauche.

Après avoir fermé la porte, elle attendit quelques instants pour écouter si un bruit allait lui confirmer leur présence. Aucun. Elle mit le pied à l'intérieur et avança. Exténuée, elle s'écroula sur le fauteuil le plus proche.

La chatte vint l'y rejoindre et se lova sur ses genoux. Son corps chaud et soyeux la réchauffait. Par moments, l'animal la regardait de ses yeux jaunes, fixes et soupçonneux.

- Que vais-je devenir ? Si j'avais une rivale, je pourrais lui faire concurrence. Par contre, comment lutter contre un homme ? se demandait-elle maintenant.

Pour la première fois de sa vie, le silence la plongeait dans l'absence d'un futur. Sans Laurent, elle n'avait plus d'avenir. Mieux aurait valu la mort.

Petit à petit, le vide s'étendait autour d'elle. Cléopâtre ne ronronnait pas. Au contraire, elle ne s'abandonnait pas, donc elle était inquiète. Un mal rôdait et elle le sentait. Au garde-à-vous, Solange restait ancrée au fauteuil.

Il lui fallut du temps pour réaliser qu'ils étaient probablement partis.

À la vérité, elle n'avait pas le courage d'aller vérifier. Revoir sa chambre et son lit profanés, non, non et non !

- Et s'ils l'attendaient en haut, imperturbables, chacun dans son lit ? S'ils faisaient semblant d'avoir dormi séparément ? S'ils allaient tenter de lui faire croire qu'elle avait méchamment tramé ce drame ?

Encore la démenche qui s'approchait ! Il ne fallait pas y céder. Elle les avait trop bien vus !

Monter devenait impératif.

- Je suis dans un tel état... se dit-elle.

Elle avait besoin de se laver et de se changer. Ils l'avaient éclaboussée et souillée de leur fornication.

Le lit avait été fait. Rien qu'à le voir, elle le trouvait dégoûtant. Elle ne s'en approcha pas. Jamais, elle ne pourrait s'y recoucher.

Elle sortit d'un tiroir une robe de nuit et alla prendre une douche.

Seuls des invités avaient occupé les trois chambres réservées à leurs enfants. Elle se dirigea vers la plus petite, celle à côté de la bibliothèque.

Au lever du soleil, épuisée, elle s'endormit. Cinq heures plus tard, elle se réveilla avec l'image de Laurent et de Christophe. Les yeux ouverts, elle fut assaillie par des questions pour lesquelles elle ne trouvait pas de réponses.

À l'épreuve, s'ajoutait la réalisation de son ignorance au sujet des déviations sexuelles. Aussitôt, elle voyait de l'ambiguïté et de la noirceur en Laurent. Son prince n'était plus si charmant, il était plutôt celui des ténèbres.

Alors en un éclair, ses belles certitudes sur leur grand amour volèrent en éclats. Aussi forte et glorieuse se sentait-elle le jour de son mariage, aussi brisée et impuissante se retrouvait-elle maintenant.

Tard dans la matinée, elle étendit la main sur la place vide. Son absence avait laissé les draps froids. Pendant son sommeil, elle en avait pris conscience et s'était éveillée quelquefois. Déjà, lui manquait sa chaleur, ses mouvements d'homme, son bras qui la cherchait et la ramenait à lui, sa respiration, leur entremêlement.

La lumière du dehors passait à travers les stores. Elle constata que l'avant-midi tirait à sa fin par la position des rayons de soleil qui filtraient dans la chambre. Déjà, il irradiait la fenêtre qui donnait sur le côté de la maison.

Quand elle descendit, il faisait sombre dans le salon. Tout lui sembla du passé, un musée. Ces pièces et ces meubles avaient abrité un bonheur évanoui. Elle y avait vécu sous la coupole d'un mensonge abominable.

Les toiles étaient toujours baissées. À l'instant qu'elle les ouvrit, un soleil rutilant illumina l'intérieur. Elle regarda sa montre: onze heures.

Dehors, un vieux couple marchait tranquillement, bras dessus bras dessous. Elle s'éloigna de la fenêtre.

Lorsqu'elle se retourna pour aller à la cuisine, elle vit qu'ils avaient laissé un cendrier plein de mégots. Leur odeur lui souleva le coeur. Dans un mouvement de rage, elle s'en empara et le vida dans la poubelle. Elle se lava les mains.

Soudain, retentit le téléphone. Elle hésita à répondre. Si c'était Laurent... D'une main irrésolue, elle saisit le combiné. À sa grande surprise, elle reconnut immédiatement la voix et l'accent de Klaus dès qu'il prononça son prénom. C'était leur ami allemand à Paris. De temps en temps, il téléphonait. Il lui demanda de ses nouvelles.

- Bien, et toi ? répondit-elle.

- Très bien, spécialement aujourd'hui que je remplis ma promesse, celle d'aller vous visiter à Québec, dit-il d'un ton joyeux.

Il s'enquit de Laurent. Elle répondit qu'il allait bien.

Comme d'habitude, elle lui demanda:

- Où es-tu ?

- Au Château Frontenac.

- Pas vrai ! Depuis quand ?
- Depuis hier soir. À Montréal, j'ai pris l'autocar de huit heures. Tu es occupée aujourd'hui ?
- Pas du tout. Je vais te chercher. Tu restes quelques jours, au moins ?
- Certainement, pour vous voir.
- Et de Québec, où vas-tu ?
- À Toronto.
- Pour y donner un concert ?
- Non, enseigner. Alors, tu es toujours prête à me faire visiter ta chère ville ?
- Je te rejoins dans une demi-heure.

Sans réfléchir, elle avait sauté sur cette chance de partir. De toute façon, elle n'aurait pas passé la journée enfermée dans cette maison qui sentait leur coït. Pour l'instant, la fuite était le baume à sa portée.

Elle remonta à leur chambre, choisit un pantalon et une blouse beiges qu'elle enfila en quelques minutes. Contrairement à son habitude, elle se maquilla afin de dissimuler ses paupières enflées et rougies. Elle mit du fard sur ses joues et ses lèvres pour cacher sa pâleur. Des lunettes de soleil noires devraient compléter le masque. Enfin prête, elle descendit.

Ses deux valises étaient restées à l'entrée. L'une était remplie des vêtements neufs et d'autres portés à New York. L'autre, la plus petite, contenait son linge propre pour la fin du voyage. Elle l'ouvrit et y jeta sa trousse de toilette. Le soir, il ferait frisquet, alors elle saisit son blazer laissé sur le dos d'un fauteuil. Une pulsion indomptable la poussait à fuir les lieux. Il lui semblait impossible de rester une autre nuit chez elle.

Conduire était un acte périlleux dans son état. Elle se suggestionnait pour avoir, tout à l'heure, une attitude normale devant Klaus:

- Il faut lui montrer du calme car il ne doit rien deviner, se répétait-elle.

Arrivée au château, elle le vit qui l'attendait dehors. Il regardait la Place d'Armes quand elle s'arrêta. Dès qu'il fut monté, ils se turent pendant un moment trop heureux de se retrouver. Elle ne retirait pas sa main de la sienne qu'il serrait avec affection. Il l'embrassa sur les joues deux fois, à leur manière d'antan. Encore, sa lourde mèche de cheveux blonds tombait sur ses yeux clairs. Dès qu'il fixa ses yeux derrière ses verres teintés, elle détourna la tête.

Sans perdre de temps, elle descendit la rue du Fort, tourna sur Buade pour prendre la rue Sainte-Anne. Elle trouverait bien un stationnement dans l'une des rues perpendiculaires au Chemin Saint-Louis.

- Je vois le fleuve de ma chambre. Tu avais raison de m'en parler avec fierté, dit-il plein de gaieté.

- Ton Rhin n'est pas mal non plus.

- Celui-là aussi fait rêver.

- Le Saint-Laurent a porté tous les espoirs des explorateurs, des fondateurs et des premiers colons.

- Tu te souviens de nos conversations devant la Seine ?

- Elles finissaient toujours par des souvenirs nostalgiques de nos pays réciproques.

- Ou de concerts inoubliables.

Il remarqua qu'elle conduisait nerveusement, les doigts crispés sur le volant. De plus, elle gardait ses lunettes alors que le soleil ne les aveuglait pas. Elle faillit brûler un feu rouge. Alors, il se mit à l'observer plus attentivement.

- J'ai déjà visité les rues autour du château, dit-il.

- Tu es toujours matinal !

- Et toi, jamais avant neuf heures ?

- Quelle mémoire !

Elle arrêta et se gara.

Ils marchaient vers le chemin Saint-Louis. Elle lui proposa d'aller en direction de la Citadelle après avoir passé la porte et vu le Parlement.

- Je te suis, tu es le guide, répondit-il.

Ils échangèrent des nouvelles de connaissances et d'amis communs avec qui Solange correspondait. Lui les voyait lors de ses concerts en Europe et aux États-Unis.

Tandis que Klaus devenait plus volubile à l'évocation de ses récitals, elle se taisait. Comme lui, elle ne pouvait pas parler de rencontres avec des chefs d'orchestre et des virtuoses.

Il prenait son bras pour traverser les rues et lui jetait des coups d'oeil. Rien de spontané chez elle. Il était évident qu'elle s'efforçait de soutenir la conversation.

- C'est joli. Il doit être plaisant de vivre ici, dit-il d'une voix douce.

- On y est bien.

Son intonation neutre le surprit. Il avait peine à croire qu'elle était la Solange qui, à Paris, lui parlait avec enthousiasme de sa ville natale.

Il lui sembla qu'elle avait la gorge serrée. À peine, pouvait-elle causer. De surcroît, elle ralentissait le pas. Il raccourcissait le sien pour retenir son allure.

Elle sentait ce regard discret qui, par intermittence, se posait sur son visage. Ses lunettes noires ne la protégeaient pas tellement car l'attention de son ami l'interrogeait, sa sensibilité la fouillait.

Sa dernière réponse avait sonné faux à ses propres oreilles. Elle aurait dû lui dire: quand on est heureux, c'est agréable de vivre ici ou ailleurs. Lorsqu'on est aimé, il fait bon respirer partout. Du reste, ces paroles lui auraient fait trop mal pour les prononcer.

Le vertige la reprit. Elle s'appuya au bras de Klaus.

- Tu es souffrante ?
- Non, seulement un peu de fatigue.
- Retournons à la voiture, dit-il d'un ton ferme.

En route, ils passaient devant des restaurants pleins de clients. Les touristes déambulaient, leurs appareils en bandoulière. Sans un mot, il la soutenait. Rendus à la Coccinelle, il lui offrit de conduire. Elle accepta. Il l'aida à monter.

Quelques minutes plus tard, ils étaient au Château Frontenac. Ils allèrent au restaurant où elle choisit une table au fond dans la pénombre. Cet endroit, elle le connaissait pour y être souvent venue. Son aspect vieillot et victorien lui rappelait des cafés londoniens. Elle prit la chaise face au mur.

Assise devant lui, elle ne pouvait pas échapper à son regard.

- Tu veux une bière ? lui demanda-t-il.
- Oui.
- Deux bières, ordonna-t-il au garçon qui finissait de mettre le couvert sur la table d'à côté.

Pourtant, elle avait cru qu'avec de la volonté elle cacherait sa détresse. Pour lui dire la vérité, elle enleva ses lunettes.

Il eut un mouvement de surprise puis s'appuya au dos de la chaise.

Ils restèrent silencieux.

Un long instant qui n'en finissait pas.

- Laurent ? demanda-t-il.

Elle fit un signe de tête qui lui en dit assez pour qu'il réplique:

- J'ai été marié à Hambourg. Elle était une passion à l'égal de la musique. Pour mon malheur, elle tomba amoureuse de mon frère pour qui elle me largua. À la suite de quoi, j'ai quitté l'Allemagne pour le pays de ma mère.

- Ah ! Moi qui te croyais célibataire endurci... tout à la musique...
- Sans elle, j'aurais pris plus de temps à guérir.

Elle remit ses lunettes noires. Le garçon apportait les bocks. Ils se turent.

Sa visite à Québec devait l'enchanter. Pour cela, pas question de lui confier tout son déboire amoureux.

En silence, Klaus buvait sa bière. Déjà, elle s'efforçait de ravalier sa peine. Elle prit quelques gorgées. Pour éviter de la fixer, il sortit un guide et regarda le tracé des murs de la ville.

- La seule ville fortifiée en Amérique, constata-t-il.

Elle approuva de la tête. Tandis qu'il le feuilletait, elle lutta pour vaincre la montée de révolte qui l'étouffait. Soudain, sauta le bouchon et elle ne put retenir l'aveu:

- Il a un amant, lança-t-elle.

Il ne montra pas de surprise.

- Tu veux le laisser ?

- Je ne sais pas. Cette découverte est trop récente. Hier.

- Tu n'as pas à me tenir compagnie !

- Au contraire, je ne veux pas retourner à la maison. Ma première réaction a été la fuite.

Sa voix avait vibré. Des larmes coulèrent sous les lunettes. Elle les essuya de l'index.

- Où iras-tu ?

- Là où tu veux. Je n'ai qu'une envie: décamper.

Elle repoussa son bock de bière.

- Je m'excuse. La senteur me retourne l'estomac.

- Hier soir, j'ai marché dans le Vieux-Québec pendant deux heures. J'y reviendrai.

Pour le moment, si nous allions à la campagne, dans une petite auberge tranquille, proposait-il.

- La Gaspésie ?

- Cette péninsule me semble offrir des vues merveilleuses sur la mer. Tu m'en as déjà parlé.

- Oui.

- Je n'ai qu'à aller chercher mes choses dans la chambre. Juste une valise de weekend.

- La mienne est dans l'auto.

- Je reviens après avoir payé la note.
- D'accord.

Elle appuya les coudes sur la table, le menton sur les deux mains. Dans la glace, elle le voyait de dos. Il marchait vers l'ascenseur et son port royal allait bien avec son physique d'Allemand aryen: grand, blond, yeux bleus, exactement tel que le veut le cliché. En revanche, il n'avait aucunement l'allure conservatrice. Il avait l'air d'un artiste avec ses cheveux qui descendaient sur le col de sa chemise. Il se démarquait des autres hommes qui les portaient très courts.

C'est à un concert qu'elle l'avait rencontré quelques semaines après leur arrivée à Paris. Assis à côté d'elle, il lui avait adressé la parole. À la fin, ils sortirent ensemble. Laurent l'attendait dans le hall. Elle le présenta à son mari. Klaus les invita à prendre un verre au café voisin.

Une amie américaine vint le rejoindre. Elle l'accompagnait souvent dans ses sorties. Ce soir-là, elle était à son cours de français. Ils sympathisèrent dès cette première rencontre et, en quelques semaines, ils devinrent des amis. À quatre, ils allaient écouter les musiciens noirs qui jouaient du jazz dans les boîtes. Jenny connaissait les meilleurs et où il donnaient leurs concerts.

Elle était amoureuse de Klaus. Lui se laissait gâter par cette divorcée un peu plus âgée que lui. Elle lui offrait des week-ends à la mer et l'amenait dîner chez des amis yankees en poste à Paris.

Jamais, elle n'allait oublier ces 14 juillet, passés avec eux, dans les bals populaires au son de l'accordéon.

Se déroulaient dans sa tête des images de leurs sorties, de ces heures légères d'insouciance et de surprises ménagées par Jenny qui s'ingéniait à rendre heureux son protégé.

Elle prit des leçons de piano du professeur de musique de Klaus. Celui-ci était l'étudiant le plus avancé. Elle n'aurait pas osé jouer en duo avec lui. Il lui arrivait d'aller à des concerts avec cet ami quand Laurent devait travailler le soir. Ce dernier l'encourageait à profiter de la vie musicale européenne. En retour, il invitait Klaus à dîner avec eux. Leur amitié ne se démentit pas pendant ces trois ans passés à Paris.

Perdue dans ses souvenirs, elle sursauta quand il s'approcha d'elle. Il déposa sa valise et s'assit pour finir sa bière.

- Nous avons quatre jours pour nous, dit-il. Qu'il fait bon d'être avec toi ! Après votre départ, Paris a été vide pendant longtemps.

- Mais Jenny s'occupait de toi.
- Baste ! Trop !
- Elle t'aimait !
- Fichtre ! j'avais toujours ma femme dans la peau !

Soudain, ses yeux luisants d'azur brillèrent.

- J'en suis tout à fait guéri, confia-t-il avec un sourire de victoire.

Il envoya en arrière sa mèche dorée. Elle revit son front large qui surplombait son nez busqué et sa mâchoire volontaire.

- On y va ! dit-il.

Elle lui avait cédé le volant, trop nerveuse pour le tenir d'une main ferme. Il conduisait le plus vite possible, aucunement fâché de quitter la ville pour la mer. Homme des grandes capitales, Québec lui semblait un village. Il espérait seulement que Toronto soit un peu moins provincial. Heureusement qu'il irait passer des jours de congé à New York, le grand centre des arts de l'Amérique. Ainsi pensait-il quand il traversait le pont de Québec.

Ces jours à l'air salin étaient bienvenus. Il avait l'intention de rouler assez longtemps si Solange pouvait tenir le coup. Déjà, la côte s'annonçait intéressante avec ses villages pittoresques tels que décrits dans son guide. Et peu lui importait ces bourgs quand enfin il partait avec elle. Si seulement elle avait été moins triste et silencieuse... Maintenant, elle était si différente de la jeune femme radieuse de bonheur dont il avait gardé l'image.

À ce moment, elle voulait arrêter de penser. Elle s'efforçait de regarder défiler les églises, les couvents, les collèges, les presbytères tellement imposants parmi les maisons basses et pauvres des paysans. Un seul souhait lui venait à l'esprit: que les images des arbres, des vaches, des champs, des clôtures, des amoncellements de cailloux sur le bord de la route gomme celle de Laurent et Christophe, couple diabolique.

Après un arrêt pour se dégourdir les jambes et manger, ils prirent leurs chambres dans un petit hôtel, face à la mer. Elle se sentit épuisée de fatigue et s'endormit sans somnifère. Cependant, contrairement à son habitude, elle s'éveilla avec le lever du soleil. Quand elle descendit à la salle à manger, Klaus était déjà en train de lire à une table.

Le midi, ils arrivèrent à Percé. Ils choisirent une pension d'où ils voyaient le fameux Rocher percé. Après le petit-déjeuner, ils marchèrent sur la rive. Klaus avait apporté un bouquin. Il lui confia chercher un sens à la vie dans ses lectures. Enfant pendant la guerre, il avait vu trop d'atrocités pour croire en un Dieu de bonté.

Le reste de la journée, il lui lut des passages de la pièce de Camus: *Caligula*. Il lui en expliquait le sens:

- Dans sa révolte contre son destin, le prince Caligula commet l'erreur de nier les hommes. Tenter de les détruire, c'est s'anéantir. Obsédé d'impossible, Caligula tente d'exercer une forme de liberté qui, à la fin, le laisse « à rien », comme il dit dans la dernière scène.

- Quoi qu'il arrive, il faut éviter de s'isoler des autres et ne pas laisser la haine prendre le dessus ? demanda-t-elle.

- Si le bonheur doit être partagé, tout autant le malheur.

- Sinon ?

- Caligula finit dans un rire de fou.

Entre deux lectures, ils s'attardèrent sur les quais pour causer avec des pêcheurs et quelques touristes.

Il semblait à Solange qu'elle était devenue une fugitive, amie d'un citoyen du monde, lui-même évadé de l'amour déçu. Ce qui l'avait sauvé avait été le partage avec les autres de son autre passion, la musique. Ainsi, ne s'était-il pas durci dans le ressentiment. Elle se demandait si elle avait assez de qualités pour dépasser son indignation. Ça lui paraissait aussi difficile que vouloir atteindre la lune.

- Pourrai-je, un jour, aimer un autre homme ? Klaus avait sûrement été intime avec d'autres femmes après la sienne. Comment avait-il réussi à se détacher de l'infidèle ? Je dois affronter l'inconnu à l'extérieur et à l'intérieur de moi-même, pensait-elle.

Klaus savait que s'évaporerait d'elle l'odeur du corps de Laurent, la sensation de sa peau sur la sienne, son besoin de lui seul. Longtemps à Paris, il avait été prisonnier du désir charnel de sa femme. Au début, il la retenait en lui. Le temps en fit une buée qui retourna lentement dans l'atmosphère. Aujourd'hui, il ne pensait plus à celle qu'il avait tant aimée.

Or, il ne pouvait que l'accompagner dans son évasion. Il se gardait de l'approcher physiquement. Jamais il n'aurait servi à la vengeance d'une amoureuse trompée. La compassion prenait doucement la place du désir sensuel tant elle lui semblait fragile comme du cristal.

La sensibilité de cet artiste rendait son dialogue prudent. Il était hésitant quand il s'agissait de parler d'autre chose que de la musique. Souvent il s'arrêtait, puis reprenait. Il formulait son opinion avec retenue, comme s'il reculait devant sa propre pensée. Après une pause, il complétait son idée. Sa force, sa sûreté, sa passion s'exprimaient au clavier. La

douceur et la tendresse dans son jeu au piano avaient convaincu Solange qu'il cachait son romantisme.

Ces heures avec lui lui permirent de découvrir qu'il avait beaucoup lu et étudié. Il parlait couramment l'anglais, l'espagnol, l'italien et le français. L'histoire de la musique n'avait pas de secrets pour lui. Celle des humains non plus, car il s'intéressait à eux depuis fort longtemps.

Quand elle lui raconta son retour de New York, il resta imperturbable. À sa grande surprise, il n'en était pas étonné.

- Une fois, lui dit-il, Laurent m'avait regardé dans les yeux, comme font les homosexuels qui draguent. Je n'avais pas répondu à ce que j'avais cru, sur le moment, une avance. Je n'en tins pas compte car il ne recommença pas. Si je t'en avais parlé, il aurait nié et tu l'aurais cru.

- Tu as raison, j'avais une foi aveugle en lui.

- Surtout, ne te sens pas responsable de sa conduite.

Le soir après dîner, il la ramenait à sa chambre vers neuf heures, lui souhaitait le bonsoir et disparaissait sans dire où il allait. Le lendemain matin, il gardait silence sur la fin de sa soirée. Tel il était à Paris, mystérieux, sobre de paroles, discret.

Le temps clair rendait leur séjour agréable. Le soleil et la mer créaient une lumière brillante. Des éclats argentés de ciel et d'eau sautaient joyeusement sur les vagues et le soir, au réchauffement de la terre, ils montaient rejoindre les étoiles.

- Etre un feu follet ou une luciole pour m'envoler et me perdre dans le scintillement de l'infini, pensait-elle.

Après avoir conduit Klaus à la gare, elle rentra chez elle. À l'étage, elle trouva Laurent en train de travailler dans son bureau. Il resta silencieux, penché sur son dossier. Elle passa devant sa porte ouverte sans le saluer. S'il souhaitait qu'elle parle la première, qu'elle lui fasse une scène, il resterait sur son appétit. Pour le confondre, elle se dirigea vers leur chambre.

Elle ne croyait plus qu'il avait cédé à Christophe, pas depuis que Klaus l'avait mise au courant de sa tentative auprès de lui. D'un mouvement vif, elle vida sa valise dans le panier d'osier du linge à laver.

- Lui demander des explications ? Attendre des excuses ? Perdre sa dignité à quémander une réconciliation sous couvert de compréhension ? Sortir de ses gonds et le traiter de salaud, d'ordure, de pharisien ? Elle n'était pas prête à lui tenir ce discours mal embouché, ni à écouter ses menteries. Ainsi, monologuait-elle intérieurement.

Ce silence de tombeau lui rappela le lendemain de l'enterrement de sa mère. Ce jour-là, elle avait éprouvé une impuissance semblable. Cette fois-ci, la mort avait passé dans sa maison mais sans prévenir de son arrivée. Le coup avait porté si fort qu'elle se sentait morte au-dedans.

- Dans des circonstances semblables, Klaus était parti pour éviter plus de souffrances, se dit-elle. Alors mes actes devront être plus éloquents que mes paroles.

À peine quelques minutes plus tard, elle avait du mal à réprimer sa colère. Elle se mordait les lèvres pour ne rien lui crier. Il fallait écourter ce supplice. Elle se dépêcha à attraper des vêtements et sortit de leur chambre avec un sac si plein que la fermeture éclair était grande ouverte.

D'un ton glacial, elle lui annonça qu'elle partait pour le chalet avec Thérèse. Il ne répondit pas.

Elle avait fait croire à sa bonne qu'ils avaient fait le voeu de silence pour que Dieu les exauce et leur donne un enfant.

- Le Seigneur va vous l'accorder, lui avait-elle répondu avec un sourire naïf.

Ainsi mentait-elle pour se protéger des commérages de Clara, de Lorette et des servantes des voisins. Pour la convaincre, elle avait même ajouté qu'elle avait besoin de repos après tant de déceptions accumulées.

- L'air d'la campagne va vous'r'monter, avait dit Thérèse, sans l'ombre d'un doute sur le visage.

- En être réduite à utiliser toutes ces bondieuseries comme subterfuge pour ne pas la perdre. Si elle découvrait l'homosexualité de Laurent, elle le verrait comme un possédé du Diable. Elle en aurait peur et finirait par partir, pensa-t-elle.

À la peur du scandale, s'ajoutaient des sentiments contraires qui la harcelaient. Elle aimait toujours son mari et lui en voulait.

Au chalet, elle se réveillait avec le même spectacle devant les yeux, lui avec Christophe en pleine copulation. C'était une image obsédante.

- Elle me poursuit dans mon sommeil puisque je me réveille avec, conclut-elle.

Elle n'en parla pas à sa famille de crainte de discréditer son époux.

Le quitter ? La séparation était impensable. Elle serait pointée du doigt. Les parents ne l'accepteraient pas. Elle-même se rebiffait à l'idée de le laisser.

Petit à petit, elle réalisait qu'elle était imbue de l'opinion de tous alors qu'elle se croyait de la classe évoluée. Elle se voyait l'épouse d'un taré, comme les autres la considéreraient. Quelque part, dans son cerveau comme dans les leurs, était inscrite la condamnation de l'homosexualité du *Lévitique*. Yahweh avait dit à Moïse: « *Si un homme couche avec un homme comme on fait avec une femme, ils ont fait tous deux une chose abominable, ils seront punis de mort: leur sang est sur eux.* »

Maintenant, elle comprenait à quel point elle était de cette société. Riches ou pauvres, ignares ou lettrés, tous avaient la même compréhension des enseignements judéo-chrétiens. Cependant, à force d'y réfléchir, elle perçut qu'ils permettaient une remise en question constante qui pouvait devenir un levier de perfectionnement. Elle devrait s'en servir pour lutter et vivre. Lui restait-il assez de force ?

À son retour, Doris avait appelé en vain. Ce fut Clara qui l'informa de la retraite de son amie:

- Thérèse a commencé sa neuvaine pour eux. A m'a d'mandé d'en faire une. J'vas dire une prière trois fois par jour.

- Laquelle ? demanda Doris.

- *Je crie vers toé, mon Dieu, car tu m'exauces toujours. Tends l'oreille pour écouter ma prière. Protège-moé comme la prunelle de tes yeux. À l'ombre de tes ailes abrite-moé, Seigneur. Ma cause est juste, Seigneur, écoute-moé.*

- Et c'est pour quoi cette supplique ?

- Ben, c'est pour que Solange ait son p'tit. Thérèse a mis sa statue de Saint-Joseph la tête en bas, en face du lac. Ça va sûrement l'aider.

- Et Michabazo ? As-tu oublié les puissances algonquines ?

- Pardi, non ! J'manquerai pas d'y parler quand je vas regarder la lune.

- C'est bien. Avec votre aide, Solange finira par devenir enceinte. Thérèse est à la maison ?

- Non, au chalet avec Solange. La pau'e p'tite fait une retraite de silence, loin de son homme, comme sacrifice pour devenir mère.

- Je ne rentrerai pas pour souper.

Doris partit sur-le-champ rejoindre son amie. Immédiatement, elle avait compris que quelque chose n'allait pas.

- C'est certainement grave pour qu'elle se terre ainsi. Elle ne m'a pas téléphoné depuis son retour, se dit-elle.

Quand elle arriva au chalet, elle vit Solange assise sur le quai. Celle-ci se leva au bruit du moteur et alla à la rencontre de Doris. Cette dernière remarqua immédiatement la démarche lente de son amie, la tête moins relevée que d'habitude.

- Si elle a perdu l'air fier des Fortier, c'est plus grave que je ne le croyais. Elle n'est pas ici pour se reposer, conclut-elle en fermant la portière.

Thérèse sortit du chalet pour voir qui était arrivé. Elle sourit, salua de la main Doris et retourna à l'intérieur.

Elles se firent la bise. De côté, Doris vit les yeux de Solange à travers ses lunettes noires. Il lui sembla qu'elle avait pleuré.

- Tu veux un jus, un verre d'eau ? demanda Solange.

- Plus tard, merci.

- Allons au bout du quai, nous y serons plus tranquilles, proposa Solange.

- Tu n'es pas malade, j'espère ?

- Non, mais c'est pire.

Le soleil était chaud. Les feuilles des arbres d'un vert tendre de commencement d'été bruissaient sous la brise. Des pissenlits tachaient de jaune le gazon. Les oiseaux mâles courtoisaient leurs femelles de chants amoureux.

Assises, les deux femmes gardaient silence. Doris avait l'impression qu'une nouvelle mortelle planait dans l'air joyeux de juin.

Elle entendait le rire démoniaque de Gigri, tel que décrit par sa grand-mère. Cette Indienne qui lui avait appris à considérer les animaux, les plantes, le vent, la pluie, les cours d'eau, les astres comme des dieux vivants. Alors, petite, elle ne comprenait pas que ces divinités de mamie n'étaient pas dans le catéchisme que les religieuses l'obligeaient à apprendre par coeur. Ces épouses du Christ, prétendaient-elles, lui décrivaient trois personnes en Dieu qu'elles appelaient Trinité. Ce Dieu unique avait envoyé l'une d'elles, son Fils, à la flagellation et à la croix. Alors dès l'enfance, ce créateur du ciel et de la terre lui parut insensible.

Très jeune, quand elle sentait planer l'orage autour d'elle, elle se réfugiait dans l'univers spirituel de dieux plus ou moins bons comme les humains. De son côté, Solange s'élevait dans un monde spirituel où régnait une seule présence divine. Et sur terre, elle avait le choix entre le bien ou le mal.

Doris sentait qu'elle allait apprendre quelque chose de grave. Elle regardait les arbres et, mentalement, puisait de la force dans leur sève. L'énergie végétale qui montait dans leurs branches était dans chaque brin d'herbe qui touchait ses pieds. Elle s'en laissait imprégner.

Son amie allait l'informer d'une nouvelle bouleversante. Ses traits tirés et son teint blafard l'en avertissaient. Elle se préparait à entendre le pire. Immobile, elle attendait. Toutefois, Solange hésitait à se confier. Le silence devenait lourd et oppressant.

Les farfadets et les gnomes de son enfance soufflaient à l'oreille de Doris qu'ils allaient continuer à s'amuser même si elle devenait malheureuse. Elle voulait que cessent ces minutes d'attente désagréable. Avec hésitation, elle demanda:

- Lui aussi t'a trahie ?

Solange resta interdite face à cette intuition mystérieuse. Cette femme sentait tout par les pores de sa peau.

- Comment le sais-tu ?

- J'ai dit trahi pour t'épargner le mot maîtresse.

Solange chuchota:

- Il est homosexuel.

Elle enleva ses lunettes pour essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues.

Une longue pause suivit.

Le regard vigilant, les bras croisés, Doris croisa celui de son amie.

- Je n'en suis pas surprise, dit-elle lentement, comme si elle pensait à chaque mot de sa phrase.

- Pourquoi ? demanda Solange d'une voix chevrotante.
- Sa froideur avec les femmes. À certains moments, il me rappelait des copains.
- Dont tu ne me parlais pas.
- Je ne me sentais pas le droit d'ergoter sur leur vie privée.
- Ah ! que le Diable les emporte en enfer ! proféra Solange.

Au dernier mot, sa voix avait cassé sous l'effet de l'émotion.

Doris avait entendu sa colère. Sans répliquer, elle l'observait. Nerveuse, du bout du pied, Solange poussait dans la terre un caillou pointu. Elle l'enfonçait par un mouvement rotatif. Qu'est-ce qui lui résistait ainsi ? Que voulait-elle enterrer ?

- Il te l'a dit ? demanda Doris.
- Non, je l'ai découvert par accident.
- Eh bien ! Récemment ?
- À mon retour de New York. Je les ai surpris dans notre lit.
- Tu connaissais le gars ?
- Or ça ! oui !

Elle hésitait à lui dévoiler son nom. Quel coup elle allait lui asséner ! Doris poussa un profond soupir d'impatience. Le mystère dont Solange entourait l'événement commençait à l'énerver. Son irascibilité explosa :

- Pour l'amour du ciel, vide ton sac ! On dirait que tu vas étouffer !
- C'est Christophe !

Furieuse, Doris bondit de sa chaise. Elle fit quelques pas puis revint s'asseoir. Brusquement, elle s'exclama :

- Ah ! Non, c'est trop ! Oh ! la la ! Ils nous mettent dans un beau pétrin ces deux-là ! Surtout toi ! Ils font ça depuis longtemps ?

- Je ne sais pas. Tu étais au courant pour ton frère ?
- Seulement des doutes... Tu as parlé à Laurent ?
- Il est muet comme une carpe. Je me garde de le tancer. Quelle serait sa réaction ?
- Tu te fais petite et tu t'enterres comme le caillou que tu viens de faire disparaître

sous ton pied !

- J'ai peur de lui jeter les pires insultes.
- Toujours prudente... ou le coeur tendre...

- Puisqu'il faut le ménager, alors supposons que ce n'est qu'une expérience que Laurent a tentée, sans suite.

Des larmes roulaient de chaque côté du visage de Solange. L'eau clapotait sur le bois du quai comme des petits rires.

- C'est plus qu'un excès de libido... constata Doris avec un accent de tristesse dans la voix.

- Je vais en crever, murmura-t-elle.

Elle détourna la tête. Les feuilles oscillaient sous le vent doux et le lac tapotait gaiement la rive.

- À Paris, il avait fait de l'oeil à Klaus, balbutia Solange.

- On connaît l'autre quand on apprend ce qu'il tait, grogna Doris.

- Je croyais qu'il n'y avait pas de secret entre nous...

Excédée, Doris ne put retenir un sourire.

À la dernière phrase, Solange avait enlevé ses lunettes. Son regard terrifié et son teint livide donnèrent à Doris la mesure du choc de cette découverte. Par son geste qui balançait les lunettes en direction du lac, elle devina sa tentation.

- Reprends-toi, lui ordonna-t-elle.

- Comment ?

- Punis-le !

- Il mérite le pire châtement !

- Alors, ébouillante-lui le zizi quand il dort !

Solange rit à travers ses larmes.

- Parfois, des ajustements s'imposent entre l'amour idéal et l'amour humain, ajouta Doris d'un air vague.

- Comment a-t-il pu me faire ça ?

- Tu sais, moi, l'amour éternel... Je n'y crois pas.

- Ma foi ! je voudrais te ressembler pour moins souffrir.

- Comment peut-on être sûr d'un sentiment quand on ne sait pas exactement qui l'on est. Nos idées évoluent et physiquement on change d'année en année...

- Grand Dieu que tu n'es pas romantique !

- Tu te croyais capable d'un désespoir aussi violent ?

- Sûrement pas pour tuer ! Cependant, si j'avais eu un fusil en main, j'aurais tiré !

- Tu vois, un événement et s'envolent nos beaux principes de charité chrétienne !

Des doigts de la main, Solange essuyait les larmes qui coulaient sur ses joues.

Doris souhaitait qu'elle se console, qu'elle choisisse la vie avant tout, avant Laurent. Pour le moment, elle était l'oiseau que le chasseur vient d'atteindre, qui pique du bec vers la terre, blessé, seul.

- Où tombera-t-elle ? se demandait-elle.

Sa soeur d'élection avait été atteinte quand elle admirait le paysage en plein vol... Elle l'empêcherait de mourir au sol.

- Je ne savais pas que ma voisine aimait cette symphonie de Haydn, constata Solange à brûle-pourpoint .

- La musique garde son pouvoir d'oubli, pensa Doris un peu réconfortée.

- Tu pourrais dire laquelle ? lui demanda-t-elle aussitôt.

- Si je ne me trompe pas, c'est celle de la Reine, la 85. La préférée de Marie Antoinette. Une autre à qui on a coupé la tête.

- Mais pas tuée puisqu'elle est plus vivante que jamais. Elle hante toujours les esprits et les lieux.

- La *Romanze* va suivre.

Elles l'attendirent. Tout d'un coup les violons se mirent à chanter.

- L'influence de Mozart, précisa Solange.

- Seule une grande passion empêche une victime de sombrer dans une peine sans fond ni fin. N'abandonne jamais la musique, dit Doris. Moi, la peinture me soutient.

Solange fut surprise d'entendre cette confidence. Son travail la maintenait invincible au découragement. C'était la première fois qu'elle mentionnait une existence difficile.

- Tu veux venir chez moi ?

- Merci. Pour éviter tout scandale, je ne dois pas quitter le toit familial. Pour le moment, je veux réfléchir. Il faut me remettre d'aplomb et affronter l'adversité...

- Dans ton dos, il portait le masque de son mauvais jumeau, te dirait un Iroquois.

- Comment savoir qui est le vrai Laurent ?

- Il ne le sait peut-être pas lui-même...

- Tu le trouvais froid avec les femmes, m'as-tu dit ?

- Oui. Les hommes nous expriment chaleureusement leur plaisir d'être en notre présence, tandis que si les homosexuels sont gentils avec les femmes, ils ne dégagent pas d'enthousiasme pour notre compagnie. Tu devrais les voir déborder de contentement avec leurs amis !

Doris avait eu l'impression de faire mal à Solange car elle sembla se retirer en elle-même.

La musique de Haydn mêlée au clapotis de l'eau brouillait le lourd silence entre leurs brèves répliques.

- Je sais que je peux compter sur ta présence et ton écoute, dit Solange.
- Je serai à chaque courbe et à chaque tournant.

La musique s'était tue. Le lac jasait à leurs pieds. Une chaleur modérée les enveloppait d'une tiédeur soyeuse.

Solange avait prit la mesure des mots « courbe » et « tournant ». Elle percevait des lendemains tortueux mais pas encore de bifurcation.

- Laurent a téléphoné chaque soir. Il a la voix toute changée, finit-elle par confier.
- Et ça t'attendrit ! grommela Doris.

Sa réaction avait la vigueur de celle d'un félin qui sent un danger, prêt à bondir toutes griffes sorties.

- Pas tout à fait. Je ne sais pas quoi lui dire.
- S'il téléphone, c'est à lui de s'expliquer.
- Il attend au bout de la ligne que je parle.
- Tu ne vas pas l'aider ?
- Non, mais c'est pénible.
- Lui et Christophe doivent être dans leurs petits souliers.

- Laurent ne te semblait pas désirer les femmes ? reprit Solange, inquiète de son manque de discernement passé.

- Il m'apparaissait très réservé en comparaison de la plupart des hommes. Mariés, ils ont peine à se souvenir de leurs vœux de fidélité en compagnie d'une femme qui les attire. Tu ne les as pas regardés ?

- Je n'ai pas ton esprit d'observation.
- Plusieurs se cassent le cou pour suivre des yeux une belle fille qui les croise dans

la rue.

Solange sourit.

- Et les homosexuels, ils en font autant ?
- Eh ! que oui ! Assieds-toi à un restaurant et observe les hommes seuls. Si l'un d'eux est un homo, il regarde les beaux garçons avec un désir évident.

En dépit de cette nature splendide et riante, elles s'attardaient à des problèmes humains insolubles. Ainsi, gaspillaient-elles leur temps en tristes propos quand elle auraient pu jouir de tant de beauté, pensait Doris.

Des glycines odorantes déployaient leurs grappes de fleurs mauves. Leurs lianes entremêlées se nouaient au treillage en bois et dessinaient un mur de verdure autour de la pergola. Soudain un vent léger répandit leur essence parfumée.

Quelques secondes plus tard, Doris suivait le vol d'un jaseur des cèdres, chasseur d'insectes à la huppe fantasque sur un losange noir, aux ailes brunes et à la poitrine jaune. Perché, il devenait un solitaire qui épiait tout ce qui voltigeait au dessus de l'eau.

En cet instant, elle se sentit liée aux glycines et au jaseur. La berçait le clapotis du lac et la droguait l'arôme végétal. Les mouvements précis du chasseur sur la branche retenaient son attention. Elle éprouvait une sorte d'engourdissement quand elle communiquait ainsi avec la nature.

Avec un effort, elle revint à Solange qui voulait poursuivre la conversation:

- L'idée de l'homosexualité possible de Christophe te dérangeait ? poursuivit-elle tourmentée par le penchant de son mari.

- Non, seulement je trouvais ça dommage pour lui. S'il l'était, il ne pourrait pas s'épanouir dans une société qui le rejeterait.

Doris était ramenée à une autre réalité dans laquelle elle n'était pas à l'aise: celle de la complexité humaine et des émotions qu'elle cause. Elle préférait l'illustrer que de l'analyser.

- Je n'ai pas ta tolérance, fit Solange.

- Je ne suis que sa soeur, pas sa femme.

- Grand Dieu que je me sens mal dans ma peau maintenant !

- Laurent doit l'être tout autant. Il vient de dégringoler de son piédestal. À cette heure, il doit avoir terriblement peur de te perdre.

- Il a Christophe !

- Il veut les deux. Une femme à la maison et un homme au lit. Oh ! Pardonne-moi !

- Je croyais Laurent intègre.

- Et absolument bon, pur, vertueux, irréprochable, exemplaire. C'est ton désir, ton idéal, pas un homme en chair et en os !

- Tous les défauts que tu veux, mais pas celui-là !

- On ne choisit pas les siens, encore moins ceux des autres !

Thérèse arriva avec un plat de brioches dans une main et, de l'autre, une cafetière. Elle les déposa sur la table et retourna à la maison. Quelques secondes plus tard, elle revint avec les assiettes, les cuillères et les fourchettes. Elle remplit les deux tasses d'un café noir, aromatique et fumant.

- Mam'selle Doris, vous devez ben avoir un p'tit creux à l'estomac à l'heure qu'il est.

- C'est pas de refus, surtout le café.

La servante se retira.

Doris se leva et approcha de la table. Solange la suivit. Elles s'assirent. Tandis que Doris se servait, Solange ne touchait à rien.

- Tu ne veux pas manger ? lui demanda Doris.

- Je n'ai pas faim.

- Quand même ! Fais un effort pour m'accompagner. Mon frère et Laurent ne méritent pas que tu meures de faim !

- D'accord, si l'estomac veut bien collaborer.

- Tâche de te reprendre, sinon la faiblesse va s'emparer de toi. Il faut lutter.

- J'étouffe de colère ! Je voudrais me venger !

- Le temps m'a aidée à oublier mon premier amant.

- Je croyais que tu n'avais jamais eu de peine d'amour. Tu ne m'en as pas parlé.

- J'en ai eu comme tout le monde. Par contre, moi, je n'ai jamais cru à l'unique amour. J'attendais que ça passe. À la bonne heure ! je recommençais avec un autre !

- Et tu étais aussi heureuse que les fois précédentes ?

- Eh ! oui, un nouvel amour et on oublie le précédent !

Doris constatait que Solange grignotait seulement une brioche chaude. Dès qu'elle eut fini la sienne, elle lui proposa une promenade. Solange accepta.

Lors de leur retour, au moment où elles avançaient vers le chalet, elles entendirent Thérèse fredonner un cantique pendant qu'elle arrosait ses plantes:

*C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau.
À la Vierge chérie,
Disons un chant nouveau.
Ormons le sanctuaire,
De nos plus belles fleurs.
Offrons à notre Mère,
Et nos chants et nos coeurs.*

- Elle chante cela à l'année longue. Parfois, je voudrais être à sa place ! dit Solange.
- La foi est un don ! soutiennent les prêtres.

Doris s'attarda. Elle se leva, fit quelques pas, et s'assit sur le gazon pour dessiner les glycines. Solange ouvrit son livre, se pencha sur ses pages, le remit sur ses genoux. Dans la quatrième des *Cinq grandes odes* de Claudel, elle s'arrêta à cette phrase: « *Tu ne feras point de moi ce que tu veux, mais je chante et je danse !* » Elle le ferma. Longtemps elle médita sur cette déclaration de liberté, d'indépendance et de vie.

Elle l'ouvrit à nouveau. Arrivée à cette pensée: « *Celui qui fait beaucoup de bruit se fait entendre, mais l'esprit qui pense n'a pas de témoins* », elle posa le livre sur le bras de sa chaise. Elle observa Doris qui travaillait en silence. L'artiste incarnait cette réflexion dans la solitude.

Le temps était venu pour elle de trouver sa voie, de la chercher sans alerter tout son entourage. Naissait en elle une aspiration à la liberté de chanter, de danser, de penser, d'être elle-même.

Deux heures plus tard, Doris partit pour ne pas rencontrer Laurent qui, selon son pressentiment, allait venir rejoindre sa femme.

Il vint. Dès son arrivée, il offrit à Solange de dîner à l'extérieur.

Lorsqu'ils entrèrent à l'auberge du Mont Saint-Castin, plusieurs têtes se détournèrent pour les regarder. Que ce soit à l'église ou dans des endroits publics, ils sentaient avec vanité les regards admiratifs sur eux. Leur entrée ne passait jamais inaperçue. Cette fois-ci, elle eut l'impression qu'ils n'étaient qu'un simulacre de leur duo passé tandis que lui conservait la satisfaction d'être en compagnie de sa ravissante épouse.

Des estivants les saluèrent avec bonne humeur. Sans s'arrêter pour bavarder avec ces connaissances, ils leur rendirent gentiment le bonsoir et se dirigèrent vers une table de coin, près des fenêtres, isolée.

Ils mangaient en silence. Solange prit seulement quelques bouchées. Laurent vida son assiette.

De retour au chalet, il se retira dans l'une des chambres inoccupées. Elle vit le filet de lumière sous la porte s'éteindre vers neuf heures.

Dans la noirceur, elle scrutait son propre comportement avec lui, depuis le début de leur relation. Elle avait été trop spontanée, trop ardente, trop naïve. Son physique, sa prévenance et sa civilité l'avaient séduite. Elle aurait dû se rendre à l'évidence que son irritation n'était pas normale quand elle l'embrassait dans le cou ou lui mordillait le lobe de l'oreille. Les jeux amoureux l'agaçaient. Un autre homme aurait voulu plus et obtenu le contact prolongé de tout son corps. La sensualité et le plaisir érotique manquaient à ses relations avec elle.

Pour la première fois, elle regretta de ne pas avoir eu d'amants avant lui. Dans l'ignorance, elle lui avait donné sa vie.

Tard dans la nuit, elle prit un comprimé pour dormir.

Le lendemain matin, longtemps après son départ, elle trouva sur sa table de nuit une enveloppe scellée à son nom. L'épaisseur du contenu la surprit. Immédiatement, elle pensa à un volume qu'il lui aurait laissé. Or, pourquoi l'emballer ainsi ? Décidément, elle ne le comprenait plus.

Elle ouvrit l'enveloppe, trouva une lettre et un cahier. Elle ouvrit le message et lut:

Chère Solange,

Je ne peux pas partir ce matin sans te dévoiler ma souffrance et mes remords. Avant toute explication, je tiens à te montrer mon âme révélée dans ce journal. Je l'avais laissé dans un coffret à la banque. Puisse-t-il te convaincre de ma sincérité lors de notre mariage.

Si tu décides de te retirer de ma vie, je ne t'en voudrai pas. Je reconnais tout le mal que je t'ai fait. Tu pourras rester dans notre maison et je te soutiendrai financièrement. Ainsi, je n'ajouterai pas à tes malheurs. En retour, je te demande seulement de me garder un peu d'amitié.

J'ai un besoin physique que je satisfais mais c'est toi que j'aime.

Si tu peux me pardonner, je suis prêt à rester avec toi. Plusieurs femmes acceptent ce compromis pour leurs enfants. Ainsi, au moins, serait comblé ton désir de maternité. Si tel est ton souhait, alors essayons de rendre nos existences plus agréables par la présence d'un premier fils ou fille.

En revanche, si cet arrangement est inacceptable pour toi, il nous restera à vivre sous le même toit comme frère et soeur. Cela arrive plus souvent qu'on ne le pense. Pour mon malheur, tu pourrais choisir la séparation. Je ne mérite pas le droit de m'y opposer. Notre avenir est entre tes mains.

Je t'aimerai toujours.

Laurent

Solange regarda la couverture du cahier relié en cuir marron. Que lui réservait-il encore ? Le pire ? Avant, elle admirait sa diplomatie avec les gens, aujourd'hui, elle n'y voyait qu'habileté et manipulation. La plus grande dupe avait été, à sa honte, elle-même. Sa lettre lui prouvait à quel point il arrivait à ses fins en lui laissant croire qu'elle seule décidait.

Après quelques minutes d'hésitation, elle l'ouvrit. Les pages étaient lignées bleu. En tête de la première, il avait écrit: « Journal », puis sur la suivante: « Septembre 1952. »

Ses mains se mirent à trembler. Une deuxième fois, l'inattendu bousculerait sa vie. Prise de panique, elle referma le cahier. Au bout d'un instant, son coeur cognait et montait en elle une peur nouvelle: s'il ne l'avait épousée, sans le moindre amour, que pour cacher son homosexualité ?

Plutôt que de lire, elle fixa les yeux sur l'une des plantes posées sur l'appui de la fenêtre devant elle. C'était un simple lierre dont elle ne savait pas le nom. Ses longues tiges tombaient le long du mur mais luttaient pour s'approprier le soleil. Pour cela, elles se repliaient vers le haut et défiaient la gravité.

Aurait-elle leur force de se tenir debout, courageuse comme cette humble plante qui refusait l'ombre et la mort ?

Avant de commencer la lecture, elle se leva et alla s'asperger le visage d'eau froide. De retour de la salle de bain, elle s'allongea sur le lit, ferma les yeux et prit le journal. Le toucher lui donnait le sentiment de l'appivoiser.

Thérèse frappa à la porte. Elle lui apportait son petit déjeuner au lit. Ce matin-là, elle apprécia son air compatissant. Elle la salua avec plus d'attention. Reconnaisante, la servante lui sourit. Après avoir tiré les rideaux pour éclairer la chambre, elle se retira.

Sa bonne avait mis quelques branches de pembina sur le coin du plateau. Le pot de céramique lilas mettait en valeur les trois lobes vert pâle des feuilles, surmontées d'un bouquet de fleurs blanches. Cette attention la toucha.

Après quelques gorgées de café, elle repoussa sa tasse. À son côté, le cahier sur le lit l'attirait et la rebutait. Au bout d'un instant, elle s'en empara et commença à le lire.

Le 2

La plupart de mes amis et collègues vont convoler en justes noces. Je suis la foule. J'ai annoncé à mes parents mes fiançailles prochaines. Ils en sont très heureux car Solange leur plaît et « est de notre milieu », comme dit maman. Même si je partage la joie de ma fiancée, je ne peux m'empêcher de me sentir inquiet et un peu pris au piège. Je l'ai pourtant tendu.

Je suis comme tous ceux qui se plaignent d'être prisonniers de leurs emplois, de leurs femmes, de leurs enfants. Ils nous encouragent à rester célibataires. Toutefois, ils sont jaloux dès qu'on s'approche de leurs épouses. Ils nous surveillent comme si on allait les leur voler.

La liberté est une belle illusion, légère comme une plume. Elle nous glisse des mains et, séductrice, danse devant nous pour nous donner le désir de la reprendre.

Le 4

L'été s'achève dans des journées chaudes et un soleil qui pâlit. Nous avons fait une longue promenade. Elle semble si assurée que nous serons à jamais heureux. Sa beauté et sa fraîche personnalité m'attirent.

Quand je la quitte, j'ai l'impression de retourner au tombeau tant est sombre et triste notre « home, sweet home »: mère le livre à la main et toujours seule.

Le 7

Pluie. Nous sommes allés au cinéma. Son rire joyeux me rappelait celui de maman quand, enfant, j'assistais avec elle à des comédies. À nouveau, j'étais au septième ciel. Elle me redonne ce bien-être de jadis.

Le 10

Quelle sorte d'avocat serai-je, moi qui crois entendre ma voix quand j'écoute celle de Camus ? Comment concilier justice et absurdité ? Suis-je ce personnage décrit par lui ? Je me reconnais dans Don Juan qui réfléchit dans la cellule d'un monastère espagnol. Camus écrit que « s'il regarde quelque chose, ce ne sont pas les fantômes des amours enfuis, mais, peut-être, par une meurtrière brûlante, quelque plaine silencieuse d'Espagne, terre magnifique et sans âme où il se reconnaît. »

Le 13

Invitation à souper chez les parents de Solange. Je me sens bien dans sa famille. Quelle tablée de gens sains et joyeux ! Madeleine et son mari semblent heureux après deux ans de mariage. Elle a tellement l'air en confiance avec lui. Arriverai-je à donner le même bonheur à Solange ?

Le 17

Danse au Château Frontenac avec Claude et Suzanne. Solange croit que son frère n'est pas sérieux. Il change souvent de blonde. Tout d'un coup, j'ai senti le besoin de me sauver loin de tous ces couples. Comme si Solange avait deviné, elle se colla davantage à moi. Pour ne pas me perdre ?

Je la tins serrée pour puiser à sa force, à son désir d'union. Suis-je un autre félon ? « Le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois. »

Le 23

Après le concert, nous sommes allés à la terrasse. Vent d'automne, si semblable à moi ! Divinité inquiète et agitée en mon âme caverneuse !

Épaule à épaule sur un banc, nous avons parlé de la vie sexuelle. Elle est curieuse de l'acte mais la religion et la crainte de devenir enceinte la retiennent et bloquent son imagination. Elle veut attendre après notre mariage. Aurai-je la patience ?

J'ai peur de retourner goûter au fruit défendu. Je la veux pour mère de mes enfants. Vie de famille retrouvée.

Le 26

Miracle, je peux dire aujourd'hui que j'aime le droit. Ce goût s'est développé avec la connaissance. J'avais choisi cette profession, celle de père, pour lui plaire et me rapprocher de lui qui me fuit depuis l'adolescence. Pourquoi ? Et mère, casanière, silencieuse, seule, fière, qui refuse de se confier à moi.

« Vous voyez, maman, qu'il fuit dans le travail. » Et elle de répondre depuis des années: « Sa carrière exige tout son temps. Essaie de comprendre. » Non, je refuse toujours son absence.

Octobre

Le 2

Mère est dans sa famille à Montréal. Souper avec papa. Il m'a offert son aide financière pour mes études à Paris. Je l'ai remercié mais je n'ai pas osé lui confier mes projets. Est-ce que je joue le même jeu que mère ? Le gardons-nous loin de nous, pour le punir ?

Moi, je resterai près de mes enfants, peu importe ce qui arrivera. Dieu me garde de rendre Solange malheureuse et qu'Il me donne la force de persévérer dans mes bonnes intentions.

Le 7

Party d'enterrement de vie de garçon de Justin. Les gars se sont enivrés. Dans un langage ordurier, Lucien parlait des femmes. Jean se vantait de ses prouesses sexuelles, le mouchoir taché de rouge à lèvres à la main.

Une prostituée est venue donner un strip-tease. Après, ils l'ont visitée dans la chambre de Justin.

Ils semblent tous croire que laisser le célibat est l'exil pour les travaux forcés. Pas de party de ce genre pour moi. Nous garderons secrète la date de notre mariage.

Le 11

Proust ne ménage pas les homosexuels dont il était. Il me fait peur quand il écrit dans Sodome et Gomorrhe: « l'homme-femme aura trouvé le moyen de s'attacher à un homme, comme le volubilis jette ses vrilles là où se trouve une pioche ou un râteau. » Plus loin, il ajoute: « ils ne participent pas à l'amour des femmes, ne l'ont pratiqué que comme habitude et pour se réserver la possibilité du mariage ».

Le 13

Entre eux, les hommes ne reconnaissent pas leur besoin de la femme. Plusieurs le déguisent par des farces sexuelles. De plus, ils n'admettraient jamais avoir eu des relations intimes, à l'adolescence, avec un ami. Je ne me sens pas plus dissimulateur qu'eux. Au moins, je sais que j'aime la compagnie des femmes et des hommes, et je me l'admets.

Le 15

Souper avec Jules de passage à Québec. Il croit que je fais une erreur en choisissant le mariage. Il ne croit pas à ma bisexualité. Peut-être a-t-il raison car j'ai senti un soulagement quand il m'a dit avoir rendez-vous avec Robert. La tentation s'éloignait... Ce soir, je n'ai pas pu étudier tant cela me préoccupe.

Le 18

Peur de ressembler à papa. Je me terre comme lui dans le silence. J'ai plaisir à écouter Solange qui babille en pleine innocence. Impossible de lui révéler qu'il m'arrive de croire que je suis un autre disciple du Prince des Ténèbres. Comment lui dévoiler que j'ai trahi ma nature, que j'ai défié Dieu en choisissant mon pareil plutôt que celle qu'Il avait créée pour moi ?

Le 21

Je jongle à ce que je suis. La lecture de Sodome et Gomorrhe me tracasse. J'ai eu beau vouloir m'affranchir des tabous, m'imaginer que je suis de ceux qui, selon Proust, n'ont plus « la naïveté des gens qui croient qu'un goût en exclut forcément un autre ». Je suis rongé d'inquiétude. Suis-je tenté par Satan ou suis-je anormal ? Pourtant, il me semble que je suis en possession de mon plein jugement !

Le 23

Aurais-je mieux fait, comme Jules, de choisir une carrière diplomatique ? Loin de Québec, à Ottawa ou à l'étranger, j'aurais eu plus de liberté d'être moi-même.

Le 25

Nous sommes comme les enfants en attente de la neige pour aller jouer dehors. Nous avons hâte de skier sur les pentes des Laurentides. L'an prochain, nous irons glisser sur le flanc des Alpes. La compagnie de Solange, les voyages en Europe, les études à Paris changeront ma vie pour le meilleur.

Le 29

Café au Cercle universitaire avec Lucien. Il fréquente le milieu politique de son père en préparation de la succession. Il repousse le mariage en couchant en catimini avec des femmes mariées. Ses besoins sont trop autoritaires pour les vierges qui voulaient le faire attendre. Il n'aime pas les putains. « J'aime trop le jeu de la séduction réciproque et les cachotteries aux maris qui en font autant, hors de leurs sacro-saintes alliances », me dit-il dans un rire de contentement. Et moi qui me culpabilise !

Novembre

Le 2

Jules m'a téléphoné pour une partouze en fin de semaine. J'ai refusé. Doux plaisir de la victoire !

Le 4

Ce soir, je ne suis pas un Gide qui aimait Madeleine sans se priver de garçons. Je suis sur le chemin de la guérison. De corps, si ce n'est pas d'esprit. La pureté absolue n'est pas de ce monde.

Le 6

Solange est déçue quand je lui téléphone plus tard que prévu. Elle ne comprend pas que j'oublie l'heure, le nez dans le Code civil. De plus, elle prétend ne pas pouvoir étudier tant qu'elle ne m'a pas parlé. En outre, elle demande que je lui répète que je l'aime. Les mots d'amour perdent leur magie s'ils ne sont pas spontanés. Je ne vois pas clair dans ses désirs de paroles plutôt que d'actes.

Le 8

Bière avec Roland après les cours. Il vise une bourse pour se spécialiser. Ses chances sont bonnes car il est un des plus brillants de la promotion. Il est fiancé à une fille de son village. Toutefois, à Québec, il fréquente Julie, une étudiante en lettres. Il épousera sa fiancée, m'a-t-il dit, mais tient à garder l'autre comme amie.

« Pourquoi ? » lui ai-je demandé. Alors, il m'a répondu: « Avec elle, je peux discuter de tout et c'est intéressant. » Je voulais en savoir davantage: « Et avec ta fiancée ? » Il s'est mis à rire et m'a avoué: « C'est différent... la sécurité. Une bonne fille qui sera une mère dévouée. » Je ne lâchais pas mon témoin et continuais: « Et Julie ? » Il a simplement dit : « Je ne prendrais pas de chance avec une intellectuelle. Elle aimerait probablement plus lire que laver mes chaussettes. »

Et il riait... Il sait que, découvert, la société excuserait son infidélité. Sa femme serait de surcroît soupçonnée de se refuser à lui.

Par contre, moi, qui aurais lutté pendant des années, serais condamné à la première tromperie. On ne me pardonnerait pas en raison du sexe masculin de mon partenaire. Comme si la déloyauté était plus grave avec un homme qu'une femme.

Le 10

Hier, Solange me disait que dans sa famille les garçons avaient plus de liberté que les filles. À 16 ans, ils avaient la permission de sortir tard le soir et, l'été, d'aller camper avec des amis. Cependant, sa soeur et elle devaient rentrer à la maison à dix heures. Leurs parents exigeaient qu'elles disent avec qui elles sortaient et où elles allaient. Ils faisaient confiance à leurs garçons mais pas à leurs filles. Cette injustice qui ne provoque pas de révolte chez elle. Je n'ai pas eu le courage de lui raconter comment les gars usaient de leur liberté.

Si les défenses religieuses ne nous retenaient pas après l'enfance, peut-être serions-nous aussi libres entre nous que le sont les prisonniers privés de femmes. J'étais sans doute plus hardi ou curieux que les autres quand j'ai accepté la première invitation de Jules.

Le 12

Chez moi, seul avec Solange. J'ai tenté un rapprochement physique, peine perdue. Elle est prête à donner sa vie, mais pas son corps. Les principes religieux l'emportent sur ses désirs. Je dois être patient. D'autre part, comment la convaincre de valoriser davantage sa vie ? Et si elle n'avait pas d'atomes crochus avec moi ? Allons-nous prendre une telle chance ? Aurai-je la force d'attendre ?

Le 16

Rencontre avec Solange tous les matins dans la rue Sainte-Anne, près de son couvent des Ursulines. C'est elle qui veut que nous nous voyions avant les cours. Si je ne

la savais pas si angélique, je croirais qu'elle tisse sa toile autour de moi. Que non ! elle est d'une naïveté qui m'enchanté et me torture !

Le 21

Beaucoup d'étudiants parlent de notre culture, de nos institutions, de nos ressources. Il me semble que nous nous prenons pour David face à Goliath. L'Amérique anglophone nous écrasera-t-elle ? Je crois que le Veau d'or fera plier les têtes. Richesse et pouvoir sont la religion des bourgeois et des gens d'affaires anglophones ou pas.

Le 27

Fiançailles de Clément et de Denise. Lui et moi avions invité Solange pour le bal. Elle m'a choisi. C'était notre première sortie. Il y était allé avec Denise.

J'espère que Solange ne regrettera jamais de m'avoir préféré. Clément lui aurait fait un mari plus sûr que moi. Lui, il ne louche pas sur les hommes !

Bal carrefour, rencontre du destin, qu'il soit notre chance à nous deux !

Le 29

Anniversaire de Solange. Elle a 20 ans. Fête chez ses parents qui lui ont offert une petite émeraude sertie de diamants minuscules. Elle était superbe dans sa robe de chiffon vert. Couleur symbole de la vie, celle de Solange.

Je lui ai donné une broche d'or sertie de deux topazes. « Le jaune est la teinte de la terre fertile et, en Chine, la tradition veut que la couche nuptiale soit de soie jaune », lui ai-je dit. Cette pensée l'a touchée car elle désire avoir des enfants.

Mes parents étaient heureux comme je ne les ai pas vus depuis des années.

Décembre

Le 3

Nos besoins au Québec ? Des ingénieurs, des hommes de sciences, des administrateurs, des gens d'affaires.

Nous devons être plus audacieux et dynamiques. Je ferai ma part pour améliorer ma société.

Le 10

Après des mois d'abstinence, je n'ai pas résisté. Jules m'a proposé d'aller avec lui, rue Saint-Luc, dans Saint-Sauveur, où je n'avais jamais mis les pieds. Il voulait rencontrer un jeune dénommé Paradis, qui fait monter au ciel, comme le présage son nom. Il est l'enfant chéri de quelques monsignors. Il ouvre ses rideaux pour faire signe à ses clients de monter.

Nous attendions en voiture, en face de sa cambuse. Je vis un homme sortir. C'était mon père. Sur le coup, je fus honteusement content que Jules ne l'ait jamais rencontré. Il m'a dit: « Celui-là est peut-être un curé en civil. Ils ne viennent pas en soutane. »

Papa s'éloignait. Prudent, il avait stationné sa voiture dans une autre rue. Quel choc, mais aussi quelle révélation ! Je savais enfin la raison de son éloignement et de son mutisme.

Le 20

Je suis enfermé dans une roue qui descend une pente à folle allure. Où m'arrêterai-je ? Je ne veux pas décevoir Solange et les deux familles qui se réjouissent de notre mariage prochain. Mes études pour le Barreau prennent tellement tout mon temps et mon énergie que je ne peux réfléchir davantage à mon sort. Fils de Pan, Pan moi-même !

Le 21

Bal au Château Frontenac. Solange en robe bleue, épaules nues. Mélange de froideur et de pureté de l'azur sur une chair parfumée et sensuelle. Pendant le bal, je lui glissai au doigt sa bague de fiançailles, un solitaire.

Je lui dis, quand elle en était toute à sa surprise, que je voulais lui parler. Elle accepta. Dès que l'orchestre se retira, je l'emmenai dans une chambre que j'avais réservée d'avance. Les fleurs et le champagne la surprirent agréablement. Elle trouva originale l'idée de fiançailles privées.

Nous avons parlé doucement, tendrement, la coupe à la main. Je lui ai demandé de fixer la date du mariage. Elle a choisi les vacances de Pâques.

Il fallait risquer la plus grande demande, celle de son corps. Je ne lui ai que proposé. Elle a consenti « comme preuve d'amour », a-t-elle précisé.

Je suis assuré que je serai un bon mari. J'ai du plaisir à la pénétrer. Grâce à elle, je vaincrai !

Janvier

Le 4

Liberté de pensée, conquête de moi-même. Je ne peux plus retourner à cette époque où l'on me culpabilisait si je n'obéissais pas aux commandements de Dieu et de l'Église. J'ai même cru que le Tout-Puissant me punirait si je consentais à l'invitation de Jules. En tout cas, le tonnerre ne s'est pas fait entendre après cette première expérience avec lui. Je ne suis pas si exceptionnel de transgresser les lois de notre Sainte-Mère-l'Église. La plupart de mes amis vont à la Messe, le dimanche, pour faire plaisir à leurs parents.

Le 8

Fiançailles officielles avant-hier. Bonheur sans ombre. Relations sexuelles harmonieuses. Elle me sauve de moi-même. Le Bien est plus fort que le Mal. Elle est pure, chaude, douce. J'ai fait le bon choix, celui de Dieu.

Le 15

Solange découvre la liberté de penser et d'agir grâce à moi, me disait-elle ce soir. Elle voyait la vie sexuelle hors du mariage comme un péché mortel. Enfin, elle s'éloigne de ses scrupules religieux.

Je lui ai expliqué que nous nous aidons mutuellement. Qu'il m'était devenu impossible d'attendre. Selon moi, Dieu seul est le juge de nos intentions. Elles sont bonnes, nous sommes mariés devant Lui, le reste est formalité.

J'ai retrouvé la sérénité et la paix de l'âme.

Le 21

« Je sais, père ! » lui ai-je dit. Il m'a regardé intensément. « Tu m'as tout donné en restant avec nous, » ai-je ajouté. Il a eu l'air ému.

Par son travail acharné, il est devenu l'un des meilleurs avocats de Québec. Je suis fier de lui.

Je continuai mon interrogatoire: « Maman le sait ? » L'air accablé, il a avoué: « Oui, tu avais dix ans quand elle l'a découvert. Elle rangeait mes dossiers sur mon bureau quand elle a trouvé une lettre rose qu'elle a prise d'abord pour celle d'une femme. Or, elle venait de mon amant. Sa signature en était la preuve. Elle ne s'en est jamais remise. »

Je lui confiai que c'était ma peur avec Solange. Son visage s'est épanoui et il m'a serré dans ses bras. Comme elle était bonne cette étreinte attendue depuis tant d'années !

Après, je lui ai demandé ce qu'il pensait de mon mariage. Il m'a regardé avec gravité: « Tu l'aimes ? » m'a-t-il interrogé. Je fis « oui » de la tête. Il continua: « J'aime toujours ta mère. Tu es là, preuve que je l'aimais comme n'importe quel autre homme. »

Sans hésiter, je lui montrai mon inquiétude: « Elle n'a pas accepté ce genre d'amour. » Il répliqua: « Non, mais elle ne m'a pas quitté. D'abord pour toi, et pour nous épargner la honte. »

Toujours soucieux, je m'enquis: « Tu crois que Solange en ferait autant ? » Il éclata de rire et se contenta de chuchoter: « Vérifie si tu peux bander avec elle ! » Soulagé, je rétorquai: « C'est déjà fait ! » À nouveau, il me tint contre lui. Puis, le visage radieux, il s'exclama: « Alors tant mieux, je serai grand-père ! » Puis, il ajouta: « On demande

seulement aux humains de s'engager. Personne n'est sans faiblesses et sans fautes. Qui peut présumer de ses actes ? Aucun hétérosexuel ni homosexuel ! »

Il m'a rassuré. Au fond, je suis content qu'il soit comme moi ou moi comme lui. On se comprend. Cependant, il croit que ce n'est pas héréditaire. La plupart des fils de ses amis ne sont pas comme leurs pères. Les miens seront probablement hétérosexuels.

Maintenant, je suis certain qu'il m'aime.

Le 25

Solange a accepté l'offre de père: un appartement dans l'une de ses propriétés. Il est libre et près de l'université. Papa va le faire repeindre pour nous. À notre départ, en août, il le louera à des étudiants.

Tout est pour le mieux. Quel plaisir de retrouver un vrai dialogue avec lui ! Mère m'a dit: « Il a tellement changé avec toi. Il était en manque de devenir grand-père, ma foi ! » Je lui ai répondu: « Vos petits-enfants égayeront vos vies ! »

Elle a souri et m'a embrassé.

Le 28

J'aime la compagnie des femmes. Je trouve chez les douces, comme Solange, la tendresse que maman m'a toujours donnée. Ce que je suis allé chercher, dans l'homme, c'est le sexe qui ne s'embarrasse pas d'une préparation qu'il faut à la femme. Que Dieu me garde d'errer...

Février

Le 6

Elle n'est pas enceinte. Soulagement. L'interdit lui fait encore peur, malgré qu'elle a la certitude d'être ma femme. « Se résigner à se comporter comme les autres est, à mon avis, exister seulement. Je ne veux pas attendre le bonheur approuvé de tous. Il faut bien vivre le présent ! » lui ai-je dit.

Nous avons discuté de cette idée. Je ne suis pas d'accord avec l'espérance religieuse d'être heureux au ciel. C'est se résigner à ne pas l'être ici-bas. Les Grecs firent sortir l'espoir de la boîte de Pandore après tous les autres maux de l'humanité. C'était le pire.

« Comme eux, lui ai-je expliqué, je le chasse de notre appartement. » Elle a approuvé avec un oui timide de la tête. Après une minute de réflexion, je lui ai proposé ceci: « Si c'est pour te rassurer, on peut se marier en privé. Je vais demander à oncle Jean, le curé de la famille. Quelques jours devraient lui suffire pour la petite enquête sur nous. Dès lors, nous irons chercher sa bénédiction à Montréal, une fin de semaine en février. »

Elle a seulement dit: « Mes parents veulent un grand mariage pour moi, comme celui de Madeleine. » Alors, je me suis exclamé joyeusement: « Attendons à Pâques, mais soyons aux anges maintenant ! » Elle a ajouté: « Je veux devenir libre comme toi ! » Preuve qu'elle apprend vite !

Le 15

Demain, tous les meubles seront dans l'appartement. Gâté comme jamais depuis plusieurs années. Même maman esquisse souvent un sourire. Me suicider plutôt que de rendre Solange aussi malheureuse qu'elle !

Le 20

De la fenêtre du salon, nous avons admiré le Saint-Laurent glacé et les Laurentides blanchies par la neige. Le soir, les lumières de la basse ville atteignent le pied des montagnes. Certaines isolées dans la campagne brillent dans la nuit.

Je me sentais paisible comme ce paysage d'albâtre, en confiance avec elle. À l'époque sombre de ma vie succède une autre de lumière.

Le 26

Ce soir, Solange m'a confié qu'elle a hâte d'avoir son bac et de ne plus étudier. Elle dit vouloir me consacrer tout son temps et, plus tard, s'occuper de nos enfants. Je lui ai demandé de ne pas abandonner sa musique.

Mars

Le 8

Je suis Bélier. Le dieu de la guerre a présidé à ma naissance. Je lutte jusqu'à la victoire. Plutôt périr que perdre !

Le 13

Très peu de temps pour penser à autre chose qu'au droit. Sacrés examens du Barreau ! Heureusement que mes problèmes ont pris fin. Je tiens le dragon par la queue. Je triomphe du passé. Je suis Mars.

Le 16

Petit, on m'obligea à mémoriser les noms des péchés capitaux qui sont: l'orgueil, l'avarice, l'impureté, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse. En vieillissant, on ne m'a rappelé qu'un de ces péchés: l'impureté. Les autres sont tolérés au point d'être ignorés.

Le 22

Je devrai me souvenir de ce passage des Mémoires d'outre-tombe que j'ai tant plaisir à relire. Chateaubriand parle avec franchise de son peuple. Je serai bientôt dans son pays et devrai étudier dans ses institutions. Me rappeler cette phrase de lui: « la férocité du Gaulois nous est restée: elle est seulement cachée sous la soie de nos bas et de nos cravates.»

Je saurai bien montrer aux Français qui oseront se moquer de mon accent qu'elle a traversé les mers, cette férocité !

Le 24

Les fêtes se sont succédées en famille, nos fiançailles officielles, mon anniversaire, un shower pour Solange. Elle resplendit de bonheur. Tous nous comblent de cadeaux et de gentillesse.

Pâques

Grand mariage en blanc et queue de pie. Bonheur dans l'appartement. Elle est heureuse.

*Nos corps ici rapprochés
Ames unies pour l'éternité.*

Elle savait enfin le pourquoi de symptômes auxquels elle n'avait pas porté une attention suffisante: froideurs passagères, retraits de plus en plus fréquents dans le travail, absences. Christophe n'était probablement pas le premier depuis leur mariage...

Elle resta longtemps au lit à réfléchir. Par dignité, devrait-elle se taire ? Lui crier sa colère ? Se venger ? L'obliger à lui payer la grande vie afin de le ruiner ?

Les idées se succédaient dans sa tête sans qu'elle puisse choisir la bonne. Quoique les heures passassent, elle ne récupérait pas la force de se lever. Vers le début de l'après-midi, Thérèse vint frapper doucement à la porte de la chambre pour lui offrir à manger. Elle lui dit qu'elle se reposait et n'avait pas faim.

Cette fois-ci, le message se voulait clair. Ce Laurent, dont lui-même avait honte, lui demandait de le comprendre. En fin de compte, il souhaitait qu'elle devienne sa complice après la lecture de son journal. Il ajoutait cette perversité à celle de lui substituer un homme dans leur lit. S'il croyait qu'elle allait être de connivence avec lui, il se préparait à un cauchemar.

D'abord, elle lui répondrait. Ainsi, serait plus grande sa culpabilité car, à son trouble, s'ajouterait la mortification causée par le verdict de sa femme. De plus, Christophe ne pourrait plus jouir d'un compagnon heureux. Elle lui donnerait l'autre Laurent, le sien, chrétien plein de remords. Ils avaient empoisonné sa vie, la leur allait devenir semblable à la sienne.

La loi du talion lui avait donné une certaine énergie puisqu'elle put se lever et prendre une douche. Après, elle ouvrit toute grande la fenêtre pour respirer de l'air frais. Elle commença à se réciter *Rappelle-toi* de Musset qu'elle aimait, poème composé sur un lied allemand. La tristesse du poète lui était familière maintenant:

Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême !

Et deux fois, il avait demandé: *Rappelle-toi*. Il finissait avec une peine communicative:

*Tant que mon coeur battra,
Toujours il te dira :
Rappelle-toi.*

Elle s'avança vers la petite table ronde en bois de rose. Des femmes l'avaient utilisée pour y prendre le thé ou broder à deux. Peut-être, des couples heureux y avaient pris des repas dans des alcôves pleines de secrets. Elle tira l'une des deux chaises aux dos allongés par des sculptures de fleurs aux tiges nattées.

Dehors le temps était maussade. Un ciel gris et brouillé d'avant la pluie rendait le lac terne, sombre et immobile. Les résidents des arbres se taisaient, ceux de la terre restaient blottis dans leurs demeures souterraines.

Sentaient-ils sa révolte ? Craignaient-ils son courroux ? Tout de suite, elle réagit à cette impression exagérée. Elle avait les nerfs à fleur de peau. Il lui fallait agir afin de ne plus imaginer que toute la nature devinait son malheur. La folie est parfois contagieuse. Ces deux pervers l'avaient entraînée dans leur insanité. Aussitôt prise de crainte, elle s'ordonna de rebondir et de sortir de la fange dans laquelle Laurent l'avait poussée.

Elle prit la tablette à écrire et l'un des stylos debout dans un verre en opaline ivoire. Lentement, elle l'ouvrit, toute à la réflexion des premiers mots de sa lettre. Elle allait vider son coeur sur cette feuille blanche. Peu importe s'il allait en pleurer, il aurait ce qu'il mérite. Ainsi, commença-t-elle:

Laurent,

Ton mariage n'était pas le mien. Il était une fuite de ton homosexualité et devint un paravent pour cacher ton vice. Je t'en veux pour m'avoir volé mes années de jeunesse. Maintenant, je suis sans mari, sans enfant. La mort me serait douce comparée à cette existence dans laquelle tu m'as plongée pour t'assurer un avenir comme tout le monde.

Ton journal me remue jusqu'aux entrailles. Je réalise que j'ai épousé un mirage, une illusion, un faux. Tu es ondoyant, double, amoral. Tu es ignoble comme ton père. Esprits tordus, corrompus, égoïstes.

Je suis humiliée d'être ton épouse. Je suis blessée et angoissée à l'idée que tu m'as touchée, salie. Mieux vaudrait que je sois veuve ou morte plutôt que de continuer à vivre en dupe et souillée.

Incapable de continuer, elle signa et mit la lettre dans une enveloppe scellée sur laquelle elle écrivit son prénom.

Dans l'après-midi, elle s'efforça de se remettre à ses exercices physiques. Après quinze minutes, son corps la cloua au plancher. Immobile, elle regarda longtemps leur lit. Ce n'était plus que la scène où il avait joué son rôle. Puisqu'il avait prouvé ses talents d'acteur, elle lui montrerait qu'elle pouvait lui donner la réplique après les excellentes leçons qu'il lui avait données. Sous l'influence de Némésis, elle fit sa toilette avec une énergie retrouvée et s'habilla avec soin. À son retour, il serait étonné de la trouver parée d'atours raffinés.

Pour réussir sa mise en scène, elle devrait constater sa surprise et son admiration. Il fallait qu'il la trouve plus jolie que jamais. Afin de relever ce défi, elle remonta ses cheveux en chignon. Cette coiffure lui donnait une image romantique et la dotait d'un charme d'antan. Tout de suite, Laurent se rappellerait des bals pour lesquels elle portait cette coiffure.

Elle choisit une robe sable. Dans sa pochette de soie noire pleine de bijoux, elle prit une chaîne qui retenait une turquoise enchâssée dans un cercle d'or. Elle la glissa à son cou et enfila une gourmette dorée à son poignet. Ainsi, elle aurait un air de fête qui le confondrait.

Jusqu'à huit heures du soir, elle l'attendit un livre à la main. Au bout de sa patience et de son troisième Cinzano, elle se décida à se mettre à table. Une soupe aux légumes apaisa son peu d'appétit.

- Tu m'apportes quelques fruits et la cafetière au salon, ordonna-t-elle à sa bonne.

Pendant une heure, elle écouta du Schumann.

Il ne revint pas.

Le lendemain matin, elle sortit avec le journal de Laurent sous le bras. Elle allait le relire à l'extérieur, loin de leur intimité. Aussi, elle voulait fuir ce lac trop tranquille. Un décor aride et bousculé, en accord avec son état d'âme, lui serait plus salubre.

Elle roulait en direction de Laval, région de montagnes où coulait la rivière Montmorency, ruban d'eau vif et matelassé de gros cailloux. Elle se trouverait dépaysée n'y étant venue qu'une fois.

Quelque trente minutes plus tard, elle se retrouva en bordure de ce cours d'eau étroit et torrentueux. Incapable de se mettre immédiatement à sa lecture, elle marcha une heure sur la rive aux minuscules bancs de sable. Après, elle remonta vers la route et s'arrêta au *Moulin*, commerce ainsi nommé pour son moulin à bois et son épicerie. Elle y acheta une pointe de gâteau maison et un quart de pinte de lait.

Dans ce décor sauvage, près de chalets modestes, elle cherchait à retrouver un peu de calme. Elle retourna au bord de la rivière pour manger, assise sur une pierre ronde. Une demi-heure s'écoula avant qu'elle ouvrit le journal; elle resta immobile à penser, les yeux rivés sur le courant. Lui n'avait pas le choix de sa fin, il culbutait dans le vide et s'écrasait au pied de la falaise.

Quand elle commença à tourner les pages, déjà le temps s'assombrissait. Il lui fallait pourtant relire ces confidences avec plus d'attention, entrer dans l'univers de ce jeune homme tourmenté qu'avait été Laurent, examiner le choix de ses mots et deviner le non-dit caché derrière eux. Elle se mit à cette tâche difficile et douloureuse.

Dès qu'elle releva la tête, elle vit que la pluie n'allait pas tarder à tomber tant le ciel était gris. Depuis que les nuages couvraient complètement le soleil, les moustiques la harcelaient avec plus d'entêtement. Elle se leva et retourna à sa voiture.

À l'intérieur et à l'abri, elle s'attarda un autre long moment à réfléchir, le cahier dans les mains. Il contenait les réponses à ses malaises passés quand Laurent avait un soudain éclair glacial dans les yeux, ou récemment un ton tranchant dans la voix. Son destin, écrit dans ces pages, dormait sous cette couverture de la couleur du sang séché.

Elle se rappelait des réactions de son mari dont elle s'était reprochée d'être la cause: elle l'énervait par ses questions ou ses commentaires. Pourquoi n'avait-elle pas osé l'exaspérer par des réactions aussi violentes que les siennes ?

Une autre plus avisée qu'elle aurait réagi immédiatement. Elle l'aurait négligé: il aurait été furieux de se présenter au bureau avec un pantalon et une veste froissés, ne l'aurait pas retrouvée à la maison de retour du travail; elle aurait prétexté une excuse à la dernière minute pour ne pas l'accompagner à des soirées. Tout pour le mettre mal à l'aise en société. Ou encore, elle se serait rendue imprévisible: sarcastique envers lui devant leurs amis, attentionnée pour ses admirateurs, arrogante et détestable avec les gens nécessaires à l'avancement de sa carrière.

Elle finit ce monologue par une question:

- Avait-elle été autant leurrée par elle-même que par lui ?

Dans sa Volks, elle ne voulait pas partir ni rester. Elle n'avait le goût de rien. Devant elle, il n'y avait qu'une route de terre à travers un rideau de pluie qui l'isolait dans cet intérieur à la dimension de sa vie actuelle, rétrécie et fondue en un seul mot: échec.

Le son métallique de l'averse sur le toit lui martelait la tête. Honte ! Honte ! Honte ! Honte !

Il lui semblait que le beau temps s'était arrêté, que l'ondée ne cesserait jamais de tomber. Le seul pouvoir qui lui restait était de mettre son moteur en marche et d'accélérer au maximum en direction d'un arbre. Finir ce cauchemar ! Laurent se reprocherait sa mort violente, conséquence de ses mensonges.

L'outrage, c'est lui qui le subirait. Les gens douteraient qu'il était un mari exemplaire puisque sa femme avait choisi la mort plutôt que de continuer à vivre avec lui. Sa famille, Doris et Marthe la défendraient au-delà du trépas. Ils diraient tous qu'elle n'était pas folle.

Elle contemplait cette fin.

Lorsqu'elle sortit de cette rêverie morbide, elle tourna machinalement la clef de contact, se mit en première et démarra doucement.

Elle roulait lentement sous la pluie quand, soudain, elle freina de peur de frapper un homme qui marchait le long de la route. Il portait un sac sur le dos et un imperméable foncé

à capuchon. Avec lenteur, il se retourna comme si de rien n'était. Le crissement des pneus sur les cailloux ne l'avait pas apeuré tandis qu'elle avait craint de le frapper. Elle baissa précipitamment la vitre. Prudente, elle n'ouvrait pas la portière du côté du passager:

- Je m'excuse, je ne vous avais pas vu !
- Je vous avais entendu venir.
- Vous n'êtes pas nerveux !
- J'avais le temps de me tasser.
- Vous allez loin ?
- À Charlesbourg.
- À pied ?
- J'allais faire du pouce.
- Ah !
- La route est accidentée et pleine de trous. Soyez prudente !

Il eut un geste de recul et la salua de la main. Donc, il ne voulait pas monter dans sa voiture. Elle avança lentement pendant quelques minutes, l'observant dans le rétroviseur. Il n'avait pas pressé le pas. Elle arrêta pour l'attendre et ouvrit la portière.

- Je peux vous y amener.
- C'est chouette ! merci.

Il prit place à côté d'elle après avoir enlevé son sac qu'il glissa entre ses genoux. Peu après, il baissa son capuchon. Des doigts, il peigna ses cheveux bouclés, bruns comme ses yeux. Il se présenta:

- Je m'appelle Francis Pelletier.

Elle se contenta de dire:

- Moi, Solange.

Le silence de l'homme l'assurait qu'il ne chercherait pas à l'identifier davantage.

Elle lui demanda:

- Vous venez souvent ici ?
- Dans mes heures libres, je prends la route pour explorer.
- Quoi ?
- Les rivières, les vallées, les montagnes.
- Pour voir leur beauté ?
- Oui, et leur formation géologique.
- Comment faites-vous ?
- J'étudie d'abord les cartes topographiques et après je viens vérifier sur le terrain.

Solange le regarda avec un air de surprise qui sembla l'amuser. Il se retourna vers elle, un sourire aux lèvres.

- Tout ça ne vous dit pas grand-chose ?

- Franchement non. Vous êtes géologue ?

- Non, géographe.

- Je me rappelle à peine les cours de géographie à l'école. Ils se résumaient à apprendre les noms des capitales et à les situer sur les continents, en Occident surtout.

- Ce n'est pas ça, la géographie !

- Vous êtes le deuxième géographe avec qui je fais connaissance.

- Et le premier, je peux savoir qui il était ? On est peu nombreux à Québec.

- Je l'ai rencontré dans *Le Petit Prince*.

Il éclata de rire. Elle sourit.

- Je suis donc le premier géographe, en chair et en os, que vous avez rencontré ! De plus, moi j'explore !

Ce jeune bûcheron, il en avait l'allure avec ses bottes de cuir, connaissait au moins *Le Petit Prince*.

- Vous allez souvent au bord de l'eau ?

- Ah ! Vous m'avez vue ?

- Oui, de loin. Je n'ai pas approché de crainte de vous déranger.

- Je me croyais seule...

- Il y a sept milles géographes sur la planète Terre !

- Vous connaissez *Le Petit Prince* par coeur ?

- Non, seulement certains passages. Je n'ai pas oublié ce que Saint-Ex a dit de nous.

À brûle-pourpoint, il lui demanda:

- Vous aimez marcher dans le bois ?

- Je ne m'adonne pas souvent à cet exercice. Vous, vous ne manquez aucune chance de sortir de la ville ?

- Le plus souvent possible. Demain, je serai à l'Île d'Orléans.

- Pour voir quoi ?

- Constater sur place des liens entre les noms de lieux et leurs particularités.

- Pourquoi ?

- Par curiosité et goût de me balader.

- Pas mal, ce travail !

Elle roulait doucement dans la pluie et tentait de paraître calme. Il fallait qu'elle se concentre pour éviter les trous du chemin. Après quelques sauts, il lui dit:

- Vous risquez de casser votre suspension. Je connais la route mieux que vous, je peux conduire.

Solange hésitait à lui donner le volant. Elle devrait plutôt rester sur le bord de la chaussée et attendre que cesse la pluie... Voilà qu'elle tombait à verse. Elle attrapa violemment un autre trou. Avec impatience, elle grommela:

- Je vais tout briser. On ne voit rien sous cette pluie battante !
- S'arrêter sur la chaussée est risqué. Une auto pourrait nous rentrer dedans.
- Si vous pouvez rouler dans ces conditions affreuses, je vous cède le volant.
- Sans problème !

Déjà, elle regrettait ce risque mais ne revint pas sur sa décision. Après tout, le pire lui était arrivé.

Ils changèrent de places. Elle mit le sac à terre entre ses jambes. Il démarra. Soudain, elle réalisa qu'elle avait échappé le journal. Nerveusement, elle se pencha et le ramassa.

Quelques minutes plus tard, il sentait encore le stress de cette femme. Alors, il lui demanda:

- Vous avez peur de moi ?
- Elle répondit négativement de la tête.
- Vous êtes inquiète ?
 - Je suis un peu fatiguée, murmura-t-elle.
 - Vous avez des ennuis ?
 - Qui en est épargné ?
 - Moi, dit-il, dans un éclat de rire.

Elle le regarda et sourit. Un autre optimiste qui se croit invincible...

Des minutes s'écoulèrent remplies du martèlement de l'averse sur le toit.

- Vous vous intéressez à quoi ? s'enquit-il finalement.
- À la musique.
- Vous en faites ?
- Un peu de piano.
- Vous êtes mariée !

Il avait vu son alliance.

- Ça se voit ! répondit-elle d'un ton sec.

À mesure que le temps passait, elle distinguait de plus en plus de points noirs qui voltigeaient devant elle. Une sensation pénible d'étouffement la força à baisser la vitre. Elle avait les lèvres sèches. Son coeur sautait. Elle eut peur de s'évanouir et prit de longues respirations.

- Ça ne va pas ? demanda Francis qui l'avait vu lever la tête vers l'ouverture en quête d'oxygène.

- Seulement du surmenage... Continuez.

Ils ne causèrent plus pendant un laps de temps qui leur parut long. L'air lui redonnait des forces et les points noirs dans sa vision diminuaient. Elle remonta un peu la vitre car la pluie entrainait.

Tout à coup, elle dut retenir une pulsion qui la poussait à lancer dehors le cahier de Laurent. Et ça changerait quoi ? Puisqu'elle ne pouvait pas se débarrasser de son passé, aussi bien ne rien laisser paraître de ses déboires. Elle chercha des questions impersonnelles à lui poser. Elle n'en trouva pas. Il allait penser qu'il l'intéressait si elle s'informait de sa famille, de son travail. Elle resta coite.

Cette femme seule ne lui avait pas semblé à sa place dans ce lieu sauvage. Elle était trop absorbée dans sa lecture pour admirer la nature. De plus, elle n'était pas habillée pour une randonnée dans la forêt. Elle l'intriguait. Cependant, il n'aurait pas le temps d'en savoir plus car il allait la laisser dans moins d'un quart d'heure, à Beauport. Toutefois la curiosité et le galbe de son corps dans ce pantalon féminin lui donnèrent le courage de l'inviter.

- Je vais parcourir Charlevoix cet été. Ça vous intéresserait de découvrir cette région ?

- Ça pourrait être agréable... répondit-elle hésitante.

Il n'allait pas laisser échapper sa chance malgré ce frêle consentement. Sans attendre, il poursuivit:

- Venez me rejoindre à l'Île d'Orléans demain. Nous y verrons des endroits enchanteurs.

Elle ne répondit pas.

- Je serai au pont, à midi, assis dans le champ face au fleuve. Vous pourrez partager quelques sandwiches avec moi.

- Peut-être... je ne vous promets rien.

- Vous n'avez pas l'habitude de manger sur l'herbe.

- Comment savez-vous ?

- Par vos vêtements.

- Oh ! rien ne vous échappe !

- L'habitude des gens...

- En plus d'être géographe vous êtes psychologue.

Il profita de cette remarque pour l'amadouer:

- Je vous jouerai de la flûte, la voix des anges. Je connais quelques airs de fête qui pourraient vous réjouir.

- Vous savez tendre l'appât.

Il répliqua fermement:

- J'aime les femmes mais je ne suis pas un coureur de jupons. Rassurez-vous, je vais vous respecter.

Mieux valait l'occuper par un dialogue que de le laisser à ses pensées, même s'il avait l'air sans aucune mauvaise intention. Elle continua:

- Vous pouvez être seulement ami avec une femme ?

- Mon père m'a toujours dit: l'homme propose et la femme décide. Il m'a bien élevé, n'est-ce pas ?

- Tout à fait ! Vous avez une petite amie ?

- Pas une, plusieurs ! Mon problème, voyez-vous, c'est que je tiens à ma liberté pour voyager !

- Vous êtes aussi franc avec elles qu'avec moi ?

- Encore plus ! elles se font si vite des rêves de mariage.

- Et pas de femmes mariées dans votre vie ?

- Il m'aurait fallu en rencontrer une de votre genre pour m'y intéresser.

- Vous avez de la suite dans les idées, en tout cas !

Il eut un rire étouffé. Puis il se mit à fredonner:

*Si tu venais dis-moi le jour
Je t'attendrai sous le bouleau*

Il s'arrêta.

- Continuez, ça me plaît. Vous chantez bien.

Il s'exécuta:

*Les nids sont vides et décousus
Le vent du nord chasse les feuilles
Les alouettes ne volent plus*

Ne dansent plus les écureuils

Il la regarda et vit une tristesse couvrir son visage. Il se tut. Elle le pria de poursuivre:

*Si tu venais, fixe le jour
Je guetterai sous le bouleau*

Il chanta toute la chanson. Elle l'entendit appuyer légèrement sur les deux dernières strophes:

*Oublie l'été, oublie le jour
Oublie mon nom et le bouleau*

Elle le félicita. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'elle n'ouvrit la bouche pour lui demander s'il en connaissait d'autres.

- Plusieurs.
- Et votre préférée ?
- J'aime bien la *Chanson de nuit*.
- Je voudrais l'entendre.
- Félix vous la chanterait mieux que moi... pour vous faire plaisir.

Il commença d'une voix très douce:

*Un trottoir dans la nuit,
Un enfant sous la pluie
Des messieurs sans esprit
Des maisons qui s'ennuient
Un oiselet tout gris*

Il la chanta au complet. Elle perçut un accent mélancolique dans les quatre derniers vers:

*Peut-être qu'aujourd'hui
Tout au fond du pays
Bien loin de cette vie
Je trouverai ma mie.*

Il lui avait jeté des coups d'oeil pour voir si elle l'écoutait attentivement. À la fin, elle lui dit:

- Vous aimez particulièrement les compositions de Félix Leclerc ?
- C'est mon chansonnier préféré.

Il arrêta la voiture à l'avenue Royale, rue qui coupait la route Seigneuriale sur laquelle ils avaient roulé depuis Sainte-Thérèse-de-Lisieux. Elle lui offrit d'aller le reconduire chez lui. Il refusa.

Il sortit et la rejoignit. La pluie avait diminué. Il lui tendit la main et la remercia.

Elle remonta vivement dans sa voiture. Pendant qu'elle démarrait doucement, elle le regarda. Il avait un pas ferme et portait la tête haute. Il se retourna et lui sourit.

Le soir, Laurent était venu dîner avec elle. Ils n'échangèrent que les paroles usuelles de couples qui n'ont plus rien à se dire: « le sel, s'il te plaît, le sucre, du raisin, merci ».

Il se retira tôt dans la chambre des invités sous prétexte de travail. Aussitôt seule, une fureur sourde s'empara d'elle. Pour y résister, elle téléphona à son père. Tel que prévu, sa voix pleine de bonté la calma. Conséquemment, elle résista à l'envie de lui confier sa peine. À la fin de la conversation, elle se félicita de ne pas avoir ajouté à son malheur. Elle savait qu'il souffrait encore de la perte de sa femme.

Réconfortée, elle alla marcher sous les étoiles. Les lumières sur les terrains se reflétaient et tremblaient dans le lac. Les feuilles frémissaient. La lune immobile brillait dans le ciel lointain. Les éclats de rire d'un couple traversèrent l'air jusqu'à la rive. Hier encore, elle était cette femme heureuse.

Elle entra et alla écouter du Bach dont la spiritualité la transportait hors de ce monde.

Pendant qu'il dormait, elle déposa une enveloppe blanche sur sa table de chevet. C'était sa réponse suite à la lecture de son journal.

Le lendemain, elle s'était éveillée avec le lever du soleil après une nuit de sommeil agité. Elle voulut lutter contre sa courbature et s'asseoir au bord du lit mais elle eut un étourdissement qui la força à se recoucher. De sa chambre, elle entendait Thérèse marmonner ses prières du matin.

Au repos, elle s'efforça de penser objectivement à son problème. Ne valait-il pas mieux connaître son homosexualité avant d'avoir des enfants ? C'était l'évidence même. En attendant, qu'allait-elle devenir ? Elle n'avait pas l'habitude d'envisager son avenir sans lui ni famille. Il lui apparut clairement qu'il la privait de lendemains heureux. Un abattement l'envahissait.

Elle alluma sa lampe de chevet, tira la taie d'oreiller à côté de la sienne et la glissa sous sa tête. Elle attendit jusqu'à ce qu'elle se sente capable de s'asseoir sans voir valser les meubles autour d'elle. Il fallait qu'elle puisse vaquer à ses occupations comme à l'ordinaire, sinon Thérèse allait alerter tous ses proches et les inquiéter de sa santé délabrée.

D'abord, elle devait contrôler ses nerfs. Alors, elle se persuada de s'être levée trop vite. L'immobilité au lit allait chasser cette indisposition passagère.

À ce moment-là, elle détesta sa fragilité. Elle n'était plus qu'une pauvre poupée mécanique non remontée par la clé de l'amour. Pire, elle n'avait plus d'équilibre, ne pouvait pas rester d'aplomb comme la sienne quand, petite fille, elle ne s'en servait pas. Une faible et vacillante créature, voilà ce qu'elle était devenue. Un frisson la parcourut. Pourtant, il ne faisait pas froid dans la chambre. Elle en voulut à Laurent, l'auteur de tous ses maux. Elle n'était pas assez en forme pour leur trouver un remède. De découragement, elle conclut :

- Je suis vraiment devenue incapable de me prendre en main. J'en suis réduite à n'exister que par lui...

Tout d'un coup, l'indignation s'empara à nouveau d'elle.

- En tout cas, je ne vais pas le laisser me détruire, grogna-t-elle.

Sur-le-champ, elle décida de continuer à prendre soin de son image, plus pour lui mais pour elle-même. Et d'autre part, personne de son entourage ne devinerait quel anormal elle avait épousé. Le reste de ses jours, elle en serait marquée au fer rouge.

Pour l'immédiat, elle allait utiliser la même tactique que lui. Plus tard, elle trouverait comment se défendre. Il l'énervait par son silence et son absence, elle lui rendrait la monnaie de sa pièce. Elle imaginait sa réaction, se le figurait pris d'inquiétude et de regret. De plus, elle se voyait le regarder avec mépris, exiger beaucoup d'argent, le menacer de faire annuler leur mariage par l'Église. Une fois pour toutes, elle devait se tenir droite devant lui et réclamer son entière indépendance.

Des sueurs lui coulaient sur le visage et le corps. Elle rejeta les couvertures. Le dernier mot qui avait traversé son esprit, indépendance, lui avait fait peur. Une sensation étrange l'avait transie. Rien qu'à y penser, elle éprouvait de la panique. Ses idées l'épouvantaient et produisaient dans sa tête un bruit assourdissant. Déjà, elle avait la frousse

et devait se l'admettre ! Soudain, elle se dégonflait juste à s'imaginer son regard de détresse ou de courroux quand elle lui dirait tout cela. Quelle lâche elle était !

Elle réussit à se calmer en pensant à ce que sa mère lui disait quand, adolescente, elle piquait des colères:

- La rage est un mouvement déréglé de notre âme qui obscurcit notre intelligence.

Par fierté, elle userait de sa raison et montrerait du discernement. Elle prit son carnet et écrivit: *Je te connais maintenant.*

N'ayant plus rien à ajouter, elle traça machinalement le mot *connaître*, mais scindé: *con-naître*. Et alors, elle vit *naître*. Sa colère tomba.

Une demi-heure plus tard, elle l'entendit passer devant sa porte. Elle ne se leva pas pour l'accompagner pendant son petit déjeuner et lui souhaiter une bonne journée à son départ. À son tour de se sentir seul !

Plus tard dans la matinée, elle réussit à se lever et à se laver. Avant de se rendre à la salle à manger, elle regarda sur la table de chevet s'il avait pris la lettre. Il l'avait emportée. À cette heure, il savait qu'elle le jugeait durement.

- À chacun sa déception ! pensa-t-elle.

Pour éviter de s'asseoir devant sa place vide, elle se fit servir le petit-déjeuner dans la véranda.

- Y a longtemps qu'on a mangé du sucre à crème. Madame en veut ? lui demanda Thérèse alors qu'elle mettait le plateau sur la table.

- C'est une bonne idée, se contenta de répondre Solange.

Qu'importe son manque de goût pour cette sucrerie, elle n'allait pas priver Thérèse qui en voulait. Sa bonne utilisait des façons détournées pour demander une faveur. Elle ne l'aurait pas tolérée autrement. Une pauvre fille aussi ignorante qu'elle ne pouvait pas se permettre de jouer la fière.

Quand Thérèse vint retirer le plateau, elle dit à sa patronne:

- Madame a pas plus mangé qu'un p'tit oiseau !

- Quel saint ou sainte faut-il prier pour les causes désespérées ?

- Saint Jude, Madame. Vous lui faites votre demande et vous ajoutez trois *Notre-Père*, trois *Je vous salue Marie* et trois *Gloire au Père*.

- Si tu m'aides par tes prières, il m'accordera ses faveurs ?

- Oui, et j'vas demander à mon ange gardien d'intercéder pour vous auprès du p'tit Jésus.

- Tu crois que le mien peut faire quelque chose ?

- Dans le catéchisme, i'é ben dit que les anges gardiens sont nos protecteurs.

- Ma foi ! Avec toi, Jésus, saint Jude et deux anges gardiens, j'ai des chances d'être entendue.

- Dieu exauce toujours nos prières mais d'la manière qu'i' juge le plus utile à not'e salut.

- Tu sais ton catéchisme par coeur !

- Oui, Madame.

De la satisfaction avait pointé dans sa voix. Sa bonne appréciait les paroles de la religion comme elle les phrases musicales. Alors, elle se garda d'exprimer ses doutes qui l'auraient scandalisée. Elle lui dit de garder la moitié du sucre à la crème pour elle. La bonne refusa faiblement, par politesse.

- C'est un ordre, lui dit-elle amusée.

Seule, elle eut à nouveau ce sentiment de vide comme à la mort de sa mère. À l'enfant abandonnée, succédait la femme rejetée.

- Pourquoi Dieu m'a-t-il donné un mari menteur et homosexuel ? s'interrogeait-elle, lasse et désespérée.

- Et je me sens si délaissée... Somme toute, je n'ai personne et je suis sans présent ni avenir.

Pour se changer les idées, elle chercha un *Life* oublié dans la pile de revues juridiques laissées sur la table entre leurs fauteuils de rotin. Elle n'en trouva pas. Il n'y avait que la Bible, laissée là pendant l'hiver avec des revues de droit. Laurent avait pris goût à cette lecture avec son oncle américain qui la lui avait offerte.

Dans le passé, elle y avait déjà jeté un coup d'oeil sans trop d'intérêt. Elle ne s'était pas rendue plus loin que la création du monde dans la *Genèse*. Les seuls Évangiles étaient fortement recommandés à l'école et à l'église.

De lassitude, elle regarda la table des matières. Le titre d'un chapitre attira son attention: *Le Cantique des cantiques*. Le rapport à la musique piqua sa curiosité. Elle choisit

cette section, puis jeta les yeux sur le nom de l'auteur: Salomon. Elle en commença la lecture quoiqu'elle eût peine à se concentrer.

Son mal à l'épaule gauche la tenaillait plus fortement depuis la veille au soir. Elle pesait du majeur sur le point de douleur. Il résistait. Elle devait l'oublier, s'occuper à penser à autre chose.

Soudain, les larmes affluèrent. Avec ténacité, elle les refoulait. Son rêve... elle s'en souvint tout à coup, elle était au fond d'un puits et elle regardait vers le haut pour entrevoir la lumière. Elle la percevait à peine tant le gouffre était profond...

Pour en oublier la terrible sensation, elle se remit au *Cantique des cantiques*. Elle constata que le choeur répondait à la femme, puis débutait le dialogue entre les époux. À sa grande surprise, les mots et les expressions étaient très riches de symboles évocateurs. Elle se mit à voir la litière du roi Salomon faite de « colonnes d'argent, le dossier d'or, le siège de pourpre... ». Les mots d'amour exprimaient ses sentiments pour Laurent. En revanche, jamais il ne lui avait murmuré comme l'époux du *Cantique* :

Oui, tu es belle, mon amie; oui, tu es belle ! Tes yeux sont des yeux de colombes... tes lèvres sont comme un fil de pourpre... tes deux seins sont comme deux faons, jumeaux d'une gazelle, qui paissent au milieu des lis... tu m'as ravi le coeur, ma soeur fiancée, tu m'as ravi le coeur par un seul de tes regards, par une seule des perles de ton collier... Que ton amour a de charme, ma soeur fiancée ! Combien ton amour est meilleur que le vin, et l'odeur de tes parfums, que tous les aromates ! Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée, le miel et le lait sont sous ta langue... Que tu es belle, que tu es charmante, mon amour, au milieu des délices ! Ta taille ressemble au palmier, et tes seins à ses grappes... le parfum de ton souffle comme celui des pommes, et ton palais comme un vin exquis ! ...

Laurent n'avait jamais louangé amoureuxment son corps comme l'homme de la Bible célébrait celui de sa compagne. Depuis longtemps, elle n'avait pas éprouvé chez son mari cette admiration et ce besoin physique d'elle. Il n'exprimait pas de ces désirs impérieux glorifiés dans la Bible.

À cette heure-là, elle réalisa pleinement qu'il ne l'avait jamais aimée sensuellement comme Dieu voulait que l'homme s'éprenne de sa femme. Elle comprit soudain ce que le Christ, divin mais humain, entendait quand il avait déclaré:

*Désormais ils ne sont plus deux chairs,
mais une seule.*

À sa grande et cruelle surprise, c'était la Bible qui, dans un chant sacré, exprimait son amour pour Laurent, et celui qu'elle aurait dû recevoir de lui. Pour sa part, elle n'aurait pas osé, comme l'épouse de Salomon, proclamer devant Laurent, Dieu et l'humanité:

Son fruit est doux à mon palais... je suis malade d'amour... j'ai trouvé celui que mon coeur aime, je l'ai saisi et je ne le lâcherai pas... que mon bien-aimé entre dans son jardin, et qu'il mange de ses beaux fruits !

À son grand étonnement, cette juive décrivait son époux tel qu'elle avait vu Laurent dès le début de sa passion pour lui:

Ses cheveux sont noirs comme le corbeau... ses lèvres sont des lis, d'où découle la myrrhe la plus pure... ses mains sont des cylindres d'or, émaillés de pierres de Tharsis... son sein est un chef-d'oeuvre d'ivoire, couvert de saphirs... ses jambes sont des colonnes d'albâtre, posées sur des bases d'or pur... son palais n'est que douceur, et toute sa personne n'est que charme... tel est mon bien-aimé, tel est mon ami.

Entre eux, il n'y avait jamais eu l'expression de ce plaisir de l'autre tel que célébré dans l'Ancien Testament. Jamais, elle n'avait osé utiliser ces mots d'amour en sa présence alors qu'elle l'aimait aussi ardemment que cette juive enivrée de son compagnon. C'est alors qu'elle prit encore plus conscience qu'il ne devait pas sentir cette poussée d'émotions et de désirs. Il les éprouvait pour ceux de son sexe, pas pour elle. Inattendue, une fureur incontrôlable s'empara d'elle.

- Je ne me laisserai plus bernier comme avant ! Finies mon inconscience et ma sincérité d'ingénue !

Elle restait assise, le visage enfoui dans les mains, les coudes appuyés sur les genoux. À nouveau, elle était interpellée par la femme de la Bible qui portait en triomphe l'étincelle d'amour divin semé dans les coeurs humains. Si elle avait approfondi la nature de ce sentiment, un questionnement aurait grandi dans son esprit. Conclusion: elle était victime de sa propre légèreté et de la facilité dans lesquelles elle se complaisait.

Par crainte de scènes de ménage, elle n'avait pas eu la force d'exprimer ses malaises. Elle n'avait pas osé exiger de réponse à l'absence d'ardeur chez Laurent. Toujours, elle l'excusait: il était fatigué par trop de travail ou elle n'avait pas été assez

gentille avec lui. Son inexpérience de la sexualité avant le mariage et son manque de courage l'avaient desservi. Lui seul en avait profité.

Il fallait qu'elle change. Pour acquérir du savoir, gagner en authenticité, s'affirmer, elle ne pouvait plus se réfugier au sein de leur couple. Jusqu'ici, elle avait accepté le sort dévolu à son sexe dans l'alliance bénie par l'Église. Désormais, elle raffermirait sa volonté par l'apprentissage de l'autonomie. Elle se forgerait une existence par l'exercice de la liberté, tant pour elle-même que pour les autres.

Des larmes de douleur tombaient sur sa robe. À celles-ci, succédèrent des pleurs de rage qu'elle étouffait dans sa jupe. Elle s'exécrait et voulait vaincre son immobilisme. Encore fallait-il passer à l'action... mais comment ?

Lorsqu'elle se leva, sa jupe était mouillée. Elle traversa le salon sans regarder Thérèse, en train d'épousseter. Elle claqua la porte de sa chambre. La servante était restée figée sur place à la vue de sa maîtresse dans un tel état.

Dans l'après-midi, le soleil qui tapait sur les vitres des fenêtres la tira du lit. Ses rayons baignaient la pelouse et le lac. À la hâte, elle enfila son maillot de bain.

Une impression d'irréalité flottait en elle quand elle se rendit au quai. D'un pas rapide, elle entra dans l'eau. Enfin une sensation sur la peau, la lutte contre la matière pour remonter à la surface, l'effort pour traverser la nappe fluide, la tension enivrante de pousser pour atteindre l'atmosphère et humer l'air vivifiant.

Quand elle revint à la grève, la lumière solaire caressa son corps mouillé, le réchauffa, lui donna un autre bien-être qu'elle avait failli oublier. Il lui suffisait de puiser à la nature pour régénérer sa parcelle de vie.

Le soir, Laurent ne rentra pas. Dehors sur le balcon, elle axa sa pensée sur la nuit qui enveloppait la terre. Déjà, la lune jetait de la clarté dans l'espace et emplissait le ciel de sa présence, superbe et tranquille.

Le lendemain, elle sortait des tiroirs les pyjamas, les sous-vêtements, les chaussettes, les chemises, les chandails de Laurent qu'elle jetait sur le lit. Elle ouvrit la penderie, agrippa ses costumes et les lança sur la pile de vêtements. C'était par attachement qu'il les gardait, cadeaux de ses parents ou achats à l'étranger. Ils lui rappelaient des endroits et des moments privilégiés.

- Il doit y en avoir qui lui ont été offerts par Christophe et d'autres tapettes ! dit-elle presque à voix haute.

Elle prit les deux plus grosses valises qu'il avait laissées dans le placard. En hâte, elle les remplit de tous ces beaux atours de mohair, de suédine, de percale, de cellular de la meilleure qualité. Sans attendre, elle téléphona au presbytère de la paroisse de Notre-Dame-des-Laurentides et demanda si quelqu'un de la Saint-Vincent-de-Paul pouvait venir chercher des habits usagés. Quand elle donna son adresse, le curé lui dit qu'il allait solliciter l'aide d'une résidente du lac pour aller les prendre chez elle.

Dix minutes plus tard, la dame en question l'appelait. Elle était fort contente car, dit-elle, « nos pauvres sont tellement dans le besoin ». Sans hésiter, elle offrit de venir les chercher dans moins d'une heure. Solange accepta.

D'abord, elle s'empressa de se changer et de se maquiller. Lorsque la bénévoles arriva, Solange paraissait reposée et calme. Thérèse mit les valises dans le coffre de la voiture pendant que la dame remerciait Solange de sa générosité.

La bonne, qui avait entendu leur conversation, s'imagina que sa patronne donnait tous ces vêtements pour que le saint des plus pauvres intercède pour elle auprès de Dieu et lui obtienne la faveur d'être mère.

Après le départ de la dame, Solange demanda à sa bonne de laver et de désinfecter, à l'eau de javelle, les tiroirs et la penderie.

- Plus jamais son odeur ! se dit-elle avec aversion. Elle sortit.

Près du lac, petit à petit la gagna une humeur de satisfaction. Elle se réjouissait d'avance de voir sa tête quand il découvrirait que les vêtements qu'il aimait tant, au point de les vouloir dans ses moments de loisirs et de détente au chalet, seraient disparus. Elle lui expliquerait avec détachement que ses hier, à lui, n'étaient pas plus importants que les siens. Ce naguère n'était qu'un cimetière d'illusions qui s'étaient envolées, d'abord pour elle et aujourd'hui pour lui.

Finis, pour tous deux, les souvenirs de moments de tendresse et de générosité qui faisaient croire à un avenir construit sur un solide passé de témoignages d'amour. Ce cher Laurent allait, comme elle, trouver leur lien conjugal odieux.

Elle passa outre à sa conscience qui lui reprochait soudain de choisir la loi du talion. Après tout, elle avait droit de ne pas tolérer des traces de vice. Il ne pouvait pas lui imposer, chez eux, des restes de ses aventures inavouables. Le Christ n'avait-il pas chassé les vendeurs du temple ! Cette pensée la remplit de certitude. Elle sortait le mal de sous leur toit.

Elle alla s'étendre sur une chaise longue pour jouir mentalement de sa victoire morale. Enfin, elle se reprenait en main, elle agissait. Après tout, elle était née d'une famille forte. Elle avait appris, comme ses frères et sa soeur, à ne pas se laisser humilier par les enfants du voisinage.

- Défends-toi, disaient leurs parents quand ils venaient se plaindre de coups reçus.

Comment avait-elle pu oublier, pour un moment, cet enseignement qui crée les gagnants ?

- Les faibles et les peureux n'ont pas droit au respect, leur disaient-ils. Regardez les animaux, les plus féroces et les plus intelligents font une bouchée des faibles. La brebis, qui se laisse égorger sans se défendre, gagne-t-elle le respect et l'admiration des humains ? Non, rien de pire que de se faire traiter de mouton ! Sa douceur lui a valu d'être victime de sacrifices aux dieux des païens et même à celui des juifs. Pas d'agneaux dans la famille !

Ce jour-là, elle appréciait son éducation familiale qui lui avait enseigné que survivent les indomptables prêts à se battre. N'était-il pas noble, aux siècles passés, de laver l'injure par l'épée ? Elle marmonna:

- Maintenant tel qu'autrefois, il est toujours édifiant de parader sur les boulevards en braves militaires. Le vigoureux herculéen montre qu'il n'a pas peur d'affronter l'ennemi.

Puis elle se rappela cette pensée de Laurent:

- Les individus et les peuples sans « killer's instinct » se font bouffer par les autres.

Un jour qu'ils parlaient de civilisations disparues par manque d'habileté à se défendre, elle lui avait demandé:

- La charité et la compassion devraient aider les humains à vivre ici-bas, n'est-ce pas ?

Aussitôt, il lui avait répondu:

- Hélas ! la paix suit la guerre! On n'arrive pas à lutter contre le mal qui sans cesse nous assiège. C'est le paradoxe de la vie.

Longtemps, elle y réfléchit. Elle en arriva à conclure qu'elle avait eu raison de faire disparaître les reliques de Sodome et de Gomorrhe. Si Thérèse savait, elle se précipiterait vers son crucifix pour retirer le rameau glissé sous les jambes du Christ, le plongerait dans l'eau bénite et aspergerait les tiroirs et la penderie. La croix en main et des prières aux lèvres, elle chasserait l'esprit du mal, se dit-elle.

Elle se sentait déjà mieux. À quelle bonne école elle était allée enfant ! D'autant plus que Laurent avait parfait son éducation chaque fois qu'il lui avait appris des dictons du genre: « *Le battu paye l'amende* », « *Qui fait la faute la boit* », « *Jamais homme ne gagne qui plaide à son maître* ».

Elle rejoignit Thérèse dans la maison et lui intima d'ouvrir les fenêtres pour laisser aérer les tiroirs et la garde-robe.

Les jours suivants, Laurent ne lui téléphona pas pour lui donner ses impressions suite à la lecture de sa lettre. Déjà, elle luttait contre une voix en elle qui la blâmait pour son ventre vide. Au début de sa vie conjugale, elle ne s'était pas inquiétée car, à vingt ans, elle avait des années devant elle pour devenir enceinte. En fin de compte, elle était toute à la découverte de Paris.

- Et j'étais follement amoureuse de Laurent. Il était si attentionné, gentil, joyeux. Je vivais dans l'euphorie de l'amour, du bonheur, hors du temps, sur la lune de miel, se rappelait-elle.

S'ils avaient eu un enfant, neuf à dix mois après leur première relation sexuelle, puis un deuxième, peut-être n'aurait-il jamais plus désiré un homme. Ses petits l'auraient suffisamment occupé et aimé pour qu'il ait la force de repousser les tentations de Satan. Elle non plus n'avait pas pu vaincre l'Esprit des ténèbres quand elle s'était laissé aller à sa dernière vengeance.

Depuis qu'il n'était plus avec elle le soir, elle se retirait plus tôt dans sa chambre après une heure de canotage sur le lac. Cet exercice lui donnait une fatigue physique apaisante. Dans une armoire de coin, elle avait mis un tourne-disque et de son lit écoutait de l'opéra italien dont les chants d'amour lui donnaient la chair de poule.

Le jour, elle s'étendait au soleil. Sa peau brunie dissimulait ses cernes sous les yeux. L'après-midi, quand elle ne sortait pas, elle lisait ou apprenait de nouvelles pièces de piano.

Deux fois, elle était allée rejoindre son père à Québec pour dîner avec lui dans un des restaurants français du chemin Saint-Louis ou de la rue Sainte-Anne. Pour ne pas ajouter à ses soucis, elle lui avait menti quand il lui avait demandé des nouvelles de Laurent. Elle lui avait répondu que ce dernier avait dû rester au chalet pour compléter un dossier.

Pour éviter que son père la trouvât pâle, elle avait mis du rouge sur ses joues et ses lèvres et enfilé une robe verte imprimée de fleurs blanches. Pendant les repas, elle l'avait entretenu, avec une gaieté feinte, de sujets qu'il aimait: la musique et les voyages. Ainsi, tout médecin qu'il était, il ne devina pas qu'elle était mal en point.

Un soir qu'elle était à son piano, elle sursauta en entendant un bruit de moteur. Elle ne reconnut pas celui de la voiture de Laurent. Qui était-ce ? Elle quitta le banc et s'avança vers la fenêtre. Stupéfaite, elle vit la Buick noire de Christophe.

Aussitôt, l'envahit la révolte et elle se mit à en frémir. Il allait avoir la surprise de sa vie s'il croyait venir expliquer leur conduite. Elle se raidit. Il fallait lui jeter des regards méprisants, lui faire sentir qu'elle le jugeait un débauché.

Quand il entra, elle le regarda droit dans les yeux. D'abord, il se frotta les mains. Donc, conclut-elle, il était nerveux. Elle connaissait ses tics. En tout cas, elle ne devait pas lui montrer sa crainte. Dès lors, ils commencèrent à s'examiner comme deux bêtes qui se toisent avant le combat.

Thérèse, qui l'avait entendu venir, se tenait dans la porte de la cuisine, l'air curieux. Solange lui dit:

- Tu peux nous laisser. On annonce de la pluie pour cette nuit, rentre le linge.

La servante le salua d'un « Bonsoir, monsieur Christophe ! » et sortit.

Assise, Solange ne lui cachait pas sa méfiance. Avec hauteur, elle passait en revue le costume de percale bleu pâle, la chemise et le cache-col de soie blanche qui faisaient ressortir le hâle de sa peau. Au bout d'une seconde, elle se souvint que le soin de sa toilette lui apparaissait seulement un peu excentrique quand il était son ami.

Maintenant, elle ne voyait de lui que l'expression éhontée de son vice. Ses bagues de dix-huit carats à chaque main, l'une sertie d'un rubis l'autre d'une améthyste, le prouvaient. Pourtant, elles les admiraient un mois avant. Cette constatation ajoutait du trouble à son ressentiment.

Enfin, elle eut un haut-le-cœur à son odeur d'Eau de Cologne ambrée tant ce parfum lui sembla fétide et nauséeux. Elle sortit de sa poche un mouchoir imbibé de santal et le garda près de son visage, dans sa main droite, le coude appuyé sur le bras du fauteuil. Cet arôme devenait un mur invisible derrière lequel elle pouvait le regarder, préservée du méphitisme empoisonnant de ce corrupteur.

- Je suis venu seulement te dire que Laurent est très malheureux !
- Et je dois te croire ?
- Ne raille pas, il parle de suicide.
- Bonté divine ! tu n'as qu'à le consoler !
- On avait bu.
- Pauvre excuse !
- Juste Ciel ! Tu ne vas pas le laisser ?
- Je pourrais, c'était un empêchement de mariage. Il a menti.
- Grand Dieu ! cesse de dramatiser !

Solange ne répondit pas. Son regard têtu mit Christophe sur ses gardes.

- Ce n'est pas parce qu'un homme a une faiblesse de la chair qu'on le renie. Ton silence le tue. Tu pourrais montrer plus de compréhension et lui donner la chance de s'expliquer. Il m'a dit que tu es fermée comme une huître. Ta lettre l'a assommé. Il n'a quand même pas commis un crime !

Elle continuait à le scruter silencieusement tandis qu'il poursuivait :

- Tu le considères monstrueux et tu es sa victime, c'est ça ? La religion nous étouffe tous. La peur de l'érotisme et des expériences sexuelles nous est insufflée pour étrangler notre imagination. Le sexe est péché hors du mariage et l'homosexualité est la pire des abominations. Tu es une femme évoluée, tu as vécu à Paris...

- Ma foi ! c'est toi, maintenant, qui me fais la leçon, l'interrompit-elle durement. Tu veux que je me culpabilise en m'accusant d'étroitesse d'esprit. Et voilà que tu me braves dans ma maison !

Elle l'avait interrompu avec une voix dure et autoritaire.

Christophe sourit brièvement.

- Tu es comme ma soeur, on ne peut pas finasser avec vous. Toujours la ligne droite en tout !

- Ne te sers pas d'elle pour renforcer tes attaques ! Va droit au but ou va-t-en !

- Tu es aussi brutale avec moi qu'avec lui. Comme si on était responsable de notre homosexualité. On est né avec. À quoi bon ! Au fond, tu n'y comprends rien !

Solange éclata de rire.

- Eh bien ! Chacun voit avec son lorgnon !

- Tu peux te moquer si bon te semble... en tout cas, tu prends le risque de mettre sa vie en danger.

- Par exemple ! je suis le bourreau maintenant !

L'oeil menaçant, elle bouillonnait.

- Bon, si tu le prends comme ça, il n'y aura pas moyen de trouver une solution, dit-il d'un ton claquant.

Succédèrent une moue féminine et une envolée insolente du bras droit comme pour la balayer. C'était trop ! À la fin, elle n'allait pas le laisser la traiter avec ce sarcasme efféminé.

- Proposes-en une, alors ! lui lança-t-elle avec un rire d'ironie.

- Toi, lui et moi n'avons pas, Dieu merci, l'intolérance et l'esprit borné des habitants de cette ville, ronds-de-cuir et séminaristes. Nous n'allons pas nous condamner mutuellement ou nous confesser sur la place publique.

Elle flairait la vie de mensonges qu'ils avaient concoctée ensemble. Il avait pris un air détaché pour lui proposer la duplicité.

- Il y a des milliers de femmes qui ferment les yeux sur les aventures extra-conjugales de leurs maris. Les plus fûtées en profitent pour s'en permettre autant. Alors aussi bien être raisonnable et continuer comme par le passé. Je n'ai pas demandé à Laurent de te quitter pour moi.

- C'est démoniaque, pensa Solange.

Une vague de froid la submergea. Elle se défendit d'un ton cinglant:

- Tu oses me proposer d'être complice de votre stupre ! Laurent est de combine avec toi ?

Sa voix tremblait d'indignation. Son regard de glace fixait celui de Christophe. Il se fit moins hautain pour le défendre:

- Il ne sait pas que je suis ici.

Le coin de ses lèvres se rabaissa et son masque prit une humeur caustique.

Solange devint blême d'indignation.

- Holà ! Laisse-nous régler notre problème. Je n'ai pas besoin de ton aide. Je suis toujours sa femme ! Va-t-en et ne remets jamais plus les pieds ici !

Il lui lança un regard féroce et déguerpit sans la saluer.

Elle se dirigeait vers sa chambre quand Thérèse sortit de la sienne avec un air inquiet. Solange lui demanda si quelque chose n'allait pas. En vérité, elle craignait qu'elle ait entendu la conversation.

- C'est pour dimanche. J'pourrais-tu prendre l'autobus avant le déjeuner de Madame ? J'veux aller à la messe à la Basilique avant d'aller manger sur les Plaines avec tante Clara et Lorette.

- Je dois aller à Québec dimanche. Je t'y amènerai.

- Merci.

- Bonsoir.

La servante lui souhaita bonne nuit et ferma les lumières du salon tandis que Solange entra dans sa chambre.

Encore, elle s'était maîtrisée pour ne rien laisser paraître. Tout à coup, derrière la porte close, la saisit une envie de hurler sa fureur. Elle attrapa le chausse-pied de corne noire posé sur la commode de Laurent, celui dont il se servait pour enfiler ses souliers. Afin d'étouffer son cri, elle le plia jusqu'à ce qu'il casse. Elle lança les morceaux sur le plancher. Accablée de dépit, elle se jeta sur le lit.

Ce hurlement silencieux avait abouti à son épaule gauche et s'était répandu dans toute l'omoplate. De plus, un mal de tête lui serrait les tempes. Elle regarda autour de leur chambre comme si elle avait été à l'extrémité de la terre, dans un lieu inconnu ou sur un radeau à la dérive.

Dans un coin de la pièce, elle vit la planche de bois avec le nom de leur chalet. Elle avait imaginé utiliser des voyelles et consonnes de leur prénoms. Leur arrangement donna *La tenuto*, terme musical indiquant que les sons doivent être tenus pendant toute la durée de leur émission.

- Quel parfait symbole de notre union durable ! avait-elle pensé quand l'artisan la lui avait remise.

Ce nom n'avait plus de sens, leur chant s'était tu. Elle fit une flambée dans la cheminée de brique. L'idée de la construction de ce foyer lui était venue en souvenir de celui, en marbre noir, qu'ils avaient dans leur chambre à Paris. Pour la campagne, elle avait choisi un matériau simple, propre à s'allier aux boiseries.

Quand les flammes montèrent, elle y jeta la planche. Elle la regarda passer du rouge au bleu, puis s'amincir. Quand le feu baissa, il ne resta plus que des fragments carbonisés dans la braise.

Elle se sentait ni triste ni gaie, dans un état de satisfaction comme après avoir maîtrisé un passage difficile dans un morceau de piano. Elle se déshabilla. Tout à coup, elle se sentit épuisée, trop même pour prendre une douche. Alors, elle se permit ce qu'elle n'aurait jamais osé depuis son mariage: se coucher avec son odeur et non celle d'un parfum français.

Le jour suivant, vers la fin de l'après-midi, Solange étudiait la composition du concerto K 467 de Mozart. Elle en jouait les battements en triolets quand elle entendit Thérèse parler avec un homme. Ils lui semblèrent loin de la maison, près de la route. La voix mâle ne portait pas autant que celle, plus aiguë, de sa servante. Comme d'habitude, elle devait causer avec les voisins.

Sa domestique glanait ainsi des informations sur les plantes et les fleurs. Quelques minutes plus tard, Thérèse entra suivie de quelqu'un. Solange tourna la tête et vit Francis. Sur le coup, elle tenta de dissimuler sa surprise. La bonne s'empressa d'informer sa maîtresse:

- J'balayais l'entrée quand Monsieur m'a demandé s'i' pouvait entrer pour prendre des photos. Il dit qu'i' veut poser les montagnes et le lac. Il faut que j'demande à Madame si vous pouvez vous promener sur le terrain, que j'lui ai dit.

Solange se leva et s'approcha d'eux. Il lui tendit la main et la salua:

- J'aimerais prendre quelques photos. Le cirque des montagnes autour du lac est magnifique. D'ici, on voit bien l'ovale formé par leurs sommets, ajouta-t-il.

- Bien sûr ! suivez-moi.

Elle sortit pour s'éloigner de Thérèse. Sur le quai, elle lui demanda:

- Comment avez-vous su que je vivais ici ?

- Par votre Volks stationnée à l'entrée. En route pour aller chez mes amis, je l'ai reconnue.

- Gare ! je suis une femme mariée. Il ne faut pas me relancer chez moi.

- Je n'en avais pas l'intention !

- Tant mieux !

- Vous ne m'avez pas dit que vous étiez une excellente musicienne !
- Je pianote.
- Eh bien ! vous êtes humble !
- Vous allez prendre vos photos ?

En réponse, il sortit puis ajusta son appareil et clic ! clic ! clic !

- Vous n'êtes pas venue à l'île. Vous étiez occupée ?
- Je ne vous avais rien promis.
- J'ai cru à la magie des chansons de Félix.
- Charmeur ! pensa-t-elle.

Elle changea de sujet:

- Vous venez souvent ici ?
- Quand on m'invite.
- Comment s'appellent vos amis ?
- Les Paquet.
- La famille du docteur ?
- Oui.

Francis s'éloigna à nouveau pour aller photographier. Elle le regardait avec attention. C'était probablement un autre libertin... La méfiance n'allait quand même pas empoisonner son existence. Elle se rapprocha de lui. Au même moment, il se retourna et lui sourit.

- Vous avez de la chance d'admirer ces courbes harmonieuses des Laurentides au lever et coucher du soleil. Regardez, elles enchâssent le lac comme elles suivent le fleuve, avec douceur et symétrie.

Elle acquiesça de la tête.

- Je ne veux pas vous importuner, dit-il l'air incertain.
- Vous êtes le bienvenu.

Ce dernier mot était sorti de sa bouche spontanément.

Francis avait repris son air rassuré alors que Solange semblait songeuse. Déjà, elle se demandait sur quelle voie il voulait l'entraîner. Néanmoins, elle se ressaisit.

- Pas question pour moi de redouter un imposteur en chaque homme ! se dit-elle.

Tandis qu'il fermait l'étui de son appareil, il la regarda. Tout à coup ses yeux exprimèrent à Solange qu'il percevait un mystère. Suivit une lueur de gaieté qui lui montra qu'il acceptait de ne pas le comprendre. Tout ce qu'il voulait se résumait à cette affirmation:

- Je vous attends à l'île.

Leurs regards se rencontrèrent à nouveau. Il demanda :

- Alors, vous viendrez ?
- Si rien ne m'en empêche !

Il avait eu le temps de détailler ses traits. Dans la voiture, il l'avait surtout vue de profil. Aujourd'hui, il découvrait tout son visage. Elle avait des lèvres juste assez pulpeuses et une prunelle vive. Il y avait de la tendresse sur son visage. Par contre, sa voix feutrée ne correspondait pas à sa physionomie ouverte. C'était pourquoi il écoutait davantage ce que disaient ses yeux tristes qui l'intriguaient. Il lui demanda :

- Vous avez eu peur de venir ?
- Qu'est-ce que vous allez vous imaginer ?
- Que vous ne me faites pas confiance.
- J'irais à l'île pour une leçon de géographie...
- A la bonne heure ! je n'avais que ça en tête !
- Une femme mariée avec un autre homme que son mari attire la calomnie...
- Vous allez vous priver d'apprendre par peur des qu'en dira-t-on ?

Elle le regarda à nouveau. Indéniablement, il avait une bonne tête. Son air taquin ne lui était pas antipathique. Alors elle lui dit :

- Si je n'ai pas d'empêchement, je vous rejoindrai au pont demain. Vous êtes satisfait ?
- Tout à fait !

Il l'accompagna jusqu'à la maison. Dès qu'il lui tendit la main, il y mit une faible pression pour la serrer. Sans attendre, il se dirigea vers la route.

Thérèse s'était empressée de laver le rebord de la fenêtre panoramique du salon, ce qui lui avait permis de suivre la scène. Elle s'empressa d'exprimer son étonnement à Solange qui entrait :

- Gaspiller un film à poser des montagnes !
- C'est un géographe.
- Il peut gagner sa vie avec ce métier ?
- Probablement...

Solange n'avait pas le goût de satisfaire la curiosité de cette fouineuse. Elle se retira dans le solarium pour écrire à Klaus. Pour la première fois, cet ami lui avait envoyé une longue lettre et une invitation pour un séjour chez lui. Elle se mit à chercher quoi lui raconter. L'inspiration ne venait pas. Alors, mieux valait remettre à plus tard sa réponse, décida-t-elle.

Malgré son effort pour ne pas y penser, l'image de Laurent la poursuivait. Ses gestes et expressions la hantaient, les intonations de sa voix sonnaient à ses oreilles.

Elle s'était réveillée une fois de plus sur le tableau de l'union de son mari avec Christophe. Cette image monstrueuse revenait inopinément à son esprit, l'obsédait, empoisonnait son quotidien. Il fallait réagir et s'en défaire.

Après s'être habillée avec un goût sûr, elle prit son sac à main, un chandail et sortit.

Thérèse, qui lavait les chaises du parterre, voulut entrer pour lui servir le petit-déjeuner. Solange s'empressa de l'en empêcher.

- Je vais manger à l'extérieur. Je serai absente toute la journée.

La bonne ne posa pas de question. Il lui semblait que mieux valait pour Madame de sortir avec sa soeur ou ses amies que de trop s'enfermer chez elle.

- Prends l'après-midi pour tricoter. Tes frères et soeurs seront heureux de leurs étrennes à Noël.

Elle s'était efforcée de paraître gaie.

La bonne ne comprenait plus ce qui se passait dans la vie de ses patrons. Certes tous ces changements dans leur quotidien lui apportaient un répit dans son travail et elle n'allait pas s'en plaindre. Six jours sur sept à servir deux personnes exigeantes n'était pas une tâche facile.

Depuis longtemps, elle ne pleurait plus le soir. La première année à leur emploi, quand elle se trompait dans le service à table, Madame la foudroyait du regard. Elle en était humiliée. Plus tard dans sa chambre, elle se sentait terriblement seule avec son chagrin. Le chapelet à la main, elle finissait par s'endormir sur son oreiller humide.

Sans l'obligation de gagner, elle aurait pris ses jambes à son cou jusqu'à la maison de ses parents. Sauf que le plus jeune de la famille avait la vocation religieuse et venait d'entrer au collège de la Pocatière. Elle payait sa pension et il ne lui restait à peu près rien de ses gages. Un jour, elle le verrait en soutane. Toute la famille, spécialement ses parents, en seraient honorés. À sa façon, elle répondait à l'appel de Dieu, croyait-elle.

En sortant du pont de l'île, Solange vit Francis allongé sur l'herbe, la tête appuyée sur son sac à dos. Il était absorbé dans la lecture d'une carte qu'il tenait à bout de bras et tentait d'immobiliser. Le vent l'ondulait de vagues successives. Dès qu'il l'entendit fermer la portière, il tourna la tête et se leva. La carte à la main, il vint vers elle.

Elle le regardait avancer d'un pas ferme. Il paraissait détendu. Ses boucles de cheveux flottaient au vent. D'une démarche alerte, il montait la pente à grandes enjambées. Il avait l'air de celui à qui tout réussit.

Quand il lui serra la main, il devint presque ému. Elle fut sensible à cette joie qu'il éprouvait à la revoir. Dès qu'ils atteignirent le sac à dos déposé au milieu du versant, il s'empressa d'étendre à terre son cardigan afin qu'elle ne salisse pas son pantalon.

Tout de suite, il avait constaté qu'elle n'était pas habillée ni chaussée pour une excursion de géographie. Il lui faudrait éviter les endroits difficiles d'accès. Cependant, il se garda de l'en informer.

De son côté, elle était plus préoccupée de savoir si elle irait avec lui au-delà de ce pâturage. Ici, aucun danger, ils étaient à la vue de tous. Pendant le repas, elle verrait bien son comportement et déciderait de le suivre ou pas.

Le nouveau décor et le pique-nique lui ouvrirent un peu l'appétit. Elle n'avait pas senti la faim depuis son retour de New York. En plein air et occupée à converser avec cet étranger, elle mangeait un peu.

Par moments, elle se demandait comment elle avait pu accepter ce rendez-vous et le sandwich de cet inconnu... Il était si différent des hommes qu'elle connaissait, bien rasés, à cheveux très courts et aux plis de pantalon impeccablement droits.

Celui de Francis était kaki, propre mais froissé. Au lieu de souliers à bouts pointus, il portait des bottes. Quant à sa chemise bleue, Laurent ne l'aurait pas mise pour ranger ses affaires dans le garage.

Ils échangèrent quelques banalités sur la température. Elle fut surprise d'apprendre que même en hiver, il allait dans les bois en raquette et passait beaucoup de temps dans les campagnes.

La voix basse et légèrement rauque de Francis lui plaisait. Pourtant, elle se fit violence pour ne pas se laisser prendre à sa magie. De plus, les amabilités dont il l'entourait la flattaient. Elle devait s'en méfier. Son charme certain ne l'empêcherait pas de rester distante. Elle était déterminée à ne pas se laisser consoler par ce jeune aventurier.

Il lui offrit du céleri.

- Merci, dit-elle, si vous permettez je vais me servir seule.
- Vous êtes mon invitée.
- Traitez-moi comme n'importe laquelle de vos amies.
- Ah non ! Vous êtes spéciale !
- Holà ! vous êtes plus galant qu'amical.

Francis éclata de rire. Elle exprima un amusement moins léger:

- L'amitié ne vous vient pas spontanément comme le marivaudage.
- La vertu l'emporte rarement sur les faiblesses inséparables de ma nature.
- Qui vous incline vers la femme ?
- Évidemment, elle d'abord le reste ensuite !
- Ouais ! vous êtes plutôt franc !
- J'aime les femmes.

Elle se contenta d'ajouter « c'est normal » tandis qu'elle pensait « au moins, lui me voit ! ».

Il l'amusait avec sa franchise. Cependant, pour ne pas tomber sous son charme, elle le surveillait afin de lui trouver des défauts. En effet, ses manières n'étaient pas des plus raffinées : il prenait de grosses bouchées et utilisait son pantalon pour s'essuyer les doigts. De plus, il avait léché la lame du couteau recouverte de glaçage après avoir coupé sa pointe de gâteau.

Avant de tout ranger dans son sac, il avait déroulé la carte topographique pour lui montrer la forme longitudinale de l'île et ses rivières du Moulin, Pot-de-Beurre, Dauphine, Lafleur et Maheu. Elles naissaient en son centre et se jetaient dans le fleuve. Jamais, elle n'avait pensé que des cours d'eau coulaient ainsi sur cette île. Cependant, elle se garda de lui montrer son manque de savoir. Il lui indiquait des pointes: Pointe-à-Danneau, Pointe-à-Blake, Pointe-chez-East, Pointe-aux-Oignons; et les anses: Anse-à-Petit, Anse-du-Fort, Anse-Verte, Anse-aux-Canards.

Tout de suite, elle constata son ardeur à lui expliquer la formation de l'île dans une région de failles et de fonte des glaciers dont elle n'avait jamais entendu parler. Elle n'avait aucune idée des divers âges de l'Antécambrien, de ce qu'était le substratum qu'il décrivait comme une prolongation sous-jacente du Bouclier canadien. Aussi l'écoutait-elle attentivement car elle n'avait aucune familiarité avec le vocabulaire technique qu'il utilisait.

Elle était surprise de ce qu'elle venait d'apprendre en si peu de temps. Quand il réitéra son offre de le suivre dans sa promenade, elle accepta. En quelques secondes, il avait tout remis dans son sac. Dans une main, il tenait les bouteilles de Coke vides pour les jeter dans la première poubelle à sa portée. Ils se mirent en route pour explorer le Bout-de-l'Île.

En chemin, il lui montra la division des terres sur les rives du Saint-Laurent, en bandes perpendiculaires au fleuve. Elle découvrait alors que les vieilles maisons avaient été construites en relation avec le cours d'eau et les vents. Elles étaient alignées le long du

fleuve, lieu de passage des habitants, et elles se tenaient de biais pour éviter de prendre de plein front les rafales du nord qui se seraient engouffrées dans leurs ouvertures.

Le paysage se mit à lui parler de ces ancêtres lointains qui avaient dessiné l'occupation du sol: les terres de culture juste derrière et les terres à bois au fond. Ils avaient bâti des maisons basses, aptes à conserver la chaleur, avec des toits en pente pour que glisse la neige. Leurs fenêtres avaient été placées en fonction du lever et du coucher du soleil, source de chaleur et de beauté.

Francis y ajoutait l'histoire du régime seigneurial et ressuscitait le passé du pays. Alors, elle réalisa qu'elle connaissait peu le Québec. Il ne parlait pas de « province de Québec », mais de sol natal, de territoire, de pays.

- Vous enseignerez ? demanda-t-elle.

À sa réponse positive, elle ajouta quelques questions afin de l'encourager à parler de ses projets. Ainsi, évitait-elle de dévoiler sa vie. Son habitude de femme du monde lui permettait de diriger la conversation.

- Plus tard, j'aimerais faire partager aux miens, les gens d'ici, ce que j'aurai vu ailleurs.

- Vous n'aurez pas de famille ?

- Bien ! je ne vois pas mon avenir comme celui de la majorité des gens. Je crois que la vie commune et l'amour ne font pas bon ménage. La plupart du temps, l'amour en meurt étouffé. C'est un risque qui ne m'attire pas. Il n'y a pour moi, aujourd'hui, que le bleu de l'eau, le vert des forêts et la compagnie des humains, surtout la vôtre.

Elle fit mine de ne pas s'arrêter à la fin de sa phrase. Elle reprit son interrogation:

- Vous ne craignez pas de vous retrouver seul ?

- Avec de beaux clairs de lune, des levers de soleil, des plages, des arbres, des amis et les animaux des bois.

- Vous n'avez donc pas peur de la solitude ?

- J'ai horreur des oiseaux en cage. Eux, ils sont terriblement seuls, séparés de leurs congénères.

- Ils n'ont pas à défendre leur vie et ils sont assurés de manger.

- En retour, ils doivent attendre que le maître mette des graines dans la cage. Sans défis, leur existence devient monotone. La liberté et l'amour sont les valeurs premières de la vie. Ici, l'autonomie nous manque.

- Si j'ai bien compris, vous n'êtes pas pour le parti conservateur !

- Pas sous ce régime de censure. Tant qu'il sera au pouvoir, main dans la main avec le clergé, nous n'aurons pas de vraie démocratie.

- Donc, vous voulez un changement de gouvernement.

- Oui, et ses dirigeants devront défendre les droits de la majorité francophone de la province. Leur appartenance doit être celle-là avant la canadienne.

- Je n'ai jamais sérieusement réfléchi à cette idée d'appartenance. Ça me semble limitatif.

- L'arbre s'enracine profondément pour mieux grandir et s'étaler dans le ciel.

Un long silence tomba entre eux. Soudain, sans prendre le temps de ménager un changement de sujet de conversation, il lui demanda:

- Votre mari est jaloux ?

Elle ne s'attendait pas à cette question qui lui enlevait le contrôle de leur entretien. Elle aurait voulu qu'ils continuent à causer de tout à l'exception de Laurent. À nouveau, elle s'empressa de reprendre les rennes du dialogue:

- Et votre amie n'est pas jalouse ?

- J'en ai tellement !

Son éclat de rire l'interloqua. Néanmoins, elle reprit vite une expression dégagée et demanda:

- Vous ne croyez pas à la fidélité en amour ?

- Hélas ! liberté et fidélité riment seulement sur le papier !

- En somme, vous ne pouvez pas concilier les deux ?

A nouveau, il pouffa de rire.

- En tout cas, si je vous parais inconstant, vous, vous me semblez idéaliste... Vous aimez votre mari ?

- Oui, mais...

Elle s'arrêta, fâchée d'avoir échappé ce mais. Qu'allait-il à présent s'imaginer ? Cependant, il n'y avait pas de retour possible au risque de mentir. Alors, elle se tut. Son trouble dura un court moment. Avec effort, elle se ressaisit et se dit:

- Je suis venue pour me distraire, pas pour me confier. Eh ! Suffit bonhomme avec tes questions saugrenues !

Le regard de Francis resta un long moment posé sur elle, aigu et réfléchi. Il aurait à redoubler d'effort pour l'intéresser. Mieux valait passer à plus concret. Il se pencha et prit une roche, la lui montra, nomma sa texture, sa dureté et sa composition. Selon lui, il y avait des roches abyssiques, acides, alcalines, calcaires, sédimentaires, cornéennes,

cristallophylliennes, filoniennes, granitiques, éruptives, ignées, métamorphiques. Défilait tous les noms que sa mémoire avait retenus.

Dès qu'il eut fini, il la sentit à nouveau distante et chagrine. Elle ne l'avait écouté que d'une oreille, ça il en était sûr. Pourquoi ? Somme toute, elle avait tout pour être heureuse: beauté et argent. Il conclut que son mari n'était pas étranger à sa tristesse.

Doucement, Solange réalisait qu'elle n'avait pas affaire à un inculte, loin de là, et elle s'efforçait de l'écouter. Il l'amenait à regarder ce qu'elle avait sous les pieds et ce qu'elle pouvait toucher. De plus, il nommait par leurs noms les arbres et les plantes qui les entouraient. Elle mesura sa propre ignorance de la planète. On lui avait appris que les roches pouvaient s'appeler cailloux, pas plus. Et elle ne connaissait que quelques noms de végétaux. Il lui sembla qu'elle émergeait d'une longue indifférence à son milieu.

Elle pressa le pas. Pas question de le suivre nonchalamment. Pour commencer, elle allait profiter de cet après-midi. Sans la moindre hésitation, elle salit ses mains à tâter des pierres. Elle descendait et montait des sentiers le long de la grève sans attendre la main qu'il lui tendait pour l'aider et elle enjambait les clôtures. Plus d'une fois, il la félicita de son endurance.

À l'Anse-à-Petit, il lui expliqua le rôle de la voie maritime du Saint-Laurent reliant le Québec aux Grands Lacs et à l'Atlantique. Au début de la colonie, on y transportait par bateaux les vivres et les produits d'importation et d'exportation. Plus tard, les industries le polluèrent.

Francis donnait un sens à tout ce qu'ils voyaient. Dans l'heure qui suivit, la terre témoignait déjà à Solange de la vie qu'elle nourrit et qui réagit sur sa structure physique. Elle portait attention à son érosion, causée par le vent, la pluie ou le ruissellement qui modifient les formes du relief. Elle imaginait ses profondeurs remplies de minéraux et de calcaires formés d'accumulation d'organismes. Enfin, elle voyait plus clairement le rôle de l'homme qui, à son tour, dérange la planète par ses activités. Elle écoutait avec attention son analyse des phénomènes anciens et actuels qui expliquaient la genèse de ce qu'ils observaient.

Avec simplicité, il lui transmettait ses connaissances. Pas un instant, il n'avait pris cet air de suffisance qu'elle avait souvent vu chez les hommes de son milieu.

Lui, dans son for intérieur, sentait grandir une admiration pour cette femme qui était plus en forme que la majorité des filles qu'il avait amenées. Elles avaient eu peine à le suivre, tandis que Solange avait des jambes d'athlète. Quelques fois par semaine, son mari

devait être son entraîneur. Quand il fit allusion à cette possibilité, elle lui répondit sèchement:

- Si je ne tombe pas de fatigue comme les actrices dans les films quand elles courent, si un homme n'a pas à me soutenir, le mérite en revient au sexe fort !

Francis resta calme sous cette avalanche de protestations. Enfin craquait le vernis. Cette femme était une autre terre, une boule de feu couverte de mers salées et froides. Dès qu'une fissure se produirait, il en sortirait des larves brûlantes.

Elle fut surprise de sa propre réaction et de celle de ce compagnon qui n'avait eu qu'un sourire énigmatique en réponse à sa réplique. Il ne lui avait pas montré cette expression hautaine que Laurent lui portait quand il n'était pas d'accord avec l'une de ses idées. Au lieu de se refermer sur elle-même et de taire ses objections, elle les exprimait sans crainte de verdict. Tout était si simple avec ce campagnard instruit.

Pour se replonger dans son travail, il cherchait des roches plates où s'asseoir. Tout de suite, il sortit du sac une tablette, un crayon et traça un croquis. Lorsqu'il s'arrêta pour tourner la page, elle demanda à le voir. Sans hésiter, il le lui donna. Avec curiosité, elle regardait ce dessin et les précédents qui représentaient des structures de terrains, des pentes, des vallées, des maisons nommées et décrites en quelques mots dans la marge.

Elle lui demanda pourquoi il ne prenait pas seulement des photos.

- C'est pour mieux observer et me rappeler. Le dessin et l'écriture sont la mémoire des humains.

- Et vous en avez plusieurs de ces cahiers ?

- Des dizaines.

Ces schémas dévoilaient des connaissances qu'elle ignorait à son arrivée sur l'île. Elle lui remit le cahier et s'allongea sur l'herbe. Plutôt que de le ranger, il recommença ses illustrations.

Les branches des arbres s'étendaient au-dessus d'elle, reliées au tronc quoique libres de choisir leur direction. Elle s'occupa à suivre l'une d'elles, puis une autre. En peu de temps, elle réalisa qu'elle aurait pu passer des heures à découvrir le cheminement complexe de l'arbre dans l'espace, exercice difficile car son attention se fatiguait vite. Elle verrait à augmenter son pouvoir de concentration. Comment ? Elle n'en savait rien. En somme, elle ne pouvait plus se laisser vivre, insouciante de ses lacunes et de ses lendemains. Après tout, elle n'était pas ce végétal rivé au sol.

Au bout d'une demi-heure, ils reprirent la route jusqu'au Cap de Condé. Là, il prit des photos. Il remit à plus tard l'exploration de la Caverne à Bontemps, conscient que cette première excursion avait assez duré pour elle. Il lui dit qu'il reviendrait pour étudier le lieu et que, de toute façon, il avait assez de notations scientifiques à mettre au propre, de retour à la maison.

Elle lui demanda s'il lui arrivait d'exprimer des émotions ressenties devant des paysages magnifiques.

- Parfois je compose des poèmes en prose.
- J'aimerais les lire.
- C'est si personnel... Peut-être, un jour...

Avant de retourner à la voiture, il traça la forme d'une anse et nota son érosion. Tandis qu'elle le regardait travailler, il lui donnait des explications. Ce n'était que le début, la recherche des causes de ces formations venait après. Il devait tenir compte des facteurs de géographie physique qui déterminaient les raisons de l'établissement humain dans un endroit. Il élaborait un peu:

- Il s'agit de se poser les bonnes questions. La terre est comme les humains, elle a ses secrets. Il faut du temps pour la connaître et la comprendre. On doit d'abord en saisir les phénomènes dans leurs interactions. Par exemple, les maisons disent beaucoup sur leurs constructeurs, leurs connaissances architecturales, leur niveau de vie, leur esthétisme. Enfin, ce qu'ils étaient devient visible dans leurs oeuvres.

Solange le trouvait sérieux dans ses études. En remerciement de cette sortie, elle l'invita à dîner au restaurant. Il ne voulait pas accepter. Bien sûr, elle devina son embarras. Il n'avait pas de quoi payer donc, en homme galant, il se devait de refuser. Elle s'empressa de le convaincre:

- Puisque j'ai consenti à venir, vous devez, vous aussi, faire fi des usages.
- Sinon ?
- Vous me décevriez grandement.
- Dans ce cas, je marche sur mon orgueil !

Pendant qu'ils retournaient à la voiture, il lui apprit encore que le nom primitif de l'île était *Minigo* pour *Ouindigo*, mot algonquin qui signifiait ensorcelé. Les Français l'avaient d'abord appelée l'île des Sorciers.

- De plus, continua-t-il, ils ont laissé leurs propres noms à des cavernes et des ruisseaux. Ils se servaient de leurs croyances religieuses pour désigner des lieux.

Le-Caillou-du-Pied-de-Saint-Roch, en arrière de l'église de Sainte-Pétronille, est un bel exemple. Il rappelle une de nos légendes.

- Laquelle ? demanda-t-elle.

- La surface de cette roche porte l'empreinte des pieds d'un homme, celles des pattes d'un chien et la marque d'une canne. Selon la légende, saint Roch, atteint de la peste, s'était réfugié dans la forêt. Chaque jour, le chien du seigneur lui apportait du pain dérobé à la table de son maître. Les gens affirmaient que les traces étaient celles du saint.

Elle avait pris la direction du *Château Bel-Air*. Au volant, elle réalisa qu'elle ne se serait jamais cru capable d'amener un jeune homme de vingt-quatre ans au restaurant. Son audace lui donnait une envie de rire incontrôlable. Tellement, qu'elle le regardait d'un air de contentement.

Il constata son amusement et devina qu'elle était heureuse, surtout de ne pas retourner tout de suite chez elle. En réalité, elle cherchait à s'évader... mais de quoi ? Son mari n'allait quand même pas négliger longtemps une aussi belle femme. Après ce souper, elle serait à nouveau dans ses bras, pensait-il.

Au reste, il n'avait à peine que deux heures de plus à passer avec elle. Et pourtant, il devait en tirer un autre rendez-vous.

Au restaurant, elle se sentait fière d'elle-même. Elle avait osé prendre le risque d'entrer dans un lieu public avec un autre que Laurent. Cette victoire la bouleversait agréablement. Comme elle aurait voulu qu'il la voie !

Elle regarda autour d'elle. Aux tables, des couples, pour la plupart d'âge moyen, conversaient ou semblaient s'ennuyer. Quelle chance ! aucune connaissance. Leurs questions l'auraient embarrassée.

Quelques femmes s'étaient détournées quand ils étaient entrés. Francis ne portait pas de costume, elle n'était pas en robe et juchée sur des talons aiguilles. Tout de suite, elle avait relevé la tête et s'était dirigée lentement vers la seule table libre qui restait près d'une fenêtre.

La vue splendide sur le fleuve, ses rives et Québec, retenait leur attention. Ils admiraient en silence.

On leur apporta la liste des apéritifs. Ils choisirent un vermouth mais pas d'entrée.

Quelques minutes plus tard, la serveuse vint prendre la commande. Ils se mirent d'accord pour une soupe, un steak, des frites, de la salade et du vin rouge.

Francis l'examinait silencieusement tandis qu'elle regardait au loin. À ce moment, elle se sentait à des milles de Laurent. Elle se demandait où il était et ce qu'il faisait. Probablement en train de batifoler avec Christophe... Et elle, sa femme, obligée de se contenter de tuer le temps avec un étudiant... Tout avait basculé si vite. Emportée sa certitude d'un avenir heureux avec son mari et ses enfants...

Il mit sa main droite sur la sienne posée sur la serviette de table. Puisqu'elle ne la retirait pas, il murmura:

- Vous pensez à lui ?

Elle sursauta.

- Vous observez les humains comme la terre, répondit-elle déstabilisée.

Ils restèrent un long moment à se regarder.

- Vous pouvez me faire confiance puisque je suis déjà votre ami, dit-il enfin.

Malgré la sincérité qu'elle croyait lire sur son visage, elle continuait à le fixer sans cacher son doute.

- Alors, vous ne vous fiez toujours pas à moi ?

Immuable, elle le regardait droit dans les yeux. Il ne lui arracherait pas un consentement. L'amitié viendrait peut-être avec le temps...

Après un instant, elle baissa la tête, toute à sa pensée.

- Et si on était seulement de petites mouches prisonnières derrière une vitre ? maugréa-t-elle.

Sa voix avait vibré d'émotion. Il pressa sa main.

- On finit toujours par décoller, répondit-il avec douceur.

- Vous êtes un optimiste !

- On s'envole grâce au danger.

- Façon originale de le voir !

- En plus des passes difficiles, il y a les hasards qui changent le cours de nos vies.

Elle mit un moment à demander:

- Que faites-vous de notre libre arbitre ?

- C'est l'éternelle bataille entre le coeur et la raison. Le destin se joue parfois de nos décisions.

- Maintenant, je vous trouve sceptique.
- On est des petites mouches conscientes !
- C'est bien notre malheur !
- Et notre dignité !

Il leva et rapprocha son verre de celui de Solange. Ils les portèrent à leurs lèvres. Enfin, elle lui sourit avec spontanéité.

- Comme vous êtes belle quand la joie illumine votre visage.
- Vous êtes flatteur.
- J'ai tous les défauts à l'exception de celui-là.
- Toutefois, vous avez plusieurs amies. Vous les complimentez à l'occasion ?
- Rarement car je suis avare d'éloges.
- Certes pas avec les femmes mariées !

Il l'observait. Sans sourciller, il déclara :

- Vous êtes la première à me plaire.
- Pourquoi vous croirais-je ?
- Parce qu'avant ce n'étaient que des béguins !
- Aucune n'a réussi à vous retenir ?
- Où il y a un coq, ce n'est pas la poule qui chante.

Solange pouffa de rire. Il la couvrait des yeux, satisfait de l'égayer.

- Vous êtes friand de proverbes ? lui demanda-t-elle.
- Ils m'intéressent car ils viennent de la tradition orale des peuples.
- Celui-là est français ?
- Non, italien.

Ils s'esclaffèrent de bon coeur.

Elle fit l'effort de rendre le repas agréable à ce géographe qui arrivait à l'amuser. Puisqu'il était son invité, elle s'efforçait de lui tenir des propos légers afin qu'il garde un bon souvenir de ce repas.

Le potage délicieux fut suivi d'un steak tournedos tendre et bien assaisonné. Le vin capiteux déliait leurs langues. En tête à tête, ils se racontèrent des histoires de leur enfance. Ainsi, apprit-elle que ses deux soeurs, l'une infirmière et l'autre diététicienne, payaient une pension à leurs parents pour défrayer les frais de leur nourriture.

Elle se garda de lui avouer qu'elle ignorait que, dans la classe moyenne, les jeunes travailleurs aidaient financièrement leurs familles. Hormis les paysans qu'elle connaissait par les bonnes, elle n'avait fréquenté que des gens de son milieu bourgeois.

Francis continua:

- Dès qu'elles eurent assez d'économies, elles achetèrent une auto, usagée mais en bon état. Depuis, chaque dimanche, mes parents visitent leurs familles qui résident dans Bellechasse.

L'attention de Solange le mettait à l'aise de poursuivre ses confidences. Avec fierté, il continua. Son jeune frère allait entrer en sciences à l'université.

La joie de parler de ses proches illuminait son visage. Pour mieux le connaître, elle ramena habilement la conversation à lui:

- Et vous, vous avez fini vos études ?
- Ma maîtrise. En septembre, je commencerai un doctorat.

À son tour, il reporta l'attention sur elle:

- J'aime votre parfum, dit-il. Du muguet des bois.
- Votre odorat est aussi juste que votre oreille.

Il lui sourit à nouveau, les yeux rivés sur son visage. Depuis le début de leur rencontre, il détachait rarement son regard du sien quand il lui parlait. Elle était certaine maintenant qu'il scrutait son désastre alors qu'il lui avoua:

- Vous me fascinez !

Son jugement encore en défaut, elle ne put répondre.

Au bout d'un instant, il continua:

- Je ne vous demanderai rien sur votre vie. Seul compte pour moi ce présent magnifique.

Il remplit leurs verres vides. Sans cesser de la contempler, il lui murmura:

- Votre amitié me serait chère. Ne croyez pas que la vie me gêne en tout. Avec peu de sous et beaucoup de travail, je devrai encore réussir à décrocher un autre diplôme.

Après un moment, elle marmotta:

- Puisque les années prochaines s'annoncent difficiles pour nous deux, partageons d'autres heures comme celles-ci.

Il lui effleura le bout de ses doigts fermés sur le pied de sa coupe de vin. Il n'alla pas au delà de la phalange, ne toucha pas à ses alliances.

La serveuse vint leur offrir le dessert. Ils choisirent de la tarte aux pommes avec de la crème glacée.

- Comme boisson ?
- Café, dirent-ils ensemble.
- Nous avons des goûts identiques pour la nourriture ! constata-t-il l'air égayé.

À la table voisine, deux hommes dans la quarantaine discutaient de politique. On entendait des bribes de leur conversation dès qu'ils élevaient la voix. Ils n'en finissaient pas de craindre le pire avec ces insatisfaits qui remettaient en question un gouvernement qui avait fait ses preuves.

Elle remarqua l'air irrité de Francis.

Penchée vers lui, elle dit:

- Je vois à quel point vous n'êtes pas d'accord avec eux !
- Certainement pas ! il nous faut un gouvernement qui apporterait des changements sociaux ! Jean Lesage nous ferait un bon premier ministre. En guerre contre Duplessis, il s'oppose ouvertement à la corruption, à l'exploitation ouvrière et à l'ignorance.

Il avait parlé assez haut pour qu'ils l'entendent. Ces disciples de Duplessis le fixèrent l'air choqué. Amusé par leur réaction, il sourit et continua:

- Le peuple est pauvre et illettré. Dans les autres provinces, les enfants ont plus de livres à la maison que les nôtres. Ici, plusieurs n'en ont pas ouvert un avant d'aller à l'école. Les dirigeants ont gardé leurs parents dans le sous-développement pour mieux les dominer.

Tout bas, il ajouta pour Solange:

- Mon père n'en mène pas large devant un professionnel parce qu'il sait à peine lire et écrire.

Les sympathisants du régime conservateur jetaient des regards furieux à Francis.

- J'avoue ne connaître que les gens de carrière, lui répondit Solange d'un ton pour qu'ils l'entendent. Elle avait pris un air snob qui donnait une envie de rire irrésistible à Francis. Celui-ci continua:

- Avec Jean Lesage, tous auront la chance de s'instruire. L'éducation sera modernisée et mettra l'accent sur les sciences plutôt que sur la religion.

- Est-ce mieux dans le reste du Canada ? demanda-t-elle.
- On ne fait pas le tri parmi les enfants pour en faire des novices. Le souci de les instruire existe en raison de l'avenir du pays, pas de l'Église catholique.
- Vous êtes un critique sévère.
- Je veux que, de mon vivant, tous les enfants soient égaux et aient le droit d'aller au-delà du primaire. D'ailleurs je vais y travailler.

- Avec Lesage au pouvoir, vous croyez que la pauvreté sera éliminée ?

- Non, mais diminuée.

D'un air grave, il ajouta:

- Nous vivons sur une terre riche de minéraux. Il nous suffirait de les transformer en produits finis plutôt que de racheter nos matières premières modifiées. Nous avons d'immenses terres et forêts. Il faut savoir utiliser tout ce potentiel avec plus d'industries et moins d'églises, plus de gens d'affaires et moins de missionnaires. L'alliance de Duplessis avec le clergé et les riches anglophones profite au premier ministre et à ses acolytes.

Il cessa de parler dès qu'il vit poindre une lueur d'inquiétude dans ces charmants yeux mordorés qui le fixaient.

- Mon message est fini, lui murmura-t-il.

Les deux hommes se levèrent pour partir. L'un d'eux affirma d'un ton péremptoire:

- Ces communistes vont nous donner du trouble !

L'autre répondit:

- On les mettra bien à leur place, derrière les barreaux.

À nouveau, Francis sourit.

Solange réfléchissait à ce qu'il venait d'exposer sans détours. Elle avait l'habitude de causeries où, entre amis, les invités ménageaient leur susceptibilité. Chacun évitait de se compromettre ou de discuter fermement. Les opinions étaient mollement exprimées ou lancées avec une ironie de bon aloi. Ainsi, une harmonie concertée régnait lors des réunions mondaines où un ministre ou un monsignor occupait immanquablement une place à table. Avec Francis, elle retrouvait les discussions franches qu'elle partageait avec Doris. Sa parole sans détours l'encouragea à poursuivre la conversation:

- Je constate que la géographie vous a rendu conscient de nos richesses et de nos manques, dit-elle.

- Elle m'a montré qu'on est des pauvres sur l'une des terres les plus riches du monde.

- Et comment ferez-vous connaître vos convictions ?

- En les écrivant. Je dénoncerai les dangers que l'on court en tolérant la domination anglophone qui menace notre culture et notre langue. Les Anglais sont les patrons, les Canadiens français les manoeuvres. Ils doivent communiquer avec leurs chefs dans la langue des supérieurs.

- On parle toujours français ici.

- Oui, mais pour combien de temps ? Je parie que vous n'avez pas porté attention à tous ces noms anglais qui ont pignon sur rue à Québec.

- Pas vraiment.

Il sortit un tout petit calepin de la poche de sa chemise.

- Depuis quelques semaines, quand je passe devant un commerce qui ne s'affiche pas en français, je le note. J'en ai déjà 27, dont plusieurs suivis de Ltd ou Reg'd. Il épela ces deux abréviations pour qu'elle réalise que les gens d'affaires ne se donnaient pas la peine de les traduire. Puis, il lui lut tous ces noms:

Canada Packers, Dallaire Transport, Quebec Travel Bureau, Canadian Import Company, Gaspesia Sulphite Company, Dominion Fish & Fruit, International Fertilizers, Nap. Côté Sporting Goods, Lepage Lumber & Insulation, Quebec Steam Laundry, St. Lawrence Paper Bag, Universal Auto, The Chinic Hardware, Fuller Brush, Zeller's, St. Lawrence Hardware, Beaver Hotel & Restaurant, West Disinfecting, Maguire Electric, Michaud Tire Service, Montreal Trust Company, Krispy Kernels (Canada), Royal Typewriter Company, The Continental Paper Products, Confederation Life Association.

- C'est incroyable ! Toutes ces affiches anglaises à Québec ! dit-elle dans un sursaut de surprise.

- On se laisse coloniser sans protester !

- Ma foi ! je ne les vois même plus !

- Et on les utilise tous les jours sans y penser !

- Vous avez raison !

Elle se rendait compte de si peu en comparaison de lui, sensibilisé au passé et au présent. De plus, il tenait à jouer un rôle dans le futur de la province. Ce n'était pas un utopiste car il avait fait beaucoup avec peu de moyens. L'auto-stop lui avait permis de visiter plus de villes et villages du Québec qu'elle avec sa voiture, de l'argent et plein de temps libre.

Dans un éclair, elle se vit tourner dans une ellipse: l'avenue des Braves, le chemin Saint-Louis, la rue Saint-Jean, le chemin Sainte-Foy. Sa vie quotidienne était bouclée sur ce promontoire tandis que lui partait sur les routes, son sac au dos, avec quelques dollars en poche.

Si seulement Francis avait lu ses pensées, il en aurait été surpris et ravi. Elle lui paraissait si calme et sûre d'elle-même. Enfin une qui s'intéressait à ses idées et à ses goûts ! Jusqu'à ce jour, ses ambitions éloignaient celles qui cherchaient à se caser. Il leur

apparaissait un aventurier qui voulait parcourir le monde plutôt que de s'assurer un emploi stable, s'acheter une voiture et une maison.

Le repas fini, il lui proposa d'aller danser. Elle se désista sous prétexte de fatigue:

- Je n'ai pas votre endurance...
- Vous êtes la première à vous rendre au bout de l'excursion. Celles qui m'ont déjà accompagné demandaient si la fin était proche, deux heures après le départ.
- Les écoles de filles n'ont pas de gymnases. Conséquemment, elles font peu de sport.
- Vous m'accompagnerez à nouveau ?
- C'est possible, j'ai besoin de me distraire.
- Je vous appellerai si vous me le permettez.
- Je préfère vous téléphoner.

Avec empressement, il écrivit son numéro sur une page du calepin, la déchira et la lui tendit.

- Je vais vous reconduire, lui offrit-elle.
- Pas la peine, je vais faire du pouce.
- Non, j'y tiens.
- Nous pourrions explorer Charlevoix ensemble... ?
- J'aimerais, mais tout dépend...

Il n'insista pas. Le battement des cils de Solange lui rappela un oiseau apeuré prêt à s'envoler. Ce tic, il l'avait remarqué chaque fois qu'il était question d'elle, de ses activités, de ses sorties. Elle l'avait eu plus fort quand elle avait mentionné le zèle de son mari pour sa profession. À cet instant, au soupir qu'elle n'avait pu retenir, la flamme de la chandelle avait vacillé.

Ils longèrent le Boulevard Sainte-Anne et tournèrent à droite pour prendre la 4^e Avenue en direction de Charlesbourg. Ils rejoignirent la 1^{re} Avenue et filèrent jusqu'au Trait Carré Ouest, face à l'église. Quand ils s'arrêtèrent, Francis sortit son calepin et il lui traça les rues qu'elle devait prendre pour se rendre au lac.

Puis, il lui montra la maison de ses parents: une habitation modeste face à l'église. Il la remercia, se pencha vers elle et l'embrassa sur la joue. Elle lui sourit.

Seule sur la route, elle roulait lentement. Une fine pluie se mit à tomber. Doucement, le paysage s'effaçait avec la fin du jour. Les montagnes n'étaient plus que des contours. Quinze minutes plus tard, dans cette nuit mouillée, les constellations lui semblaient tremblantes et perdues dans une noire immensité.

Un chien jappait. Lui non plus n'aimait pas être seul à cette heure tardive. Des insectes que la pluie avait surpris cherchaient refuge dans la lumière de ses phares et éclataient sur le pare-brise. Son pied appuyait sur l'accélérateur.

Un abîme la séparait de sa vie insouciant. Son retour de New York en marquait la fin. Cette nuit encore, elle se retrouverait seule. Et elle n'avait rien trouvé de mieux que d'accepter une sortie pour ne pas y songer toute la journée. Son problème resurgissait et, à nouveau, elle réfléchissait à sa situation. Elle avait été leurrée parce qu'elle se laissait facilement attendrir. Trop crédule et imaginative, elle était devenue le jouet de sa propre fantaisie romanesque.

Maintenant, elle devait penser froidement à sa situation. Si elle n'ouvrait pas la bouche sur l'homosexualité de Laurent, elle pourrait continuer sa vie d'épouse en toute tranquillité. Après tout, tellement de gens ne révélaient pas leurs bévues. Si ce n'était pas son choix, aurait-elle la force d'affronter les jugements pudibonds ? Séparée par l'Église d'un mari reconnu homosexuel, au mieux elle serait un objet de pitié.

Tout devint confus en elle. L'angoisse lui serrait la gorge. Elle accéléra de nouveau. En quelques minutes, elle serait à l'abri de cette pluie qui dansait sur le toit, dans un univers sans nuit.

De fait, que lui dirait Dieu ? Elle ralentit.

Quand elle sortit de sa Coccinelle, elle vit le lac ouvert au ciel et inerte. Il reflétait les lumières des maisons recroquevillées autour de lui, fermées sur elles-mêmes, confortables dans leur torpeur. Elle courut vers la sienne.

Elle laissa Thérèse devant la Basilique de Québec. Il était neuf heures moins cinq du matin et des couples, avec leurs enfants, pressaient le pas pour arriver à temps pour la messe.

- À quoi bon prier puisque les dés sont jetés, se dit-elle.

Les gens passaient devant sa voiture et certains la regardaient pour la prévenir du danger d'être en retard pour l'office.

La crainte de trouver au lit son époux et son amant la retenait de s'en aller chez elle. Après dix minutes d'attente, elle se dirigea vers la rue Sainte-Anne, tourna à la rue d'Auteuil et stationna.

Il était trop tôt pour aller téléphoner à Doris qui dormait après avoir fêté une partie de la nuit avec des amis. Le samedi soir, ils se réunissaient souvent chez elle. Il lui restait Madeleine. Quelle mauvaise surprise elle lui causerait si elle allait lui raconter son malheur. Pire serait de parler à son père. Il prendrait les devants pour la défendre auprès de Laurent ou la lui renverrait avec le conseil d'en discuter avec lui. Donc, elle devait résoudre seule son problème.

Elle descendit vers le Chemin Saint-Louis et entra dans un restaurant. Quelques touristes prenaient leur petit-déjeuner. Elle se fit servir un café noir. Sournoisement, revint en elle cette solitude déchirante qu'elle avait souvent ressentie dans des lieux publics, seule à Paris. C'était trop. Elle se leva, paya et partit.

Avec appréhension, elle sonna par crainte de les trouver à la maison. Personne ne répondit. Elle ouvrit, s'arrêta dans le vestibule, écouta. Aucun son. Elle s'avança.

Immédiatement, arriva Cléopâtre. Elle lui frôla les jambes du museau. Solange la caressa et la rassura que Thérèse allait revenir. Ensuite, elle se dirigea vers la cuisine et vit que le bol de la chatte était à moitié rempli. Au moins, il venait la nourrir. Alors, il se pourrait bien qu'ils reviennent ensemble.

Cette idée de leur couple la bouleversa à nouveau. Elle monta à la chambre. Sur le seuil, elle les revit dans le lit. Un étourdissement la saisit et elle dut s'asseoir sur le fauteuil le plus près.

Cléopâtre l'avait suivie et l'interrogeait de son regard jaune. Solange comprit qu'elle était inquiète. Elle se pencha et la flatta. Leurs yeux se rencontrèrent. Pudique, la bête recula et fit un bond sur le lit comme pour signifier:

- Je n'ai pas besoin de ta pitié.

Fier, le félin détourna dédaigneusement la tête.

Elle se ressaisit et fit un effort pour se lever. Enfin debout, elle alla vers la penderie. Elle prit un sac de cuir. Sans prendre soin de ne pas les froisser, elle y jeta des pantalons, des blouses et des gilets. Elle se dirigea vers sa commode, ouvrit un tiroir, choisit des chaussettes et dans un autre des sous-vêtements. Elle les lança dans le sac. Dans la pochette de côté, elle glissa des souliers de marche. Elle saisit son imperméable en gabardine qui pourrait lui être utile. Quand elle eut fini, elle alla vers le coffre-fort, l'ouvrit et en retira de l'argent. Sans hésiter, elle descendit et posa son bagage près de la porte.

Tout à coup, elle pensa à Thérèse à qui elle avait donné l'ordre de revenir à la maison pour y faire du ménage. Dans la cuisine, elle lui écrivit une note pour l'avertir qu'elle viendrait la chercher quelques jours plus tard. Elle la posa sur la table. Soudain la porte de l'entrée principale s'ouvrit.

C'était sa façon de la fermer et son pas dans le vestibule. Elle s'assit, se raidit mentalement et releva la tête. Il était seul. Sa colère baissa d'un cran. Doucement, il vint vers la cuisine où il l'avait entrevue. Il s'approchait d'elle. Elle lui tournait le dos et elle fit mine de ne pas l'avoir entendu. Il posa les mains sur ses épaules, comme il en avait l'habitude quand il voulait lui parler. D'une voix presque calme, il dit:

- Il faut s'expliquer.

- Par exemple ! Comme si ce n'était pas trop tard ! lui répondit-elle vivement.

Elle s'efforçait de cacher sa panique.

Il tira une chaise et il prit place près d'elle. D'un ton presque tendre, il protesta:

- Pour moi, pas pour toi.

- Que veux-tu me faire croire encore ?

- Tu peux espérer être heureuse, moi pas. Je t'ai perdue.

La hargne la souleva de sa chaise et elle hurla:

- Cesse ce jeu ! Je t'interdis de jouer avec moi ! Trouve-toi une autre victime ! Tu es menteur, tricheur et manipulateur !

Elle se rassit.

Il serra les dents sous un regard désespéré. Comme cela, il avait l'air d'un condamné à mort qui dévisage sa mère pour la dernière fois. Suivit une infinie tristesse qui

couvrit son visage. Les larmes envahirent ses yeux malgré son effort pour les retenir. Péniblement, il murmura:

- Il est évident que je ne peux pas te demander de me faire confiance. Et pourtant, je te supplie de ne pas faire de scandale. Tu en serais victime autant que moi. Je te donnerai tout ce que je peux: maison, meubles, pension.

- Quelle générosité ! s'exclama-t-elle d'une voix vibrante.

Il baissa la tête et poursuivit:

- Je suis incapable de te rendre ce que je t'ai pris. Cependant, je veux continuer à t'assurer la sécurité financière.

- Je n'ai pas besoin de ta charité !

- La loi m'y oblige. Je ne te fais pas de cadeau.

- J'aime mieux ça !

- Je prie Dieu que tu me pardonnes.

- Tout doux ! Cesse tes invocations hypocrites !

- Dieu a plus l'habitude des pécheurs que toi.

Ses clefs de voiture cliquetaient dans ses mains. Malgré son malaise, il n'allait pas abandonner la partie.

- Pourtant mon journal était la preuve de ma bonne foi... bredouilla-t-il.

Atterrée, Solange eut un réflexe d'auto-protection. Elle se contenta de répondre:

- Suffit ! je ne veux pas discuter ! Vois-tu ! je ne suis pas sans savoir que tu peux plaider ta cause brillamment.

Malgré les frissons qui la traversaient, elle ne le quittait pas des yeux. Maintenant, il regardait par la fenêtre et semblait perdu dans ses pensées, égaré au loin. Elle se raidit pour ne pas s'attendrir.

- Que veux-tu que je fasse ? finit-il par demander.

- Ce que tu veux. Ton acte de contrition ne me touche pas, figure-toi !

- On dit que les saints péchaient sept fois par jour.

- Ils s'en repentaient, ils étaient sincères eux !

- Moi aussi ! J'ai dégoûté de ma double vie ! De plus, je crains Dieu.

- Tu ne t'es pas corrigé.

- Je ne peux pas contrôler les pulsions de ma nature.

- Oh ! non ! c'est l'excuse des ivrognes.

- Le confessionnal n'est pas pour les anges !

- Quand même, ne sois pas cynique !

- Souviens-toi que Dieu tolère le mal sur la terre !
- Gare! si tu oses te servir du ciel pour te justifier !

Il baissa la tête. Elle se demandait si elle n'était pas trop dure avec lui. Peu importe, il fallait aller au bout de la vérité.

Encore, il tentait de s'expliquer:

- Je suis lucide et je me condamne plus que tu ne crois. C'est pourquoi j'ai demandé à Dieu la force de ne pas succomber aux tentations et de te rester fidèle. Malgré de grands efforts pour t'éviter d'en souffrir, je n'ai pu t'épargner.

- Laisse-moi te dire que tu as un autre défaut, celui de t'exagérer ta faiblesse.

Le front appuyé sur la paume de sa main droite, il avait la posture du pécheur en confession.

- La volonté d'être le contraire de ce que je suis me manque occasionnellement. Dans ces moments-là, je suis indigne de toi.

- Tu essaies de me convaincre de la pureté de tes intentions, c'est ça ? Pourquoi te croirais-je après que tu m'as menti aussi longtemps et aussi souvent ?

Le ton de sa voix, plus haut et plus aigu, dévoila à Laurent comment elle avait mal. Elle gardait la tête droite et les mains agrippées au bord de la table.

- Eh bien ! Il y a deux hommes en moi, celui que tu connais et l'autre que tu viens de découvrir. Je suis donc inconstant. Sans cesse, les remords m'assaillent.

Sa voix avait tremblé d'émotion.

- Épargne-moi l'éloge de ta sincérité !

Sa révolte s'intensifiait et elle lui cria:

- Et surtout garde ta pitié pour toi !
- Je mérite ton jugement implacable.
- Cesse de me faire du mal !

Elle se leva d'un bond et courut vers la porte. Elle empoigna son sac et tourna la poignée. Il l'avait déjà rejointe.

- Ne pars pas sans explication. J'ai besoin de savoir tes intentions !
- Tu me donnes des ordres maintenant ! tonna-t-elle.
- Je ne veux pas que tu souffres par moi.
- Eh quoi ! Ton *mea culpa* te démange ! Tu voudrais bien t'en débarrasser une fois pour toutes. D'ailleurs, je ne crois plus à ta sincérité.

Il détourna la tête comme s'il prenait une gifle. Puis, il la regarda à nouveau et lui demanda avec douceur:

- Je peux te téléphoner ?

Aussitôt, elle le toisa avec une telle froideur qu'il recula. Elle se contenta de répondre:

- J'ai pris quelques billets de cent. J'irai me changer les idées quelque part.

Son regard le défiait toujours. S'attendrir, croire à son repentir, jamais ! Elle sortit et dégringola l'escalier.

Il l'entendit démarrer précipitamment. La porte était restée entrouverte. Il la ferma.

Elle fonçait vers le lac avec un sentiment de rage et de désespoir. Une colère glaciale lui faisait souhaiter ne l'avoir jamais connu. À la fois, elle le haïssait et l'aimait. Son estime de soi diminuait. Elle s'en voulait de ne pas savoir qui elle était sans lui. Sa servilité était exécration. Une femme forte comme Marthe ou Doris aurait prononcé le mot fin et pension.

- Tout ce que j'ai réussi a été de le culpabiliser davantage. Nous sommes deux lâches, se reprochait-elle.

Dans un sursaut d'énergie, par esprit de survie, elle s'en prit à ceux qui la tenaient captive de leurs mensonges:

- Lui et son père sont deux salauds ! Judas ! Pharisien ! Tartuffes ! criait-elle dans l'auto.

Sa mort aurait été moins douloureuse à vivre. Elle appelait cette délivrance, la cherchait dans la vitesse pour qu'elle vienne entre un cri et un sanglot.

- Que finisse ce supplice ! suppliait-elle.

Au bout d'un instant, elle hurla:

- Comment m'en sortir ?

Son regard devint soudain embrouillé de larmes. Son pied glissa vers le frein, elle risquait un accident si elle ne ralentissait pas. Elle ne pourrait pas éviter un enfant qui se jetterait devant sa voiture en sortant d'une cour.

Presque arrêtée, elle se vit seule contre lui, son père, sa mère. Son cher papa allait le défendre et se protéger. Sa belle-mère ne s'opposerait pas à son mari et à son fils. Quant à sa propre famille, probablement lui conseillerait-elle d'éviter de s'afficher comme l'épouse

d'un pédé. Sans profession et sans revenu, de quoi vivrait-elle après avoir quitté Laurent ? Une question après l'autre arrivait à son esprit et augmentait son sentiment d'impuissance.

Quand elle vit le lac, elle réalisa, qu'elle allait y vivre seule encore longtemps. Cette idée la frappa en pleine poitrine. Un frisson la traversa de la tête aux pieds.

Dès son arrivée, elle entra précipitamment dans le chalet afin d'éviter les voisins. Elle se jeta sur le divan. La confession de vive voix de son mari la torturait autant que l'écrite. Elle y songea longtemps. En dernier, elle admit ne pas comprendre lequel était le vrai Laurent, celui qu'elle avait connu ou le sodomite. Satan était entré en son âme, lui avait dérobé son honnêteté. Depuis longtemps, il tentait de le repousser.

- Peu importe, ce n'est pas le Diable que j'ai épousé, grommela-t-elle.

Cette fois-ci, elle avait raison de ne pas faire son devoir dominical, elle avait plus besoin de repos que de prière. Après tout, il valait mieux se taire que de demander à Dieu pourquoi il l'abandonnait. Malgré sa tiédeur religieuse, le Seigneur miséricordieux devait quand même admettre qu'elle était punie au-delà de sa faute.

Elle avait tant désiré participer à son oeuvre sur la terre, la peupler de quelques beaux enfants. Le Tout-Puissant le lui avait refusé. Le Dieu d'amour ne voulait pas plus d'elle que Laurent.

Dans sa révolte, elle lui cria:

- Vous n'êtes pas plus gâté que moi. On croit en vous ici, mais on vous craint plus qu'on ne vous aime. Moi aussi, j'ai voulu l'amour absolu et j'ai eu la trahison !

Dans un brusque mouvement, elle s'arracha au divan. Elle s'approcha de la fenêtre. Le soleil éclatait sur le lac. Elle courut à sa chambre pour se déshabiller. Sans réfléchir, elle mit son maillot de bain, prit sa serviette de plage, sa capeline et alla s'étendre sur le quai.

Le visage sur ses bras repliés, elle écoutait le mouvement des vagues sur le bois. Des gens se promenaient en barque et des rires d'enfants la rejoignaient. Elle écoutait la vie autour d'elle. Tout oublier pendant soixante minutes seulement... Elle eut soudain l'impression qu'elle en était réduite à vouloir si peu...

Le vide s'était fait dans son esprit en pensant seulement à la chaleur qui pénétrait son corps. Elle s'était retournée sur le dos et avait mis son chapeau de paille sur son visage pour éviter les rayons asséchants du soleil. À travers les tiges tressées, elle voyait les nuages passer sur le ciel bleu.

Quelqu'un s'arrêtait au quai et attachait sa nacelle à l'anneau de fer. Le bruit de pas lourds lui annonçait un homme. Probablement un voisin curieux qui venait s'informer de l'absence de Laurent. Il demanderait, mine de s'enquérir poliment, s'il était en voyage ou à Québec. Elle ne bougeait pas. Il fallait lui faire perdre son assurance. Plutôt à lui l'hésitation qu'à elle l'embarras d'excuser un mari invisible.

- Est-elle endormie ou ne veut-elle pas de ma compagnie ? l'entendait-elle se demander.

Les yeux fermés, elle évitait de savoir qui c'était. Après tout, il dérangeait son repos.

Il s'arrêta.

- Il s'assoit près de moi sur le quai, pensa-t-elle.

Comme l'aveugle, elle suivait ses déplacements. De surcroît, elle sentit que son regard parcourait son corps. Il ne brisait pas le silence.

Combien de temps durerait ce jeu ? Peut-être la croyait-il endormie et n'osait-il pas la réveiller ? Tant mieux, elle éviterait sa curiosité. Il l'admirait ? Encore mieux, elle s'en sentait plus femme. Lui, au moins, aimait contempler ses formes !

Après quelques minutes, elle sentit sa main sur la sienne. Elle la reconnut immédiatement. La peau était plus rude que celle de Laurent. Elle ne bougea pas.

Il chantonna:

*Quand mon amie viendra par la rivière,
Au mois de mai, après le dur hiver,
Je sortirai, bras nus, dans la lumière
Et lui dirai le salut de la terre...*

Puis il se tut. Elle souleva son chapeau.

- Je vous dérange ? demanda-t-il.

- Non.

- Vous n'aviez pas idée que c'était moi ?

- Je croyais que c'était quelqu'un du lac.

Elle lui sourit.

- Ils voudraient venir mais le courage leur manque, murmura-t-il avec un sourire malicieux.

- Invité des Paquet ?
- Ils ont deux filles à marier !

Il rit.

- Elles sont belles ?
- Pas autant que vous ! On ne donne pas la proie à un chasseur !

Elle ne put s'empêcher de sourire. Après quoi, elle fit mine de le gronder:

- Vous gagneriez à être plus sérieux !
- Pour vous égayer, je peux marcher sur les mains.

Elle n'eut pas le temps de l'en empêcher qu'il la regardait les pieds en l'air.

- Allons ! Ne faites pas le pitre. Zut ! on va nous remarquer !

Au moment où il retomba sur ses pieds, il rétorqua:

- Ils croiront que je suis venu vous chercher pour aller chez les Paquet.
- Voyons ! je ne suis pas leur invitée.
- Vous êtes la mienne. Je leur dirai que je voulais qu'ils aient la chance de vous

connaître.

- Donc, ils savent à mon sujet ?
- Je leur ai mentionné que vous m'aviez fait monter en voiture, un jour de pluie.
- C'est tout ?
- Absolument tout !
- Aussi bien comme ça !
- Vous venez ?

Elle se releva et mit son chapeau. Assise, elle différait sa réponse. Il pressa sa main.

- Pour me faire plaisir.
- J'enfile une robe, finit-elle par dire.
- À la bonne heure, vous allez embellir leur journée et la mienne !

Elle s'enveloppa les épaules de la serviette et se dirigea vers le chalet. Il eut le temps d'admirer son corps affermi par la gymnastique. Sa démarche était svelte et gracieuse.

- Une femme dense qui paraît légère, pensa-t-il.

Elle revint vêtue de jaune.

- Vous êtes un joyau d'or qui brille dans le soleil, la complimenta-t-il.
- Les métaphores vous viennent facilement, se contenta-t-elle de rétorquer.

- Vous me les inspirez.

Solange lui sourit mais se tapit dans le silence. Ils prirent place dans le canoë. Ils avançaient doucement tandis qu'il ramait sans la quitter des yeux.

- Laurent avait cette intensité dans le regard avant notre mariage... elle s'est vite éteinte. J'aurais dû me questionner, pensa-t-elle.

- Moi, je suis heureux d'être avec vous, lui chuchota-t-il pour ramener son attention à lui.

Elle ne répondit pas tout de suite. Toutefois, elle finit par lui confier:

- Je pensais à mon problème.

- Et si vous cherchiez une solution ?

- Hélas ! elle n'est pas facile à trouver.

- On subit ou on s'affranchit !

- Ici, se libérer revient à s'exposer au pire.

- Ma foi ! seule la mort protège de tous risques.

Le silence retomba entre eux. Elle n'avait pas l'habitude d'un dialogue aussi explicite. Avec Laurent, il était devenu de plus en plus évasif.

- Ils vous trouveront charmante, dit-il pour la sortir de son mutisme.

- C'est vous qu'ils veulent voir aujourd'hui. Vous m'habituez aux compliments...

- Aussi bien exprimer ce qu'on ressent que de faire un mystère de ses émotions.

C'est beaucoup d'orgueil inutile.

- Les hommes parlent si peu de leurs sentiments.

- Et moi trop ?

- Pas tant que ça ! Vous tentez de marquer des points.

Francis éclata de rire et riposta:

- Cette fois-ci, vous gagnez. Seulement un saint résisterait à ne pas vous faire la cour.

Elle avait vu qu'il avait pris la direction opposée aux voisins pour allonger leur balade sur l'eau. Celui qu'elle aimait s'éloignait d'elle, tandis que lui, qu'elle connaissait à peine, n'avait de cesse d'être en sa compagnie. La vie se jouait d'elle.

À brûle-pourpoint, il lui demanda:

- Vous aimez la danse ?

- Oui.

- Vous avez beaucoup dansé avec votre mari ?

- Lors des bals du Barreau au *Château Frontenac* ou chez des amis. Et vous ?

- Je vais souvent au *Cambrai Curling Club* et à *l'Auberge des quatre chemins*. Comme étudiant, je ne peux pas me payer le Château.

- Nous ne sortons pas très souvent. Mon mari est tellement occupé par son travail !

Il s'enquit de ses goûts pour le cinéma. De ses réponses, il conclut qu'elle voyait plus de films français que d'américains dans les salles de la haute ville. Il y vit son avantage: l'inviter. Et quelle chance que son mari ne l'amenait pas souvent danser ! Il se voyait déjà assis dans le noir avec elle au cinéma ou engagé dans un slow romantique.

Néanmoins, voudrait-elle s'échapper de sa prison luxueuse ? Était-elle de celles qui choisissent la sécurité du cocon plutôt que la liberté et le bonheur ? Une autre fois, serait-il déçu ? Le conformisme des filles, éduquées pour devenir de bonnes épouses et des mères dévouées, l'ennuyait terriblement. Il ne perdrait pas son temps avec elle si la peur la retenait de prendre des risques avec lui.

Tandis qu'elle regardait les cottages accrochés à flanc de montagne, lui se demandait comment il pouvait être attiré par cette femme dont la vie rangée, confortable, scellée par le mariage le rebutait. Dès lors, lui revint en mémoire un vers de Baudelaire: *Tout de toi m'est plaisir*.

Les Paquet les reçurent chaleureusement. Solange vit que Francis était au mieux avec le docteur et sa femme. En revanche, leurs filles, encore adolescentes, demeuraient réservées avec lui. Elle devina que ces bonnes gens l'accepteraient avec joie comme gendre dans quelques années.

Elle apprit de Madame Paquet qu'elle et la mère de Francis étaient des amies d'enfance. La dame s'informa de Laurent et de leurs familles. Elle parut enchantée de les connaître. Elle avait rencontré ses parents et ceux de Laurent dans des réceptions. Pour sa part, Solange confirmait qu'elle connaissait tel et tel professionnel marié à une telle. C'était Madame Paquet qui nommait les gens. Son mari se contentait d'ajouter quelques précisions.

Après une demi-heure de ce tour d'horizon de leurs connaissances communes, Solange se sentit fatiguée. Enthousiaste, Madame Paquet continuait son investigation.

L'émotion causée par l'effort de répondre à ses questions au sujet de la carrière de Laurent et de la réputation enviable de son beau-père provoquèrent chez elle une faiblesse près de l'évanouissement.

Elle s'excusa et se leva pour partir. Le docteur, que la pâleur inattendue de Solange inquiéta, ordonna à Francis de l'accompagner jusque chez elle. Cependant, elle refusait:

- C'est à côté, je n'ai pas besoin d'aide.

Elle avait vu les filles du docteur se rembrunir. Alors elle ajouta:

- Surtout, ne dérangez pas votre programme de l'après-midi. Quelques heures d'oisiveté, c'est tout ce qu'il me faut pour me remettre.

Le docteur la regardait d'un oeil scrutateur.

- Vous n'avez pourtant pas l'air anémique, dit-il. Va et tu m'appelles si elle ne prends pas de mieux dans une heure, ordonna-t-il à Francis.

- D'accord, répondit-il.

Inquiet du teint livide de Solange, le docteur ajouta:

- Téléphone à son mari si elle ne reprend pas de couleurs.

Madame Paquet approuvait de la tête. Tout de suite, elle pensa que cette jeune femme avait probablement des règles douloureuses. Un après-midi de repos et elle serait en forme à nouveau. Elle l'invita à dîner avec eux.

Les filles lancèrent un regard de doute à Solange et lui firent un sourire mi-figue mi-raisin.

Chez elle, Solange s'allongea sur le divan.

- Qu'importe que vous me preniez pour une capricieuse... la cause véritable de mon malaise était l'exaspération. Je ne pouvais plus endurer toutes les questions de Madame Paquet.

- C'est l'habitude des Québécois de vouloir savoir de quelle famille vous êtes issus. Ils croient vous montrer de l'intérêt s'ils partagent avec vous les mêmes amitiés.

- Je n'avais jamais, jusqu'à aujourd'hui, donné de l'importance à ce genre d'interview.

- Il ne vous dérangeait pas. Un père médecin et un mari procureur est un passe-partout.

- C'est vrai.

Il scrutait sa pâleur et son désagrément.

- Vous aviez l'air soucieuse sur le lac.

- Je ne me sentais pas en grande forme.
 - Votre secret vous cause de la peine.
 - Vous feriez mieux de partir ! Mme Paquet et ses filles vont croire que je vous retiens. Le docteur va s'inquiéter de ma santé.
 - Pas tout de suite ! À moins que vous ne vouliez pas que je reste.
 - Tant pis, elles penseront ce qu'elles voudront !
 - C'est mieux ainsi ! Vous voulez que je vous fasse un peu de musique ?
- Il se dirigea vers le piano. Après quelques accords, il se mit à chanter:

*Belle embarquez, belle embarquez
 Dans mon joli navire
 Belle embarquez, belle embarquez
 Dans mon joli navire
 Du long de la mer
 De la jolie mer
 Du long de la mer jolie
 Après que la belle fut embarquée
 Elle se mit tant à rire
 Ah ! Qu'avez-vous donc charmante belle
 Qu'avez-vous à tant rire...*

- Quand il eut fini, Solange le félicita de son interprétation.
- Vous jouez bien. Qui vous a appris ?
 - Une tante religieuse. Elle enseigne le piano au couvent. Enfant, le samedi matin, j'allais la rejoindre et elle me donnait des leçons.
 - Elle vous a appris cette chanson ?
 - Non, elle ne gazouille que des cantiques, répondit-il en riant. Je l'ai souvent entendue en Gaspésie. La vieille France a survécu dans nos campagnes.
- Il vint s'asseoir à terre, près d'elle allongée sur le divan. Elle lui confia:
- Quand vous chantez, je m'apaise.
 - Je n'ai jamais roucoulé pour une autre.
- Elle le fixa d'un oeil incrédule.
- C'est pourtant vrai, ajouta-t-il sans la quitter des yeux.
 - Avez-vous déjà eu une grande peine d'amour ?

- Que des déceptions.
- Vous avez de la chance !
- Je la fais !
- Vous m'enseignerez comment ?
- Il suffit de choisir ce qui nous donne du bonheur au moment présent.
- Et quand l'autre nous rend malheureux ?
- L'oublier un instant pour admirer une fleur ou écouter le chant d'un oiseau.
- Alors vous ne croyez pas à l'amour ?
- Seulement à celui des âmes jumelles, une rareté !

Elle resta songeuse. Enfin, elle lui demanda:

- Comment saurez-vous que vous avez rencontré l'âme complémentaire ?

Il balbutia:

- Quand je serai certain que sa vie est aussi précieuse que la mienne et que son bonheur est le mien.

- Et pour combien de temps ? demanda-t-elle le sourire en coulisse.

Francis sembla étonné de sa question, puis attristé. Confuse, elle ajouta:

- Vous venez trop tôt. Je viens d'être trompée. J'ai trop mal.
- C'est mieux que trop tard.

Il se leva et se pencha pour l'embrasser. Elle sentit la douceur de sa barbe sur sa joue et, sans réfléchir, tourna la tête. Leurs regards se rencontrèrent. Il se releva, lui caressa les cheveux et murmura:

- Reposez-vous, je reviendrai.

Vers cinq heures, il vint la chercher. Juste avant de retourner avec elle chez les Paquet, il lui remit un de ses poèmes.

- Vous voulez le mettre en musique ? demanda-t-il.
- Pourquoi ne pas la composer vous-même ?
- Vous êtes plus ferrée que moi !

Sa surprise était grande, elle hésitait et finalement répondit:

- Je vais essayer.

Pendant un bref instant, ému il resta silencieux. Puis, il la remercia d'un baiser sur le front.

Chez les Paquet, le dîner avait lieu sur la terrasse au bord du lac. Dimanche, jour de congé de la bonne, les filles aidaient leur mère à servir. Elles s'affairaient au barbecue extérieur où elles tournaient des épis de maïs sur les braises. À côté, cuisaient des cuisses de poulet et des côtelettes de porc dont l'arôme de la sauce épicée aiguissait l'appétit. L'hôtesse apporta un plat de frites et un autre de salade.

Solange apprit que ce repas champêtre était en train de devenir une coutume dominicale et que Francis ne le manquait que pour des excursions. Le docteur avait débouché le Bourgogne offert par Solange. Peu de temps après, les filles mirent sur la table une bouteille d'orangeade, les maïs cuits et les viandes. Elles s'activaient et rigolaient avec l'insouciance de leur âge tandis que Francis blaguait avec le docteur. La bombance rendait atmosphère détendue.

Vers la fin du repas, Madame Paquet s'enquit de la prochaine venue de Laurent et signifia son désir de les recevoir tous les deux. Solange lui répondit qu'il était très occupé. Elle ajouta qu'elle venait plus souvent que lui au lac. L'aménagement intérieur et celui du terrain, après les travaux de rénovation, allaient l'occuper tout l'été.

L'hôtesse en profita pour déclarer qu'elle aussi devait voir à tout car son mari passait de longues journées à l'hôpital. Elle lui conseilla de profiter de son bon temps.

- Lorsque vous aurez des enfants, vous vivrez pour eux !

Solange ne releva pas la leçon de dévouement. D'ailleurs, elle trouvait que trop de mères, comme elle, exprimaient plus les contraintes que les plaisirs à élever leur progéniture.

Les filles ne se mêlaient pas à la conversation.

La dame insista pour que Solange, qui voulait les aider à servir le dessert et le café, tienne compagnie à Francis et à son mari. Tandis qu'elle et ses filles préparaient le tout à la cuisine, le docteur devisait de politique avec son jeune ami.

Il insistait sur la nécessité de nombreux spécialistes dans tous les domaines. Son rêve était de voir, un jour, un prix Nobel canadien-français. Il caressait l'espoir que le gouvernement libéral s'occuperait de donner des bourses d'études à tous les étudiants doués, nés dans des familles à faibles revenus. Il rêvait à la fin de ce gouvernement qui subventionnait les communautés religieuses pour leurs oeuvres de charité. Loin de lui

l'idée de les rendre responsables pour tous les problèmes sociaux, cependant il croyait qu'il fallait changer la façon de gérer les deniers publics.

- Le talent, ce don de Dieu, n'est pas seulement pour notre classe professionnelle, il est l'apanage de tous les milieux, lança-t-il.

Francis approuvait. Ensuite, ils causèrent de la nécessité de faire confiance à l'esprit d'entreprise des concitoyens. Il s'agissait seulement de leur redonner foi dans leur potentiel. Parfois, le médecin glissait un commentaire sceptique. D'après lui, les progrès ne pourraient pas changer la société du jour au lendemain. Solange avait entendu le même discours dans la bouche de certains intellectuels en moyens et aux idées libérales.

Demain, il se pourrait que son monde ne ressemblât plus à celui où elle n'avait connu que des privilèges. L'inconnu avait chambardé sa vie privée. Comme la mort, il était imprévu et menaçant. Il ne s'agissait plus de vivre dans ses illusions.

Un gâteau aux anges et des fruits furent servis. Suivirent le café et le thé. Ils ralentirent le flot d'idées et d'éloquence des deux hommes. Dès qu'ils eurent fini de manger, le plaisir de discourir sur l'avenir du pays les rendit à nouveau volubiles. Ils se réjouissaient que la société allait enfin devenir moderne. Longtemps, ils discutèrent du rôle des universitaires. Le docteur les nommait des agents de changement social. Cependant, Francis insistait sur la nécessité de valoriser la culture française dans la foulée des réformes futures.

- L'histoire du peuple exprimée dans ses chansons, ses plaintes, ses contes, ses fables, ses légendes, ses mythes ne doit pas être balayée par un modernisme à outrance. Il y aurait des dangers à trop copier les Américains. Notre survie est dans la liberté de rester des gens de langue et de culture françaises, affirma-t-il.

Le docteur répliqua en montrant l'importance que devrait prendre le progrès et l'avancement des sciences.

Francis rétorqua:

- Il faut profiter de la poussée de la technologie et des arts modernes qui traverse la frontière américaine et nous rejoint sans pour autant nier nos origines. L'anglais est le vent qui menace de déraciner et de tuer notre langue.

Solange entendit une inquiétude dans sa voix. Il continua:

- Il faut être vigilant sinon la culture anglo-saxonne va nous asphyxier.

Le docteur lui concéda la nécessité de valoriser l'éducation française. Il lui montra un texte d'André Laurendeau, rédacteur en chef du *Devoir* qui dénonçait, dès 1958, la

complicité de la finance anglo-québécoise avec des politiciens pourris. Il ajouta que ça, il ne fallait pas l'oublier.

- Pour s'améliorer, il faut connaître ses défauts, conclut-il.

Par après, Francis reprocha à L'Église d'être à contre-courant des idéologies modernes. Il parla du rôle du *Devoir* et de *Cité Libre* qui publiaient des articles de fond qui dérangeaient l'ordre établi.

Madame Paquet et ses filles avaient fini de desservir la table. Elles rangèrent les mets périssables au réfrigérateur et rincèrent la vaisselle. Ces tâches finies, elles vinrent se joindre au trio pour la liqueur que le docteur servit avec l'aide de sa benjamine.

L'aînée revint avec une guitare. Elle la tendit à Francis pour qu'il l'accompagne. D'une voix douce, elle chanta *Les feuilles mortes*. Ses parents ne cachaient pas leur enchantement.

Après l'avoir félicitée pour son interprétation, Solange remercia ses hôtes et se retira.

Vers dix heures du soir, Francis sonnait à sa porte.

- Je viens vous remercier pour la journée, dit-il.

- C'était très sympathique. Vos amis sont gentils.

Elle le fit entrer. Il jeta un regard autour du salon puis lui demanda:

- Vous resterez ici quelques jours encore ?

- Bah ! oui.

- Vous vous sentez capable de passer la nuit seule ?

Elle le regarda, inquiète de ses intentions.

- Si quelqu'un vous surprenait ici ?

- Et qu'aurait-il à raconter, vous dans votre chambre et moi au salon ?

- Vous avez raison, c'est la peur des cancans.

- Ne craignez rien. Si je voulais du sexe, je saurais où aller. Celles qui en donnent et en reçoivent ne s'en vantent pas. Comme le reste, c'est caché !

Il crut l'avoir fâchée quand il la vit se ramasser sur elle-même, en proie à une émotion profonde. Il changea de sujet:

- Thérèse viendra vous rejoindre ?
- Non, dit-elle d'une voix à peine perceptible.
- Vous ne vous ennuierez pas ?
- Je ne sais pas.

Il la regarda avec attention.

- Vous êtes en froid avec votre mari ?

Elle ne s'attendait pas à une telle question.

- Ce qui nous arrive est très grave.
- Une maîtresse ?

Elle réfléchit. Il s'était montré discret chez les Paquet. Elle lui confia:

- Non, un amant.

Elle avait l'air désespérée. De la paume de la main, elle essuya ses joues. Il mit son bras autour de ses épaules et tenta de la consoler:

- Ne pleurez pas, vous vous ferez du mal. C'est plus commun qu'on ne le croit.

Ici, on tait cette réalité, comme bien d'autres.

Sa réponse si tranquille l'étonna. Elle finit par dire:

- À croire que j'étais la seule à ignorer l'ampleur du problème !
- Quand c'est son mari ou son fils, ça frappe en plein front.
- Et comment !
- J'aurais voulu rester pour vous aider, mais... je pars demain matin pour Charlevoix.

Le chagrin sur le visage de Solange ne s'effaçait pas. Sans attendre, il réitéra son invitation.

- Vous partez pour combien de jours ? demanda-t-elle.
- Au moins une semaine. J'adorerais votre compagnie. Toutefois, je crains que vous ne supporteriez pas la tente et le sac de couchage.

Elle fut piquée et objecta:

- Je ne suis pas de porcelaine !
- Habitée à ce décor seulement comme maison secondaire...
- Je peux m'acheter une tente et un sac de couchage.
- J'en ai deux.

Ils sourirent. Alors, il s'empressa de sonder sa détermination:

- Si l'on partait ce soir ?
 - Votre bagage est prêt ?
 - Oui. Demain matin, à six heures, je monterai dans un des camions de livraisons en route pour la côte nord. Si vous venez, nous arrêterons chez moi le prendre.

- Que diront vos parents ?
- Ils ont l'habitude de mes pérégrinations !
- Et ils sont tolérants pour leur fils !
- Un changement vous serait salutaire...
- Probablement...
- Le soir, je pourrais vous laisser dans un hôtel ou une pension.

Rassurée, elle n'exprima plus qu'une faible objection:

- Tout le bagage ne pourra pas entrer dans ma Volks...
- J'ai un support pour le toit. Je n'apporte que le nécessaire en vêtements.

Elle pensa à son manque de compagnie et de dialogue. Si elle partait avec lui, elle risquait sa réputation. Par contre, si on apprenait qu'elle s'accrochait à son mari qui reluquait les hommes, on rirait d'elle et la traiterait de niaise. Enfin, elle se décida:

- Attendez, je vais chercher le nécessaire.
- Ajoutez des serviettes et des draps.
- D'accord !

Ils sortirent dans la demi-heure qui suivit.

Au volant, elle n'était pas bavarde. Elle conduisait vite, comme en fuite. À ce moment-là, il l'admira pour son audace tranquille. Une raison plus forte que son charme de jeune homme la lançait sur la route avec lui. Il savait ce qui la désespérait. Pourtant il ne cachait pas sa joie. Et tant pis pour demain si elle retournait à sa vie bourgeoise et lui à ses voyages et aux femmes d'un soir !

Rendus chez lui, elle l'attendit. Quelques minutes plus tard, il apportait le support, les sacs de couchage et les tentes. Il attacha le tout sur le toit de la voiture. Après, il ouvrit le

coffre et mit son sac de vêtements et un autre où sonnèrent quelques ustensiles de métal. Puis, il reprit sa place auprès de Solange.

- En route ! s'exclama-t-il.

Ils roulèrent longtemps en silence comme s'ils avaient craint de briser ce bonheur nouveau. Elle lui demanda enfin:

- Où coucherons-nous, ce soir ?

- Dans une prairie. Les propriétaires ne nous dérangeront pas car je les connais.

- Que penseront-ils de ma présence ?

- Rien. Des étudiantes en géographie, en géologie et en ethnologie participent à des recherches sur le terrain. Ils ont maintenant l'habitude d'en voir.

Elle sembla rassurée. Quelques minutes plus tard, montait en elle une joie, celle de réagir, de se battre contre le sort. Elle imaginait la surprise de Laurent quand il trouverait la maison vide à son retour. Avec délice, elle se figurait sa colère. Soudain, elle fut en proie aux remords.

Pour chasser le trouble qu'il sentait grandir en elle, il se mit à chanter:

*C'est dans le mois de mai
En montant la rivière
C'est dans le mois de mai
Que les filles sont belles
Que les filles sont belles au gai
Que les filles sont belles*

Ce timbre viril, juste et bien modulé, l'atteignait. La douceur de sa voix lui rappelait celle de sa barbe quand il l'avait embrassée.

Il continuait:

*Mais moi j'ne chang'rai pas
En montant la rivière
Mais moi j'ne chang'rai pas
Car la mienne est trop belle...*

La chanson finie, il demanda la permission d'allumer la radio.

- Les *Enfantines* de Moussorgsky, dit immédiatement Solange.

- Et vous niez être savante en musique ! s'exclama-t-il.

- C'est connu. Lorsque j'étais petite, maman avait le cahier de musique de cette oeuvre et son frontispice me fascinait .

- Que représentait-il ?

- Des enfants qui causaient avec leurs mères, un chat et leurs jouets. Deux statues tenaient une portée avec, non pas des notes, mais des mots que je ne comprenais pas. Ils étaient écrits dans une langue inconnue. Le deuxième étage de la maison était soutenu par des arbres. Derrière, il y avait la forêt. L'image était très ancienne. Et, au bas de la gravure, le mot Saint-Petersbourg qui me fascinait. Je me rappelle avoir demandé à maman ce qu'il voulait dire. Par sa réponse, j'appris l'existence des Russes et de leurs grands musiciens, dont Moussorgsky. Longtemps, j'ai cru qu'ils vivaient dans de telles demeures au coeur de forêts enchantées.

- Vous aviez déjà une imagination d'artiste.

- Les enfants prennent le temps d'observer les images qu'ils aiment.

- Vous êtes allée à Saint-Petersbourg ?

- Non.

- Tant mieux ! nous irons peut-être ensemble !

Décidément, il ne perdait pas de temps ! Et pourquoi s'en formaliserait-elle ? Après tout, elle pouvait bien se laisser faire la cour quand Laurent roucoulait avec son mignon, se dit-elle.

Francis avait deviné son débat intérieur. Il lui chuchota:

- L'amour fait passer le temps, le temps fait passer l'amour.

- Enfin, vous y croyez ou n'y croyez pas à l'amour ?

- Ça m'arrive d'y prêter foi ! répondit-il dans un éclat de rire.

- C'est reparti ! se contenta-t-elle d'ajouter.

De bonne humeur, il murmura:

- La musique est si belle...

Elle augmenta le volume.

- Malgré votre tranquillité apparente, vous aimez les espiègleries enfantines de ces mélodies, dit-il.

- Oui, écoutez...

Il ne dirent mot jusqu'à la fin des sept *Enfantines*.

En dépit de ses efforts pour ne pas se laisser charmer par lui, elle ne pouvait pas rester complètement indifférente à son marivaudage. Au bras de Laurent, elle s'amusait des

messages de convoitise dans les yeux des hommes ou dans leurs remarques galantes. Elle en était flattée, alors que maintenant elle en ressentait un malaise. Comme Laurent, lui mentait-il pour satisfaire son besoin de conquête ?

Alors elle réalisa que le doute, une fois entré dans son âme après la trahison, persistait et revenait la troubler. Ce soir-là, elle fit l'effort de le repousser pour ne pas manquer une distraction dont elle avait grandement besoin.

Elle lui demanda comment il avait appris tant de chansons.

- Quand j'étais enfant, maman m'en chantait une chaque soir avant de m'endormir.
- La mienne me lisait une histoire.

- Mes parents, d'origine paysanne, nous ont transmis les romances et les récits de leurs ancêtres. Le soir, près du feu, je vous raconterai des histoires que j'ai retrouvées dans *Les contes populaires canadiens* de Marius Barbeau.

- C'est un géographe ?

- Non, un ethnologue. Il a préservé une grande partie de notre littérature orale.

Par moment, elle avait l'impression d'être avec un étranger tant ses intérêts étaient différents des siens, à part la musique. Les livres qu'il lisait lui étaient connus de nom seulement. Pour sa part, elle ne parlait que de ceux en montre à la librairie Garneau: les Mauriac, les Claudel, les Montherlant, les Anouilh non touchés par la censure cléricale. Lui se nourrissait beaucoup des écrivains du Québec, comme ce Marius Barbeau.

Francis n'ajouta mot. L'un et l'autre cherchaient à deviner leurs pensées dans la nuit. Le silence s'étendait jusqu'aux étoiles. Elle regardait le fleuve qui fuyait vers plus grand que lui, poussé par son destin au-delà de rives connues. Le sien l'emportait, et pas plus que ce puissant cours d'eau, pouvait-elle le changer.

Par contre, Francis semblait satisfait de sa vie. Son chant exprimait sa joie de longer la vallée du Saint-Laurent, de se rapprocher de l'immense plaine nordique, de sentir bouillir son sang ancestral de coureur des bois.

Malgré son esprit tourmenté, montait en elle l'ivresse des femmes de pionniers qui avaient eu un continent à découvrir et qui avançaient vers l'inconnu, une maison à bâtir, un pays à construire. Venue du fond des temps, la chanson qu'il venait de chanter avait extirpé d'elle le plaisir de suivre les cours d'eau en compagnie d'un homme pour qui elle était le plus désirable des dons de la nature.

À la surprise de Francis, elle ne changea pas le mambo qui avait remplacé la musique classique à la radio. Elle avait donc un côté joyeux qu'il ne connaissait pas.

- Vous m'avez divertie toute la journée, finit-elle par dire.

- Il ne faut pas rester seul quand on est malheureux.
- Vous l'avez déjà été ?
- Oui, lorsque mon frère aîné est décédé. Un accident de chasse. J'étais avec lui en forêt quand une balle perdue l'a frappé à la tête, juste à mes côtés.
- Comment avez-vous réussi à vous en remettre ?
- L'été, je me défonçais sur ma bicyclette. L'hiver je participais à toutes les parties de hockey de mon école.
- Et vous avez pu retourner dans les bois après ?
- J'ai dominé ma peur.
- Et votre chagrin ?
- On se console toujours, dit le Petit Prince.

Pendant un instant, il posa sa main sur le bras de Solange. Ils arrivaient à Sainte-Anne-de-Beaupré. Devant la basilique illuminée, elle arrêta.

- C'est intéressant comme architecture, dit-il.
- Je croyais que vous n'aimiez pas les églises !
- Seulement les dominateurs qui y prêchent !

Il lui mentionna que la route allait devenir accidentée.

- Je ne la connais pas assez pour conduire de nuit. Je vous cède le volant, lui répondit-elle.

Ils se mirent d'accord pour ne pas aller plus loin que Baie-Saint-Paul.

À ce moment, la radio diffusait des chansons de Raymond Lévesque. Ils écoutèrent en silence *Quand les hommes vivront d'amour*.

Elle regardait, sur le volant, ses mains fort différentes de celles de Laurent. Avec assurance, il guidait habilement la voiture pour qu'elle suive la route sans soubresaut.

La nuit s'étendait sur la campagne endormie. Des autos, grosses et longues, les croisaient de temps en temps et faisaient trembler la Volkswagen comme une petite barque sur une rivière houleuse. Francis restait calme. Souvent, il détournait la tête vers elle pour la regarder, l'oeil réjoui.

- On se reconnaît dans les chansons d'ici, dit-il à la fin de l'émission.
- J'écoute davantage Édith Piaf et Juliette Gréco.
- Je vous ferai découvrir nos superbes chansonniers, répliqua-t-il, la voix tranquille.
- J'ai peut-être ignoré trop longtemps ce qui m'entoure.
- On ne peut pas tout apprendre et tout savoir.
- Vous êtes toujours aussi compréhensif ?

- Surtout avec les plus belles, répondit-il dans un éclat de rire.

Elle sourit. Peu après, avec une mine de reproche, elle balbutia:

- Vous êtes si peu sérieux !

- Qui ne sait être fou n'est pas sage, disait grand-père.

À son tour, elle rit.

- Ou qui fait l'ange fait la bête... renchérit-elle.

À nouveau, le silence prit place entre eux. Il se concentra sur la conduite qui n'était pas sans risque le soir sur les routes de campagne. Elle regardait les fenêtres illuminées de bicoques où bougeaient des ombres.

Peu à peu, l'image de Laurent avec Christophe lui revint. S'il n'avait pas fait la bête, elle ne serait pas avec un jeune homme qu'elle connaissait à peine. Il l'avait contrainte à chercher l'oubli. En catimini, sa conscience lui rappelait les paroles de la Messe de mariage qu'elle avait mémorisées tant elle les avaient lues, fiancée: « Que, fidèle à un seul amour, elle fuie les rapports illégitimes ! » Elle se souvint, en regardant son anneau, de ce que le prêtre avait récité: « Puisse celle qui le portera garder à son époux fidélité totale. »

S'abusait-elle ? Devrait-elle montrer du courage et s'affranchir d'une union qu'elle seule considérait sacrée ? Oserait-il lui proposer l'unité en trois personnes ? Cette idée l'amusait et la scandalisait. La Sainte Trinité, pas du ciel mais de l'enfer. Laurent choisirait cette solution, elle en aurait mis la main au feu.

- Où s'arrête le mal quand on commence à se le permettre ? À l'amoralisme... à la débauche... à Sodome et Gomorrhe... pensait-elle.

Maintenant, sa conscience la prenait d'assaut quand elle souhaitait que ses scrupules la laissent en paix pendant quelques heures. Au lieu du repos, la nuit ramenait à la surface la peur de s'opposer seule à Laurent. À ce moment, elle enviait ceux qui ne prenaient pas à la lettre leur engagement, qui négociaient même avec Dieu.

Quelques secondes après, elle se souvint des paroles du Christ: « Si celle qui a répudié son mari en épouse un autre, elle commet l'adultère. »

Elle roulait vers le nord avec un autre que son mari. Le Christ, elle y croyait fermement. Donc, elle ne pouvait pas ignorer son enseignement, ni interpréter ses paroles à son bénéfice.

Le dernier bulletin de nouvelles commençait à la radio. Elle la ferma par ennui d'entendre encore parler du communisme. Il approuva dès qu'elle lui exprima la raison de son geste:

- Vous avez raison ! C'est de l'hystérie américaine et vaticane !

La nuit enveloppait la campagne. Lui vint l'idée qu'ils monteraient les tentes à la lumière d'une lampe de poche. Cette expérience, suivie de celle de coucher seule sous la toile, lui plaisait. Elle en conclut que son effort de s'affranchir lui donnerait la possibilité d'entrer dans un monde plus calme, celui où règnent l'oiseau, le vent, la lune, le soleil, la mer, la montagne.

Contrairement à lui, l'exclusion et la sélection avaient marqué sa vie et ses relations. Le conformisme l'avait privée d'aventures. Elle avait cru ce qu'on lui avait enseigné à l'école et dans sa famille: elle appartenait à l'élite catholique. Alors, elle était restée dans son milieu, n'avait porté que de beaux vêtements, vécu dans de belles résidences, et connu intimement qu'un seul homme.

Lui avait dormi à la belle étoile, mangé chez l'habitant, connu plusieurs femmes.

Pour la première fois, elle se demanda ce qu'avaient de si remarquables les gens de son entourage qui se définissaient la crème de la société. À bien y penser, l'argent plus que la culture les démarquait des besogneux. Ces derniers ne pouvaient pas se payer des voyages en Europe, des croisières, des leçons de ski, de tennis et de musique. Ils arrivaient péniblement à s'acheter une maison et une voiture. Leurs enfants se contentaient du cours secondaire.

En silence, elle réfléchissait à tout ce qu'elle avait négligé de voir et de comprendre avant son retour de New York. À nouveau, le mal à l'épaule la harcela. Tandis qu'elle se débattait avec ces idées sombres, lui se mit à chanter:

*Les bourgeons sortent de la mort,
Papillons ont des manteaux d'or,
Près du ruisseau sont alignées les fées
Et les crapauds chantent la liberté
Et les crapauds chantent la liberté.*

- Félix donnent toute une résonance au mot liberté, commenta-t-elle dans un effort pour s'intéresser à autre chose qu'à sa propre existence.

- Il met en valeur l'important.

- Qu'est-ce qui vous plaît tant dans ses chansons ?

- Son goût de la terre, des saisons, de la nature. Il exprime mon besoin de liberté et d'évasion.

- Avez-vous remarqué l'alternance des modes majeur et mineur dans sa musique ?

- Oui, elle ne fait qu'un avec le texte.
- Comme les lieder de Shubert et de Schumann.
- Il réussit cela parce qu'il écoute sa voix intérieure nourrie de la contemplation de nos paysages et de la culture des gens d'ici.

- Je me rends compte maintenant que j'ai beaucoup à apprendre.
- Votre servante a pourtant une famille et des amis. Et vous avez été élevée avec des bonnes... vous connaissez la paysannerie !

- Elles étaient à la maison pour faire les travaux manuels. Même au collège, les soeurs converses nous semblaient au service des religieuses les plus instruites. Nous les appelions « ma tante », pas « mère » comme nos enseignantes. Une politesse de bon aloi suffisait avec ces femmes de ménage. Ainsi, la leçon était apprise par la pratique.

- Diriez-vous, qu'entre femmes, vous vous évaluez selon les richesses de vos parents et de vos maris ?

- Notre statut financier détermine si nous ferons ou pas des travaux ménagers.
- Et celles qui vous servent sont moindres ?
- La plus riche donne des ordres à la plus pauvre.
- Vous trouvez cela juste ?
- Avant mon malheur, j'étais insouciante. Maintenant, je réfléchis à mon passé, surtout depuis notre rencontre. L'échec remet tout en question...
- Je n'ai vraiment pas de chance ! s'exclama-t-il dans un éclat de rire.
- Le difficile, c'est de vous prendre au sérieux.
- Surtout pas, je n'y arrive pas moi-même!

Elle scrutait devant elle l'interminable route éclairée par les phares, trait lumineux dans le noir qui la conduisait où ? Puis, elle alluma à nouveau la radio et chercha un poste qui diffusait de la musique. Elle choisit une chanson de Jacques Blanchet: *Le ciel se marie avec la mer*.

- Lui aussi glorifie la nature d'ici, dit-elle.
- Sa grandeur inspire.
- On n'a pas les ponts de Paris.
- Toutefois, on jouit de couchers de soleil incomparables, de lacs, de rivières, de forêts immenses et de champs de blé à perte de vue. Leur beauté et leur grandeur nous inspirent. On chante l'amour à leur mesure.
- Tandis qu'à Paris, on célèbre les amoureux qui s'embrassent sur les bancs publics. Imaginez ça ici...

- Malgré toute la bigoterie qui l'entoure, Félix Leclerc a écrit *L'Eau de l'hiver* .

- Et que raconte-t-il ?

Francis déclama à voix basse:

- *Avec ma jolie reine
Sa hanche contre la mienne
Je traverse les ponts
Je traverse les monts
Le torrent crie des mots
Des mots obscènes
Que nous n'entendons pas.*

Solange resta interdite. Il était tout à fait conscient de la malveillance qui les guettait.

- Vous n'avez pas peur du qu'en dira-t-on ?

À nouveau, il éclata de rire.

- Eh bien ! répondit-il, Félix a commencé ainsi son poème:

*L'eau de l'hiver est froide
Injuste l'ignorance
Le coeur de l'homme est dur*

- Et le vôtre ? demanda-t-elle.

- Il n'est pas meilleur que celui des autres.

- Au moins, vous n'êtes pas hypocrite !

- J'ai tous les défauts, mais pas celui-là !

À nouveau, il rit puis lui dit:

- Méfiez-vous de celui qui se montre parfait. À nous tous, Dieu nous souffle un bon conseil dans une oreille, le Diable nous murmure le contraire dans l'autre.

- Et ça vous amuse ?

- Oh ! non ! Je reconnais seulement la place de Lucifer parmi nous, en nous. Il faut surtout rire avant lui !

- Les soeurs nous ont tellement parlé du Diable, séparé de nous mais toujours prêt à nous tenter.

- Et vous deviez savoir reconnaître le méchant.

- Pour fréquenter le bon gars et l'épouser.

- Elles ne vous disaient pas qu'un être intelligent dissimule bien son jeu pour profiter de sa victime. Tant qu'il ne sera pas pris, il en tirera plaisirs et profits.

- Je l'ai appris à mes dépens.

- Il ne vous reste plus qu'à démontrer que vous avez le courage et la force de vivre sans votre époux.

- Et vous croyez que je le peux ?

- Certainement, sinon vous ne seriez pas avec moi.

Au village de Baie-Saint- Paul, il offrit à Solange de passer la nuit dans une auberge tandis qu'il coucherait sous la tente. Il n'était pas certain qu'elle en accepte l'inconfort. Elle refusa, alléguant qu'adolescente elle avait envié ses frères chaque fois qu'ils partaient camper. Ses parents défendaient cette activité à leurs filles.

- Il est temps que j'essaie ! affirma-t-elle sans hésitation.

Il arrêta la voiture près d'un pré. Dans un endroit à l'abri du vent, non loin des arbres, il monta les tentes tandis qu'elle l'éclairait. Il déroula les sacs de couchage.

- Gardez la lampe, j'en ai une autre, dit-il quand il eut fini.

Avant de la quitter, il la regarda dans les yeux et ajouta:

- À partir de demain, il vaudrait mieux se tutoyer. Pour tout le monde, nous serons des compagnons de travail. Pour votre bien, il faut éviter les soupçons.

- D'accord, je vais me mettre dans la peau d'une étudiante. Ça t'amusera ?

- Jamais, je ne tire plaisir des problèmes des autres, dit-il, l'air presque sévère.

- Tant mieux, ça ne me sera pas facile de mentir aux gens !

Elle enleva sa bague et son alliance.

- Comme ça, ils me poseront moins de questions.

- Tu n'as qu'à leur répondre évasivement. Ils vont comprendre que tu n'aimes pas l'indiscrétion.

Il prit sa main, l'embrassa et lui souhaita bonne nuit. Aussitôt sa porte de toile fermée, il s'éloigna.

Elle attendit qu'il soit entré dans la sienne pour sortir soulager sa vessie, loin sous les arbres. Quelle peur elle ressentait à l'idée que s'approche d'elle une petite bête ! Lui, l'avait fait tout près avant d'entrer se coucher. Elle l'avait entendu. Il était plus à l'aise qu'elle avec son corps.

De retour, elle se demanda si elle aurait le courage de se rendre jusqu'au bout de cette escapade. La tentation de retourner au lac lui vint. Elle réfléchit. Malgré les difficultés, elle n'allait pas renoncer à cette expérience. Des milliers de femmes avaient dormi sur le sol de ce continent pendant des siècles. On lui avait relaté l'histoire de pionnières héroïques.

Clara lui avait conté que les fermières d'autrefois accouchaient parfois dans les champs, sur les tas de foin. Ces femmes de colons se seraient moqué d'elle. Comme elles auraient ri d'elle craintive de faire pipi dehors, affolée au moindre bruit. Elle se mit à penser à la force physique et morale de ses aïeules bâtisseuses.

En outre, elle songeait à ce que Francis lui avait raconté des Indiennes. D'abord, elles choisissaient leurs partenaires dès la puberté et elles gardaient leur préféré pour père de leur premier enfant. C'étaient des mères résistantes qui s'occupaient non seulement de leurs familles, mais des habitations, de la cuisine et de la collecte du bois de chauffage. De plus, elles semaient et récoltaient le maïs et de chanvre, puis préparaient les provisions pour l'hiver. Elles fabriquaient des vêtements, tannaient les fourrures et cherchaient des plantes médicinales dans les bois.

Elles aussi l'auraient regardée comme une femme faible. Avec le temps, la peur et l'interdit avaient créé des dépendantes. Madeleine avait résisté, Marthe et Doris tenaient tête. Alors qu'elle, elle se sentait incapable de défier les frontières.

Jamais, elle n'avait été renvoyée de l'école. On disait qu'elle était une enfant facile. Pourquoi devait-elle inéluctablement ressembler à la majorité des femmes ? Foncer, prendre des risques, rêver une autre existence, la réaliser ? Or seule, y arriverait-elle ? Il était évident qu'elle pourrait être l'une de ces résignées qui font semblant d'être heureuses.

L'une après l'autre, des questions lui venaient à l'esprit. La plupart demeuraient sans réponses. Pour la première fois couchée par terre sur un mince matelas, elle s'en voulait de son manque de discernement passé. Laurent était un faible, elle une conformiste. Du temps s'écoula avant de s'endormir, la main sur son épaule gauche, torturée par cette douleur tenace et lancinante.

Au matin, quand elle mit la tête hors de la tente, elle découvrit un lever de soleil étincelant et une herbe brillante de rosée. Francis, assis sur une roche, contemplait le fleuve. Tout n'était que lumière et eau au delà de la verdure. Une splendeur devant qui un homme chantonnait.

Elle lui souhaita le bonjour. Il détourna la tête, lui sourit et dit joyeusement:

- Salut ! Tu as bien dormi ?

- Oui, et c'est la première fois que je me réveille avec la musique du *P'tit bonheur*.

- Chaque matin, il faut reprendre son bâton, ses deuils, ses peines et ses guenilles pour aller battre sa semelle dans des pays de malheureux, comme dit Félix. Par contre, moi, je ne fais pas un grand détour et ne ferme pas les yeux quand je vois une fontaine ou une fille.

- Tu n'arriverais pas à me convaincre du contraire.

Il se leva et lui offrit une tasse de café préparé sur un petit poêle à gaz. Il faisait frisquet.

Elle n'était pas à l'aise avec une toilette approximative faite à l'aide de son miroir grand comme la main. Heureusement, il lui annonça:

- Nous irons nous laver et déjeuner chez des amis au village.

- Comment as-tu pu deviner ?

- Tu n'es pas la première que j'amène.

Cette franchise l'étonna. Elle le regarda un long moment, l'air surpris.

- Je t'ai déplu ? demanda-t-il.

- Tu me prends au dépourvu.

- Pourquoi ?

- Tu n'es pas cachottier.

Il s'approcha d'elle et la prit par le coude.

- Tu connais le balbuzard ?

- C'est quoi, un balbuzard ?

- C'est un gros oiseau pêcheur. Les vieux racontent le péril qui le menace s'il s'attaque à une proie imposante. Il doit plier les pattes pour ouvrir ses serres. Cependant, quand il les déplie, ses griffes se referment. Alors, l'oiseau ne peut plus les ouvrir et devient prisonnier de sa proie qui tente de se dégager. Si elle s'avère plus forte que lui, il n'arrive pas à s'envoler et, les pattes tendues et agrippées au poisson, il se noie.

- Tu crains la noyade avec moi ?

- Non, tant que je resterai sincère.

- Tu crois que je me débattrais comme le poisson ?

- Certainement, les eaux profondes du mensonge te sont à jamais menaçantes.

- Ce n'est pas de sitôt que je serai à nouveau une proie.

- Je ne me nourris pas de poissons.

Un calme étrange régnait sur cet espace qui se perdait à l'horizon. L'irréalité flottait dans l'air de ce bleu infini. Elle tressaillit au bruit d'ailes d'un oiseau qui s'envola.

Longtemps, il plana dans le vent. Elle le suivait, admirative de la douceur indicible de ses mouvements dans l'éclat lumineux du matin. Malgré sa petite taille, sa sûreté dans l'errance était admirable.

- C'est une petite buse, dit Francis.

Il lui caressa le coude. Puis, il glissa sa main jusqu'à la sienne et lui dit:

- Allons, il faut arriver tôt pour l'excellent déjeuner qui nous attend. Tu vides ta tente pendant que je défais la mienne.

En route, elle avait remarqué que les habitations plus cossues avaient de grandes vérandas et jusqu'à quatre fenêtres sur le devant, avec une petite maison attenante ou séparée de la principale. Elle lui demanda à quoi cette deuxième demeure servait.

- C'est le fournil. Ce mot vient de four pour four à pain qui, dans certaines maison, est contigu au fournil. La plupart du temps, cette cuisine d'été est adossée à la maison, du côté est pour prendre le soleil du matin. Ordinairement, elle n'a qu'un comptoir, des armoires pour la vaisselle, une table et des bacs de chaque côté.

- Mais que fait-on dans cette maison secondaire ?

- Le matin, on y rôtit le pain sur le poêle. Quelle senteur mêlée à celle du lait chaud et du café ! Par sa simplicité, le fournil permet aux gens de venir prendre les repas sans changer leurs vêtements sales. Ainsi, ils ne souillent pas la maison où ils dorment.

L'hiver, comme le fournil n'est pas chauffé, il devient un garde-manger. On y trouve les conserves de boucherie, comme le lard salé, les quartiers de boeuf, d'agneau, de porc, les pâtés à la viande, même les tartes.

Je t'emmènerai en visiter un. Si tu veux, nous y mangerons avec les habitants.

Solange accepta.

- Je te préviens que tu verras les femmes s'emparer des torchons pour chasser les mouches de la table avant de servir le repas. Malgré les moustiquaires, les allées et venues des individus permettent aux insectes de s'y engouffrer. Tu ne trouveras pas agréable, non plus, la vue des rouleaux de papier collant en tire-bouchon, attachés au plafond et remplis de mouches mortes.

- J'irai quand même !
- Bravo, s'exclama-t-il.

Ils s'arrêtèrent devant une maisonnette, à toit percé de deux lucarnes. Sa galerie était étroite et basse. Deux marches à monter et trois pas pour atteindre la porte principale, située au centre de la façade. De chaque côté, une fenêtre à six carreaux.

Lors de leur arrivée chez les Tremblay, elle n'était pas très enthousiaste. Une odeur désagréable venait de l'étable pas très éloignée de la maison. Elle se demandait si elle n'aurait pas dû aller à l'hôtel.

Francis frappa délicatement à la vitre de la porte. Une femme corpulente ouvrit, l'air affable.

- Ça, c'est d'la belle visite ! Entrez !

Il la fit passer devant lui et la présenta. Madame Tremblay lui donna la main et lui sourit avec gentillesse.

Il prit le temps de s'informer de sa famille avant de lui demander s'ils pouvaient déjeuner chez elle. La dame, après avoir appris qu'ils avaient couché sous la tente, leur offrit d'utiliser la salle de bain. Ils allèrent chercher leurs sacs de vêtements.

Dehors, Solange lui demanda le prix du repas et de l'usage de la salle d'eau. Il lui répondit qu'il paierait. Elle insistait pour donner sa part.

- Nous en reparlerons après notre départ, dit-il.

Ils retournèrent à la maison.

Sa toilette finie, Solange resta à la cuisine avec Madame Tremblay pendant qu'elle surveillait la cuisson des oeufs et du bacon. Cette dernière lui raconta qu'elle connaissait Francis depuis cinq ans. Il leur avait amené des professeurs et des étudiants qui continuaient à les visiter.

Le café prêt, elle mit la table. La vaisselle était ancienne, blanche avec des fleurs bleues décolorées.

Quand Francis les rejoignit, il s'informa de son mari.

- I'é parti réparer la clôture de sa soeur. Elle est veuve, sans enfant. Il faut bien qu'il l'aide pour l'entretien d'sa maison et d'sa cour.

- On le verra de retour, dit-il.
- Vous allez loin ?
- Assez... répondit-il sans préciser.

La dame les servait avec empressement. Elle continuait à donner des nouvelles de tous ceux que Francis connaissait: naissances et mortalités des uns et des autres, départs de

certains jeunes pour les études et le travail à Québec et à Montréal. Elle ajouta que de plus en plus de citoyens venaient visiter la région et y séjournaient, même des artistes-peintres.

Leur petit déjeuner fini, Francis s'excusa de partir si vite:

- Le travail nous attend !

Ils se serrèrent la main. Juste avant de sortir, Solange le vit glisser un billet dans le bénitier vide près de la porte.

- Alors, c'est comme ça qu'il faut payer chez les habitants ! murmura Solange.

- Ils refusent de me donner un prix pour les repas.

- La prochaine fois, c'est moi qui paie !

Le silence s'étendait sur la vallée. Enfin, elle ressentait de la joie à conduire sur ce ruban étroit en surplomb du fleuve. Deux heures s'écoulèrent avant qu'elle ne freine doucement pour arrêter sur le bas-côté.

Dehors, les maisons, perdues au pied des montagnes et dans les vallées, dégageaient du silence. Dès qu'ils s'en approchaient, ils apercevaient des visages de femmes et d'enfants aux fenêtres. Ils semblaient trouver les heures longues à passer. Le paysage s'étendait en versants verts et en une nappe liquide et éblouissante.

Il la retint par la taille quelques secondes et lui confia son émotion:

- Mon amie lointaine, silencieuse comme cet horizon...

Elle baissa la tête sans répondre. Il continua:

- Avec toi, je parterais pour longtemps.

Lentement, elle glissa sa main sur son bras nu.

- Je veux m'en aller et retrouver la joie de vivre.

- La mienne est trop grande pour moi seul.

Elle glissa ses doigts sur les siens. Doucement, il retourna sa main et retint son poignet avec son pouce, sans pression. Ils restèrent ainsi, sans prononcer un mot, dans le partage d'un lendemain inconnu.

Ils roulèrent lentement pendant quelques heures. Les vitres baissées laissaient entrer une odeur lourde et grasse de terreau, de champs en culture, d'engrais organiques. Les vaches qui broutaient tournaient un gros oeil pour regarder ceux qui troublaient leur tranquillité. Des chiens jappaient et couraient le long de la voiture. Voulaient-ils se désennuyer ou protéger les enfants en leur compagnie ?

Pendant ce trajet, il lui demanda:

- Ça te plairait d'aller danser dans les veillées ?

- Oui, si je savais les danses folkloriques.
- Je t'apprendrai.
- D'accord.
- Tu vas découvrir tout un monde ! Cependant, je ne veux pas te l'imposer. Si ça t'ennuie, ne te gêne pas pour t'en plaindre.

- Ne t'inquiète pas, je me sens entièrement libre !
- Tu me plais. Je préfère ceux et celles qui revendiquent autonomie et liberté.

Surprise de sa réaction, elle ne releva pas l'insinuation politique.

Lui, satisfait d'avoir placé ces derniers mots, retourna à son étude géographique. Il lui fit un bref topo sur le fleuve. Sa puissance d'attraction avait favorisé le développement des villes sur ses rives. L'organisation de la vie commerciale et urbaine de la colonie dépendait de lui. Ce fleuve méritait des centres urbains plus imposants que ceux de Montréal et de Québec. Malheureusement, le gouvernement et le clergé préféraient encourager l'agriculture au détriment de l'industrie.

- Dans quel but ?

- Pour garder la population à la campagne. Les prêtres montraient la grande ville comme un lieu de perdition. Malgré eux, le temps a donné raison à l'urbanisation. Les gens sont allés travailler dans les manufactures de Québec et surtout de Montréal. Ils ont abandonné leurs terres de roches et les chantiers qui les maintenaient pauvres et ignorants. La ville leur offrait l'espoir d'un meilleur niveau de vie.

- Tu es anticlérical ?

- Je ne peux pas accepter que les dirigeants religieux aient fait alliance avec le pouvoir et l'argent. Pour cela, ils nous ont imposé un dogmatisme étroit et un autoritarisme qui nous ont écrasés.

- Tu n'y vas pas de main morte.

- Les Conservateurs et l'Église achèvent leur règne. Avec les Libéraux, naîtra une société libérée et instruite.

- Qui deviendra athée ?

- Pas nécessairement.

- Comment concilier liberté de penser et religion ?

- L'instinct nous avertit du bien et du mal.

- Ma foi ! tu ne suis que la loi naturelle !

- Et celle du Christ: l'amour et le respect d'autrui. Pour cela, il faut souvent renoncer à son égoïsme... pas facile !

Solange restait silencieuse. D'un geste impatient, elle tira en arrière ses longs cheveux et des mains les tint sur sa nuque. Francis y vit un agacement. Il lui demanda de s'arrêter et de sortir pour prendre quelques photos.

L'espace autour d'eux les entourait comme un vaste cirque dont les gradins prenaient des teintes de vert qui s'unissait au bleu du ciel et de l'eau. Le bruit des vagues sur le rivage et celui de la brise dans les arbres maintenaient un dialogue tranquille. Par moments, l'azur était traversé d'ailes ouvertes, celles des cormorans qui, après la pêche, volaient vers leurs rochers à fleur d'eau.

Radieux, large et triomphant coulait le Saint-Laurent.

- Ce calme immense entre toujours en moi ! s'exclama-t-il.
- Oui, comme du grégorien.
- Une sensation d'infini...
- De la musique azurée...

Quand il sentit sa main chercher la sienne, il ne fit aucun mouvement.

- Restons un peu, dit-elle.

Lasse, elle appuya sa tête sur son épaule. Ses cheveux frôlèrent le visage de Francis tourné vers elle. Leur senteur de camomille se cristallisa en lui.

Quelques secondes plus tard, elle s'éloigna. Tandis qu'elle s'avançait vers le bord de la falaise, il la suivit. Elle s'assit dans l'herbe. Il lui expliqua la formation des trois paliers de Charlevoix: les basses terres des vallées et les terrasses alluvionnaires; le plateau; et la pénéplaine des Laurentides. Puis, il lui exposa l'effet du glacier qui avait modelé la région:

- Sa lourde masse comprimait le socle rocheux et l'enfonçait. Il érodait les roches les plus dures du bouclier canadien, arrondissait le profil des montagnes, creusait des vallées en auge et forait des cuvettes. À mesure qu'il se retirait en fondant, il laissait des cirques glaciaires remplis d'eau qui devinrent des lacs.

- Quand cela est-il arrivé ?
- À la seconde moitié du pléistocène qui correspond à un million d'années.

Elle n'avait pas l'habitude de penser si loin dans le passé. Le calendrier géologique qui remontait aussi loin dans le temps l'inquiétait trop pour s'y attarder. Au collège, les leçons d'astronomie lui avait donné le même trouble.

Francis s'était levé et approchait presque au bord de l'escarpement. Il se retourna:

- Tu viens ? dit-il avec un sourire.

Elle attendit quelques minutes pour s'exercer à dominer son impulsivité.

Quand elle le rejoignit, il entourra sa taille de son bras.

- Tu as froid ? Si on arrêta pour prendre un café au prochain village ?
- Non, je préfère qu'on continue. Plus je serai loin de Québec, mieux ça sera. J'ai besoin de me dépayser.
- Tu veux que je conduise pour te reposer ?
- Cet après-midi.
- D'accord, c'est toi qui mène, affirma-t-il dans un éclat de rire.

En route, il lui confia pourquoi il aimait particulièrement cette région:

- Regarde le violet de l'eau et des montagnes au loin, et toutes les teintes de vert, vif, tendre et foncé. Ces deux couleurs sont celles de l'équilibre entre la terre et le ciel.
- Que veux-tu dire au juste ?
- On a ici les deux couleurs symboles de l'évolution et de l'involution: le vert pour la vie et le violet pour le passage secret de la vie à la mort.
- C'est donc pour ça que le chœur de l'église est drapé de violet le Vendredi saint.
- Oui. Le vert tonifie, le violet calme. Voilà pourquoi on se sent bien dans ces parages.
- Tu sais décrire un lieu.
- Je m'y exerce par l'observation des configurations terrestres. Parfois, je les interprète selon leurs formes, leurs teintes et les sensations qu'elles me donnent. C'est comme les rêves et les femmes, à y penser on arrive un peu à les comprendre.

Il avait détourné les yeux vers le large. Il changea de sujet:

- La nuit passée, j'ai rêvé à toi.
- Surprise, elle hocha la tête en signe d'affirmation plutôt moqueuse. Incrédule, elle demanda:
- Un rêve érotique ?

Déconcerté, il eut un sourire derrière lequel il dissimula sa déception. Pendant un moment, il chercha la façon de la convaincre qu'il était là, à ses côtés, pour elle. Le temps s'était arrêté sur la route de gravier longeant la rivière Montmorency quand elle l'avait invité

à monter. À chaque fois qu'il l'avait revue, il avait dû maîtriser son désir d'elle, retenir ses mains qui voulaient la prendre, ses bras impatients de se refermer sur son dos, sur son corps. Et elle doutait de lui...

Le silence se prolongeait. Elle comprit qu'elle l'avait blessé.

- Excuse-moi, dit-elle la voix étranglée. Mon malheur me rend amère.
- Je ne cherche pas à profiter de ta détresse.
- Tant que j'aurai mal, je te décevrai.

- Mon rêve te convaincra de ce que je ressens pour toi: Tu étais dans un chalet sur la partie la plus élevée de la terrasse des Éboulements-Centre. Elle était couverte de brume. Je connaissais le tracé de la route du bas de la falaise jusqu'au sommet des montagnes où tu étais. Je roulais en me fiant à ce que je savais des détours du chemin. Je ne pouvais qu'aller doucement. Par moment, dans une éclaircie, j'apercevais le chalet, puis tout disparaissait à nouveau dans le brouillard.

- Tu étais inquiet ?
- Oh ! oui ! j'avais peur de ne pas pouvoir te rejoindre.
- C'est ce que tu crains vraiment ?
- Comment donc ! Tu es mariée ! Moi, désireux de voyager.
- Quitter mon mari est impensable...
- Ici, pas aux Etats-Unis. Demain ne ressemblera pas à aujourd'hui si nous

choisissons l'émancipation.

- Moi qui croyais avoir une prise sur l'avenir... je le voyais à la ressemblance de mon présent.

- Ah ! Pourtant, la vie est l'évolution, le renouvellement, la transformation !
- Et l'acceptation ?
- Des changements, des succès et des échecs.

D'un an plus jeune qu'elle, il lui apparaissait avoir vécu davantage. Il acceptait son destin comme un sage. Par contre, ses ambitions dépassaient les siennes...

Elle se pencha, tira sur un brin de foin et suçait la tige. Pendant quelques instants, ils restèrent silencieux.

Puis Francis sortit le bout d'une branche courte et mince, placée dans son carnet de notes pour indiquer la dernière page écrite. Il la cassa et lui donna l'un des morceaux. L'air grave, il lui tendit le plus long et glissa l'autre dans sa poche.

- Si un jour tu veux réunir cette branche, tu n'auras qu'à me rejoindre, dit-il.

- D'accord. Elle était à la fois surprise et attendrie. Sans hésitation, elle lui serra la main et la retint. Il se pencha, prit son menton et approcha ses lèvres des siennes.

- Continuons notre route, dit-il.

Alors sa patience la toucha. Il mettait en retrait son désir d'elle. Sans doute était-il sincère. Cependant, elle garderait une certaine réserve car, qui sait, l'humain a de ces revirements imprévus. Il devait lui prouver qu'il méritait sa confiance.

Et elle-même, pourrait-elle aimer à nouveau ? Comment, sans pétulance enfantine, jouir spontanément des plaisirs de l'amour ? Retrouverait-elle sa capacité de se donner avec fougue à un autre que Laurent ? Pour le moment, elle ne pouvait que vivre le deuil de cet homme qu'elle avait chéri aveuglément, sans retenue, avec tant d'ardeur.

Du temps passa avant que la conversation reprenne avec naturel. Son silence avait rappelé à Francis son besoin de retrait après la déception qu'elle avait subie. Peu importe l'avenir, en sa présence il était le métal et elle l'aimant.

Pour la distraire, il lui raconta l'histoire des seigneuries de Beaupré, de la baie Saint-Paul, de l'Ile-aux-Coudres, du Gouffre, des Éboulements, de La Malbaie. Il excellait à brosser des tableaux de ces temps anciens quand seigneurs et paysans français travaillaient à construire un pays. Les maîtres traçaient les plans de la division des terres et en planifiaient l'administration, tandis que les fermiers les défrichaient. L'histoire des villages et de leurs habitants, leur façon de vivre, leurs travaux, se ressentaient de ces premiers intendants et colons.

Si Laurent la privait du futur, Francis lui faisait cadeau du passé et l'aidait à vivre le présent.

Après quelques jours, elle vit plus clairement son choix: se condamner à une souffrance chronique ou s'intéresser à la vie autour d'elle. Ici, elle vivait avec les gens du pays, dormait chez eux, mangeait à leur table, chantait et dansait dans leurs veillées. Elle découvrait qu'ils étaient porteurs de chants, de fables, de légendes, de récits tragiques et romanesques anciens. Leur musique la fascinait.

Partout, ils étaient bien reçus. Personne ne questionna son rôle de collaboratrice de Francis. Ils couchaient seulement un soir ou deux à un endroit, dans un champ, un parc ou chez l'habitant. Pour la première fois, elle s'éloigna de la côte, prit des chemins de traverse et entra dans les terres. Ils se rendirent à Tadoussac.

Francis photographiait les prés fleuris blanc et mauve au pied de montagnes bleues. Comme elle s'intéressait aux fleurs sauvages, il les lui nommait. Elle écrivait leurs noms et gardait un échantillon de chacune dans un livre où elles séchaient. Ainsi, apprit-elle à

reconnaître la blanche potentille à feuilles tridentées, l'iris à pétales aigus aux grandes fleurs bleues, la smilacine étoilée maritime blanche, la verge d'or au jaune intense, le blanc et mauve caquillier édentulé, la campanule à feuilles rondes aux petites cloches bleues, la potentille ansérine jaune.

Après les repas, il sortait de ses bagages *Agaguk* d'Yves Thériault ou *Le tombeau des rois* d'Anne Hébert. Elle empruntait l'un des deux livres et lisait avec lui.

Un soir, près du feu, il lui proposa d'écrire avec lui un dialogue sur l'amour. Elle devait compléter ses phrases. Il sortit son carnet et commença:

- L'amour est un jeu merveilleux, madame.

Elle poursuivit:

- Qu'il ne faut pas divulguer pour le garder, monsieur.

Il continua:

- Que serait la vie sans danger, madame ?

- Une tragi-comédie ou un inconvénient, monsieur.

- Jouer c'est s'exposer à l'inconnu, madame.

- Tenter le hasard est dangereux, monsieur.

- L'amour est le pari de qui perd gagne, madame.

- Voilà pourquoi vous doutez tant, monsieur.

- Ce n'est qu'un amusement pour l'esprit, madame.

- Dont le désir est enflammé par la contrainte, monsieur.

- L'imprévu de la passion est excitant, madame.

- Les feux de l'amour brûlent, monsieur.

- Ils réchauffent, madame.

- À quoi bon mettre le feu à la forêt pour faire cuire un oeuf, monsieur ?

- Plus on plaît vite, moins on plaît longtemps, madame.

- L'amour est une fleur éphémère sur le bord d'un précipice, monsieur.

- Elle vaut le courage qu'il faut pour la cueillir, madame.

- Et donne le plaisir du frisson de la peur, monsieur.

Ce fut leur première composition.

À son retour au lac, elle eut la visite de sa belle-mère. Cette dernière avait téléphoné à leur résidence de Québec pour les inviter à dîner. Elle avait appris de son fils que Solange se reposait au chalet et ne pourrait pas l'accompagner. Après avoir vu la mine morose de Laurent, elle avait voulu savoir si le bonheur de celui-ci était menacé. Elle avait donné un coup de fil à sa bru pour l'avertir du jour et de l'heure de son arrivée.

Dès son entrée, Solange lui offrit un café irlandais, sa boisson préférée.

- Volontiers ! répondit belle-maman.

Solange fila à la cuisine. Elle avait fait tremper la tasse de porcelaine dans de l'eau chaude et préparé le café. Après l'avoir versé, elle mit cinq cuillerées à soupe de whisky irlandais pour le corser au goût de sa belle-mère. Puis, elle le coiffa de crème.

Elle l'apporta au salon. Dès qu'elle le lui offrit, la dame y goûta. Son sourire exprima sa satisfaction:

- Excellent ! s'exclama-t-elle.

Tout d'abord, cette dernière sembla préoccupée de la santé de Solange. Celle-ci la rassura et comme elle la voyait normale, elle fut convaincue que la dépression ne mettait pas en péril la tranquillité conjugale de son fils.

Assise au bord du fauteuil, elle tira sur la jupe de sa robe de crêpe vert tilleul afin de couvrir ses genoux. Une broche d'or ciselé autour d'un jaspé sanguin était piqué sur le rabat du col. Décidément, elle ne manquait ni de goût ni de classe. De plus, la fermeté de son caractère se dévoilait par son port de reine autoritaire.

Après un quart d'heure d'échange de nouvelles banales, la visiteuse commença son apologie de l'acceptation du devoir d'épouse qui rendait gloire à la femme. Ni loquace ni absente, la reine du foyer entretenait le feu de la cheminée.

Solange avait maille à se taire. La politesse voulait qu'elle laisse une personne âgée s'exprimer. Cependant, si l'intention de sa belle-mère était de lui rappeler son devoir d'épouse, celle de guide de son compagnon vers Dieu, alors elle ne retiendrait pas le flot d'acrimonie qui montait en elle.

Belle-maman retira ses gants blancs. Elle avait l'intention de rester un bon moment. Avec gravité, elle continua:

- Je ne viens pas pour enquêter sur votre vie privée. Seulement, j'ai cru voir un chagrin dans vos vies puisque Laurent est souvent seul à la maison et toi ici.

- C'est un fait, répondit la bru avec un calme apparent.

- La société ne tolère pas ceux qui se dressent contre ses principes: la femme aux soins de sa famille à la maison, l'homme pourvoyeur de l'argent gagné à l'extérieur.

Solange opina de la tête quoiqu'elle avait compris la menace déguisée. La visiteuse, prit une autre gorgée de café. Lorsqu'elle releva les yeux, Solange remarqua qu'ils se chargeaient lentement de matoiserie. Tout de suite, elle fut sur ses gardes.

- Maintenant, ma fille, parlons de solutions pour colmater ce problème passager. Si des discussions sont nées au sujet des dépenses pour le chalet, alors nous pouvons vous aider par un autre don.

- Merci. Les coûts des rénovations ne sont pas la raison du froid entre nous.

- C'est bien ce dont j'avais le plus peur, dit-elle lugubrement avec un hochement de tête.

- En ce moment, cet arrangement nous convient.

- Pourtant, il ne pourra pas durer.

Prise d'une pique incontrôlable, Solange ne put retenir sa langue et lui darda en plein cœur:

- Madame, si votre fils m'aimait normalement, il n'aurait pas de problème.

- Je te défends de le calomnier !

- Ça alors ! Ne m'obligez pas à vous en donner des preuves !

Le regard de la mère devint glacial. Après deux minutes d'un silence accablant, elle baissa la tête et dit:

- J'ai fermé les yeux bien des fois pour garder ma famille.

- Vous saviez pour votre mari ?

- Une mauvaise langue m'en avait informée. Mon confesseur, à qui je m'en étais confié, m'avait conseillé d'être plus à l'écoute des besoins de mon époux.

- On ne peut quand même pas se faire poser un pénis.

- Ne soyez pas vulgaire, ma fille. L'impureté est un péché comme les autres et Dieu le pardonne dans sa miséricorde infinie.

- Je ne suis ni vous ni Dieu.

- Ma foi, tu veux me faire sortir de mes gonds !

- Si j'avais voulu vivre dans la chasteté, je ne me serais pas mariée. Les soeurs nous l'ont assez vantée pour que j'en sache tous les mérites. Malheureusement, le célibat n'était pas ma vocation.

- Tu ne sembles pas croire aux effets du sacrement de mariage qui donne la grâce de supporter les imperfections du conjoint.

- En tout cas, pas l'homosexualité !

- C'est une faute comme une autre. S'ils s'en confessent avec repentir, Dieu leur pardonne. La miséricorde peut être aussi humaine.

- Moi, je ne veux pas être sainte, seulement heureuse.

- Crois-moi, ma fille, avec le temps tout chagrin s'éteint.

- Et en attendant, il me faudrait accepter la fatalité ?

- Il te fait bien vivre et ne boit pas. Les hommes cachent leurs occasionnelles partouses entre eux. Une maîtresse finit toujours par sortir de la garde-robe.

- Arrêtez, vous me scandalisez. Et l'honnêteté, qu'en faites-vous ?

- Jeune, je croyais à la fidélité, comme toi.

- Vieillir, c'est accepter le mal ?

- Dis donc ! je ne te savais pas si méchante !

- Mieux vaut être méchante qu'hypocrite !

- Attention ! je ne te laisserai pas salir notre nom. La famille, c'est sacré !

Solange, tremblante de rage, lui lança :

- Je peux demander une annulation de mariage à l'Église !

- Ma foi ! tu perds la tête. De la mesure, ma fille !

- Je vois maintenant pourquoi Laurent est si ambigu.

- Il est un fils irréprochable !

- Certes pas un mari exemplaire !

- Il faut des preuves pour porter légalement atteinte à la réputation de quelqu'un.

- Eh bien ! elles sont dans son journal ! Il me l'a donné.

La vieille dame eut soudain l'air sidéré d'épouvante. Puis, d'un ton presque suppliant, elle dit :

- Mon mari a été entraîné à ces pratiques par un frère enseignant. Il me l'a avoué car il ne pouvait plus avoir de relations sexuelles avec moi. Il en était très malheureux.

- Et son fils aime les hommes comme lui !

- En manque de femmes, ils commettent ce péché. C'est pour ça que l'aumônier me conseillait d'être toujours à mon meilleur pour plaire à mon mari. Je n'insinue pas que tu te négliges. Je pense que Laurent s'est satisfait avec un homme plutôt que d'aller au bordel.

- S'il manque de sexe, madame, c'est qu'il s'en prive avec moi par absence d'appétit.

- On se marie pour le meilleur, jamais pour le pire. Les hommes nous donnent le meilleur, de temps en temps le pire. Il faut mettre tout ça dans les mains de la Providence.

- Moi, je ne veux pas le pire de Laurent. Alors, je n'attendrai pas que Dieu règle mon problème.

- Puisque c'est comme ça que tu l'entends, je n'ai plus rien à dire. Je vais prier pour que tu reviennes à de meilleurs sentiments.

Elle se leva, salua froidement et sortit.

Solange la regarda entrer dans la voiture et démarrer pour prendre lentement et prudemment la route.

- Vie consacrée à la respectabilité ! C'est ça que tu veux, Solange ? marmotta-t-elle.

Le lendemain matin, elle prit une couverture, l'étendit sur la pelouse et s'y allongea. À nouveau, elle écouta le vent dans les arbres, le froissement des feuilles agitées, le chant métallique des crapauds et le cri lancinant « bois-pourri » de l'engoulevent.

Enfant, elle se couchait dans l'herbe chaude et prêtait l'oreille à différents sons et rythmes. Il lui semblait que les oiseaux ne gazouillaient plus avec la même allégresse. La tiédeur du sol chauffé par le soleil caressait son corps avec moins de douceur qu'autrefois.

De son terrain, elle regardait deux barques pleines de garçons et de filles qui se défiaient dans une course. Francis appartenait à cette jeunesse. Il n'avait rien et tout à la fois: l'avenir, l'espérance du succès, les continents à découvrir. Comme eux, il voguait dans le rire et l'enthousiasme de vivre, l'exaltation d'avancer vers un but, le rêve de gagner.

Soudain, lui manqua ce grand souffle qu'il lui transmettait.

La vie lui apparut ces cris de défi et de joie des jeunes gens. Le futur, les poèmes que son ami lui réciterait, les livres qu'il voulait écrire, les concerts où chacun rejoindrait l'autre.

- La vie se trouve dans l'être, ses songes, ses échanges, ses amours. La mort se loge dans la cendre de la cheminée, la maison sans enfants, le creux du silence momifié. On ne me condamnera pas à cela ! s'exclama-t-elle mentalement.

Le soir, Laurent vint coucher au chalet. Il restait distant et silencieux. Sa froideur, à laquelle elle s'était habituée avec les ans, la glaçait maintenant. Son époux ne montrait aucun élan amoureux. Soudain, elle reconnut que, depuis longtemps, elle freinait le sien de crainte de l'importuner. Une autre fois, un élan violent traversa son épaule.

Francis l'avait invitée à l'accompagner pendant qu'il continuerait son exploration de la rive nord au-delà de Tadoussac. Sur les routes de campagne avec lui, elle avait perçu son moi oublié. Aujourd'hui, elle avait envie de le guetter à nouveau, le toiser, le saisir, le laisser croître.

Quand Laurent fut couché, elle se remémora la nuit juste après le décès de sa mère. La mort avait fauché encore la vie, cette fois celle de leur couple. Elle n'en pouvait plus de ce silence étouffant.

Le lendemain soir, en présence de son mari, elle prépara son sac et partit sans explication. Il ne posa pas une seule question et ne tenta pas de la retenir.

Alors elle sentit le froid mortel qui avait envahi leur union. Ils n'étaient plus un. Chacun était séparé de l'autre dans son enfermement, son mutisme, sa surdité. Cette constatation intolérable l'évinça vers l'inconnu, en quête d'une délivrance.

Enfermée dans sa Coccinelle qui vrombissait et avançait de toutes ses forces, elle serrait les poings sur la conduite. Pour se calmer, elle mit la radio. Une émission diffusait une interview avec Jean-Pierre Ferland qui récitait les vers de l'une de ses chansons:

*Il faut mourir sa vie et non vivre sa mort
Et pendant ce temps-là le printemps se dégivre
Le jour fait ses journées, la nuit fait ses veillées
C'est à recommencer que l'on apprend à vivre.*

Elle ferma le poste. Son bon sens lui interdisait de reconnaître un message écrit pour elle. En ces mois de bouleversements, elle interprétait certains mots ou faits comme des signes du destin. Il fallait retenir l'emballement de ses émotions et de ses pensées. D'abord, elle déchiffrerait l'énigme de son existence. Pourquoi se retrouvait-elle sans mari ni enfant, sur la route, quand depuis toute petite son corps et son âme l'avaient guidée vers l'amour d'un homme et d'une famille à créer avec lui ?

Incapable de se priver de musique, elle ralluma la radio. Une voix de femme chantait:

*Allez chercher au loin
Par les rues, les chemins
Ce pays d'où l'on n'revient... jamais.*

Serait-il celui vers qui elle fuyait ? Cet espace à perte de vue avec ses couchers de soleil empourprés et ses vapeurs argentées de l'aube ?

Les chants de jeunes poètes répondaient à ses nouvelles émotions et l'appelaient au dépassement. Trouverait-elle l'énergie de revivre ? Mêlerait-elle sa voix à celles de ces artistes en quête d'amour et de liberté ? Avec ferveur, ne voulaient-ils pas affirmer leur identité et leur culture ?

Lorsqu'elle elle entendait le message de Jean Lesage qui guerroyait contre l'immobilisme et tonnait: « C'est maintenant ou jamais que nous serons maîtres chez nous », elle pensait à sa propre indécision. Ce cran d'arrêt la tenaillait.

- Si seulement, je pouvais me libérer entièrement, se désespérait-elle.

Francis lui avait affirmé que Jean Lesage ne clamerait jamais assez haut et fort: « C'est l'temps que ça change ! ». Il vaincrait par sa détermination à imposer des transformations. Dès qu'il serait premier ministre, il aurait le courage d'affronter l'autoritarisme et l'arrogance du dragon bleu. Il le pourfendrait.

Allait-elle participer activement à cette prise de conscience individuelle et collective ? Elle donna un grand coup de poing sur le dos du siège d'à côté. Sa Coccinelle vibra tellement qu'elle ralentit subitement. Elle n'avait aucun droit de mettre en péril la vie des automobilistes et des piétons. Il lui fallait se tranquilliser, se reprendre en main.

Par crainte de ces paroles de chansonniers sensibles et effervescents, elle ferma le poste. Elle n'avait pas besoin que soit agitée son âme. Il lui fallait s'écouter, trop longtemps elle n'avait entendu que les autres.

Pour voir clair, elle se remémora l'impression ressentie à son départ quand elle traversait le salon avec son sac. Laurent n'avait plus qu'un visage fermé comme celui de sa propre mère dans sa tombe. Elle se mit à vociférer dans le noir:

- Maudit cruel ! Sadique ! Tu me pousses dans le vide !

Les dernières lueurs de ses illusions venaient de s'éteindre. Expirait en elle une dernière note qui la déchirait.

Elle sonna à la maison des parents de Francis. Tel qu'entendu, il devait l'attendre jusqu'à dix heures avant de prendre la route. Il vint lui ouvrir le visage resplendissant de joie. Il cria « salut ! » à ses proches, ferma la porte et saisit ses bagages déjà sur la galerie. Ils repartaient ensemble.

De retour, elle relisait ses notes de voyage. Elle y vit très peu de descriptions des lieux et beaucoup d'introspection. Ses commentaires lui semblèrent un miroir dans lequel elle s'observait. Petit à petit, à vivre de nouvelles expériences, l'amour qu'elle portait à Laurent perdait de son panache et se révélait plus raisonnable. Elle y découvrait son besoin d'aimer et d'être aimée tel qu'on lui avait enseigné que devait être ce lien avec un époux. Cette constatation diminua sa douleur. À l'exemple de Francis, elle s'efforçait de ne plus chercher le bonheur dans les autres. Ainsi finissait-elle son auto-portrait:

*Hier, incertaine et trop indécise,
Voilier contrôlé par le capitaine Laurent
Fouetté par l'aquilon, soulevé par les vagues,
Il craque, se tord et se déchire.*

*Calme plat après la tempête,
Plus de voiles ni de commandant.
Léger, libre, il valse sur les flots
Tandis que survole un tourne-pierre.
À lui, le bonheur de poursuivre sa course,
De voguer par lui-même sur la mer.*

À ce jour, elle n'avait profité que d'escales bienfaisantes. Elle et Laurent partageaient leurs propriétés et prenaient soin de s'éviter. Leur dialogue à mots couverts se résumait à tout tenter pour éloigner la séparation officielle. Les jours et les mois passaient avec leur cortège de jours et de nuits, de leçons de musique et d'heures de composition à

son piano. Les succès récompensaient ses efforts et l'encourageaient à poursuivre une carrière.

Elle accompagna au piano Francis lors de quelques récitals dans une boîte à chansons. Par la suite, de jeunes auteurs, emballés par sa musique, lui apportèrent leurs poèmes.

Au début, elle voulait leur rendre service. Ils exprimaient avec élégance leurs rêveries, leurs amours, leur quête d'épanouissement. Plus tard, le métier de compositeur acquis, elle travailla pour des professionnels. Pour la première fois de sa vie, elle demanda et reçut des cachets qu'elle dépensa aussitôt en voyages avec Francis. Celui-ci profitait de chaque congé pour visiter des villes et des villages du Québec.

Afin de ne pas ébruiter leur histoire, elle quittait seule sa résidence et allait le rejoindre à un endroit choisi, rarement le même. À l'hôtel, elle payait sa chambre, lui la sienne. Pendant la journée, ils se ménageaient des moments de séparation. Ainsi, il aurait été difficile d'affirmer la vraie nature de leur relation.

Elle commença à valoriser ses dons. Alors, elle décida de ne pas retourner à son rôle de femme au foyer. Elle se découvrait une volonté toute fraîche d'explorer son talent artistique. Elle n'alla pas chercher refuge chez son père. Comble de progrès, elle s'appropriä le droit de prendre le même avion que Francis. Il profitait des grandes vacances pour s'envoler à l'étranger. Dans le sud des États-Unis, ils écoutèrent beaucoup de *soul music*. Ils apprirent le tango en Argentine, le fandango en Espagne, la tarentelle en Italie. Elle prit plaisir à danser avec des gens de différentes nationalités.

Quand elle revenait rue des Braves c'était pour accompagner Laurent à une réception. Ainsi, la séparation officielle ne les éclaboussa pas. Elle l'aimait encore assez pour inventer des chemins et des issues de délivrance pour lui et pour elle. Dans leur dos, on disait que la musique l'avait rendue frivole. On plaignait son mari souvent seul. Malgré les mauvaises langues, elle gravissait des montagnes, traversait des océans, visitait des cités mortes afin d'émerger vivante, l'âme errante mais porteuse d'une musique nouvelle.

L'année mille neuf cent cinquante-neuf fut inoubliable. Le ciel eut enfin pitié des Canadiens français. En septembre, il mit fin au règne de Duplessis. Avec la mort subite du chef, sa machine politique était en péril. Le peuple commença à s'imaginer un avenir meilleur.

Avec Doris et Francis, Solange écoutait les discours de Jean Lesage. Sa belle allure de grand blond, son charisme et sa rhétorique grandiloquente soulevaient les foules. Il

savait porter des coups retentissants à la corruption et à l'immobilisme, causes majeures du sous-développement québécois. Il tonitruait pour appeler ses concitoyens à un réveil collectif. L'inconscience morale devait quitter les mœurs électorales pour laisser place à un assainissement des élections afin que renaisse une vraie démocratie.

Francis jubilait quand il l'entendait tonner: « Vos fils, vos filles auront les mêmes chances que mes enfants ! ».

On discutait ferme chez Doris. Ses amis lisaient et commentaient les articles et les livres des opposants au régime conservateur. Ces nationalistes qui acceptaient la Confédération ou épousaient l'idéologie indépendantiste avaient, chacun à sa façon, le souci du fait français. Tous voulaient l'imposer à Ottawa et au Québec. Leurs débats d'idées enflammaient l'esprit des lecteurs.

Pour Solange, l'initiation à la politique devenait une ouverture sur le monde aussi importante que son travail d'auteure. Un midi qu'elle était au restaurant Montcalm en train de lire les paroles d'une chanson qu'on venait de lui apporter, elle entendit son nom prononcé juste derrière elle. Elle se retourna et vit Marthe. Depuis quelques mois, elles ne s'étaient pas vues, trop occupées qu'elles étaient par leur travail. Solange avait presque oublié à quel point son amie était d'une énergie débordante. Marthe jeta son manteau de laine sur la banquette et s'assit en face d'elle.

- Seulement quelques minutes pour causer. Je dois retourner au journal dans une demi-heure pour mettre au propre une interview avec Claire Kirkland-Casgrain. Des rumeurs circulent qu'elle pourrait se lancer en politique comme son père. Il faut que je montre aux étudiantes de nos collèges classiques comment une jeune avocate s'impose par son talent et son travail.

- Alors, elle t'a impressionnée.

Marthe lui jeta un regard agacé et rétorqua:

- Fille de député, demain député elle-même !

Solange se contenta de répliquer:

- À elle de prouver qu'elle peut prendre la relève !

- Il faut reconnaître qu'elle a déjà réussi à comparaître au comité législatif pour défendre des projets de loi. En tout cas, elle réussit aussi bien que ses confrères et même mieux que plusieurs d'entre eux. C'est sur ça que je veux mettre l'accent. Les femmes ont besoin de modèles.

À nouveau, elle regarda sa montre.

- Un café, commanda-t-elle au garçon qui s'approchait de la table.

- Toujours très occupée, remarqua Solange.

- Plus que jamais ! La famille et la carrière ! Oh ! la la ! je cours à bride abattue !

On apporta le café. Elles se turent un moment.

- Pour toi ! ça marche fort ! Je vais te consacrer un article. Une compositrice, c'est un exemple à suivre pour les musiciennes.

- Quand je serai meilleure, je n'en suis même pas à Montréal, rétorqua Solange agacée.

Marthe finissait de boire en vitesse. Elle se leva, embrassa son amie et partit.

Quelques jours plus tard, Thérèse lui téléphona au chalet. Au ton de sa voix, Solange devina un accablement. Il fallait pourtant qu'elle sache la vérité sinon elle s'inquiéterait au sujet de Laurent. Les bribes de réponses de la bonne laissaient entendre le pire. Si encore cette simplette se décidait à parler plutôt que soupirer, marmotter des mots, bredouiller des phrases. Puisqu'elle n'avait pas de problèmes avec la chatte, le ménage, la cuisine, c'était avec lui... Christophe serait-il trop présent et démonstratif à la maison ? Impatiente, elle exigea une réponse avec une intonation de commandement. La servante se mit à pleurer.

Solange fut prise de panique.

- Elle les a pris en flagrant délit, se dit-elle.

Elle lui demanda:

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- C'est Lorette.

- Elle est malade ? demanda-t-elle soulagée.

- Oh ! Ben pire que ça !

Un long silence suivit. Ce suspense irritait ses nerfs déjà en boule. Elle poussa un profond soupir.

- Un accident ! s'exclama Solange.

Aucune réponse, seulement une respiration oppressée. La moutarde lui monta au nez:

- Grand Dieu ! Parle ! Marthe l'a mise à la porte ?

Thérèse répondit par un sanglot. Alors, elle pensa que Lorette était morte. Elle s'enquit avec une grande inquiétude:

- Comment cela est-il arrivé ?

Encore pas de réponse. À nouveau énervée par les hoquets et les soupirs de la bonne, elle perdit patience et la menaça:

- Si tu ne me dis pas tout, je raccroche. Tu n'as pas le droit de m'inquiéter de la sorte.

- Ah ! C'est pire que la mort... la pauvre est enceinte.

Elle avait prononcé le dernier mot comme si l'adolescente avait commis un crime.

- De qui ? demanda Solange d'une voix forte.

Elle attendait exaspérée.

- Si tu veux que je vous aide, nomme-moi le père pour que je puisse lui parler !

- Monsieur... Raymond.

Cette fois, Thérèse avait laissé percer du courroux. Solange resta stupéfaite. En un éclair, elle se ressaisit et demanda:

- Où est-elle ?

- Ici...

- Je vais la chercher.

Honteuse, Lorette ne sortait pas. Dès que des gens arrivaient, elle se retirait dans sa chambre. Trois mois plus tard, Solange l'amena à la crèche pour accoucher. À la demande de son employeuse, les religieuses acceptèrent que Thérèse soit près de sa soeur. La jeune mère y laissa sa petite fille et revint au lac quelques jours plus tard.

Lorsque Solange avait informé Laurent de la mésaventure de Lorette, il lui avait demandé si elle voulait qu'ils adoptent l'enfant. Sa compassion la toucha. Le lendemain, elle s'enquit auprès de la future mère si elle mettrait l'enfant en adoption. Lorette ne répondit pas. Alors, Solange n'insista pas. Elle crut qu'elle n'était pas prête encore à le donner.

Après la naissance, elle exprima à la jeune mère sa volonté de prendre sa fille sous son toit. Elle fut surprise d'apprendre qu'elle l'avait déjà été donnée à Raymond et à Marthe.

Lorsque Solange lui demanda la raison de son choix, elle répondit:

- Y voulaient tous les deux une fille.

Quelques jours plus tard, elle rapporta ce propos à Laurent qui se contenta de sourire.

- Ce n'est pas une surprise pour toi ? lui demanda-t-elle.
- Non, répondit-il avec le plus grand calme.
- Tu te rends compte ! Marthe, élever l'enfant illégitime de son mari !
- Elle n'est pas la première ni la dernière !

Solange en resta confondue.

À son grand étonnement, Lorette ne pleura pas pendant des semaines. Elle eut l'air triste quelques jours et, en peu de temps, redevint gaie comme un pinson. Un dimanche soir, elle arriva au lac avec une bague de fiançailles au doigt. Tout de suite, elle annonça à Solange qu'elle allait épouser un garçon de son village.

- Tu lui as dit au sujet de ton enfant ?
- Pas encore, y voudrait pas m'marier.
- Tu lui avoueras son existence ?
- Plus tard, s'il me l'demande.
- Tu n'es plus vierge, il s'en rendra compte !
- C'est lui, le premier qui a couché avec moé avant que j'vienne à Québec.

Cette fois-ci, Solange sourit.

À partir de l'adoption du bébé de son mari, Marthe ne téléphona plus à ses amies. Ces dernières n'osaient pas prendre de ses nouvelles. Doris, informée des faits par Clara, avait, comme Solange, attendu que Marthe reprenne contact avec elle. Si elle et Solange la rencontraient par hasard à un concert ou au théâtre, toujours en compagnie de Raymond, elles ne la démentaient pas quand elle invoquait le travail pour excuser son silence. Jamais, elle ne parla de sa fille.

Solange voyait son propre comportement dans celui de Marthe. Elle tentait de mieux comprendre un reste de dépendance plus fort que leur désir d'autonomie. Plus d'une fois, elle en parla dans ses carnets:

Se débattrait-elle entre la réalité, ses faiblesses, ses idéaux et son besoin de donner l'image de la femme forte et dynamique ? Aussi longtemps que l'épreuve ne l'atteint pas... Ses trois fils ne lui suffisent pas sans lui, leur père. A-t-elle consenti à élever sa fille pour lui rappeler chaque jour sa faute ? Trêve de spéculations mesquines. Serais-je jalouse d'elle ?

L'attitude de Marthe envers Lorette me surprend. Elle lui a défendu de voir son enfant. Dans le passé, elle prônait la justice sociale... Pourquoi n'a-t-elle pas laissé Raymond pourvoir aux nécessités de sa fille et de la mère ? A-t-elle un discours en faveur des femmes exploitées tant qu'il n'est que paroles sans conséquences pour elle-même ?

Mais qui suis-je pour juger ? Des cachotteries, des tergiversations, des compromis, des peurs du lendemain, des calculs bourgeonnent dans ma vie de couple. Je ménage le choux et la chèvre comme Marthe !

Un soir, elle en parla à Francis avec qui elle était allée dîner dans un restaurant à l'île d'Orléans. C'était dans une maison ancestrale où des instrumentistes jouaient de la musique de chambre. Parfois, ils y rejoignaient des amis. Autour d'une table et à la lumière des bougies, ils planifiaient la société libérée de demain.

Elle lui exposa le comportement de Marthe.

- Personne ne dénonce cette pratique inhumaine de l'abandon du nouveau-né car elle favorise l'ensemble de la communauté, répondit-il.

- Et on se croit chrétiens ! s'exclama-t-elle.

- L'esclavage était la base qui soutenait la pyramide sociale du sud des États-Unis. Les églises ne s'y opposaient pas. Des religieux achetaient des noirs. Dénoncer cette pratique odieuse aurait dérangé un régime qui favorisait l'économie de l'ensemble.

- Eh quoi ! La charité passait après l'économie ?

- D'abord, le système qui gouverne la majorité ignore des pratiques inhumaines. Pense à ces trains qui, pendant la dernière guerre mondiale, traversaient l'Europe remplis d'adultes et d'enfants amenés au supplice. Les églises chrétiennes n'ont pas hurlé leur réprobation. Comme pour l'esclavage, elles n'ont pas soulevé leurs membres contre cette barbarie. Une autre fois, les avantages financiers s'imposaient.

- Alors, c'est la loi de la jungle ?

- Tu serais surprise si tu pouvais entendre ce que plusieurs pensent. Bien des ténors de l'égalité sociale ne croient pas à l'égalité tout court. En privé, ils te diront qu'il y a les forts et les faibles, les intelligents et les retardés, les futés et les naïfs, etc., etc.

- À quoi sert la charité , alors ?

L'air décontenancé de Solange donnait le goût à Francis de la prendre dans ses bras, là où elle ne trouverait qu'amour. Sa candeur la lui rendait encore plus séduisante. En elle vivait toujours la petite fille et sa musique en dévoilait la fraîcheur.

- Si notre société craquait comme ma vie et celle de Marthe ? questionna-t-elle encore.

- Un grand soubresaut nous réveillerait et nous secouerait les puces !

- Ce qui nous donnerait quoi ?

- Une élite intellectuelle ! Nous aurions de plus en plus d'universitaires qui guideraient les politiciens.

- Qu'y gagnerions-nous ?

- Une société où le rationnel, la technique et l'efficacité primeraient sur le contrôle qui nous martèle. Liberté rimerait avec responsabilité et droits avec devoirs. Maintenant, il nous faut des dirigeants qui vont permettre la multiplication des spécialistes et de nouveaux postes de cadres, moyens et supérieurs.

- Oh ! là là ! tu te rends compte des mutations que cela va engendrer ? Des tensions vont résulter des chocs causés par la modernité.

- Certainement, mais nous y gagnerons à la longue. La liberté de nous épanouir comme peuple exigera de nous une conscience sociale et un acharnement au travail qui manquent à trop de gens.

Solange comprit que dans cette société métamorphosée, le rôle des femmes changerait comme le reste. Il ne suffirait plus aux jeunes filles d'être épousées pour leur beauté et leur respectabilité. Déjà, plus de bachelières entraient à l'université. Lorsqu'elle avait fini son cours classique, rares étaient celles qui s'inscrivaient dans les facultés. Elle lui fit part d'une réflexion de Doris:

- Aujourd'hui, la plupart se marient avant de recevoir un diplôme. Dans quelques années, elles professeront avant d'être mères. Et quand je serai vieille, les femmes suivront mon exemple.

- Il n'est jamais trop tard pour se rendre autonome... dit-il.

Il connaissait ses relents d'appréhension. Il glissa ses jambes autour des siennes sous la table. Le dernier soupir de la vieille province soufflait une odeur de bougies et de bois de cheminée dans les chuchotements de fantômes de paysans et de seigneurs qui erraient à l'abri de ces murs de pierres.

Elle ne se dégageait pas. La chandelle brûlait sur la table. Il approcha ses doigts du feu pour toucher à la cire chaude. La flamme illuminait sa peau bronzée. Elle emprisonna ses mains viriles dans les siennes.

- Tu peux me garder ainsi pour toujours ! murmura-t-il.
 - Holà ! Je sais trop bien que dans quelques minutes tu les retireras !
- Il éclata de rire.
- Et toi, quand tu veux, tu es délicieuse !

Dehors, le fleuve encerclait l'île et coulait vers la mer. Au firmament, les constellations brillaient au-dessus de la terre endormie. Le soir glissait vers la nuit, les rêves, l'aube d'un jour nouveau.

Des mois passèrent qui se ressemblaient pour Laurent et Solange. Leurs vies parallèles étaient à l'abri du scandale. Pour éloigner les soupçons, il venait coucher au chalet un soir sur deux. De son côté, elle usait de discrétion à Québec. Ils communiquaient pour l'essentiel, comme un vieux couple qui n'a plus rien à se raconter.

Chez Doris, elle se surprenait à passer des heures sans penser une seconde à Laurent. Elle s'amusait ferme avec des artistes qui s'enflammaient quand ils exprimaient leurs conceptions de la culture, fraîchement nommée québécoise. Ils exprimaient leurs ambitions pour des oeuvres d'une portée universelle.

On discutait de recueils de poésie, de pièces de théâtre et de romans. Enfin naissaient de plus en plus nombreuses des fictions dans lesquelles chacun retrouvait sa langue, ses émotions et ses paysages. Toujours, l'atmosphère s'échauffait quand il était question de l'utilisation du langage populaire en littérature. Plusieurs y voyaient une affirmation de soi, un moyen de faire éclater le carcan du passé.

Francis disait à Solange:

- Enfin notre Renaissance.

L'an mille neuf cent soixante fut marqué par l'élection de Jean Lesage comme premier ministre. Il prit le pouvoir le 5 juillet. Les réformes promises prirent place. Francis

et Doris levèrent un verre de champagne à l'offensive contre la corruption, à la protection du visage français des villes et villages, à l'étude de la modernisation de l'éducation et à l'implantation de l'assurance-hospitalisation. Solange les accompagna avec joie. Tous les changements bouleversaient tellement les coutumes que, le 6 août, *Le Devoir* intitulait un article: « Les trente jours qui ébranlèrent la province ».

Les semences de la Révolution tranquille commençaient à germer. Jamais, Solange n'avait vu Doris et Francis si heureux. Stimulée par l'euphorie de ses amis emballés de l'amorce de tous ces progrès sociaux, elle s'impliquait avec fougue dans la vie artistique. Après des concerts où elle accompagnait des artistes, elle retournait au lac, ou couchait chez Doris quand elle ne partait pas avec Francis.

Souvent, elle prenait l'avion et s'envolait seule à Toronto avec ses manuscrits. Klaus les lisait et lui donnait des conseils. Ainsi, elle perfectionna son métier de compositeure. Il vivait en couple avec une Canadienne anglaise, chanteuse d'opéra, pour qui il avait eu un coup de coeur peu de temps après son arrivée.

Il arriva à Francis d'accompagner Solange. À chaque fois, il l'entraînait visiter la région des Grands Lacs. Quand elle désirait travailler avec Klaus, il partait seul pour visiter l'Ontario. Puisqu'il voulait enseigner la géographie après avoir obtenu son doctorat, il tenait à voir le plus possible pour mieux se préparer.

L'année suivante, ils se réjouirent de la création de la Commission Parent sur l'éducation, du Conseil d'orientation économique du Québec, de la Fondation de l'office du film, de l'École nationale de théâtre, du Conseil des Arts du Québec, de l'inauguration à Paris de la Délégation générale. Francis jubila à l'annonce de la mise en place de dispositions nécessaires pour multiplier les bibliothèques publiques, donner des allocations aux parents d'adolescents de seize à dix-huit ans qui poursuivaient des études. Il disait vouloir partager avec elle chaque événement qui contribuait à la naissance d'une nation moderne.

Les intellectuels et les artistes avaient le vent dans les voiles et le coeur à l'ouvrage. Le dynamisme prenait place dans ce Québec qui avait si longtemps eu peur de bouger et de changer. Après les craquements venait le dégel. Le printemps fleurissait, les oiseaux chantaient, les nouvelles pousses sortaient de la terre.

L'Église se désolait à chaque départ de l'un de ses membres. La culpabilité ne retenait plus ceux qui voulaient la quitter. De nombreux religieux préféraient la liberté à

l'obéissance, le risque de rentrer chez les laïcs et de travailler avec eux pour ériger un monde nouveau, dynamique et original.

En ce temps de révolution intellectuelle, Solange fit comme eux: elle se donna le droit de choisir ce qu'elle garderait de son passé et ce qu'elle rejetterait. Elle ne se laisserait pas influencer. D'une mode de conservatisme outré, à laquelle elle avait adhéré aveuglément, elle n'en suivrait pas une autre de libéralisme débridé. Elle entendait garder son indépendance.

Contrairement à Laurent, Francis satisfaisait son besoin de tendresse. Pour la première fois, ce batailleur avait à lutter pour retenir une femme dans ses bras. Avant elle, ses appétits sexuels l'avaient protégé de tout attachement. Cette fois-ci, l'amour l'obligeait à une conquête. Toujours, il la prévenait d'avance de son départ et lui offrait de l'accompagner. Lorsqu'elle se désistait, elle voyait la tristesse envahir son regard.

Un soir, il lui avait confié que sa vie se justifiait par elle. Seule, elle comptait. Et si un jour, il avait d'elle un enfant à qui il transmettrait ses valeurs, son existence serait doublement valable. Alors son passage sur terre aurait du sens.

- Tes écrits sont secondaires ?

- L'amour humain passe avant tout. Sans lui, j'aurais moins de volonté pour travailler.

- Si je n'étais pas mariée, tu serais plus heureux.

- L'amour grandit ou meurt avec le temps. Celui qui survit est le seul qui compte.

Malgré les précautions de Solange, des relations sociales émiettaient leurs soupçons dans leurs commentaires ou questions. Quand elle rapporta sa crainte d'esclandre à Francis, il lui conseilla la patience puisque que bientôt, dans un Québec transformé, chacun aurait droit à sa vie privée, au divorce, au remariage et au concubinage.

L'évasion pour fuir son passé lui était salutaire. La manière de vivre de Francis, de vagabonder sur la planète, de prendre le temps de jouir de la vie la transportait hors de son couple boiteux. D'incertitudes en certitudes, de recommencements en accomplissements, elle devenait errante, nomade, professionnelle, enfin dépouillée de son ancien personnage. Sortie du naufrage, elle rentrait dans un pays neuf. Elle allait se pencher sur un nouveau visage, le mien.

L'année finit en beauté pour Solange par ma naissance à Montréal. Doris, enceinte de quatre mois, s'était réfugiée chez un vieil ami sculpteur, au début d'août, à Sainte Agathe. Il s'occupa d'elle comme un père. Solange vint passer le neuvième mois avec eux. Déjà, selon elle, j'étais visiblement énergique.

Officiellement, Doris séjournait en Europe pour étudier avec des maîtres. Seuls Christophe, Laurent et Solange savaient que j'allais naître. Sans maman, j'aurais probablement été évacuée. Doris m'offrit à son amie avant de se faire avorter illégalement. J'étais non désirée à ce moment-là. Mon père était l'un de ses amis. Elle ne savait pas lequel.

Solange, qui avait compris que Doris n'acceptait pas que la nature l'ait prise au piège, ménagea son orgueil. Sans commentaire, elle accepta avec enthousiasme de m'adopter. Déjà, elle savait que Laurent était prêt à lui donner ce bonheur. De plus, j'étais le neveu ou la nièce de Christophe.

Émue, Solange m'attendait, la main fréquemment posée sur le ventre de ma mère biologique. Ses yeux brillaient de bonheur. Doris prétendait que c'était le meilleur moyen de communiquer avec moi et de me sensibiliser à cette main qui allait me recevoir. Elle me portait avec son endurance coutumière, plus occupée à peindre qu'à me tenir compagnie.

Laurent accepta sur le champ de devenir mon père. Je brisai la glace entre eux. Pour la première fois depuis le départ de Solange pour New York, il s'avança vers sa femme et la prit dans ses bras. Les larmes aux yeux, il lui dit sa joie de lui permettre d'avoir cet enfant. Touchée, elle baissa la tête sur sa poitrine, lui appuya la sienne sur son épaule. Ils pleurèrent en silence.

Solange était présente à ma naissance. Doris resta un mois en convalescence. Laurent vint juste après pour m'assurer une famille. Lui et Solange revinrent avec moi, légalement mes parents. Ils reçurent de leurs proches des félicitations pour cet acte de charité.

Grâce au libéralisme qui grandissait dans la société, je fus épargnée des regards de pitié jetés aux « enfants du péché ». Plus tard, on ne m'appela pas « la bâtarde ». Quand j'allai à l'école, j'étais comme toutes les autres petites filles, sans ce qualificatif « illégitime » imprimé dans mon certificat de baptême.

Francis m'a servi de père. Il venait souvent à la maison et nous passions nos jours de congé en sa compagnie. Il a enrichi mon enfance de promenades aux odeurs d'herbe, de fraises des champs, de varech. Je me souviens de maman, lui et moi en train d'admirer les

eaux riantes des sources et les sous-bois multicolores d'automne. L'hiver, nous chaussons des raquettes pour aller épier les bruants des neiges, les geais bleus et les perdrix grises.

Je me rappelle que nous nous couchions dans le foin et jouions à devenir insectes, poissons, animaux de la ferme, oiseaux. J'aimais la sensation de sortir de mon corps pour en prendre un autre et donner la réplique en un langage différent du mien. Parfois, je devenais aérienne, soit atome, bactérie ou virus, cachés au creux d'une feuille portée par le vent. Ces jeux me divertissaient comme au théâtre.

Mes jeunes années furent de tendresse sur les genoux de maman, conteuse de contes, lectrice patiente de mes livres préférés, chanteuse et pianiste de pièces musicales que je ne me lassais pas d'écouter.

Venaient ces étés fleuris au bord du lac où je retrouvais mes amies après l'année scolaire. Reprenaient nos courses à pied, à bicyclette, à la nage, en chaloupe, et recommençaient nos parties de tennis, de badminton, ou encore nos après-midi avec nos premiers amoureux qui nous contaient fleurette.

Quand maman partait en voyage, seule ou avec Francis, je me retrouvais chez Doris, le jour en compagnie de Clara ou d'une amie que j'invitais. J'attendais avec impatience le soir quand enfin Doris sortait de son atelier. Des couples arrivaient pour dîner avec nous, ou elle et moi allions chez eux.

Au fil des ans, je grandissais avec ceux qui se libéraient joyeusement. Comme ils discutaient de tout avec animation et optimisme ! Tous dénouaient les noeuds du passé et se donnaient des jours légers de plaisirs et de rêves. Ils recréaient le monde. Le vent californien apportait des drogues qui les menaient au paradis. Si certains sont allés en enfer, je ne les ai pas vus car Doris et Solange ne m'auraient pas laissé assister à leurs délires.

À quinze ans, maman m'apprit que j'étais la fille de Doris. Enfin, j'avais la certitude que mon pressentiment n'était pas le fruit de mon imagination. Blonde aux yeux bruns, je me voyais davantage des ressemblances physiques avec maman, tandis que de tempérament, j'avais hérité de Doris. Ce jour-là, je compris le pourquoi de nos prises de bec.

Je lui ressemble par mon goût de l'indépendance et des aventures amoureuses. À mes heures, je suis prompte comme elle, pas de concession, pas de tragédie, pas de remords. Si ma liberté est menacée, j'affirme immédiatement ma volonté.

Vivre sagement me serait mortel. J'ai besoin de m'éclater dans la vie et sur la scène. La conquête de soi-même, des autres, d'une place au soleil, est un pouvoir aussi euphorique que l'opium. Comme Doris, j'en use et abuse.

Artiste, elle a tout mis de côté pour arriver à exceller dans sa carrière. Afin d'atteindre à la renommée, elle n'a pas hésité à me donner pour garder toute sa pensée, son énergie et son temps pour elle-même et la peinture. Je lui dois la même admiration que l'humanité a toujours donnée aux artistes mâles, peu importe leur paternité réussie ou pas.

Doris m'aime sans revendiquer son lien biologique avec moi. Jamais, elle n'a refusé de me garder chaque fois que maman le lui demandait, même au prix d'annuler une sortie. Au fil du temps, j'ai compris qu'elle m'aimait.

Cependant, je suis née du désir, de l'amour, des soins de Solange.

L'absence de Laurent s'explique par son décès. Il tomba gravement malade un an après ma naissance. Maman m'a raconté qu'il se montra courageux dans la souffrance. Aucune plainte ni protestation de révolte. Pendant quelques semaines, on tenta tout pour vaincre l'hépatite B qui allait l'emporter. Faible, couvert de démangeaisons, jaune, il s'éteignit après avoir reçu la communion et la bénédiction des mourants. Ses parents et Solange pleuraient à son chevet.

Puisqu'il m'avait donné son nom de famille et mes grands-parents chez qui j'allais souvent, il restait présent dans ma vie. J'ai grandi dans sa maison, lu ses livres, vu ses photos, longuement entendu parler de lui par mamie. Elle m'a transmis l'affection et l'attachement indéfectibles qu'elle et son mari lui avaient gardés jusqu'à la fin.

Maman parlait de lui seulement pour répondre à mes questions. Longtemps, j'ai cru qu'elle préférerait oublier son absence. Elle se contentait de mettre l'accent sur ses talents de procureur et l'amour qu'il m'avait donné dans ma première année de vie. Ainsi, un mystère planait sur leur couple.

C'est seulement à l'adolescence que je réalisai qu'elle l'avait adoré. Lorsqu'elle se décida à me dévoiler la vérité sur lui, je constatai qu'elle avait voulu enterrer cet amour avec le corps de son époux adoré. Elle m'avoua l'attrait magique qu'il exerçait sur elle. Quand elle fut libérée de son engouement pour lui, elle connut un homme qui l'aima comme celui du *Cantique des cantiques*.

De Francis, elle eut un fils. J'avais cinq ans à la naissance de mon frère.

Deuxième partie:

Réflexion

Silence et prise de parole

Silence et prise de parole

Depuis longtemps, j'aurais voulu être Zulma Carraud ou Louise Colet pour trouver le matin, à mon réveil, une lettre de Balzac ou de Flaubert. Ou encore être Madame Straus et recevoir, sur un plateau d'argent, une missive de Proust dans laquelle je découvrirais une précieuse confiance sur la mémoire. Ces auteurs m'auraient dit leur passion de l'écriture, les joies et difficultés de leur métier. J'aurais ainsi percé plus facilement le mystère de la création artistique.

Moi, je trouve mon courrier entre mes deux portes: comptes de Bell, d'Hydro-Québec, de Vidéotron, ou publicité pour produits en solde. Pas de lettres littéraires qui me permettraient une meilleure compréhension de la pensée créatrice.

Par contre, je peux lire celles d'écrivains décédés et découvrir leurs réflexions sur l'esthétique, leurs opinions sur la religion, les moeurs et les coutumes de leurs contemporains. Ces idées et expériences sont transposées dans leurs oeuvres.

Leurs lettres sont des documents irremplaçables sur leurs rêveries, projets, recherches et découvertes. Elles sont révélatrices des affres et jubilations de l'écriture et témoignent de leurs efforts pour finir le livre commencé.

Ces correspondances sont par moments de longs monologues sous couvert de dialogues. Cette constatation m'a fait penser que je pourrais, moi aussi, exprimer dans des lettres mes opinions et émotions lors de la composition de mon roman.

Le destinataire devrait être fictif, pas question de confier mes tentatives littéraires. La seule personne avec qui je serais à l'aise pour tout révéler serait nulle autre que moi-même. Je vais donc, à mon tour, observer ma propre démarche littéraire et l'écrire.

Mon journal sera ainsi rédigé sous forme épistolaire. Et puisque je lis souvent les lettres de mes auteurs préférés, je citerai leurs pensées pour préciser les miennes. Je m'épargnerai les dates. George Sand et Balzac les oubliaient peut-être; Proust se contentait souvent de n'indiquer que le moment du jour, l'endroit où il écrivait, ou la journée de la semaine. Je numérotterai les miennes comme font les éditeurs dans les volumes de correspondances.

Grâce à ce stratagème, je trouverai, au matin, ma lettre du soir, déposée sur le plateau de plastique de mon imprimante. Autre temps et niveau social, autres habitudes !

Une heure du matin

Ici apparaît le mot social, un de mes intérêts. Je suis curieuse de l'histoire de ma société et de celles dans lesquelles ont vécu les écrivains. J'aime les oeuvres littéraires qui s'enracinent dans un milieu et une époque.

Quel plaisir de lire un roman qui exprime les problèmes, les aspirations et les besoins d'une société ! Il est intéressant de découvrir ses différentes classes sociales et son gouvernement, laïc ou religieux. La complexité des structures collectives dans lesquelles évoluent les personnages et le jeu des passions qui les mènent cristallisent mon attention.

Le social n'échappe pas à l'imaginaire et au moi du romancier car il est vu et exprimé par un artiste. Flaubert admettait à Louise Colet, dans la nuit du 15 août 1846: « Je me suis toujours défendu de rien mettre de moi dans mes oeuvres, et pourtant j'en ai mis beaucoup. »¹

La difficulté du roman social me semble d'allier la rigueur des faits historiques au récit de vies inventées. Ce genre fait appel autant à l'imagination qu'à la raison. Dans la rédaction, le jugement décide s'il est à propos ou pas qu'un personnage dise ou agisse d'une façon plutôt que d'une autre, qu'un événement historique doit jouer un rôle plus important qu'un autre.

Raison et imagination sont les poids de la balance qu'il faut constamment surveiller pour que se maintienne l'équilibre entre le réel et l'idée du réel. Le récit doit aller de pair avec la vérité sociale de l'époque choisie, son climat, et le monde inventé des personnages.

Étant donné que l'histoire que je raconte est une fabrication de mon esprit, à mon insu, m'échappent des images et des émotions, reflets de mon âme qu'un lecteur attentif peut découvrir.

Il faut une dose de naïveté ou d'orgueil pour oser écrire.

¹ Gustave Flaubert, *Correspondance 1846-1851 Lettres à Louise Colet*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1964, p. 91.

Les personnages sont des êtres virtuels que j'amène à l'existence dans une fabulation. Ils sont enfants de mes rêveries. Alors, je les entends quand ils parlent et je les vois quand ils agissent.

Le lieu et l'époque sont apparus avec eux. Par la suite, ils m'ont présenté leurs familles et leurs amis. Au centre de ce clan, se tenait Solange qui, plus que les autres, s'est imposée avec persévérance. Elle m'intriguait et je me laissais envahir par elle. Elle s'est développée en moi, a pris possession de moi, a dialogué avec moi.

Quand elle a rencontré Laurent, c'est elle qui m'a parlé de lui. Je l'ai vu à travers ses yeux et, dès lors, il a commencé à vivre. Je les ai regardés se fréquenter, s'aimer, se fiancer. Solange approchait la trentaine en 1960 et comptait plusieurs années de mariage. Laurent était son aîné de quatre ans. Ils m'ont laissé assister à la crise de leur couple.

Je n'avais pas d'idée préconçue avant de commencer cette fiction. Elle s'est imposée subrepticement. Je me demande toujours si mes personnages sont des doubles de moi-même et si je me livre par eux ou me dérobe.

Je me questionne également sur mon besoin de m'exprimer. Est-ce que je compense pour des silences imposés ?

Ce soir, la seule réponse que je peux donner est que, enceinte de ces personnages, je m'en délivre. Un à un, ils voient le jour dans le roman. Sont-ils des plaintes, des cris de joie, des regrets poussés par ma voix sous des formes humaines amenées à une existence livresque ?

Ce roman est-il la visite d'un passé collectif ou personnel qui m'a fascinée ? Une aspiration à la liberté hors d'un cadre dont les vestiges sont toujours en place ?

Bien maligne serais-je si j'avais réponse à toutes mes questions.

Lundi soir

Je me couche en pensant à ces êtres inventés et, le matin, je prends mon petit déjeuner en me demandant ce qu'ils me réservent. Je vis avec eux et en eux. Comment pourrai-je rester objective avec ces individus exigeants et égoïstes qui occupent de plus en plus de place dans ma vie, volent mon temps et mon énergie.

Ils ne sont pourtant pas si aimables ! Chacun a des défauts et des faiblesses qui m'horripilent. Leurs comportements sont inacceptables, me dis-je à certains moments. Je me contredis après, y vois plutôt résistance et détermination à vivre malgré leurs difficultés et leurs malheurs. Soudain, ils font preuve de grandeur d'âme, me dépassent. Je révise alors mes jugements sévères et essaie de mieux les comprendre.

Leur monde social m'ennuie et m'exalte. Sous un certain angle, il m'apparaît provincial et renfermé. Les riches sont indépendants, se font servir, se gâtent. Les pauvres sont silencieux et industrieux, trop peureux pour se défendre.

Selon un autre aspect, il est plein de qualités. Il a survécu à la Conquête, s'est battu pour ses droits, a plié sous le poids de ses gouvernements abusifs mais ne s'est pas rompu. Il tient tête en silence, défriche les terres, construit des routes, préserve sa culture plutôt que de parler, se révolter, détruire. Il est ouvert aux autres puisqu'il envoie des missionnaires sur toute la terre et accueille civilement les immigrants.

Près de la nature, il l'imite. Viendra le temps de la délivrance, sans bruit mais infailliblement.

De nuit, entre certitude et doute

Certains jours j'écris dans l'allégresse. Tout est beau: la nature de ce pays dans lequel je vis avec mes personnages est superbe, riche de terres magnifiques, de forêts, de matières premières. Ses habitants sont courageux et vaillants. À d'autres moments,

l'exaltation vire au découragement. Je sens la rigueur du climat, la pauvreté et la lourdeur de l'ignorance qui courbent les têtes. Leur humiliation me blesse, me décourage.

Les doutes sur ma capacité de faire revivre ce monde pas si lointain, de moins de cinquante ans, me harcèlent. Les côtés sombres et lumineux de ce peuple ne se laissent pas facilement photographier.

Ma raison s'impose-t-elle suffisamment pour doser le vécu des personnages et maintenir présente et constante la vérité historique ? Est-ce que j'ausculte ces coeurs avec assez de connaissances pour bien analyser leur flux régulier de vie et leur arythmie ?

5

Nuit double: obscurité et préparation du jour

Le travail d'écriture me rend davantage consciente que dialoguent en moi deux forces. Elles m'amènent dans le vécu d'êtres sans corps mais aussi vivants que ceux qui m'entourent. Bachelard explique pourquoi cela est possible: « un homme et une femme parlent dans la solitude de notre être ». ² D'autres les appellent animus et anima. Les Chinois les nomment le yin et le yang. Le symbole du yin-yang est un cercle divisé en deux moitiés égales par une ligne sinueuse. Le yin est la partie noire, le yang la blanche. Le yin-yang devient quadruple, chacun ayant un point de l'autre. Il présente donc deux éléments féminins et deux éléments masculins.

Écrire est donner la parole aux parties du cercle intérieur.

C'est aussi accepter mon ignorance sur ce que vont dicter ces êtres qui m'habitent. Ils m'obligent à exprimer leurs sentiments et leurs idées. Dans son journal, Julien Green parle de son rôle de médium. Je trouve ce concept approprié pour définir cette expérience de communication avec des esprits qui se montrent et se confient à un scribe.

Quand mes personnages auront fini de parler, je pourrai alors mieux comprendre ce qui m'a poussée à les propulser hors de mon âme. Léontine, le personnage de ma nouvelle *Le dernier sourire*, publiée dans *Les Saisons littéraires, équinoxe verbal 1996*, m'est apparue au moment où je prenais mon café, après mon déjeuner du matin. J'ai pris des feuilles de papier et j'ai écrit ce qu'elle me dictait. Plus tard, j'ai retravaillé le texte sans toucher à la personnalité de cette petite vieille qui riait quand elle expliquait comment elle

² Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1968, p. 80.

allait régler son problème avec un voisin malveillant. Aujourd'hui, je saisis mieux cette parodie.

À cette heure tardive, je n'ai pas la visite des personnages du roman. Par contre, les rôles joués par la logique et l'imagination m'interpellent.

6

Nuit sans lune

Les correspondances littéraires m'ont sensibilisée aux monologues intérieurs des créateurs.

Par exemple, Colette dit à Moune, son amie: « J'habite un merveilleux pays fantastique, une romantique débauche de rochers, une mer tachetée de monstres ! »³ Je comprends qu'elle entend que ces hydres sont des puissances tapies dans son âme. Ils sortent de son imaginaire, pas de la mer. En tout temps, ils respirent en elle, pas seulement au moment où elle écrit. D'où peut-être, inconsciemment, une vague date donnée à sa lettre, une durée: été 1930.

Je veux aller au plus profond de mes personnages, voir leurs monstres. Je souhaite pouvoir les révéler par des scènes où ils ne sont pas conscients qu'une bête monte à la surface. Des tableaux asiatiques présentent souvent le cavalier humain emporté par un dragon qu'il n'arrive pas à maîtriser, assis sur son dos et les mains accrochées à sa queue.

Pour rendre vrais mes personnages, je dois montrer le mal qui se cache en eux.

Violence sous pression, telle sera l'atmosphère.

Ou encore lever le rideau sur « une débauche de rochers », une bombe de dévergondage, une révélation foudroyante de trahison. Dédoublément de personnalité ou liberté donnée à la femme et l'homme qui les habitent. Les faire jongler avec eux.

³ Colette, *Lettres à Moune et au Toutounet 1929-1954*, Paris, Des femmes, 1985, p.30.

Ce soir le silence m'entoure. Il est calme comme celui d'un monastère, propice à la lecture, la réflexion, l'écriture.

Mercure, identifié avec Hermès par les Latins, leur dieu de l'Éloquence, épousa la déesse Tacite, ou Muette. Parole et silence. Dualité constante.

Aujourd'hui, on craint le silence. On nous impose de la musique insipide dans les endroits publics, même au téléphone dans l'attente de la personne à qui on veut parler. La télévision occupe les enfants pendant que travaillent les parents. Subtile cachotterie moderne d'opposition à la pensée.

Le silence, même néfaste, connu au temps de mon enfance était préférable à cette cacophonie. Il nous forçait à réfléchir.

La plupart des parents québécois ne répondaient pas à toutes les questions de leurs enfants. Plusieurs les culpabilisaient pour celles, posées en toute innocence, qui demandaient des preuves de l'existence de Dieu ou des explications sur les relations sexuelles. Les adultes les mettaient en garde contre les tentations du Démon. Qui osait chercher des renseignements auprès de ses instituteurs, prêtres, frères ou religieuses, risquait une sévère rebuffade. Les enfants se taisaient.

Sauf que l'esprit humain cherche des réponses dans le doute. Nous interrogeons le mystère.

L'inconnu prenait les dimensions gigantesques de la bête mythologique de Max Picard:

Il est couché là comme un animal primitif non point mort, mais vivant. On voit encore le large dos du silence, mais l'animal entier s'enfonce toujours plus dans les broussailles du bruit d'aujourd'hui. On dirait que cet animal s'enfonce peu à peu dans la profondeur de son propre silence. Cependant tout le bruit d'aujourd'hui paraît n'être parfois que le bourdonnement d'insectes sur le large dos de cet animal, du silence.⁴

⁴ Max Picard, *Le Monde du Silence*, Paris, PUF, 1954, p. 7.

Il nourrissait notre imaginaire à défaut de nous donner de l'information. Les livres devenaient nos complices pour satisfaire notre curiosité.

Avec le temps, nous découvrons des silence plus subtils, ceux liés à la parole.

Le discours s'élabore avec des sons et des sous-entendus. Souvent le non-dit exprime davantage de sentiments, refus, accords que l'énoncé verbal. Le mime et le muet s'expriment avec des visages et des gestes très communicatifs. À ses débuts, le cinéma, même silencieux, faisait autant rire et pleurer que celui d'aujourd'hui. La peinture dit beaucoup sans prononcer un son.

Au Québec, avant la Révolution tranquille, régnait le silence, nu, plat, désertique, froid, nordique. Aujourd'hui, il me semble bavard.

Des personnages de mon roman l'utilisent ou en sont victimes. Explorer le silence du passé.

8

Nuit, dis-moi le secret du silence

La parole naît du silence. La musique sort du silence. Les musiciens ont distingué sept silences: la pause, la demi-pause, le soupir, le demi-soupir, le quart de soupir, le huitième de soupir, le seizième de soupir. Des signes indiquent l'absence ou l'interruption momentanée du son. Ainsi dans la phrase, dans le discours, coupés ça et là de silences plus ou moins longs comme en musique.

Parlent les visages, les mains, les pieds. Il s'agit d'observer.

Je dois pousser mes personnages à se révéler par leurs gestes puisqu'ils vivent dans une société bâillonnée pour des raisons décrites par Maria Grazia Ciani: « a silence born of a condition of subjection in the presence of a recognised power, that " the less the poor speak, the better it is ". [] A silence that is much more dangerous in that it may coincide with oblivion, negation and the loss of the individual's identity ».⁵

⁵ Ciani, Maria Grazia, *The Regions of silence: studies on the difficulty of communicating*, Amsterdam, J.C. Gieben, 1987, p. 37.

Le silence favorise la réflexion. Il précédait l'homme, il était avant chaque naissance, il sera après la mort de chacun et du dernier humain sur terre. Nous venons de lui et lui retournons.

Mon ambition est de parler avec sobriété du dernier silence. Tout le vécu d'un être est présent à ses dernières heures: silence de désespoir, d'acceptation ou de refus. Si l'amour des proches ou le pardon n'est pas au rendez-vous, ce silence devient lourd de reproches et d'abandon.

Arriverai-je à exprimer cette sorte de silence qui émane d'une fin de vie, qui dévoile l'âme de l'agonisant avant d'être sous l'effet de la morphine ?

Comment décrire la mort ? Quel style peut communiquer l'angoisse ou la sérénité d'un malade, la peine ou le soulagement des parents du moribond ? Je pense au style comme moyen.

J'associe silence et mort parce que, sans le Verbe, l'art est moribond chez les peuples qu'on empêche de s'exprimer.

9

Nuit, ouvre mes yeux intérieurs

La page blanche est silence. Écrire est l'explorer au plus profond de l'être, là où se tapissent les archétypes du Bien et du Mal. On parlait beaucoup de ce dernier au Québec, avant la Révolution tranquille, sans vilipender le pire: l'intolérance et la violence qui causent des douleurs abominables. Les paroissiens entendaient surtout parler du péché de la chair.

Il nous semble incroyable, aujourd'hui, qu'on osait menacer les enfants du feu éternel s'ils commettaient des péchés mortels. Leur crainte de Satan était alimentée par des images et des catéchismes illustrés de diables à longues queues, aux cornes pointues, fourches en main, et occupés à torturer physiquement et moralement les damnés dans un enfer de flammes.

À cette époque, du haut de la chaire et au confessionnal, les prêtres communiquaient leur peur du châtement divin. Des parents scrupuleux se joignaient à eux pour donner à leurs enfants cette hantise du péché. Les instituteurs l'utilisaient pour rendre les écoliers craintifs de leur pouvoir. Ces religieux prétendaient représenter Dieu sur terre. L'appréhension d'enfreindre ses ordres germait ainsi dans le psychisme des petits

Canadiens français. Devenus adultes, la peur qu'on leur avait inculquée, servait les intérêts de ceux qui les dominaient.

Des sociologues, des psychologues et des romanciers ont étudié cette atteinte à l'épanouissement collectif.

Le Moyen Age n'était pas loin avec ses monstres, ses gargouilles, ses sabbats, ses sorcières, ses bûchers... mais aussi avec ses cathédrales, chants grégoriens, liturgie et saints. Cette richesse spirituelle doit apparaître dans le roman. La réalité fait place au Bien, imagé et chanté dans les églises du Québec. Les valeurs du christianisme réclamaient leur part dans cette société qui les vénérât.

Le mal que je veux montrer est la vérité tournée en mensonge tout en gardant l'apparence de la vérité. Le silence le dissimule avec astuce.

10

Dimanche, une heure du matin

Conséquences de la peur. Cette règle par excellence du gouvernement des âmes depuis toujours rampait dans toutes les couches de la société. Il était de l'intérêt des dirigeants de la garder vivante car elle leur assurait un contrôle absolu. Ils bannissaient la libre expression des idées. En conséquence, la polémique, jugée cause de discorde, ne se manifestait pas dans les familles et les réunions sociales.

Dans la plupart des foyers, des discussions ne prenaient pas place à table. Le silence était exigé des enfants quand parlaient leurs parents. En présence de l'autorité religieuse, vêtue de longues robes noires, ils n'osaient pas ouvrir la bouche. Les gens n'avaient pas pris, jeunes, l'habitude d'échanger sagement des idées et confondaient débat et dispute.

Devant les membres de l'Église, les hommes ne s'exprimaient à peu près pas. Parmi eux, Dieu avait choisi ses disciples, pères spirituels. Ceux-ci revendiquaient donc une place privilégiée, supérieure à celle des pères naturels. Ils étaient plus instruits que la majorité des époux. Leur prestige impressionnait ces derniers. Les femmes leur étaient soumises. Indirectement, ils s'imposaient dans l'éducation des enfants par les mères. Les hommes, dévalorisés dans leurs propres familles et réduits à une autorité secondaire, restaient silencieux.

Le Clergé, complice du premier ministre Maurice Duplessis, régnait avec lui avant la Révolution tranquille. Écoutons André Laurendeau:

Sous le règne du duplessisme, il n'était pas facile aux Québécois d'échapper à l'envie de s'intoxiquer en lisant les classiques du désespoir. Comment donner un sens à cette société d'écrasés muets ? Même les meilleurs de ces écrasés ne savaient pas faire une révolte de leur écrasement. C'était partout l'unanimité du silence, une même conspiration pour demeurer enfermé dans son ghetto, pour y crever le plus tôt possible et ne plus avoir à respirer cette atmosphère de soumission mêlée d'égoïsme, où quasiment personne n'osait accepter, au delà de son intérêt immédiat, la responsabilité de travailler à faire en sorte que la Bêtise saute ! ⁶

L'inconscience des bourgeois se manifestait par le silence qui les servait. Le montrer dans mon roman. Comment ?

Solange prend conscience du mutisme qui l'entoure quand elle vit son premier drame. Elle découvre que son éducation lui avait caché des réalités de la vie. Son existence bourgeoise qui l'avait protégée, l'avait mal préparée à se défendre. Une conspiration du silence l'avait gardée ignorante de tendances sexuelles déviantes. Comme les autres filles, elle avait été éduquée pour idéaliser le mariage religieux et la famille.

Son problème conjugal l'amène à réaliser que les manipulations pour garder les gens sur le droit chemin, comme on disait alors, les privaient de leur libre arbitre. S'ils n'adhéraient pas au conformisme, ils étaient rejetés, même frappés d'ostracisme.

⁶ André Laurendeau, *La théorie du roi nègre*, p. 110, dans Gérard Boismenu, Laurent Mailhot, Jacques Rouillard, *Le Québec en textes 1940-1980*, Montréal, Boréal Express, 1980.

Depuis la Conquête, la bourgeoisie anglaise de la finance assurait son contrôle avec l'aide des politiciens et des prêtres. Ils gardaient le peuple dans le respect de leur autorité. Ces chefs déployaient tout un cérémonial royal et liturgique impressionnants. L'or et la pourpre de la royauté d'Angleterre et du Vatican agissaient sur les petites gens. On leur promettait la paix ici-bas et le ciel dans l'au-delà s'ils agissaient en citoyens responsables et pratiquants zélés.

Pour s'assurer de les garder dans le giron de l'Église, le Clergé contrôlait la presse, la radio et l'importation des livres. L'index isolait les écrits qui n'avaient pas son approbation. Ce catholicisme étroit maintenait le peuple à la merci de l'intimidation anglaise.

La société rurale était à majorité paysanne. Avec un taux de natalité élevé, les couples devaient travailler dur pour habiller et nourrir leurs enfants. Les petites maisons de ferme abritaient souvent plus de dix personnes. La pauvreté les rendait solidaires, spécialement avec leurs voisins immédiats. Loin des villes, l'entraide devenait nécessaire pour survivre dans un rude climat aux longs hivers et courts étés.

Les agriculteurs n'avaient pas d'économies. Le peu d'argent reçu de la vente des produits de la ferme servait à leur subsistance. En grand nombre, les enfants quittaient l'école à la fin du primaire. Les garçons travaillaient à la ferme familiale ou dans les chantiers. Plusieurs venaient à la ville et gagnaient leur vie comme manoeuvres. Les filles aidaient à la maison ou se dirigeaient vers les centres urbains pour occuper des emplois de domestiques ou d'ouvrières dans les manufactures.

Le dépeuplement des campagnes avait commencé pendant la guerre 39-45 quand les industries d'armement embauchaient les travailleurs manuels.

Devenus citadins, ces fils et filles de cultivateurs désiraient une meilleure vie que la leur pour leurs enfants. Ils tentaient de les maintenir aux études secondaires. Le niveau d'instruction gagnait quelques échelons.

Malgré tous ces handicaps, le peuple fit des efforts de collaboration pour résoudre ses problèmes: participation aux syndicats, fondation des caisses d'économie et des coopératives. L'entraide familiale pour les soins de la santé et l'éducation des enfants ne faiblissait pas. Il n'était pas rare de voir les plus vieux d'une famille aider financièrement leurs parents pour garder les plus jeunes aux études jusqu'à l'université.

Ce climat familial et social avait préparé la Révolution tranquille. Grâce à une économie canadienne qui s'était relevée après la crise des années trente, la famille francophone, pas aussi riche ni instruite que l'anglaise, avait amélioré son sort. Une remise en question des autorités laïques et religieuses germait dans les esprits.

12

La nuit venue

Gérard Dion et Louis O'Neil décrivent, en 1960, l'immoralité politique qui empoisonnait la vie des gens d'avant la Révolution tranquille:

Les procédés tels que achat de votes, corruption de la loi électorale, menaces de représailles pour ceux qui ne soutiennent pas le " bon parti ", les faux serments, les suppositions de personnes, la corruption des officiers d'élections, semblent aussi devenir des éléments normaux de notre vie sociale en période électorale. Quelques secteurs urbains ont vu des exemples d'emploi de violence à rendre jaloux les anarchistes les plus fervents.

Ils continuent plus loin:

Nous récoltons ici ce que nous avons semé. Notre prédication morale, nos campagnes de moralité ont surtout insisté sur la luxure, l'intempérance et le blasphème. Certains de nos prédicateurs populaires qui partageaient en cela, avec l'ensemble de notre clergé, une conception assez restreinte du champ de la morale, mais qui avaient le génie réel d'adaptation ont appris depuis longtemps à nos gens qu'il n'y a en pratique, que ces trois sortes de péché: la " champlure ", la " sacrure ", et la " créature ", comme le disait un apôtre de renom. Dans ces catégories

*évidemment, il n'y a pas de place pour l'injustice, le mensonge, la concussion et l'incivisme.*⁷

Cette mentalité a contribué à qualifier cette période de notre histoire d'un titre peu élogieux: l'époque de la noirceur. Cependant, il faut y apporter des nuances. Les communautés religieuses, malgré leurs graves erreurs, avaient établi tout le réseau des écoles, collèges, universités, hôpitaux, crèches, orphelinats et hospices.

Manquaient les super-spécialistes en sciences pures et appliquées, et un nombre suffisant d'hommes d'affaires et d'administrateurs capables de mettre en place de très grandes industries. Dans la course au développement économique, le Québec fournissait les manoeuvres.

Humiliés au travail, les Canadiens français se taisaient. Ils recevaient des ordres en anglais. Le dimanche, ils devaient aller à la messe et entendre parler de commandements de Dieu et de l'Église.

Fatigués d'obéir, ils prêtèrent l'oreille aux discours enflammés de Jean Lesage qui leur promettait de changer le rôle de l'État.

13

Monologue nocturne d'une âme portée à la rêverie. Pensée sinueuse. Écriture-spirale de l'esprit méditatif au royaume des ténèbres.

Le défi du roman que j'écris est de rendre intéressant ce qui ne l'est pas: une société stagnante dans l'ignorance, la pauvreté, et le silence. Kafka retient son lecteur malgré le pessimisme et le négativisme qui hantent ses oeuvres; la chronique mondaine de Proust fascine par le jeu de la mémoire qui retrouve l'essence intemporelle des événements. Ces auteurs ont réussi à piquer la curiosité des lecteurs grâce à la magie de leur art. Qui dit artiste dit style. Je dois raconter avec habileté une histoire basée sur la réalité de la société dont je viens d'esquisser les grandes lignes. J'arriverai à retenir le lecteur si je lui en offre une vision qui l'intéresse. Je compte lui faire visiter ce monde révolu, surprendre sa sensibilité par des effets voulus, capter son attention sur des jeux de dissimulation.

⁷ Gérard Dion et Louis O'Neil, *L'immoralité politique*, p. 162, p. 166, dans Gérard Boismenu, Laurent Maillot, Jacques Rouillard, *Le Québec en textes 1940-1980*, Montréal, Borial Express, 1980.

Puisse-t-il penser, quand il tournera les pages, qu'aujourd'hui les masques sont plus raffinés et les menées plus sournoises.

Je le vois se moquer de l'idéaliste Solange mais sentir qu'en lui, l'enfant semblable à elle, espère toujours cette rencontre magique de l'autre moitié, altruiste et aimante. Pour le prendre à son propre piège de sceptique d'aujourd'hui, de « cool » lecteur, d'esprit analytique moderne, j'entends ménager un climat de questionnements et une fin ouverte au roman, comme une oeuvre musicale qui amène dans une songerie où l'hier et le présent ne font qu'un dans la profondeur de la pensée et la séduction de la sensibilité.

Toutes ces belles intentions disparaissent, ou peut-être sommeillent, dès que je poursuis la rédaction du roman. Les personnages s'imposent et mènent l'attelage. Je suis souvent surprise par leur persistance à me précéder dans l'histoire. Ils me ménagent, à certains moments, la découverte de leur complexité et de leur mystère humain.

14

Veille avant que s'ouvre la porte du jour

Le roman social est paradoxal. D'une part, il décrit une société présente ou passée, d'autre part, il dévoile l'univers d'un auteur. On ne dit pas seulement que la *Comédie humaine* de Balzac montre la société de son époque mais que c'est le monde de Balzac. Où est la limite entre les deux ?

Zola y répond par l'idée originale de l'écran. Il développe sa longue théorie à Antony Valabrègue, le 18 août 1864. En voici un extrait:

Nous voyons la création dans une oeuvre, à travers un homme, à travers un tempérament, une personnalité. L'image qui se produit sur cet Écran de nouvelle espèce est la reproduction des choses et des personnes placées au-delà, et cette reproduction, qui ne saurait être fidèle, changera autant de fois qu'un nouvel Écran viendra s'interposer entre notre oeil et la création. De même, des verres de différentes couleurs donnent aux objets des couleurs différentes; de même des lentilles, concaves ou convexes, déforment les objets chacune dans un sens.

La réalité exacte est donc impossible dans une oeuvre d'art. On dit qu'on rabaisse ou qu'on idéalise un sujet. Au fond même chose. Il y a déformation de ce qui existe. Il y a mensonge. Peu importe que ce mensonge soit en beau ou en laid. Je le répète, la déformation, le mensonge qui se reproduisent dans ce phénomène d'optique, tiennent évidemment à la nature de l'Écran. Pour comprendre la comparaison, si la fenêtre était libre, les objets placés au-delà apparaîtraient dans leur réalité. Mais la fenêtre n'est pas libre et ne saurait l'être. Les images doivent traverser un milieu, et ce milieu doit forcément les modifier, si pur et si transparent qu'il soit. Le mot Art n'est-il pas d'ailleurs opposé au mot Nature ?

*Ainsi, tout enfantement d'une oeuvre consiste en ceci: l'artiste se met en rapport direct avec la création, la voit à sa manière, s'en laisse pénétrer, et nous en renvoie les rayons lumineux, après les avoir, comme le prisme, réfractés et colorés selon sa nature.*⁸

Il m'apparaît que la tâche de l'écrivain consiste à isoler, de la complexité de la vie, un élément de son choix pour faire apparaître une brève de vérité. Sa recherche se fonde sur la valeur de la connaissance qu'il découvre et qui devient la matière de son art. Cette parcelle de vérité qu'il montre à ses lecteurs est teintée de son tempérament. C'est pourquoi Flaubert a écrit à Louise Colet au sujet de l'Art: « de tous les mensonges, c'est encore le moins menteur. »⁹

À l'heure du loup

Sagittaire je suis. Centaure, sabots plantés sur la terre, qui se dresse devant le ciel, avec en main un arc bandé et orienté vers les étoiles. J'ai son goût des espaces infinis, son

⁸ Émile Zola, *Correspondance 1858-1867*, t. I, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1978. p. 375-376.

⁹ Gustave Flaubert, *Lettres à Louise Colet*, p. 72.

élan vers l'au-delà mais armée d'une simple flèche. Je suis semblable à cet être moitié humain moitié cheval qui veut toucher les astres. Ici je rêve de l'ailleurs, loin je rêve d'ici.

Partout où j'ai séjourné, je songeais au Saint-Laurent, aux immenses forêts québécoises dans toutes leurs couleurs saisonnières, aux rapides fous et joyeux de nos rivières, zigzags bleus sur champs dorés et plats jusqu'à l'horizon. Sur le plateau d'Addis Abeba, dans des îles tropicales, dans des villes gigantesques d'Asie j'ai vu et admiré le Cap Diamant et les rues étroites de Québec.

Mon équilibre est-il dans le déséquilibre du centaure, le corps sur terre et l'esprit en fugue ? Là où j'étais devenait prétexte à m'échapper mentalement au loin, dans le passé ou le futur. Le présent se remplissait de souvenirs et de projets cultivés pour oublier la monotonie du quotidien.

Dès que je sus, enfant, que je marchais sur une immense balle, comme celle que je lançais en l'air, je commençai à m'imaginer que je bougeais sur du rond au lieu du plat. Je me voyais tourner dans l'espace et voyager dans l'univers. Quand je pus lire, j'entrepris de visiter différents pays dans les livres, oublieuse tant de fois de la réalité qui m'entourait. Je n'entendais et ne voyais plus rien tant je restais plongée dans le merveilleux ailleurs, dans ma tête.

Adulte et toujours pour satisfaire ce besoin, je m'inscrivis au bac en géographie suivi d'une maîtrise. Je me préparais à étudier des sociétés dans leur milieu naturel et je rêvais de les visiter. Par contre, me restait cette passion des mondes inventés qui me tenait depuis les premières années du cours classique. Dès que se présenta l'occasion, je fis une maîtrise en littérature française aux Etats-Unis. Je trouvais enfin l'équilibre en fréquentant le réel et l'imaginaire.

Je profitai d'années de voyages, sur le terrain comme disent les géographes, quoique toujours accompagnée de mes auteurs français. Revint en moi ce goût d'écrire senti dès l'enfance, entretenu secrètement pendant mes études. L'obligation de gagner ma vie l'avait mis en banque. Un déclencheur le sortit de sa retraite: je fus scandalisée par l'exploitation des enfants dans le tiers-monde. Je pris un stylo et commençai à écrire ce que j'avais vu et entendu. C'était parti !

Le soir vient avec ses astres d'argent. Je rentre après une promenade dans des rues où sont allées Solange et Doris. Elles m'ont accompagnée.

J'ai choisi d'écrire un roman pour explorer davantage mon univers intérieur après avoir étudié et écrit sur l'extérieur. Le roman social me permet de me sentir les pieds solidement posés sur le sol et puiser dans mon passé des souvenirs de faits vécus par moi ou d'autres, d'en inventer de semblables ou différents, de les transposer dans la vie de mes personnages. Je rejoins Kundera quand il dit: « chaque oeuvre contient toute expérience antérieure du roman ». ¹⁰

Écrire permet de remonter le courant. Je tente de retrouver la source de ma propre existence. L'acquis est vaste et profond puisqu'il a ses racines dans la mémoire humaine. Proust attestait que les oeuvres de qualité sont: « les enfants non du grand jour et de la causerie mais de l'obscurité et du silence ». ¹¹

Pour écrire un roman original, je dois aller au-delà de mes lectures, études et voyages. Il n'y a d'intéressant dans tout cela que les forces inconscientes qui me poussaient à cette existence dans laquelle la rêverie avait sa large part. Mes grands-parents maternels, quand j'étais petite, m'avaient beaucoup parlé de la France qu'ils avaient quittée avec leurs deux aînées. Avaient-ils semé la graine de la curiosité des pays d'outremer et la nostalgie du passé ? Oui, si j'en crois Bachelard: « C'est seulement quand l'âme et l'esprit sont unis dans une rêverie que nous bénéficions de l'union de l'imagination et de la mémoire. C'est dans une telle union que nous pouvons dire que nous revivons notre passé. » ¹²

Ce soir, je réfléchis à mon envie d'aller au delà, non seulement des mers mais de la réalité. De cet inconscient désir venait probablement mon goût des oeuvres littéraires, des journaux et correspondances des écrivains.

Nuit celtique: commencement du jour

Je peux comprendre l'imagination de la matière si je pense à ma maternité. Mes organes créaient un être tandis que ma conscience le pensait et l'imaginait. Aujourd'hui qu'il est grand et vit à Montréal, mon imagination formelle me le rappelle souvent.

¹⁰ Milan Kundera, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p. 35.

¹¹ Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, 1954, p. 259.

¹² Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, p. 89.

Tant qu'il dépendait entièrement de moi, l'imagination de la matière le gardait dans mon corps même après sa naissance. Je devinais ses besoins, ses malaises, et l'entendais pleurer la nuit. Son père était surpris que je me réveillais dès son premier pleur.

Des sensitifs peuvent recréer des meurtres au toucher de vêtements portés par les victimes. Il semble que la matière parle à l'imagination de la matière.

Une oeuvre littéraire naît dans les profondeurs de l'être. Elle est nourrie des organes comme l'embryon, donc elle ne peut pas venir seulement de l'imagination formelle. Comme le fœtus, elle surgit « du silence et de l'obscurité ». Un acteur ou un chanteur qui ne ferait pas corps avec son texte ne serait pas crédible. De même, un auteur qui n'écrit pas avec son sang n'est pas cru.

La création artistique est enfantée dans le corps. Les sens y participent.

Mes personnages ont pris vie en moi, ont grossi jusqu'à m'envahir à la manière de l'enfant que j'ai porté. Ils me remplissent et m'obligent à penser à eux si, pendant des heures, je deviens intéressée à autre chose. Alors que j'écoute de la musique, que je mange, que je regarde la télévision, un personnage se met à bouger en moi. Ma pensée devient occupée de lui. Un autre apparaît. Ils conversent, s'amuse et se plaignent. Ils sont même plus dérangeants qu'un fœtus actif mais silencieux.

La joie de la création littéraire est semblable à celle d'une maternité voulue. À mesure que le roman progresse, le plaisir augmente. Il devient plus réel puisque le manuscrit s'épaissit et donne l'allégresse de l'enfantement.

Sauf que le roman est un être qu'on porte à terme surtout par volonté. Plus j'avance dans son développement, plus il me contraint à la retraite comme la fin d'une grossesse. Le récit prend du volume et laisse peu de place à d'autres intérêts. Je m'y accroche pour revivre l'euphorie d'une naissance. Je ne crois pas qu'elle sera à l'égale de celle ressentie quand j'ai enfin vu mon fils. Elle sera grande si j'en crois le plaisir éprouvé à la publication de quelques pages de textes. Un roman en librairie donne certainement une satisfaction d'accomplissement à son auteur.

Après une journée à regarder, choisir, copier des articles et photos de journaux des années 1957-1963. Dans un coin sombre de ma chambre, surgissent des têtes de défunts qui ont travaillé pour défendre les leurs. Voyants magnanimes, lutteurs aux grands espoirs.

Le récit avance plus lentement que souhaité. La narratrice pourrait s'affirmer davantage. Sa timidité à s'imposer me jette souvent dans l'inquiétude. Saurai-je bientôt ce qu'elle veut exprimer ? Qu'est-ce qui la retient de seulement raconter une histoire ? Pourquoi n'écrit-elle pas un roman foisonnant d'actions ? À l'écouter relater la biographie de ses proches, je finirai bien par découvrir son but.

Elle me semble chercher un secret du côté de Solange et de son amie Doris. Les albums de photos de famille sont empilés sur sa table de travail. Je la vois les examiner et je devine qu'elle est déterminée à débusquer les personnes qui se sont cachées dans des rôles. L'enfant qu'elle fut a senti leur non-dit dans leurs fausses représentations.

La société dans laquelle ont grandi ses parents lui semble en partie responsable de ce qu'ils sont devenus adultes. Leur évolution l'intéresse. Plus elle écrit, plus elle constate qu'elle veut connaître la propagande, la presse, le cinéma, la radio qui les ont influencés. De surcroît, elle tente de démasquer ce qui, chez eux, l'aurait affectée.

Elle pressent que des désirs secrets gouvernaient leurs rêves et leurs actes. Leur vie a fini par trahir le personnage que l'éducation leur avait imposé. Elle espère que l'objectif a saisi une expression ou un geste qui la mettrait sur la piste de leur véritable personnalité.

Ses conversations avec eux l'instruisent sur leurs comportements passés. Plus elle s'acharne à saisir la vérité de chacun, plus elle découvre qu'ils n'ont pas été un seul personnage mais plusieurs suivant les lieux et les circonstances. Chaque être lui semble différent selon les gens avec qui il parle et dont il subit l'influence.

S'ajoute à cet examen l'observation physique de ses proches. Elle comprend qu'ils en disent plus par leurs regards, leurs sourires, leurs gestes, leurs silences que par leurs conversations. Alors, elle croit que leurs allures les façonnent intérieurement et elle les observe. Elle s'attarde à examiner les photos des défunts dont elle va parler dans son roman.

Moment obscur

La mentalité d'avant et du début de la Révolution tranquille doit habiter le roman afin de ressusciter l'esprit du temps. Impossible de prendre les personnages de Balzac pour des créatures du dix-septième ou du vingtième siècle. Ceux de Proust, de Gide, de Colette, de Mauriac, de Marguerite Duras, de Patrick Modiano, pour ne nommer que ceux-là, sont des portraits de leurs contemporains. Les miens doivent ressembler aux gens de Québec au début des années soixante.

Il y a, dans mon roman, hormis les personnages nés de la classe bourgeoise, ceux issus du milieu ouvrier et paysan. Les domestiques viennent de la campagne. Marthe, Francis, et quelques autres personnages secondaires, sont fils et filles de petits commerçants et fonctionnaires. Doris et son frère Christophe font partie des nouveaux riches. Leurs parents n'étaient pas des professionnels comme ceux de Solange et de Laurent.

Ces exceptions ont eu la chance de poursuivre leurs études et de devenir journaliste, médecin, géographe. Étant donné qu'avec leurs parents ils ont souffert des injustices sociales, ils réclament des changements dans la société. Ils se réjouissent quand Jean Lesage s'exclame qu'il est venu le temps du changement.

Ce dernier dénonçait le sort de la classe ouvrière: « Il est inconcevable que le fils d'un avocat, d'un médecin ou d'un financier ait, à cause de la profession de ses parents, un droit supérieur à celui du fils de l'ouvrier en tant que l'instruction est concernée ». ¹³ Il menait, pour eux, une guerre contre la puissance de Duplessis. René Lévesque le suivit avec plusieurs autres: journalistes, écrivains, professeurs, artistes, étudiants, prêtres, etc.

On a l'embarras du choix tant sont nombreux les livres des historiens, politicologues et sociologues québécois qui décrivent les réformes qui suivirent la prise du pouvoir par Lesage, le 5 juillet 1960. Des intellectuels s'étaient joints à son équipe pour le conseiller et travailler avec lui afin de moderniser la société et accélérer le progrès économique. La Révolution tranquille des années 1960 était inaugurée officiellement par la prise du pouvoir au Québec du Parti libéral québécois.

¹³ Richard Daignault, *Lesage*, Montréal, Libre Expression, 1981, p. 94.

Silence et sommeil pour que brille la vie au lever du soleil.

J'entends marcher dans la rue. Les pas deviennent sonores. Des voix montent sous ma fenêtre. Des rires roulent sur le trottoir. Ils s'éloignent. Un jeune couple.

Au bras de Laurent, à vingt ans, Solange éclatait ainsi de rire après une soirée avec lui.

Jeunesse dorée. Sorties mondaines et culturelles. Avenir assuré. Optimisme. Début du roman.

Histoire. Au début du siècle, des milliers de chômeurs partirent travailler dans les manufactures du nord-est des États-Unis. L'espoir de meilleurs revenus venait du sud. La prospérité des Américains exerçait une fascination sur les Canadiens, spécialement sur les gens sans le sou.

Après la dernière guerre mondiale, le colonialisme yankee s'affirma ici par son cinéma, ses revues et la télévision qui diffusait ses programmes. Tandis que les bourgeois prenaient leurs vacances en Europe, le petit salarié allait sur les plages du Maine.

Je vais montrer cette dualité de la culture québécoise d'avant la Révolution tranquille: langue et livres de France contre vie matérielle nord-américaine. Les bourgeois écoutaient Juliette Gréco, Yves Montand, Charles Dumont tandis que le peuple adorait Elvis Presley et le Western américain.

La source s'est tarie après des heures d'écriture. Ce soir, sans inspiration, je lis plutôt que de rédiger.

Demain je réfléchirai à ce passage d'une lettre de Maupassant à Maurice Vaucaire, du 17 juillet 1885:

Monsieur, établir les règles d'un art n'est pas chose aisée, d'autant plus que chaque tempérament d'écrivain a besoin de règles différentes. Je crois que pour produire il ne faut pas trop raisonner. Mais il faut regarder beaucoup et songer à ce qu'on a vu. Voir: tout est là, et voir

juste. J'entends par voir juste, voir avec ses propres yeux et non avec ceux des maîtres. L'originalité d'un artiste s'indique d'abord dans les petites choses et non dans les grandes. Des chefs-d'oeuvre ont été faits sur d'insignifiants détails, sur des objets vulgaires. Il faut trouver aux choses une signification qui n'a pas encore été découverte et tâcher de l'exprimer d'une façon personnelle.¹⁴

22

Minuit. Fatiguée. Ennuyée de ma rédaction. Repos après cette chasse aux verbes passifs. Seule dans la peine et la joie d'écrire. Quel mobile me pousse à continuer cette aventure ? Je ne comprends pas mon entêtement à vouloir énoncer ce que d'autres formuleraient mieux que moi.

Ce soir, j'ai relu l'extrait de la lettre de Maupassant, copié hier à minuit. Je garde en mémoire ses pensées. Et aujourd'hui, j'y ajoute celle-ci:

L'art est mathématique, les grands effets sont obtenus par des moyens simples et bien combinés.¹⁵

Ne jamais être verbeuse.

Être moi, simplement et totalement moi.

Partir pour l'aventure dans mon labyrinthe intérieur.

Raconter mes trouvailles par ma langue enracinée dans le québécois.

23

Nuit qui prépare la lumière du matin

¹⁴ André Maison, *Anthologie de la correspondance française 1824-1913, D'Alexandre Dumas fils à Albert Camus*, t. VI, p. 166.

¹⁵ *Ibid.*, p. 166.

Un soir par semaine, je visionne des films de l'époque 1957-1963, empruntés à la bibliothèque de Québec. Ces images se superposent ou s'ajoutent à celles qui naissent dans mon esprit. Je demande à la nuit d'en garder la vie pour la transplanter, le matin, dans mon jardin de mots.

Même si le roman social plonge ses racines dans la réalité, il demeure cependant oeuvre d'imagination. Les sciences humaines qui m'instruisent sur la société que je veux transposer dans le roman ne sont que des outils de travail. Je lis ces livres en retenant ce qui peut s'appliquer à ma fiction. L'univers romanesque m'est inspiré par mes personnages qui, par leurs goûts et leurs activités, me guident dans le choix des éléments propres à décrire leur existence et recréer leur époque.

Pourvu que j'aie le don ou pouvoir magique de transfiguration artistique... Pourrai-je écrire un heureux mélange de mensonge et de vérité dans une forme nouvelle, pas un pastiche de vieux romans ?

Michael Boccia affirme que la majorité des romans sérieux ont « some nontraditional aspect of narrative voice, chronological sequence, or plot structure. Although the new forms of fiction may appear frenetically chaotic, the modern novel's form is usually a distortion of traditional form ». ¹⁶

Pour y arriver, je dois me souvenir des conseils de Maupassant à Maurice Vaucaire: « ne vous rappelez rien de ce que vous avez lu; oubliez tout, et (je vais vous dire une monstruosité que je crois absolument vraie), pour devenir bien personnel, *n'admirez personne* ». ¹⁷

24

*Et dans ce paysage fermé où croupissaient
de vieilles choses accumulées, refusées,
passées sous silence, qui remontaient
à la surface, il y a des éclairs ici et là.*

Saint-Denys-Garneau à Jean Le Moyne,
20 juin 1936

¹⁶ Michael Boccia, *Form as Content and Rhetoric in the Modern Novel*, New York, Peter Lang, 1989, p. 5.

¹⁷ André Maison, *Anthologie de la correspondance française 1824-1913, D'Alexandre Dumas fils à Albert Camus*, t. VII, p. 167.

Rédaction le jour, réflexion le soir. Ainsi s'établit la routine du travail d'écriture. Souvent, je prends deux ou trois jours d'arrêt pendant lesquels je poursuis mes lectures. Quand je retourne aux dernières pages rédigées, j'en jette plusieurs. Ces reculs forcés favorisent l'objectivité.

Lors de cette interruption qui s'achève, j'ai réalisé qu'il y a de la chronique familiale dans le roman. La narratrice explore les secrets de ceux qui l'ont aimée toute petite. Déjà, elle se frappe à l'opacité des êtres et à sa propre incapacité de découverte des autres. Elle trouve difficile de percer certains silences, de comprendre les tabous de ses parents, de trouver les raisons de leurs choix de vie. Il m'arrive de me retenir de lui dire qu'elle ne peut éviter l'ombre de la lumière.

Sa mémoire s'enrichit de celle de ses proches pour rappeler le passé. Elle voit ce passé différemment de ceux qui l'ont vécu. Le malaise social qu'elle décrit a été vécu par ses mères, père, oncle, grands-parents, amis de sa famille qui lui en parlent. C'est à travers leur mémoire qu'elle va chercher aussi la vérité de leur passé intime. La sienne crée des mirages engendrés par les émotions qu'elle ressent pour chacun des personnages. Il lui arrive de devenir leur complice.

25

Mardi soir

La narratrice découvre le rythme lent, la communication pleine de détours, à l'image de la vie provinciale qu'était celle de Québec en 1957-1963. Elle a vécu ses premières années dans cette flâneuse mouvance. Est-elle consciente qu'elle est née de bourgeoises qui avaient le temps de muser et de s'ébaudir ?

Je finirai bien par lui dire que ne sont pas disparus les bien nantis et leur fortunes lors de la montée de la Révolution tranquille. Avec les années de prospérité économique, leurs placements ont pris de la valeur et ils sont plus riches aujourd'hui.

Comme Sarah, plusieurs de leurs descendants habitent de belles demeures reçues en héritage. Ils évoluent avec la mondialisation des communications. L'idéologie bourgeoise est restée capitaliste. La compétition est toujours le leitmotiv nord-américain et l'argent sa très grande valeur. Depuis trente ans, ils ont grandi en importance. La plupart des gens riches ont des placements dans les trusts et les banques. Aujourd'hui, la haute bourgeoisie

francophone est « liée aux intérêts de la grande bourgeoisie canadienne (anglaise) et [de ceux] des multinationales (bourgeoisie " étrangère ") ». ¹⁸

Selon le politicologue Gérard Bernier, la Révolution tranquille « a créé des structures d'accueil pour la phase avancée du capitalisme moderne: rationalisation des structures et pratiques bureaucratiques, développement de mesures sociales et sécularisation des institutions dans les domaines de la santé et du bien-être, réforme scolaire dans le sens de la reproduction d'une force de travail capable de remplir les nouveaux types d'emplois, etc. », et une dépendance qui « s'est aggravée en ce sens que le Québec est plus dépendant que jamais du capital étranger pour son développement économique ». ¹⁹

Les personnages de mon roman représentent surtout la classe de la petite bourgeoisie. Le qualificatif « petite » ne veut pas dire « petite richesse »: plusieurs de ces familles étaient très à l'aise. Seulement, elles n'étaient pas aussi riches que les lignées anglophones de la haute finance. Quand même, elles vivaient dans le grand confort.

Les hommes jouissaient du prestige de leurs professions, les femmes ne s'épuisaient pas physiquement aux travaux domestiques. Pendant que les servantes les exécutaient, ces dames jouissaient de moments libres pour s'occuper d'elles-mêmes et de leurs familles. Plusieurs participaient aux oeuvres de charité de leurs paroisses.

Les enfants s'achetaient des livres et prenaient des leçons privées de musique ou de sports. Bacheliers, plusieurs voyageaient en Europe où ils se spécialisaient.

De génération en génération, ces familles conservaient leur patrimoine. De père en fils, on était avocat, médecin, et on épousait la soeur d'un confrère d'université. Les prêtres fréquentaient ces hommes avec qui ils pouvaient discuter politique et affaires d'État entre gens instruits. C'était le club des diplômés.

Impossible d'y entrer sans argent ou protection. Écoutons Jean-Paul Desbiens, dit le Frère Untel, témoigner de son passé d'enfant pauvre. Le collège lui était inaccessible: « Mon père lui-même aurait préféré que je me fisse prêtre. Il n'en était pas question,

¹⁸ Gérard Bernier, *Le cas québécois et les théories de développement et de la dépendance*, p. 234, Gérard Boismenu, dans Laurent Mailhot, Jacques Rouillard, *Le Québec en textes 1940-1980*.

¹⁹ *Ibid.*, p. 234.

puisque pour arriver à la prêtrise, il fallait d'abord passer huit ans au séminaire de Chicoutimi comme interne, ce qui, pour nous, était absolument exclu. Il eût fallu de l'argent ou un protecteur ; nous n'avions ni l'un ni l'autre. »²⁰

La haute bourgeoisie anglaise se tenait à l'écart. Quelques millionnaires francophones, hommes d'affaires, étaient trop rares pour augmenter le niveau de vie de leurs compatriotes en multipliant les industries. Les marchands, avec un cours commercial pour gagner leur vie, ne faisaient pas le poids avec les professionnels. Ainsi, chacun prenait place dans le ghetto réservé à son niveau d'instruction et de revenus.

Adrienne Choquette a décrit cette société ultra conservatrice dont la mentalité et les conditions de vie n'étaient pas complètement disparues en 1957:

*La ville se mit à sa vie d'automne, raffinée à la porte Saint-Louis, faite de bals, de dîners d'État; âpre chez les ouvriers. Dans l'entre-deux se situait le peuple du commerce québécois, à partir du boutiquier de la côte du Palais et de la rue Saint-Paul, bon enfant sous des dehors abrupts, jusqu'aux grands propriétaires invisibles des magasins à rayons, des compagnies d'assurances, des courtiers en valeurs immobilières.*²¹

L'auteur nous amène à jeter un coup d'oeil à l'intérieur de l'une de ces belles demeures: « l'héritière et sa domestique détachèrent les trois cents pendeloques des lustres de cristal... [], les cuivres furent astiqués, les replis des feuilles d'or aux cadres des ancêtres fouillés jusqu'au dernier grain de poussière ». ²²

Avant 1960, des bureaux d'avocats et de médecins occupaient encore des rez-de-chaussée de résidences cossues du Chemin Saint-Louis et de la Grande-Allée. Leurs familles vivaient aux étages supérieurs. Les bonnes, filles des campagnes, polissaient toujours l'argenterie et faisaient briller le verre taillé des services à liqueurs. Leurs employeurs recevaient, dînaient et dansaient dans la salle de bal du Château Frontenac.

²⁰ Jean-Paul Desbiens, *Sous le soleil de la pitié*, Montréal, Les Éditions du jour, 1965, p. 46.

²¹ Adrienne Choquette, *Laure Clouet*, Québec, L'Institut littéraire du Québec, 1961, p. 66.

²² *Ibid.*, p. 50.

Étoiles d'argent collées à ma fenêtre. Étoiles des cahiers d'écolières de mes personnages féminins. Images saintes, récompenses données par les religieuses aux petites filles sages. À regarder les étoiles renaît le passé.

Le cadre social du roman est suffisamment connu pour esquisser l'origine et l'histoire des personnages principaux. Solange a un père médecin et Laurent, avocat, est fils unique d'un procureur. Doris et Christophe sont nés d'une mère française. Leur père québécois possède des commerces. Francis, Marthe et Raymond ne vivent pas modestement comme leurs parents. L'instruction leur permet des emplois mieux rémunérés.

Des liens d'amitié ou d'amour lient ces personnages entre eux. Solange et Doris sont des amies d'enfance. Laurent et Christophe sont inséparables depuis leurs premières années de collège. Marthe, journaliste, a épousé Raymond, médecin. Elle est l'amie, non seulement de Solange mais de Doris dont elle partage le goût pour l'indépendance. Toutes deux rejettent la vocation unique d'épouses au foyer et réclament une valorisation professionnelle.

Solange, conservatrice, jouit de son bonheur conjugal. Aux yeux de tous, elle a ce que souhaitaient les parents et les jeunes filles de son milieu: un mariage idéal. Aussitôt son diplôme de bachelière obtenu et mariée à Laurent, elle l'accompagne à Paris où il poursuit ses études de droit. À leur retour, elle devient hantée par l'idée d'avoir un enfant, l'autre rêve des filles de cette époque. Soudain éclate le drame: elle découvre l'homosexualité de Laurent.

Doris peint et jouit de sa liberté. Non protégée par la pilule qui n'existait pas avant le milieu des années soixante, elle se fait attraper par une grossesse non désirée. Elle n'a pas le courage de faire fi des dangers qui menacent sa réputation et sa carrière. Alors, elle donne son enfant à Solange.

Marthe ferme les yeux sur le donjuanisme de son mari. Cette féministe d'avant-garde, c'est ce qu'elle croit être et montre à ses amies, préfère sa famille à son bonheur de femme. Toutes ses théories d'auto-affirmation fondent au soleil quand il s'agit de se libérer elle-même. Elle adopte et élève l'enfant de sa jeune bonne séduite par Raymond. Ce n'est pas par un acte de charité. Sinon, comment expliquer le renvoi de sa domestique et la séparation de la mère et de l'enfant ?

Elle n'est pas fière d'elle-même et s'éloigne de ses amies pour cacher sa vie d'épouse trompée. Elle ne peut pas se justifier après avoir tenu des propos contraires à cet acte d'acceptation. On n'en entend plus parler dans le roman.

À vivre, ces femmes découvrent leur nature profonde. Les plus audacieuses, Doris et Marthe, s'aperçoivent qu'il est plus facile de prôner la liberté et l'épanouissement de sa personnalité que de les vivre. Elles manquent de force morale. Leur sécurité l'emporte sur leurs discours de rebelles.

Solange, qui ne se proclamait pas avant-gardiste, prend des risques qu'elle n'aurait jamais cru pouvoir oser. Elle sort avec Francis plus jeune qu'elle et donne des concerts avec lui, ce qui devait faire jaser au début des années soixante malgré la discrétion dont elle s'entourait. Elle ne s'accroche pas à lui et ne l'épouse pas après la mort de Laurent.

Les comportements imprévus des personnages jettent la narratrice dans la confusion. Leur vérité est illusoire.

28

*L'homme en songeant descend au gouffre
universel.*

Victor Hugo (*Ce que dit la bouche d'ombre,
Les Contemplations*)

Je parle peu des familles de mes personnages. J'aurais pu en tracer l'arbre généalogique, comme le faisait Zola, pour donner à mon histoire la précision scientifique des romans naturalistes. C'est du passé et cette pratique a été remise en cause.

Dans son *Essai sur le roman*, Georges Duhamel prouve que, malgré toute son érudition, Zola n'aurait pas mentionné certains détails s'il avait été médecin:

J'en reviens à la Dêbâcle, qui est un grand et beau livre. Sa lecture m'impressionna beaucoup, comme vous pouvez croire, et j'admirai la force et la science de l'écrivain. En arrivant à la fameuse scène de l'ambulance, scène que vous avez, j'en suis sûr, présente à l'esprit, je ne fus pas peu surpris de découvrir que les détails nombreux et d'ailleurs parfaitement précis de ce chapitre étaient adroitement empruntés au Traité de médecine opératoire de Farabeuf, que je possédais à peu près par coeur, à cette époque. Non que le romancier eût copié le savant: il était beaucoup trop romancier pour cela; mais il lui avait emprunté une multitude de ces détails techniques qu'un simple

*spectateur n'eût certainement pas remarqués, et dont les professionnels ne parlent jamais car ils les connaissent trop. Et cela me rappelait une phrase fameuse: « Quand on ment, il faut donner beaucoup de détails ».*²³

Je dois éviter de me faire sociologue ou politicologue. Plutôt me rappeler ce que Marguerite Duras révèle: « Écrire, c'est se laisser faire par l'écriture. »²⁴

Nous en revenons à l'imagination car peut-on concevoir un romancier sans cette faculté ? Non, elle préside à l'invention. L'auteur ne s'en méfie pas et l'utilise. Marguerite Yourcenar confiait à Matthieu Galey que l'écriture est « un travail, mais c'est aussi presque un jeu, et une joie, parce que l'essentiel, ce n'est pas l'écriture, c'est la vision ».²⁵

Cette vision est redevable à l'imagination. On peut parler de la vision de Rabelais, de Balzac, de Giono, ou de l'univers de Rabelais, de Balzac, de Giono, ou encore du monde imaginaire de Rabelais, de Balzac, de Giono. Chacun comprend qu'il est question de la création littéraire de ces auteurs.

Maupassant a décrit cette vision du romancier comme « plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même ».²⁶ L'écrivain-artiste est celui qui sait transposer cette vision dans son écriture: « Faire vrai consiste donc à donner l'illusion » du vrai, et les « grands artistes sont ceux qui imposent à l'humanité leur illusion particulière ».²⁷

Ce monde artistique des grands auteurs est fortement relié à leur formation. Les oeuvres de Félix Leclerc parmi d'autres, sont des reflets de la culture québécoise, pas française. On peut partager la même langue sans avoir reçu une initiation culturelle identique. Un roman exhale celle de son auteur. Pourquoi ?

Je suis de l'avis de Maupassant que la réalité exprimée dans une oeuvre est celle de son créateur « puisque nous portons chacun la nôtre dans notre pensée et dans nos organes ».²⁸

²³ Georges Duhamel, *Essai sur le roman*, Paris, Marcelle Lesage, 1925, p. 81-82.

²⁴ Hubert Nyssen, *Les voies de l'écriture, Entretiens et commentaires*, Paris, Mercure de France, 1969, p. 134.

²⁵ Marguerite Yourcenar, *Les yeux ouverts, entretiens avec Matthieu Galey*, Paris, Éditions du Centurion, 1980, p. 218.

²⁶ Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, Préface, Paris, Albin Michel, 1968, p. 14.

²⁷ *Ibid.*, p. 16 -17.

²⁸ Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, Préface, p. 16.

Dernière heure du jour et sans résistance contre le sommeil. Quelques confidences avant minuit. Méditation sur l'art. Je les retoucherai demain après-midi. Par moments, je trouve difficile à supporter la claustration nécessaire pour écrire.

Aujourd'hui, mes personnages m'ont imposé leurs dialogues. Ils ont causé entre eux de leur collectivité. J'ai oublié ce qu'ont rapporté les sociologues et les historiens sur le Québec de 1957-1963. Je les laissais converser. Parfois, ils se faisaient la tête. Ces scènes passaient de mon esprit à ma main qui les transcrivait.

Où est la frontière entre l'imaginaire et l'histoire? Parfois l'histoire tient du roman, et le roman de l'histoire. Michel Zérafra pense que le roman « met en lumière et en cause, plus directement que les autres arts, le sens et la valeur de notre inéluctable condition historique et sociale ». ²⁹ Il s'explique ainsi: « Si le roman traduit un irréalisable désir de totalité, il exprime aussi l'existence (encore masquée) de cette totalité. Du fait même qu'il constate la contradiction réalité-valeurs, et ose chercher à la résoudre, le personnage romanesque se rapproche de la " conscience " de son " créateur ", le romancier. » ³⁰

Heure indue. Descente aux terres sombres des rêves.

Malgré un effort d'objectivité, ma conception de la société de cette époque va entrer dans le roman. Ma vision de ce monde se glisse dans celle de mes personnages. Ces derniers sont campés dans une période définie de la société québécoise dont je me souviens pour y avoir vécu. Ma raison fait ressortir les valeurs, les traditions, les problèmes et l'évolution de ce milieu. Et quand je pénètre le vécu de mes personnages avec leur sensibilité, je ne peux pas me défaire de la mienne qui s'infiltré en eux malgré moi.

²⁹ Michel Zérafra, *Roman et société*, Paris, PUF, 1971, p.16.

³⁰ *Ibid.*, p. 115.

Face à un humain, je n'arrive pas à saisir toute sa personnalité, son passé et son présent. Il est trop complexe pour que je comprenne son âme. Est-ce que je peux créer un personnage assez impénétrable pour qu'un lecteur ne puisse pas tout deviner de lui, surtout pas ses actes à venir ?

Mes personnages dégagent-ils une multiplicité assez grande pour faire croire en leur humanité ? Suis-je surtout assez habile pour me dissimuler derrière chacun d'eux ? Mon univers est-il assez varié pour donner l'illusion de la vie ? Pourrai-je être assez magicienne avec les mots pour surprendre et charmer un lecteur ?

Je ne sais pas plus la perfection de ce que j'écris que celle de l'enfant que je portais. Il faut arriver à la naissance d'une oeuvre, comme celle d'un bébé, pour entendre les autres dire qu'il est beau. Mon roman sera un succès si l'histoire est captivante.

Je dois admettre que j'ai une sensation de contentement après une page qui me satisfait. Tant que je n'atteins pas ce bien-être, je considère qu'il faut retravailler le texte. Le 19 avril 1871, Alexandre Dumas fils écrivait cette anecdote à George Sand: « Quelqu'un me disait un jour: “ Comment se fait-il que votre père n'ait jamais écrit une ligne ennuyeuse ? ” Je lui répondis: “ Parce que ça l'aurait ennuyé.” »³¹

Quand l'avion décolle, je suis transportée dans un autre monde et doucement j'oublie le quotidien laissé derrière moi. J'aime cette sensation d'envol vers l'inconnu tandis que la paix m'envahit en haute altitude, au dessus des nuages. L'écriture m'emporte également.

Avant le départ, dans sa cabine, le pilote fait le vide pour se concentrer sur son tableau de bord et écouter chacune des instructions données à la tour de contrôle. Comme lui, je coupe avec mon vécu quand je m'isole devant une page blanche ou l'écran de mon ordinateur. Je mets le contact sur certains circuits qui font apparaître des images mentales et j'établis des liens de l'une à l'autre.

³¹ André Maison, *Anthologie de la correspondance française 1824-1913*, D'Alexandre Dumas fils à Albert Camus, t. VII, p. 19.

Un travail intellectuel exigeant oblige à tout oublier pour arriver à une concentration absolue. Quand Marguerite Duras déclare qu'elle « se laisse faire par l'écriture », je crois qu'elle décrit l'envol et le vol du pilote-écrivain. Celui-ci met en marche son imagination et « se laisse faire » dans sa cabine ailée. Il ne doit pas « trop raisonner », comme dit Maupassant.

Seule l'écriture me propulse autant hors de la durée. Après concentration totale, apparaissent des personnages qui se mettent à parler. Je suis avec celui qui s'exprime et l'autre qui lui répond. Le mot " vision" employé par Marguerite Yourcenar n'est pas trop fort. Cocteau allait jusqu'à confesser: « je me suis mêlé à mon encre assez étroitement pour que le pouls y batte ». ³²

Dans *Lettre d'un fou*, Maupassant décrit l'être virtuel qui hante sa chambre. « Souvent j'ai cru qu'une main intangible, ou plutôt qu'un corps insaisissable, m'effleurait légèrement les cheveux. Il ne me touchait pas, n'étant point d'essence charnelle, mais d'essence impondérable, inconnaissable. » ³³ Cela me rappelle le personnage invisible derrière Julien Green, penché sur son épaule quand il écrivait.

Ce qui me surprend toujours quand s'arrête soudain cette expérience, c'est la durée. C'est comme un réveil après une nuit de sommeil, les heures ont passé sans que je m'en rende compte. Sommeil éveillé visité par des êtres virtuels, c'est peut-être cela la création littéraire.

32

À la dernière heure du jour qui s'achève

Ce voyage intérieur m'impose la solitude. La sélection, l'élimination et l'organisation de données conservées dans mes souvenirs ou trouvées dans des études sociologiques, des journaux et des récits de l'époque m'obligent à un travail d'ermite. J'approfondis le thème de mon roman et j'écris pour le communiquer. Parole et silence forment un couple.

³² Jean Cocteau, *La difficulté d'être*, Monaco, Éditions du Rocher, 1957, p. 173.

³³ Guy de Maupassant, *Lettre d'un fou*, Bordeaux, Le Castor Astral, 1993, p. 22.

Le silence des hommes d'avant la Révolution tranquille dominait la parole et s'explique d'abord par la Conquête. Juste après, les pères et leurs fils vaincus se turent. L'humiliation, la peur, la crainte d'être dépossédés de leurs terres, la hantise que leurs femmes et leurs enfants aient faim et froid. Ces malheurs provoqués par la guerre les plongèrent dans le silence. Il fut cultivé. J'ai expliqué comment et par qui.

Jean-Charles Falardeau a expliqué le repliement de leurs descendants, vu par Robert Charbonneau et Roger Lemelin: « Faut-il s'étonner qu'au sortir de l'adolescence et du collège, il n'ait su consacrer ses énergies qu'à l'auto-interrogation, à la recherche des causes qui l'empêchaient d'être en possession de lui-même et de ses moyens d'action ? Face à des pères déçus et décevants, aux prises avec des pères spirituels exigeants ou paralysants, il ne pouvait que se sentir incertain de lui-même, tourmenté, démuné devant l'existence. » ³⁴

Comment ce monde est-il entouré et chapeauté ? Par la paroisse, ai-je déjà mentionné. Cependant, je voudrais préciser davantage par des propos de Jean-Charles Falardeau alors qu'il explique l'arrière-plan social de l'oeuvre romanesque de Roger Lemelin: « La paroisse englobe la totalité de l'univers social et ses chefs sont les chefs réels de la société. Ils incarnent les valeurs dominantes qui sont des valeurs d'autorité, de tradition, de rigidité morale. Ils sont aussi les substituts des chefs masculins des familles car les pères de famille sont ou bien associés à la paroisse par des fonctions de prestige, ou bien inexistantes, ratés ou ivrognes. » ³⁵

Jean-Charles Falardeau parle de mythologie religieuse pour expliquer l'emprise du clergé sur la conscience collective. Il faut retourner à la conception judaïque de Jahveh, ce Dieu justicier. Coupés de la France après la Conquête, les habitants ne furent pas influencés par « les idéologies du siècle des lumières et par celles des révolutions politiques et industrielles. Là des valeurs de rechange ont été conçues pour le meilleur ou pour le pire. Ici, nous serions demeurés figés dans un monde de pensée à la fois post-médiéval et judaïque. » ³⁶

³⁴ Jean-Charles Falardeau, *Notre société et son roman*, Montréal, Éditions HMH, p.128.

³⁵ *Ibid.*, p. 195.

³⁶ *Ibid.*, p. 232.

À la nuit tombante

Sans l'influence de caractères forts, au sein des familles et de la société, il n'y aurait pas eu de protestations contre cette morale étouffante. Des hommes et des femmes à l'esprit plus indépendant résistaient à l'endoctrinement et au conformisme. Jean-Paul Desbiens montre sa mère qui riposta vivement à l'inconscience d'une bourgeoise ébahie par la parade de soldats dont le but était l'enrôlement des volontaires. Regardons la scène:

Juste devant chez nous, se trouvait la maison des X, les gens les plus riches du village à l'époque. Madame, qui était une parfaite bourgeoise, était pâmée d'admiration: elle disait bravo ! bravo ! Ma mère lui cria, de bord à bord de la rue: « On voit bien que vous n'avez personne en âge d'aller à la guerre ». Chez nous, non plus, il n'y avait personne en âge d'aller à la guerre. Justement: la dignité exigeait que l'on n'admirât point trop fort la mécanique militaire si on n'était pas disposé à y engager sa chair. Telle était ma mère. ³⁷

Chacun se souvient d'anecdotes semblables dans sa propre famille. Il y avait toujours un oncle ou une tante qui défiait le conformisme. Leurs paroles et leur exemple fissuraient les certitudes transmises au sein de la famille par ses membres les plus autoritaires et les plus puritains.

Les universitaires lisaient les articles des écrivains qui luttèrent contre l'idéologie des conservateurs dans *Cité Libre*. Ces protestataires finirent par vaincre. Ils ont préparé le feu de la Révolution tranquille:

Une effervescence comme le Québec n'en avait peut-être jamais connue. Tous azimuts. Et en français par-dessus le marché, ce qui ne s'était à peu près pas vu depuis la conquête. De la littérature, du cinéma, des chansons, du théâtre, de la danse, de la peinture, de la télévision, de la radio, de la musique, de la musique. ³⁸

³⁷ Jean-Paul Desbiens, *Sous le soleil de la pitié*, p. 20.

³⁸ Pierre Bourgault, *Moi je me souviens*, Montréal, Stanké, 1989, p. 143.

Avant de souffler la chandelle

Deux soirs sans écrire. Par dégoût. Vidée. Le puits a eu besoin de se remplir. Mon esprit s'en est allé profiter de la pleine liberté. Le plaisir d'écrire revient en ce point d'arrivée de la nuit.

Le roman me ramène toujours en arrière. Je vois les figures publiques de ce temps révolu. Jean Lesage domine. Il était l'une de ces fortes personnalités née pour l'action. Lorsqu'il apparaît dans la conjoncture politique du Québec, « il cristallise l'opposition québécoise à l'hypocrisie autonomiste, à la corruption, à l'ignorance, à l'exploitation ouvrière, à l'assimilation ». ³⁹

Francis incarne ce type d'homme qui prend la parole et entraîne les autres vers la conquête de la liberté. Il vient du monde ouvrier et a réussi à s'en sortir en travaillant pour payer ses études. Son diplôme universitaire en poche, il ne rentre pas dans les rangs des bourgeois. Il pousse ses limites et explore le Québec, le Canada, les États-Unis, l'Europe, enfin la terre.

Je le veux ambitieux pour lui-même, égoïste à ses heures, mais sympathique. Il est lucide et talentueux. Sa facilité à s'exprimer et son humour le rendent populaire auprès des femmes. Il rejette le mariage pour préserver sa liberté.

Sa présence dans le roman lui donne le souffle du vent qui secoue les branches des arbres. Ce personnage agitera les esprits autour de lui. Dès les premiers discours de Lesage, il appuiera l'idéologie de changements du politicien.

Je ne le vois pas encore très bien physiquement. J'attends et le laisse prendre forme dans mes rêveries. Michel-Ange regardait une pièce de marbre jusqu'à ce qu'il y discerne une silhouette dont il dégagait le contour de son ciseau. Ainsi dort-il dans mon imaginaire. Je l'observe souvent pendant de longs moments. Tout son corps n'est pas entièrement visible dans le bloc de marbre. Je perçois, par les muscles de ses jambes, qu'il est un solide gaillard.

³⁹ Richard Daignault, *Lesage*, p. 25.

La nuit, tous les chats sont gris

Solange croyait à l'amour romantique. Entourée de couples qui ne se défaisaient pas, selon toutes apparences, elle pensait qu'il suffisait de se donner corps et âme à celui qu'elle aimait pour que leur passion dure. Le réveil est brutal et inattendu pour cette candide et sincère épouse.

Elle comprend qu'on lui a mis en tête une impossibilité qui servait des fins supérieures, celles de l'Église et de l'État. Le mariage, réalise-t-elle enfin, n'est qu'un contrat religieux et civil pour protéger la famille.

Avant la Révolution tranquille, il aurait été honteux d'en sortir autant que de quitter une communauté religieuse. Un code de conduite rigide gardait l'ordre dans la société. Une fois entré dans un état de vie, il ne fallait pas en désertir les rangs, quitte à se rendre au bout de ses souffrances si les conditions ne convenaient plus. Le bonheur dans l'au-delà attendait ces malheureux.

Après avoir découvert l'uranisme de Laurent, il semble à Solange que la maternité sera l'unique source de contentement dans son mariage. Avec Laurent, elle adopte la fille de Doris, Sarah. Pour se distraire et rendre service à de jeunes poètes, elle compose la musique de leurs chansons. Sans renoncer à une relation avec un autre homme, elle ne veut plus qu'il devienne à nouveau l'essentiel de sa vie.

Il y a dix ans, j'avais noté une phrase de Balzac à Zulma Carraud. Je l'avais transcrite sur un bout de papier et glissé dans l'un des tomes jaunes de Garnier. Ce soir, je feuilletais ce livre et je le trouvai entre les pages. Je l'ai relu. Puis, je constatai que Solange vit l'inverse de l'expérience de Balzac. Le mariage, pour elle, était l'aventure amoureuse, pour Balzac, il était le contraire: « Je ne veux plus avoir de coeur. Aussi pensai-je très sérieusement au mariage. »⁴⁰

Pourquoi avais-je copié cette phrase ? Je l'avais oubliée ou cru l'oublier. A-t-elle fait son chemin dans mon inconscient ? Cette idée de Balzac est-elle mystérieusement ressortie dans la décision de Solange ?

⁴⁰ H. de Balzac, *Correspondance*, t.III, Paris Classiques Garnier, 1964, p. 770.

Jour qui s'achève avec une question qui m'est revenue à l'esprit toute la journée: Est-ce que j'écris pour me répondre ? Qu'est-ce que j'ai vraiment vu à travers la mince paroi de mes yeux ?

Dans ses *Carnets*, Antoine de Saint-Exupéry ose révéler sa peur du moment: « je ne sais pas comment bâtir mon pont entre le monde informulé et la conscience. C'est un langage que je dois m'inventer. (L'opération est intérieure: me rendre conscient.) »⁴¹ Et moi, y arriverai-je ?

Ce soir, j'ai lu plusieurs fois la préface de *Pierre et Jean* de Guy de Maupassant, un de mes auteurs préférés. Il exprime le désir qui me pousse à réinventer la période 1957-1963 par la création de personnages tout à fait de leur société et de leur temps. Pour Maupassant, le romancier est celui qui acquiert une vision de l'univers après une longue observation et beaucoup de méditation. Alors seulement, peut-il rendre sa « vision personnelle du monde ».⁴² Comment ? Par l'art d'écrire qui permet de composer une « oeuvre d'une manière si adroite, si dissimulée, et d'apparence si simple, qu'il soit impossible d'en apercevoir et d'en indiquer le plan, d'en découvrir les intentions ».⁴³

C'est le travail ardu de composition. Flaubert en a beaucoup parlé à Louise Colet. Dans sa lettre du 19 septembre 1852, il lui confie encore son labeur: « Cette scène d'auberge va peut-être me demander trois mois, je n'en sais rien. J'en ai envie de pleurer par moments, tant je sens mon impuissance. »⁴⁴

J'écris des pages et des pages, en garde très peu après les avoir relues la semaine suivante. Le plan global du roman m'est toujours présent à l'esprit quoique pas chapitre après chapitre. Il arrive que les personnages bousculent ou ralentissent l'action. À force de ne dire que ce qu'ils sentent et pensent, montrer leurs réactions en différentes circonstances, vais-je réussir à produire une oeuvre vivante ? Sera-t-elle si adroitement montée que le lecteur n'aura pas perçu mon but ?

C'est en lisant une lettre de Flaubert à Ernest Feydeau, datée: « vers le 5 août 1857 », que j'ai découvert le moyen d'atteindre l'objectif de Maupassant. Flaubert dit: « Je

⁴¹ Antoine de Saint-Exupéry, *Carnets*, Paris, Gallimard, 1953, p. 92.

⁴² Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, Préface, p. 12.

⁴³ *Ibid.*, p. 12.

⁴⁴ Gustave Flaubert, *La Tentation de Saint Antoine, Correspondance 1852*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1964, p. 349.

ne vois pas nettement mon objectif. Pour qu'un livre sue la vérité, il faut être bourré de son sujet jusque par-dessus les oreilles. Alors la couleur vient tout naturellement, comme un résultat fatal et comme une floraison de l'idée même. »⁴⁵

37

Nuit en qui fermente le jour

Il m'arrive souvent en écoutant de la musique de Schumann, Chopin, Listz, yeux fermés, de me sentir flotter sur la mer. J'entends les battements de mon coeur, vagues qui me portent et m'emportent. Je suis dans un état qui n'est ni sommeil ni éveil. L'inaction fait naître des images, des personnages.

Un jour, j'ai commencé à écrire ce qu'ils disaient et j'ai constaté qu'ils s'affirmaient tandis que ma main transcrivait leurs dialogues et rapportait leurs actions. Une histoire débutait. Le jeu finissait là où aurait dû commencer le travail. Je mettais de côté ces débuts de nouvelles. Je manquais de confiance dans ma capacité de les développer jusqu'au bout. Parfois elles me venaient en anglais car j'ai longtemps vécu à l'étranger où je communiquais avec les gens dans cette langue.

Le plus souvent, ces historiettes me parvenaient en français. Je croyais alors que le mal du pays m'inspirait ces rues et ces personnages tout à fait québécois alors que j'étais sur les hauteurs d'Addis Abeba, les plages des Philippines, les rues bondées de Bangkok, Tokyo, Hong Kong, Séoul, Singapour. Partout où j'allais, même en Europe ou en Amérique où j'étais moins dépaysée, me revenaient à l'esprit ces fantômes quand j'étais inactive.

Ces visions m'inspiraient pour improviser des contes à mon fils. Je lui inventais des aventures vécues par lui à Québec. On y venait à l'été. Jamais ne s'est-il identifié autrement que Québécois, peut-être à cause de ces fabulations. Aujourd'hui, je me rends compte que j'avais plus d'imagination que je ne croyais. Je l'utilisais avec lui sans crainte. Pourquoi ? Ce soir je peux y répondre à condition de remonter encore plus loin dans le temps.

On me réprimandait souvent à l'école quand j'étais dans la lune. Adolescente, on me disait de prendre garde à mon imagination. Malgré ces avis de danger, elle exigeait son dû.

⁴⁵ Gustave Flaubert, *Correspondance 1857-1864*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1965, p. 103.

Je combattais ses poussées, mon éducation m'avait tellement avertie de la supériorité de la raison. Descartes nous avait été presque aussi prêché que les saints et saintes à imiter.

Lorsque je me suis retrouvée avec un enfant par la main et une valise dans l'autre, j'ai été obligée de puiser dans mon imaginaire pour jouer avec lui. À travers des déplacements continus, les jouets sont limités en nombre. Alors, je me laissais emporter dans des divertissements créés par nous: théâtre, danses, chansons.

Pourquoi je raconte cela ? En raison du retour de l'agréable sensation de voyager à nouveau au royaume de l'imaginaire. Avec mon enfant, chez moi dans ma tête, je m'abandonnais au délice de l'invention. « Invenire » c'est trouver.

Ces moments m'avaient laissé le goût de retourner au pays de la fantaisie, de l'illusion, du mirage, du semblant, de la fiction. J'ai commencé à écrire des histoires. Aujourd'hui, arrivée à me droguer d'imaginaire, j'ai, à l'instar de Flaubert, le goût de me plaindre de la difficulté de cet état. Paradoxe d'une activité qui procure plaisir et souffrance.

38

*O vous, dont l'âme est épuisée,
O mes amis ! l'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée.*

Victor Hugo (*Laissez. - Tous ces enfants...,
Les Feuilles d'automne*)

Ce soir, au pays de l'enfance

On peut jouer avec un enfant des personnages, les dessiner, en écrire les histoires. Le bambin a tellement d'imagination qu'il les voit courir, sauter, rouler, se battre et mourir. Les actions se multiplient, les lieux changent, les émotions créent le climat des histoires.

Trop petit pour écrire, mon fils traçait des ballons et me demandait de transcrire les dialogues qu'il me dictait. J'ai gardé ces cahiers que je datais. Ce n'est qu'à huit ans qu'il est venu me voir avec l'une de ses bandes dessinées. L'air découragé, il m'a dit: « Regarde,

je n'arrive pas à leur faire un visage comme le tien et le mien. » Il prenait donc du recul par rapport à son imaginaire et voulait reproduire la réalité.

Pour le rassurer, il a suffi de lui répondre: « Ça viendra avec le temps ! » Il retourna à son occupation. Je ne voulais pas qu'il se décourage et cesse de s'exprimer.

Mon expérience maternelle m'a convaincue de ne pas croire aux esprits appelés scientifiques. Les adultes, autour de moi dans mon jeune âge, affirmaient qu'il faut obliger l'enfant à raisonner pour développer sa logique. Plusieurs des institutrices françaises de mon fils prétendaient que son goût du dessin (ses livres et cahiers étaient pleins de croquis faits pendant leurs classes) l'amènerait du côté des arts. Il est allé en sciences et il est médecin aujourd'hui.

De ce vécu, j'ai tiré la conclusion que l'imagination ne nuit aucunement à la raison. Elle ne l'empêche pas de prendre sa place. Quand j'avais dit à mon fils qu'il pourrait dessiner un visage vraisemblable avec le temps, je n'avais pas vraiment réfléchi au développement de l'observation si nécessaire en sciences appliquées et en art. Un jour, il réussit à reproduire des visages. Cependant son imagination n'avait pas été étouffée. Alors, il a continué jusqu'à maintenant à écrire et dessiner des contes fantastiques.

La raison sert à mettre ordre aux faits dans une histoire. Cependant, l'étincelle créatrice origine de l'imagination. Cette faculté met le feu qui déclenche l'écriture.

Le passé revient la nuit. Le jour naît des ténèbres, le Verbe du silence.

Je navigue entre l'imaginaire romanesque et la connaissance de la société québécoise.

Je veux rendre les influences que mes personnages subissent. Ils vivent dans l'orbite culturelle de la France et dans celle de l'oncle Sam. Dès qu'ils le peuvent, ils volent vers Paris et la commune de leurs ancêtres. Le géant du Sud les attire avec ses plages de la Nouvelle-Angleterre en été et celles de la Floride en hiver.

À cette dualité culturelle, s'ajoute la montée d'un désir d'affirmation de soi. Les moins de trente ans veulent des transformations et discutent de projets de réformes. Ils n'ont pas l'intention de s'emparer du pouvoir en délogeant les aînés. Seulement, ils réclament des changements.

Les déclencheurs de cet événement sont variés. Le principal est la prise de conscience de leurs droits à remettre en cause l'autorité gouvernementale et cléricale.

Sociologues, économistes, politicologues, juristes, écrivains, journalistes, toujours plus nombreux, secouent les idées mitées des partis politiques et du clergé.

Je ne pourrai pas tout dire de cette lutte idéologique car je n'écris pas un livre d'histoire. Toutefois, je me propose de recréer le climat dans lequel cette lutte s'est produite.

C'est cette mouvance des idées qui a engendré l'évolution sociale. Je veux l'illustrer par celle de mes personnages. Le défi de ce roman est de rendre la vie débordante de cette époque pendant laquelle les gens prirent la parole. Personne n'a perdu ses biens ni sa vie lors de cette révolution qui a transformé la société. Une métamorphose aussi profonde, qui ne se fait pas dans le feu et le sang, est rarissime dans l'histoire humaine et vaut de s'y intéresser.

40

*C'est nous, et nous seuls, c'est-à-dire les
lettrés, qui sommes le Peuple, ou pour
parler mieux, la tradition de l'Humanité.*

Flaubert à George Sand, mai 1867

La chanson engagée de Leclerc, Léveillé, Ferland, Vigneault, George Dor, Pierre Létourneau et autres témoigne des aspirations du peuple canadien-français et pénètre les foyers grâce aux émissions radiophoniques et télévisées. Les jeunes fréquentent les nombreuses boîtes à chanson, populaires au début des années soixante, et se retrouvent dans les textes qu'ils écoutent.

Ils s'inspirent du folklore conté et chanté, appellent à l'aventure culturelle, proclament leur appartenance et leur désir d'un pays à bâtir. Les gens se laissent apprivoiser à une régénération collective et par milliers se mettent à rêver d'un pays original, fier et dynamique.

George Dor voit ses ancêtres « courbés entre l'arbre et le vent » et affirme qu'est « fini le silence des vieux » qui ne servira plus de « paravent ». Félix Leclerc chante son *Hymne au printemps et à la liberté*. Claude Gauthier ne veut plus être embêté « avec les mesures à l'anglaise » et titre sa chanson: *Le soleil brillera demain*. Gilles Vigneault décrit

les gens de son pays comme gens « de parole » et « de causerie » qui parlent de liberté, ont « danse aux pieds » et « musique aux oreilles ».

Plusieurs auteurs, à leur suite, entreprennent de célébrer leur province nord-américaine et de culture française. Ils veulent affirmer leur identité québécoise.

Solange, pianiste, est tout indiquée pour faire entrer la chanson dans le roman. Pour s'occuper loin de Laurent, elle acquiesce à la demande de Francis d'écrire la musique sur ses paroles. Par la suite, elle décide de poursuivre la composition musicale, consciente de collaborer, par la création artistique, au développement d'une société moderne. Je la vois comme très représentative de milliers de gens invités à participer à la mise en place d'une culture nouvelle pendant une époque en rupture.

Par son apport aux chants de liberté, elle a droit au titre de révolutionnaire tranquille. Ses consœurs musiciennes se contentent d'être interprètes tandis qu'elle invente des mélodies. La musique devient sa marche vers l'indépendance.

Grâce à cette action, elle commence à se distinguer des autres et lentement, sans faire d'éclats, s'impose dans le roman, malgré sa nature non flamboyante. Elle poursuit seule sa route, en quête d'autonomie et d'ouverture sur le monde. À mesure que s'affirme son individualité, elle révèle l'image d'une femme déterminée. Elle se joint aux artistes, intellectuels et simples citoyens qui en ont assez de se conformer à la volonté de leurs supérieurs. Les voyages achèvent d'en faire une femme affranchie et l'érudition une artiste accomplie. L'adversité l'a transformée.

Soir pluvieux. Une heure à lire *Le tas de pierres* de Victor Hugo. Il dit que la voix des poètes est sacrée. Alors, j'écoute le silence autour de moi rempli de la sienne.

Le thème du silence ne me quitte pas. Le non-dit m'apparaît, depuis longtemps, plus révélateur que le verbal. J'en tiens compte dans le roman et je fais en sorte que les gestes et expressions de mes personnages dévoilent souvent leurs émotions et leurs pensées. Fréquemment, ils se protègent ou ménagent la susceptibilité des autres qui diffèrent d'opinion. Plus j'écris, plus je découvre le rôle important du silence dans l'ancienne société bâillonnée d'interdits.

Dans les familles, les adultes se tenaient cois sur des sujets dont il ne fallait pas parler devant les enfants. Alors, le monde des aînés leur apparaissait plein de mystères. Stephen Portch a étudié le non-dit dans les romans américains et il convient avec justesse que: « the nonverbal has far greater potential for conveying multiple messages simultaneously and for having those messages received directly through sensory stimulation rather than filtering through the thought process. »⁴⁶

Son étude me ramène à mes séjours à Syracuse où je trouvais, dans les années soixante, une mentalité bourgeoise proche de la nôtre. Les gens de la « middle class » étaient précautionneux de leur image dans la « community ». Ils tenaient à leur « being proper » enrichi, aujourd'hui, du « being politically correct ».

Ce soir, je me questionne sur l'influence de cette culture sur la mienne. Je me rappelle que lors de ce séjour dans le nord-est américain, j'ai pris conscience que la vie matérielle, les multinationales et les idéaux capitalistes nous rejoignaient au Québec.

Là aussi, avoir était plus fort qu'être. Il m'apparaissait évident que la réussite était attribuée à ceux qui possédaient un gros « bungalow » dans une banlieue huppée, roulaient en voiture de l'année, voyageaient et gardaient leurs enfants dans les collèges privés. Ceux-là prouvaient qu'ils fonctionnaient bien dans le système et ils inspiraient le respect.

Cependant, la jeunesse américaine était plus libre que chez moi car elle n'était pas régie par une seule orientation religieuse. La langue et la culture étaient le trait d'union de l'ensemble des citoyens. Les jeunes, nés dans la richesse d'après-guerre, réalisaient le rêve de leurs parents: « a college education ».

Sur les campus universitaires, nombreux étaient ceux qui analysaient l'idéologie de la classe dominante. La guerre du Vietnam, la lutte des Noirs contre le racisme, les assassinats des frères Kennedy et de Martin Luther King avaient ébranlé leur foi dans leurs gouvernants. Des milliers de jeunes participaient à des « démonstrations ».

Leur opposition au conformisme se manifestait dans le quotidien par le port de pantalons déchirés et de chaussures trouées. Cette génération refusait de devenir des « clean cut kids » et se laissait pousser les cheveux pour protester contre le conservatisme parental.

Avec Elvis Presley en tête, filles et garçons célébraient la joie de vivre, de chanter et de danser. En Californie, un mouvement de retour à la nature et l'usage de la drogue attirait ces jeunes vers les plages de la côte du Pacifique. Il s'étendit de l'ouest à l'est par sa musique et sa littérature. Les « flowers children » optaient pour des communes où tout était partagé, drogues, sexe, enfants.

⁴⁶ Portch, Stephen R. *Literature's Silent Language, Nonverbal Communication*, New York, Peter Lang, 1985, p. 3.

Des jeunes Canadiens français vibrèrent à leurs appels au « peace and love ». Des artistes d'ici, dont Robert Charlebois, allèrent aux sources de cette révolution californienne et en revinrent pour composer du rock québécois. Ce vent chaud de libéralisme a soufflé sur la province et il a porté l'appel au rejet des modèles traditionnels dans tous les domaines.

42

Samedi, une heure du matin

Comment montrer l'influence américaine dans mon roman ? Par l'engouement des jeunes pour sa musique et son cinéma. La pilule anticonceptionnelle a, elle aussi, traversé la frontière et ébranlé les convictions religieuses des femmes qui ont défié la menace du péché pour limiter les naissances, même hors mariage. Cette découverte scientifique a favorisé la liberté sexuelle après sa mise en marché en 1966. Je raconte dans le roman que Doris n'avait pas pu éviter une maternité, non désirée, au début des années soixante.

Compte tenu de l'influence américaine, je ne peux pas détacher la prise de liberté au Québec d'un mouvement plus large de protestations. Sinon, comment expliquer la suite? Prenons seulement les titres américains de nombreuses chansons des années soixante-dix et l'usage de l'anglais pour s'exprimer. L'emprise française sur la création artistique d'ici à cédé sous le poids de l'américaine.

Ce soir je comparais les chansons de la période 1930 -1959 à celles de 1969 -1978, publiées dans le recueil *La chanson québécoise de la Bolduc à aujourd'hui*.⁴⁷ Je vois une nette influence de la langue américaine dans la dernière décennie.

Dans *Câline de Blues*, je lis: « Anyway, les femmes sont jalouses du blues »; *La complainte du phoque en Alaska* dit: « Comme les rues d'New York après la pluie Y' rêve à Chicago, à Marilyn Monroe »; *La danse du smatte* répète: « Hé man, whata show »; dans *Le frigidaire*, je relève les mots: « Pizza King, candy, lucky »; par *Lindberg*, je visite l'Amérique avec les « astro-jets, whisper-jets, clipper-jets, Québec Air, Transworld, Northeast, Eastern Western, Pan American »; dans *Mon pays ce n'est pas un pays c'est un job*, je reconnais les « Life-Savers, Mae-West, Coke, Seven-Up, Mic-mac », et le vocabulaire toujours utilisé des « watch, tracks, bye bye, thirty, slow, you fly »; pendant

⁴⁷ Roger Chamberland et André Gaulin, *La Chanson québécoise*, Québec, Nuit blanche, 1994, p. 63-319.

Le voyage à Miami, il y a l'enfilade des « jack pot, bye-bye, boss, New York, New Jersey, spot, Burt Lancaster, kick, hamburgers »; et enfin *Welcome Soleil* commence par « welcome » et finit avec « bye-bye ».

Si nous sommes ce que nous mangeons, alors je conclus qu'avec cette description de notre alimentation américaine nous sommes proches cousins de nos voisins du Sud. Depuis vingt-cinq ans, tous ces mots anglais et bien d'autres sont entrés dans notre langue et servent à exprimer nos émotions avec une sensibilité non francophone.

Quand les Québécois ont pris la parole, ils ont témoigné de leur américanisation. Je le laisse savoir dans mon roman. Dès le début des années soixante, l'anglais était particulièrement présent à Montréal. On disait qu'il fallait le parler pour obtenir de bons emplois. À Québec, il était moins répandu mais sa pression s'exerçait. Il était de bon ton d'envoyer les adolescents étudier l'anglais, pendant les vacances d'été, dans les colonies de la Nouvelle-Angleterre. Laurent allait chez un oncle américain.

Mes personnages, issus de familles à l'aise, ne déplorent pas que la majorité de leurs concitoyens ne jouissent pas de la même vie. Ils ignorent ces pauvres qui ne fréquentent pas avec eux les bons restaurants français et ne lisent pas les grands auteurs publiés à Paris. Le peuple mange dans les « snack bars » et se contente du journal local. Quand il réussit à se faire entendre, il utilise les mots de son vocabulaire qui exprime son quotidien plus américain que français.

La chanson des années soixante-dix dévoile ces vérités et je ne peux pas les ignorer en écrivant mon roman. Pour cerner l'historicité de l'époque des années 1957-1963, j'ai dû tenir compte de ce qui l'a précédée et suivie.

De cette nuit sortira le jour

La France gardait son emprise culturelle sur la gent lettrée et la culture anglo-saxonne ne régnait pas en maître sur les institutions du savoir. Les intellectuels et amoureux de la culture française étaient déterminés à la préserver. Ils s'opposaient à l'assimilation anglophone et protégeaient leur jeune et vulnérable civilisation. Les premiers révolutionnaires tranquilles proclamaient leur droit à l'identité francophone.

En revanche, les filiales industrielles et commerciales américaines avaient pignon sur rue. Des substituts à nos meubles faits main, à nos conserves salées, à nos confitures maison et à notre savon cuit après boucherie à la ferme avaient rendu le peuple dépendant de leur prêt-à-manger comme de leur prêt-à-porter. D'ailleurs, encore aujourd'hui, la publicité vante ces produits et trop de gens ne savent plus faire la différence entre des biens manufacturés ici ou aux Etats-Unis.

Malheureusement, le géant yankee ne nous a pas fait partager ses grandes institutions du savoir. Son intérêt n'était pas de nous instruire mais de nous vendre ses produits. Alors, la culture populaire de « fast food », de « Disney Land », d'Hollywood nous a été exportée comme partout dans le monde. Ainsi donc, les objets américains ont créé notre environnement immédiat et nous ont influencés.

Ce fait n'a pas échappé aux écrivains. Les choses occupent beaucoup de place en littérature car elles décrivent des goûts, des comportements, des revenus. L'espace habité joue sur le caractère des gens et sur la perception que les autres ont d'eux.

Mon roman montre l'influence des cultures américaine et française, l'une matérielle, l'autre langagière.

44

*J'ai grande envie, ou plutôt grand besoin
d'écrire; voilà tout ce que je sais de moi.*

Flaubert à Amélie Bosquet, 21 octobre
1862

Ce soir, il m'apparaît qu'écrire relève de l'habileté de montrer ce qui se cache grâce à un mélange de franchise et d'artificieux. L'artifice vient du mot latin *artificium* qui veut dire art, métier. Ainsi donc, pour produire un effet de sincérité et toucher son lecteur, l'auteur doit avoir du talent et du métier. Un écrivain de génie touche et séduit son lecteur. Ses textes l'atteignent profondément. Envouté, le lecteur trouve chez cet auteur la révélation de perceptions plus ou moins conscientes. Alors, il partage une sorte de rêve éveillé dont la langue musicale fait impression sur lui.

Le romancier répond, dans ses personnages, au dialogue intérieur du lecteur chez qui résident la joie, la tristesse, l'espoir, le désespoir, l'ambition et l'indifférence, enfin tous les sentiments contraires qui l'habitent. L'écho de ces apparentes antithèses est entendu dans les dialogues des personnages et engendre, chez lui, une communication de pensée avec ces êtres virtuels.

Le grand lecteur de romans découvre les autres et soi-même dans les personnages. Il a le temps de s'arrêter à un comportement ambigu pour faire le lien entre cette réaction et celles de gens dont il n'avait pas compris les agissements. Ainsi, peut-il arriver à mieux accepter des paradoxes car la relativité, l'irrationnel, le mortel, phénomènes intrinsèques à la vie, sont transposés dans le roman.

Chacun retrouve dans la fiction de ses états d'âme, de ses idées cachées, de ses difficultés. Tout en sachant que le roman est l'union du réel et de l'imaginaire, le lecteur se reconnaît dans certains états d'âme des personnages. Aussi, jubile-t-il lorsqu'il contemple ses propres pensées dans leurs réflexions ou celles du narrateur.

Envie et besoin d'écrire. L'envie est le désir et le besoin est l'exigence de la nature. Comment un humain pourrait-il échapper à ces deux forces qui le poussent à dire ce qui l'habite ? Il finit par satisfaire ces aspirations, tôt ou tard. Sa fiction est une simulation comme l'arcade feinte, imitation d'agrément.

Écrire de la fiction, c'est se faire imposteur, la lire est encourager le contrefait. Il me rappelle les jeux de l'enfance qui commençaient toujours par : « On va jouer au pompier, au voleur, à la mère », à tous les personnages connus. L'enfant installe ses accessoires, se déguise, s'invente une histoire. Il devient non seulement acteur mais conteur. Il y trouve un si grand plaisir qu'il le recherche toute sa vie.

Aller au théâtre ou au cinéma, jouer sur la scène ou sur un plateau, écrire, lire sont des activités qui font revivre ces jeux de substitution. On entre dans la peau de personnages comme lorsqu'on s'amuse enfant.

J'ouvre les volets, le vent secoue les arbres. Présences fidèles dans ma cour. Et je ne peux pas les protéger des intempéries. Leurs têtes échevelées leur donnent des airs de vampires qui dansent dans la nuit. Ils me gardent éveillée et attisent mon imagination.

Laisser remonter l'insoupçonné pour atteindre ce qui t'échappe et que d'autres perçoivent. C'est ce que des auteurs ont exploré et mis dans leurs oeuvres.

Je pense à Proust qui, dans *Sodome et Gomorrhe*, décrit les invertis dont il était. Le titre de son livre rappelle la condamnation de l'homosexualité dans la culture hébraïque, celle de sa mère.

En le lisant, j'y ai entendu des intonations de voix, vu des tics et des regards observés chez des individus dont j'ai deviné la préférence pour les hommes. Il suffit de rentrer dans un restaurant de la rue Saint-Jean où les gais se retrouvent pour être témoin de leurs messages, surtout ceux des yeux. Certains sont discrets et seul un observateur averti peut déceler chez eux leur intérêt pour les jeunes hommes.

Je suis convaincue qu'un homosexuel s'entend penser et parler quand il lit *Sodome et Gomorrhe*. Solange, de même que les autres jeunes Canadiennes françaises de la fin des années cinquante, connaissait Péguy, Bernanos, Mauriac, Claudel et autres écrivains très catholiques qui bénéficiaient d'une entrée dans la province aux mille clochers. Les auteurs agnostiques ou athées, jugés dangereux pour la jeunesse, ne trônaient pas aux vitrines des librairies.

Dans mon roman, on voit comment l'homosexualité était encore tenue cachée au début des années soixante. Parce que Solange n'a pas été suffisamment informée à son sujet, il ne lui est jamais venu à l'idée que son fiancé pourrait être attiré par les hommes. Par un mélange de charité et de honte, les familles se taisaient sur l'existence d'un parent inverti. Ce dernier dissimulait son orientation sexuelle. Si Solange avait pu observer des gais, elle se serait peut-être posé des questions sur son mari quand il était en compagnie de Christophe. À leur vue, l'insoupçonné serait venu à sa conscience. Elle aurait senti la jalousie de Christophe et son amitié pour son mari lui aurait été suspecte.

La scène de la baignade aurait dû lui mettre la puce à l'oreille sur leur intimité. Elle n'y voit qu'une relation amicale. Elle n'est pas plus avisée quand il s'agit du goût de Laurent pour les corps féminins sans les rondeurs. Pour lui plaire, elle s'acharne à rester mince et athlétique sans jamais le questionner sur sa prédilection pour les muscles d'acier. Même le mariage ne lui a pas rendu la vue.

Ce qu'elle prend pour de la réserve et du respect chez son mari est l'absence de désir. On ne le voit pas lui témoigner beaucoup d'affection et il ne semble que vouloir lui faire des enfants. Solange s'en contente, incapable de comparer Laurent à un autre homme. Il est son premier. À peine informée sur le comportement homosexuel, elle ne l'a pas reconnu chez Laurent.

Même Doris, si libérée pour son temps, n'avait pas révélé à Solange qu'elle se demandait parfois si son frère aimait les femmes. Conséquemment, le choc est très grand

quand elle surprend son mari en train de faire l'amour avec Christophe. Alors se sent-elle trahie en amour et en amitié.

Profondément ébranlée, elle se remet de l'épreuve en soignant son mal de l'âme par la musique. Elle rencontre par hasard Francis et accepte de le revoir. Dès que possible, elle satisfait son instinct maternel en adoptant Sarah, la fille de Doris. D'idéaliste, elle est devenue pratique. La liberté, découvre-t-elle, lui permet d'être seule aux commandes de sa destinée. Elle s'arrange pour ne rien perdre: ni réputation ni fortune. Elle donne à son enfant une éducation qui ne la rendra pas naïve. Pour cela, elle bannit l'enseignement religieux de leur vie.

Elle témoigne du phénomène de laïcisation de la société. Les églises ont vu les paroissiens les délaisser petit à petit. La pratique religieuse a laissé place à une indifférence envers les offices du culte. Les religieux et religieuses ont quitté leurs presbytères et institutions pour la laïcité. Les valeurs canoniques ont été remplacées par d'autres qui ont façonné le Québec d'aujourd'hui.

46

*L'ignorance est la nuit de l'esprit,
et cette nuit n'a ni lune ni étoiles.*

Proverbe chinois

Dernières heures de l'interdit et du conformisme. Au Québec, sous le règne des censeurs, l'homme-femme attirait la réprobation sociale qui se manifestait par la risée. Alors, il n'est pas surprenant que Solange s'enferme dans le mutisme les semaines après avoir découvert la relation de Laurent avec Christophe. Elle ne dévoile à personne de sa famille ce qui lui apparaît un vice chez son mari.

Avant son mariage, Laurent est aussi victime d'ignorance. Son journal prouve qu'il était de bonne foi quand il espérait, comme les confesseurs l'affirmaient, que ça lui passerait avec une femme. Plusieurs jeunes les croyaient. Cette connaissance simpliste du désir sexuel trompait. Sans la bénédiction nuptiale, la satisfaction sexuelle était coupable ou perverse. L'adultère, qui attirait la réprobation générale, était caché. Le péché d'une fille-mère ne méritait pas moins que l'abandon de son enfant aux religieuses. Elles le mettaient en adoption. Dans le roman, je montre qu'aucune fille n'est épargnée, ni pauvre ni riche.

Pire, le conformisme allait au-delà des règles de la moralité. Par exemple, ceux qui dépassaient la norme de raffinement pour les manières attiraient la moquerie. Et quiconque parlait un français plus châtié que les gens de sa classe sociale avait droit au persiflage. Alors, pour être acceptés, les individus tâchaient de ressembler à tout le monde.

La mère de Laurent illustre ce choix. Elle est une parfaite tenante de la similitude. Contrairement à Solange, elle ne s'affranchit pas.

Ces deux femmes sont trop absolues dans leur amour pour représenter la plupart de leurs consoeurs. Ces dernières ressemblent davantage à Marthe et à Doris qui tiennent souvent des propos de rébellion. Cependant, mises en situation de perte de prestige, elles choisissent de ne pas provoquer de scandale.

Cette moralité puritaine gardait les jeunes filles dans la crainte de la réprobation familiale et sociale. Les plus vulnérables, comme Solange, développaient une conception idéaliste de la relation amoureuse. Quand cette dernière surprend Laurent et Christophe au lit, elle est si ébranlée qu'elle se sauve. Après, elle se met à craindre la condamnation publique. Elle pouvait être soupçonnée de ne pas « avoir fait son devoir conjugal » et, de ce fait, avoir poussé son mari à l'infidélité. Son évolution fut favorisée par sa rencontre avec Francis. Il osait discuter de sujets tabous et, par amour, l'aida à se remettre de son trouble.

Ce passionné de liberté devint pour elle un confident chez qui elle trouvait de la tolérance et un refus de toute bigoterie. Son absence d'inhibition et de hantise du qu'en-dira-t-on intriguait cette bourgeoise bardée de principes. Au début de leurs relations, elle acceptait ses invitations seulement pour oublier son malheur. Sauf que le temps joua en faveur de Francis car elle se trouva heureuse en sa compagnie. Il représente ceux à forte personnalité qui inspiraient les plus hésitants et leur donnaient le courage de réclamer une liberté individuelle.

47

*Quoi, ces vingt lignes où il n'y a ni
cabochon ni ciselure... Hélas, c'est
comme ça. C'est la proportion qui
m'a donné du mal.*

Colette à Marguerite Moreno, mai
ou juin 1923

Toute la journée pour moins d'une page de texte... Quand même, joie immense ! Réussir un paysage. Description, plutôt peinture. Près du chevalet, le peintre rayonne de satisfaction.

Ce soir, pensée pour les femmes d'hier. Elles contribuèrent à l'évolution du Québec. Depuis quelques années, elles en avaient assez de se couvrir la tête à l'église quand leurs frères, leurs maris et leurs fils pouvaient être en présence de Dieu sans chapeaux. Elles se mirent à refuser qu'on leur dise qu'un homme a toujours les mains blanches tandis qu'elles étaient responsables de l'état de grâce de leurs amis ou époux. Leur émancipation commençait.

Les femmes n'étaient pas que victimes. Trop d'entre elles cultivaient la momerie. Les interdits et les restrictions ne venaient pas que des hommes. J'ai donné des comportements pas toujours louables à mes personnages féminins car l'obscurantisme n'était pas qu'apanage masculin.

La mère de Laurent fait subir son malheur à son mari et à son fils par sa morosité. Dès qu'elle apprend l'homosexualité de Laurent, elle se durcit dans son refus. De plus, elle craint la déconsidération publique. Elle souhaite que sa bru fasse semblant, comme elle, d'ignorer cette réalité si elle s'avérait vraie.

Son mari est une figure tragique. Lucide et généreux, il se sait condamné par son épouse. Impossible pour lui de s'en séparer. Alors, il se rend dans les lieux où se rencontrent les hommes. C'est là que Laurent découvre son père. À la mort de son fils et de sa femme, il reste près de Solange à qui il conserve un amour paternel. Il est un grand-père idéal pour Sarah.

Les personnages les plus francs sont Christophe qui ne cache pas sa féminité dans ses manières et son habillement; Francis déterminé à vivre selon ses goûts et ses ambitions; Doris qui assume son indifférence pour la maternité et ne la masque pas à sa fille; Solange tellement sincère en amour; Madeleine qui s'est donné le droit d'épouser celui qu'elle aimait au déplaisir de ses parents qui auraient préféré un prétendant plus en moyens.

Aucun personnage ne m'apparaît monolithique. Au hasard de rôles à jouer dans la société, leur complexité surgit. C'est alors qu'ils projettent une image dérangeante.

*Si longue que soit la nuit,
le jour viendra sûrement.*

Proverbe peul

Le silence du couple âgé de *l'Ironie* de Camus, lue il y a longtemps, s'est tapi en moi et il m'arrive de penser à la vieille accrochée à son chapelet et au vieux qui ennuyait les jeunes dès qu'il voulait parler. Je revois alors des vieillards silencieux observés dans mon enfance et qui semblaient en communication avec leurs troupeaux, leurs champs et Dieu.

Habitants du silence de la nature, ils sont devenus avec elle sources de mes rêveries, hantées par le mythe nordique:

Silence blanc de la vallée. Plaine, taïga, toundra.
Immobilité aphone des rochers, montagnes, névé,
Frimas, givre, lac de glace, confins de banquises,
Empreintes de pas dans la neige, dégel, renouveau.

Les paysans d'ici savaient qu'ils n'avaient rien à dire contre l'ordre physique des saisons, de la pluie, du vent, de la grêle et du gel. Donc, leur semblaient bavardages les discussions en présence des forces naturelles auxquelles ils devaient se soumettre. Après la Conquête, ils se plièrent à l'autorité mais refusèrent l'assimilation. Jamais, il ne cessèrent de parler français à leurs enfants. Lors de réunions politiques, ils protestaient dans leur propre langue.

Ils ne prirent pas des figures de carême et ne tenaient pas des propos aigris. Au contraire, à l'occasion, leur verve gauloise témoignait de leur humour. Aussi, célébraient-ils les fêtes par des refrains joyeux et des danses. Peu importe si le clergé les interdisait à certains moments de l'histoire, ils continuaient à mener le cotillon sous leurs toits. La chanson, grivoise entre hommes ou interprétée sous l'effet de l'alcool, était une autre façon coutumière de s'approprier des moments de liberté et de taquiner l'interdit. Le folklore servait à leurs fins: ils inventaient des histoires pour passer leurs messages, d'où l'importance des conteurs dans les chantiers.

Il m'apparaît naturel que les artistes ont utilisé le chant, comme leurs pères, pour s'exprimer au début de la Révolution tranquille. Le théâtre remplaça les contes pour transmettre aux autres une vision de leur réalité.

La tradition orale, qui faisait le fond de la culture du peuple québécois, a sa place dans le roman. Les domestiques, venues des campagnes, transmettent aux enfants les contes, légendes et chants folkloriques.

49

Lueur crépusculaire

Le peuple eut accès à plus de culture internationale quand la télévision fit son apparition en 1952. Les producteurs la concevaient comme un moyen d'éducation pour répandre des connaissances dans la population. Le petit écran permettait aux intellectuels et aux créateurs de transmettre une pensée critique et une vision nouvelle du monde. De plus, le théâtre, les concerts, les reportages instruisaient les gens. Les enfants profitaient d'émissions écrites en bon français. La télévision a initié le peuple à la création artistique universelle. Elle l'éveilla à l'histoire mondiale grâce à René Lévesque, et aux sciences enseignées par Fernand Seguin.

Par contre, bien des sujets, exclus à la télé avant 1970, ne feraient pas sourciller un enfant aujourd'hui. On en était à de timides tentatives de libéralisme. D'ailleurs, tout l'Occident était plus conservateur qu'aujourd'hui. Sauf que le Québec se classait parmi les moins émancipés des pays industrialisés.

Vingt minutes plus tard

Après réflexion au sujet de cet univers que j'essaie de recréer, je crois pouvoir signaler, dans mon roman, la propagation de ces nouvelles opportunités pour la population. Marthe veut influencer son entourage pour que d'autres, aussi talentueuses qu'elle, osent entrer dans les collèges privés. Journaliste, elle refuse d'être cantonnée à la rédaction de la page des mondanités, de la mode et des conseils de bonnes manières pour les femmes. Elle

symbolise la force de caractère des premières professionnelles qui, grâce à leur volonté et à leurs connaissances, ont fait carrière.

Son homologue, Francis, chante ses textes qui parlent pour les muets. Selon lui, la justice régnera au Québec quand chaque individu aura toutes ses chances au départ. Alors instruite, la majorité refusera de se plier à la volonté d'une minorité de privilégiés. Il veut contribuer à un climat politique qui amènerait le peuple à l'autonomie et à l'indépendance, rêve des premiers séparatistes.

50

*La Patrie, c'est la terre, c'est l'Univers,
c'est l'air, c'est la pensée elle-même,
c'est-à-dire l'infini dans notre poitrine.*

Flaubert à Louise Collet, 11 décembre 1846

Il est près de minuit. Seule avec mes fantômes. Dehors, la lune au-dessus de la rue. Silencieuse vigie des spectacles du monde.

Incessant va-et-vient entre l'histoire du Québec et l'imaginaire romanesque, telle était ma démarche dès le début de ce projet d'écriture. Elle le demeure.

À la fin de cette journée, j'ai peur de ne pas pouvoir relever le défi de rendre originale et d'aujourd'hui cette fiction.

L'héritage littéraire est la fortune laissée aux descendants pour qu'ils la fassent fructifier. C'est pourquoi les écrivains s'acharnent à transformer le roman pour s'affirmer après leurs pères. Ce genre se renouvelle par leurs trouvailles.

Grâce à des choix judicieux, j'arriverai à cibler des caractéristiques de cette société qui n'était pas organisée comme celle d'aujourd'hui. Basée sur des valeurs différentes, la destinée des personnages se construit à partir de leurs croyances et de leurs décisions.

La réalité de leur société était plus vaste et complexe que la parcelle que je présente dans mon roman. Cependant, je dois faire croire au lecteur qu'il voit l'ensemble. C'est par les révélations des personnages qu'il imaginera la totalité de ce monde.

Si j'arrive à restituer l'essence de cet univers, l'exprimer avec ma sensibilité et mon style, je façonnerai une oeuvre bien de moi.

Plus j'avance dans la rédaction, plus je me rends compte que je vois cette entité dans des microscopes sur lesquels je me penche selon mes besoins: dans l'un, je regarde son histoire; dans un autre, l'aspect de certaines maisons; dans un troisième, les tissus et la coupe des vêtements ou les modèles de voitures. Ainsi de suite, pour chaque aspect que je désire examiner afin de voir des particularismes qui ont disparu.

Ces choix me causent une constante incertitude car je ne suis jamais tout à fait certaine qu'ils vont contribuer à restituer ce réel tel qu'il était. Pour le montrer, j'ai imaginé des personnages représentatifs des principaux milieux sociaux, sans en être l'incarnation. Pour reproduire la vie de l'entité, je tente de recréer le climat qui s'en dégageait.

Seuls les romanciers géniaux arrivent à rendre extrêmement vivant un monde disparu, souvent plus intéressant qu'il l'était. Prenons Balzac qui a enfanté des milliers de personnages pour immortaliser ses contemporains. Il les a débarrassés de tendances pour leur épargner d'être ennuyeux. Leurs habitudes et manies pouvaient faire perdre de vue l'essentiel de leur personnalité que seul Balzac a retenu. Alors ses romans ont survécu.

Les cinéastes mettent volontiers à l'écran des chef-d'oeuvres littéraires. La télévision les projette après leur passage dans les salles. *Germinal* n'est pas passé inaperçu et son vidéo fut difficile à louer tant il partait vite parmi les nouveautés. La semaine dernière, j'ai regardé *Les Misérables* au petit écran.

J'ai utilisé le mot transformer car le réel n'est pas reproductible. Quand un artiste le met dans son oeuvre, il devient du fictif. C'est sa ré-invention par des mots, comme le peintre par des couleurs. *Les Fleurs de neige* de Matisse, tableau suspendu devant moi, reproduisent la poésie des flocons de neige, le rythme de leur descente sur la terre. Toutefois, le flocon noir, parmi les blancs, prouve que c'est le paysage d'un peintre: une réalité transformée.

Dehors, le noir, tout se confond

Parole. Penchée sur le passé, j'entends la parole qui tonne dans la bouche d'un Jean Lesage, chante le pays par la voix des poètes, vibre à la prose des romanciers, rassemble par le slogan: « On est six millions, faut se parler ! »

Je feuillette *Répertoire* de Jean Simard, publié en 1961, et constate sa révolte contre la fameuse phrase: « Rien ne change, au pays du Québec ». Dans sa diatribe, il manifeste la colère qui gronde dans les discours: « Nous sommes furieux parce que nous avons été roulés, voilà ! Roulés par nos chefs civils, qui se cramponnaient au statu quo; roulés par les clercs, qui nous entretenaient dans l'attente béate des récompenses posthumes; roulés surtout par nous-mêmes, qui mangions de ce pain-là. »⁴⁸

Cette colère a donné naissance à la parole. La littérature, comme la chanson, fut l'exutoire de tout ce qui avait été imposé au peuple. Les artistes voulaient en finir avec ce passé. Plus jamais seraient-ils méprisés. Jean Simard témoigne du sort de l'artiste qui « vit le plus souvent dans un isolement tragique, une atmosphère d'indifférence, sinon d'hostilité ». ⁴⁹ Leurs oeuvres allaient transposer l'appel d'un régime libéral apte à laisser jaillir la parole écrite et orale.

Ce discours d'opposition artistique s'affirme par Doris au début du roman. La marginalité attendait non seulement ceux, mais surtout celles, qui ne voulaient pas assumer un rôle traditionnel. Les filles étaient destinées à Dieu ou aux hommes. Doris refuse ce choix pour l'art. Son isolement est présent tout au long du roman. Solange et Marthe sont les seules amies qu'on lui connaît.

Solange va rejoindre les artistes après l'épreuve d'un amour déçu. Épouse sans enfant, elle vit la solitude dans une société qui valorise la mère avant la femme. Fièbre dans l'épreuve, elle choisit le stoïcisme et s'éloigne de son mari. Quand elle donne des concerts, elle lui témoigne son intention de changer de vie. Désormais, elle ne sera plus celle qu'il avait épousée. N'en déplaise également aux gens de son milieu qui n'auront pas tant

⁴⁸ Jean Simard, *Répertoire*, Montréal, Le cercle du livre de France, 1961, p. 180.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 83.

d'importance à mesure qu'elle s'en donnera plus à elle-même. Sans rejeter ses proches, elle se met, avec Francis, à fréquenter des gens hors de son monde sélect.

Elle se montre rebelle quand elle tient froidement tête à son époux et à sa belle-mère. Soudain, elle découvre le pouvoir de la raison qui avait cédé la place au cœur dès qu'elle avait voulu plaire à Laurent et à sa famille. L'amour, pense-t-elle, l'avait rendue insipide. Désormais, elle sera plus rationnelle. Ainsi, petit à petit, elle s'éloigne du conformisme dans lequel elle s'était embourbée. Mûrie par l'épreuve, elle décide d'inventer son mode de vie.

Serait-elle à l'image de son peuple, prudent et revendicateur ? C'est longtemps après avoir commencé à écrire ce roman que j'ai constaté ce parallèle possible entre Solange et la société.

52

À la tombée du jour, un hibou me souffle à l'oreille: « N'aie pas le cœur plus gros que la tête quand tu parles de tes personnages. »

La situation des individus et leurs rapports sociaux se situent dans une réalité sociologique dont je dois tenir compte constamment. C'est pourquoi le langage affirme le niveau social des personnages. Celui des bonnes diffère de celui des maîtres. Leur façon de communiquer est toute de respect pour l'autorité cléricale et révérencieuse pour leurs patrons. Elles les vouvoient, utilisent des formules de politesse et se taisent souvent pour exprimer leur état de subordination. Le code social du début des années soixante confirmait, plus qu'aujourd'hui, la hiérarchie.

Les domestiques, sans instruction et chichement payées, ne pouvaient pas, comme les bourgeoises, accéder à plus d'autonomie. Instruites, ces dernières furent les premières à se dresser contre le rôle qui leur était assigné. Elles exigeaient le juste accès à l'emploi, discours qui influença les moins favorisées.

Au début de la Révolution tranquille, se mit en marche celle des femmes qui allait changer la structure familiale. Les épouses commencèrent à rêver d'études supérieures et de professions. Les mères pauvres ne voulaient plus que leurs filles soient les bonnes des notables francophones ou anglophones.

Le roman montre la naissance de cette révolution dans l'autre. Les trois personnages féminins principaux en sont des participantes à différents degrés selon leur tempérament et

leurs conditions de vie. Au commencement du récit, elles discutent plus qu'elles n'agissent. Leurs conversations sont entendues des bonnes et leurs idées se répandent au-delà de leur cercle de privilégiées. J'aurais pu faire de l'une d'elles une innovatrice comme Madame Casgrain mais je ne voulais pas parler d'une figure dominante de l'histoire. Je ne désirais pas écrire un roman historique dont le personnage principal aurait joué un rôle dans l'histoire du peuple québécois.

Dès le début de la rédaction du roman, j'ai vu mes personnage et la société formant un couple de danseurs. Par moments ils se rapprochent, à d'autres ils s'éloignent mais jamais ne se quittent dans le mouvement. Mon expérience de la fréquentation de diverses sociétés m'a convaincue que l'humain est inséparable de son milieu culturel. Exceptionnellement, un être coupe à tout jamais avec le sien.

La difficulté et l'originalité du roman, si je le réussis, est de mettre en scène des femmes et des hommes qui minent de l'intérieur un ordre social et des valeurs dont ils se réclament. Ils ne le font pas toujours consciemment ou ouvertement. Ce comportement m'apparaît vrai et fréquent car l'émotivité et la non-conscience président souvent nos actes.

Mes personnages élargissent le tourbillon dans lequel ils dansent leur vie et inventent des pas. La chorégraphie devient un chassé-croisé de conversations et d'actions qui, à la fin, puise à l'inconscient collectif.

Coq chante ou pas, viendra le jour

Les idéaux démocratiques ou religieux des personnages correspondent-ils à leur vécu ? La liberté et l'égalité qu'ils réclament ne mettent-elles pas en cause leur propre conduite ? La plupart du temps, leur comportement est dicté par leurs avantages. Christophe, Laurent et son père ne militent pas contre l'ostracisme exercé vis-à-vis des homosexuels. Au contraire, ils préservent leur image en cachant leur double vie.

Marthe ne témoigne d'aucune compassion pour sa jeune servante enceinte. Elle défendait toujours la classe ouvrière dont elle était issue. Toutefois, la première fois qu'elle craint l'opinion d'autrui, elle opte pour la passivité et le silence. Raymond ne montre pas plus de bonté pour la domestique qu'il a séduite. Solange l'accueille. Elle accouche d'une fille à la crèche. Le couple garde l'enfant. Ainsi, Marthe s'évite le désagrément de donner à

Raymond une fille et, du même coup, s'assure qu'il ne la quittera pas. Leur silence sur l'affaire les protège. À la mode du jour, ils évitent l'esclandre.

Solange, influencée par Francis, prend conscience du sort des moins bien nantis mais ne change en rien sa vie de confort et de luxe. De plus, elle s'arrange pour ne pas perdre ni réputation ni héritage. Dans son for intérieur, elle sait bien que Laurent et son père, reconnaissants envers elle pour ne pas avoir dénoncé leur homosexualité, lui laisseront leurs biens.

Doris ne tente même pas de briser le tabou qui afflige les filles-mères, elle va cacher sa maternité dans le nord de Montréal. Jamais, au cours du roman, prend-elle la défense des enfants, appelés illégitimes ou bâtards. Elle ne reconnaît pas officiellement sa fille comme sienne. Sa lutte se limite à l'affirmation de son moi artistique. Elle a la force de s'opposer aux contraintes tant que leur disparition la favorise. Comme Marthe, elle fuit un combat qui dérangerait l'organisation de sa vie. Hors sa carrière, elle ne se joint à aucune cause.

Les hommes ne sont pas plus courageux, à l'exception de Francis. Il est le seul à vivre selon le discours qu'il tient, peu importe qu'on le juge libertin. Cette honnêteté intellectuelle attire Solange. Toutefois, elle refuse de s'afficher avec lui au début de leur relation. Elle ne cache plus qu'il est son amant seulement après la mort de Laurent et quand l'opinion publique devient plus libérale.

À l'aurore, lueur à la fente du volet

La Révolution tranquille, son nom l'indique, n'a pas été un bouleversement social violent. Le sang n'a pas coulé. Une élite rationnelle travaillait avec Jean Lesage. Cette équipe de politiciens et d'intellectuels universitaires s'occupa du développement économique de la province et rendit l'instruction secondaire gratuite pour permettre à tous les adolescents d'étudier. Ainsi, ils préparèrent une relève importante d'universitaires et d'hommes d'affaires.

Ces limites rendent l'écriture du roman plus gênante que si j'avais choisi de raconter l'histoire de la préparation d'une révolution radicale. Je dois constamment me rappeler que la majorité voulait des changements dans l'ordre et la civilité.

Les artistes ont donné à leurs concitoyens une plus grande conscience de leur vie intellectuelle, émotive, familiale et sociale. L'approche réaliste, objective et responsable des spécialistes qui travaillaient aux réformes a été soutenue par les écrivains qui parlaient au coeur du peuple.

Je dois aujourd'hui évoquer une totalité où se mêlent l'histoire, le pittoresque, la psychologie, la métaphysique, enfin tous les mécanismes de la vie en société. Je suis consciente que la valeur de ma fabulation est liée à sa puissance d'émotion.

Quand je pense à l'appareil que compose le roman social, il me semble que chaque fiction contient une dose de social. La ligne de démarcation reste flottante entre différents genres, souvent combinés. Le mien est social en tant que l'évolution des personnages reflète celle du milieu qui les influence et qu'ils contribuent à changer.

55

Fermer la porte aux spectres avant que pointe le jour. Dehors, sur le balcon un chat noir aux yeux verts. Nous nous regardons. Quel aplomb dans son regard ! Il n'est pas des opérés et dégriffés, peureux à l'extérieur quand ils arrivent enfin à s'échapper par la porte laissée ouverte par inadvertance. Brave animal qui court à ses amours.

Plus je le regarde, plus je pense à Doris. Est revenue la déesse Bastet de l'Égypte ancienne, bienfaitrice sous les traits d'un chat. Un couteau dans une patte, elle tranchait la tête d'Apophis, le Dragon des Ténèbres. Doris fendait les interdits...

Un ton de vérité. Le rapport entre les idées et les passions dans le roman doit être exprimé avec justesse pour que naisse le ton pertinent qui va le rendre crédible. Si chaque personnage parle en accord avec ce qu'il est profondément, peu importe ses défauts, et que la narratrice conduit habilement le récit, l'histoire sera cohérente malgré l'imbroglio des comportements.

Mon roman à coloration sociale est une création greffée sur une autre plus vaste et plus complexe, celle d'une structure collective disparue. Qu'a-t-elle laissé en héritage à la société actuelle ? Cette période transitoire d'avant l'éclosion de la Révolution tranquille bouillait de projets et de rêves. Elle les a semés, nous les avons récoltés. Riche matière romanesque qui vaut d'être exploitée.

Il faut que l'essentiel soit dit dans un langage si exact que le style semble absent. Seulement quelques touches de faux dans le discours de mes personnages suffiraient pour que le lecteur abandonne le livre. D'où la nécessité de l'intriguer et de le charmer, de la première à la dernière page du volume.

Pour réussir, je maintiendrai l'action dans un rythme qui colle au sujet et lui donne une allure lente par moments et alerte à d'autres. Des scènes chargées de douleur succéderont à celles pétillantes de joie. Elles seront moulées selon les émotions ressenties par les personnages.

Si le romancier est un bon conteur, apparaît, sur l'écran de son ordinateur, une fiction fascinante à lire. Mon roman sera une réussite si, par sa lecture, les jeunes se renseignent avec plaisir sur le monde passé de leurs grands-parents et les plus vieux sur eux-mêmes. Et surtout, si chacun est heureux de l'avoir lu et dit à un proche: « Lis-le, c'est bon ! »

56

En amour comme en littérature, les sympathies sont involontaires; néanmoins elles ont besoin d'être vérifiées, et la raison y a sa part ultérieure.

Baudelaire (*L'Art romantique*)

Ce passé que j'affectionne assez pour tant m'y attarder, comment m'apparaît-il ? Comme le printemps quand les pousses des feuilles pointent aux branches des arbres. Leur vert tendre est annonciateur de jours plus ensoleillés. Ou encore, la renaissance spirituelle d'un peuple, le déploiement de ses ailes, son envolée vers le large. J'entends toujours son chant de ferveur et je vois sa montée dans le progrès. Il demeure un moment d'espérance, de redressement, de pétitement du verbe.

Cette vie en bouillonnement se traduit, dans le roman, par des personnages qui veulent se dépasser et créer un monde nouveau. Malgré leur trente ans, ils voient l'avenir comme l'aboutissement heureux d'un projet personnel et de société.

L'optimisme soutient Francis et Doris, les deux plus déterminés à réussir leur carrière. Face aux embûches, Marthe s'accroche à son métier de journaliste. Aucun d'eux ne renonce à sa carrière et à son apport social. Malgré son lent départ, Solange choisit la création musicale.

Leurs cheminements progressent au gré de leurs découvertes, réactions et décisions. Je les vois dans leurs foyers, leurs familles, leurs bureaux ou ateliers, en pleines scènes ou drames conjugaux, sur les routes. Ces visions vont et viennent dans mon esprit, indépendamment de ma volonté. Elles ne sont pas des hallucinations. La raison y met ordre sans occire l'imagerie.

Flaubert a bien différencié ces visions des hallucinations. Dans ces dernières qu'il connaît, il y a « toujours terreur », dit-il, « votre personnalité vous échappe, on croit qu'on va mourir. Dans la vision poétique, au contraire, il y a joie. C'est quelque chose qui entre en vous. Il n'en est pas moins vrai qu'on ne sait plus où l'on est. »⁵⁰ Il précise: « La réalité ambiante a disparu. Je ne sais plus ce qu'il y a autour de moi. J'appartiens à cette apparition exclusivement. »⁵¹

Il devenait tellement possédé par le sujet de sa vision qu'il rapporte encore ceci: « Quand j'écrivais l'empoisonnement de Mme Bovary j'avais si bien le goût d'arsenic dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, - deux indigestions réelles car j'ai vomi tout mon dîner. »⁵²

57

Minuit sonnera bientôt. Je ne dors pas et je songe au bien précieux de liberté dont les gens jouissent depuis la Révolution tranquille. Par elle, l'horizon s'est élargi.

Histoire. Le sens de la Révolution tranquille était de donner à chacun le droit d'arriver à sa totale réalisation. D'abord, les citoyens devaient pouvoir démystifier les valeurs imposées par la classe dominante et se débarrasser des craintes qui les empêchaient de s'exprimer. Alors seulement se sentiraient-ils chez eux à l'intérieur de leurs frontières et fiers de parler français.

⁵⁰ Gustave Flaubert, *Correspondance 1865-1870*, Éditions Rencontre, Lausanne, 1965, p. 158.

⁵¹ Gustave Flaubert, *Correspondance 1865-1870*, p. 160.

⁵² *Ibid.*, p. 157.

La volonté du nouveau gouvernement de favoriser une plus grande démocratisation de la vie politique se traduit par une lutte contre le patronage et l'assurance d'une orientation et d'une planification plus honnête de l'économie. En 1961, naquit l'assurance-hospitalisation qui garantissait aux citoyens pauvres les mêmes soins qu'aux riches. La sécurité sociale allait prendre charge de ceux dans le besoin. L'année 1962 fut marquée par la campagne de René Lévesque pour obtenir la nationalisation des compagnies d'électricité. Il y réussit en 1963. Cette même année, la Commission Parent publiait ses premières études. L'enseignement public et gratuit devait être donné jusqu'au niveau universitaire. Suite aux recommandations de cette Commission, le ministère de l'Éducation ouvrait ses portes en 1964.

Le droit de se syndiquer et de faire la grève s'étendit partout dans le secteur public et para-public. Les organisations syndicales firent confiance au gouvernement Lesage et acceptèrent de participer aux organismes de gestion économique qu'il mit sur pied. Aussi délèguèrent-elles des représentants au *Conseil d'Orientation économique*, à la *Caisse des dépôts et de placements*, et à la *Société générale de Financement*.

Voilà quelques-unes des importantes réformes qui redonnèrent confiance aux Québécois dans leur gouvernement. Alors, ils se mirent à pousser la recherche scientifique, écrire, fonder des troupes de théâtre et de danse, bref développer tous leurs talents. La peur évacuée, ils se permirent de prendre leurs places dans tous les champs de la connaissance. Et enfin, la fonction publique devint compétente et professionnelle.

Le verbe romanesque prit de l'ampleur. Gilles Marcotte affirme que la fiction ne cessait pas « de se dérégler, de s'abîmer » pour revendiquer « une très large mesure d'autonomie ». ⁵³ Cette virulence se manifestait dans des « images et une tension » visibles « dans tous les coins du roman québécois d'après 1960, de Marie-Claire Blais à Réjean Ducharme, de Jacques Godbout à Victor-Lévy Beaulieu, de Jacques Poulin à Hubert Aquin », ajoute-t-il. ⁵⁴

⁵³ Gilles Marcotte, *Littérature et circonstances, essais*, Montréal, l'Hexagone, 1989. p. 196.

⁵⁴ *Ibid.*, p.241.

Après souper. Dans un coin de la nuit, je songe à mon architecture verbale. Quoi de neuf dans ses lignes et ses matériaux ?

Zola écrivait à Anthony Valabrègue, le 6 juillet 1864: « On ne saurait être trop personnel. Ceux qui sont personnels se nomment Dante, Shakespeare, Rabelais, Molière, Hugo, etc. Ceux-là n'ont jamais consenti à parler au nom des autres; le *moi* emplit leurs oeuvres. Je vous le demande, un écrivain peut-il écrire autre chose que: " Je pense ceci, je crois cela " » ?⁵⁵

Surprenante remarque de celui dont l'apport au roman n'est trop souvent qualifié que de social. Zola était avant tout un habile, ou plutôt un génial mystificateur. Oui, père du roman naturaliste et évocateur des masses en mouvement: ouvriers, spéculateurs, mineurs, etc. Je vois ce grand imaginaire en précurseur de la Nouvelle Fiction avec ses objets devenus monstres: l'alambic dans *l'Assommoir*, la mine dans *Germinal*.

Une oeuvre vient de l'âme d'un écrivain, une littérature de celle d'un peuple. Quand des Québécois, en grand nombre, ont pris la parole pour exprimer leur *moi* dans des écrits poétiques, des essais, des nouvelles, des romans, des pièces de théâtre, leurs compatriotes ont reconnu leurs idées et leurs sentiments. Ce n'est pas par accident que les nouveaux auteurs écrivaient dans la langue parlée par la majorité. D'abord, ils tenaient à rejoindre le peuple.

De plus, nés de ce peuple, ils exprimèrent indépendance et révolte contre le français de France. Ainsi, proclamèrent-ils la fin de la colonisation intellectuelle. Les écrivains du pays du Québec allaient désormais communiquer dans leur langue, avec leur sensibilité et leur originalité.

À la suite de Zola, ils montraient la nécessité d'exprimer leur *moi* par leur voix qui s'alimentait à leur culture. Ainsi, voulaient-ils descendre jusqu'au souffle antérieur à la parole. Ils allaient atteindre l'esprit qui les habitait et raconter leurs mythes nordiques. Partant, ils puiseraient dans leur parler plein de mots descriptifs de la froidure, de la glace et de la neige du pays. Désormais, le Québec allait être chanté et poétisé en québécois.

⁵⁵ Émile Zola, *Correspondance 1858-1867*, t. I, p. 367.

La nuit fond. Paraît l'aube

Mes personnages ont un peu de moi-même, comme les reflets de mon être perçus chez mon fils dans la courbe de son nez, la forme de ses yeux, l'ourlet de ses oreilles, certains de ses regards, de ses goûts. Néanmoins, la ressemblance n'exclut pas la différence. Ils sont aussi différents de moi. Leur entité n'est pas mienne comme mon fils est autre, de sexe et de personnalité. Le corps peut engendrer hommes et femmes, l'esprit aussi. Ce dernier a la capacité de donner vie à des êtres virtuels.

Ils viennent aussi d'un peu partout, comme dans le rêve: des personnes que j'ai connues ou rencontrées dans la vie; des combinaisons de l'une avec l'autre; de ces femmes embryonnaires avortées dans mon âme, par décision ou destin.

La fin du roman est ouverte car la vie de la plupart des personnages n'est pas finie. Ils ont le temps de se surprendre eux-mêmes car ils changent tandis que leur société est en pleine mutation.

Sitôt que je médite sur mon roman, m'apparaît la scène d'une entité en transformation. Si ce projet me tient tant à coeur, j'en conclus qu'il répond à un goût très fort d'observer le changement d'abord près de moi: celui des saisons, l'apparition des fleurs en mai, les plantes qui poussent. Je me suis toujours intéressée aux milieux géographiques visités ou habités.

Quant aux problèmes soulevés dans le roman, j'en retrace l'origine dès mes premières tentatives d'écriture: le pourquoi de l'exploitation des faibles. Sans que j'en sache la raison, je suis plus intéressée par les gens ordinaires que par ceux qui dirigent les grandes fortunes et les peuples. Je ne pourrais pas m'enthousiasmer suffisamment pour eux et transmettre une grande émotion dans le récit de leurs exploits. Je chercherais en eux les caractéristiques qui en feraient de simples mortels comme tous ceux sur qui ils exercent leurs pouvoirs.

De là, probablement, ma préférence pour ce que j'ai lu de simples vies. Flaubert et Maupassant me sont toujours agréables à fréquenter. Proust me fascine par ce qu'il va chercher de vrai chez ceux qui portent gloire et or au cou. Andréï Makine m'a séduite avec sa grand-mère.

*Tout cela se suit, marche et glisse
comme sur des roulettes. J'admire la
façon dont l'action est conduite.*

Flaubert à Ernest Feydeau, 2 juillet 1863

Le temps est une de mes préoccupations. La chronologie des événements est artificielle, imaginée de toute pièce comme les personnages, leurs pensées et leurs actions. Je dois faire sentir qu'il passe lentement à certains moments, vite à d'autres. C'est le temps vécu, non marqué par les heures. Il est continu et visible par le vieillissement. La magie de l'illusion, qui fait croire à cinq ans de vie d'hommes et de femmes dans moins de trois cents pages, est réalisable si je montre aussi les changements survenus dans l'évolution de leurs idées.

Comme rivière dans son lit, le temps doit couler dans le récit. Je tente d'imiter le musicien qui, du début à la fin d'un morceau, ne quitte pas son instrument. Il enchaîne note après note, phrase après phrase, partie après partie, jusqu'au dernier son.

Le temps romanesque s'identifie au temps subjectif. Il n'a que faire de la chronologie pour en noter la longueur car ce temps est fait de la transcription du contenu de la mémoire. Il est suggéré par le passage d'une image à une autre, d'une description à une autre, du témoignage de l'émotion qui se transforme en une autre. Dater le début et la fin d'un bonheur ou d'un malheur est impossible car ils évoluent constamment et ne se cristallisent pas à un moment précis.

Tout l'art d'écrire est dans le style. L'agencement des mots doit être harmonieux et suggestif. Ne jamais perdre de vue l'idée principale, le premier maillon de la chaîne.

Le jour fuit, la fête approche. Encore quelques mois de patient travail et je célébrerai l'accomplissement de cette longue entreprise.

Cette réflexion me pousse à approfondir le rôle du moi visible et invisible dans l'écriture. L'écriture est d'abord l'expression unique et achevée d'un créateur. Dans les interviews, les auteurs d'hier et d'aujourd'hui réclament leur apport d'originalité. Alors peu importe le sujet d'exploration de chacun, c'est l'esprit de l'artiste qui donne une individualité à ses oeuvres. La fiction est fille d'une sensibilité, d'un tempérament et d'une vision personnelle.

Le moi total et profond est un mystère. Le plus narcissique des créateurs ne pourrait pas dire ce qu'il est dans toute sa complexité car son ambiguïté dépasse son entendement. Donc, ce moi ressort souvent sans prévenir celui qui écrit et sans qu'il le reconnaisse tant il est fuyant, obscur, capricieux. Il a beau entrer en soi, aller au fond de lui-même, ce fameux moi lui échappe ou se manifeste à son insu.

Ceux qui prétendent se peindre mentent car ils ne peuvent se voir totalement et n'oseraient pas se montrer dans une complète nudité physique et morale. L'écriture est plus un aller-retour de soi-même vers les autres. Il faut donc regarder l'oeuvre écrite comme une recherche personnelle, une aventure privée pour communiquer avec autrui. Fille de la liberté et de la volonté de l'auteur, elle tolère mal d'être placée dans une catégorie. C'est plutôt un recommencement car chaque écrivain tente de trouver une nouvelle manière d'exprimer son univers.

Ainsi devient-il un explorateur et doit-il scruter différents moyens pour cerner son âme et celle des autres. Et comme il ne peut pas tout voir, il est obligé de choisir des aspects de l'humain chez son prochain et en lui. Une gamme infinie de nuances du beau, bon, laid, méchant s'offre à son observation. De surcroît, il a la possibilité de ressusciter des gens et des sociétés, d'imaginer des mondes à venir ou dans les galaxies. Cette incommensurable liberté est effrayante pour celui qui s'y attarde.

La plupart des écrivains laisse leur imagination guider leurs doigts. J'acquiesce au dire de Giono à Jean Carrière: « Le tempérament fait l'écrivain avant que celui-ci se mêle de réfléchir. C'est un homme d'action avant que d'être un homme de pensée. »⁵⁶

62

Le jour s'enfonce dans le noir. Et je plonge dans le temps passé. Je contemple l'obscur, accoudée à la fenêtre. J'entrevois Solange et Francis assis sur le banc de mon jardin. Ils se parlent. Je les épie mais ne les entends pas. Leur murmure erre et s'approche de moi.

J'ai recours à l'imaginaire pour dicter la trame, à la logique pour y mettre vraisemblance et justesse. Il y a collaboration entre différentes facultés lorsqu'on écrit. Je précise.

Les personnages, les lieux, les objets prennent place et alimentent l'invention. Des idées, des impressions, des images s'enchaînent et créent le roman. Par moments, la progression du récit se fait par arrêts, retours, scènes figées ou en mouvement. Ma technique narrative se développe à mesure qu'avance l'histoire vers sa fin.

Cependant, veille la raison qui s'occupe de structurer le tout. Le soir, trop fatiguée pour continuer la rédaction, m'arrive une idée pour mettre ordre dans le récit pendant que je crois me distraire. Le sujet de la fabulation dort et se réveille, à son gré, dans mon esprit.

Maintenant le texte continue d'évoluer selon le fil directeur imposé par la conclusion, mais pas en ligne droite. Il est lieu d'explorations. L'axe d'écriture maintient la tension malgré les digressions. Par moments, la société glisse dans l'ombre mais reparait dans certaines circonstances ou scènes. Les actions posées par les personnages montrent qu'ils changent avec elle.

Les mariages se désagrègent à mesure de la désorganisation de l'ancienne société. Les couples se restructurent avec des valeurs différentes. Le roman s'achève sur ce dynamisme de recomposition.

Ceux qui meurent laissent deviner une autre image d'eux-mêmes: Laurent et son père étaient plus généreux qu'ils semblaient au début du roman. Ceux qui survivent continuent à évoluer.

⁵⁶ Jean Carrière, *Jean Giono Qui suis-je ?*, Lyon, La Manufacture, 1985, p. 14.

Je crois que le texte littéraire expose la vérité qui n'est souvent que perçue. Qu'elle soit prise en soi, dans la nature, chez les bêtes, les humains ou les choses, elle attire l'artiste et l'inspire. Il y a une relation de l'objet d'intérêt à celui qui le scrute. S'affirme la réalité extérieure autant que de la réalité intérieure de l'observateur dans l'oeuvre qui naît de ces deux pôles d'attraction.

Ainsi, le livre fige des réalités et nous oblige à les voir. Il nous montre des matières inanimées, des êtres vivants, le temps qui passe. Toutes les réactions sont mises en succédanés, arrangées en linéarité ou en croisements dans les romans. Un fait banal, par exemple une promenade, peut-être analysée sous plusieurs angles. Des consciences y participent: celles des gens rencontrés, des chats et chiens qui communiquent avec le promeneur; celle de la nature qui provoque des images transmises par la pluie, un rayon de soleil, des nuages dans le ciel, la chaleur ou le froid.

Ces réalités peintes par l'artiste finissent par rendre le monde un peu plus intelligible.

À la dernière heure du soir étoilé

Mon roman a pour objet quelques citoyens dont une tranche d'existence doit être rendue de façon à donner l'impression de la vie collective. Les changements qui surviennent dans leur destin et dans la société arrivent en même temps ou à peu près. Les personnages sont influencés par leurs voisins, leurs amis, leurs proches parents. Ils ne comprennent pas toujours instantanément ce qui leur arrive. Le dialogue avec d'autres les éclaire. D'où l'importance des conversations dans le roman.

Nous repensons à notre propre vie par fragments, non dans un ordre chronologique parfait. Il nous est impossible de saisir toute la réalité. Ne nous est-il pas arrivé de vouloir connaître une société par la fréquentation de quelques personnes qui en sont issus ? Si nous faisons des séjours à l'extérieur, nous portons attention à certains aspects des paysages et des gens. Nous complétons notre savoir par la lecture des journaux, revues et livres dans lesquels nous glanons d'autres informations.

Ces procédés d'apprentissage, dans le temps et par bribes, sont utilisés dans mon roman. Ainsi s'écrit-il, selon le va-et-vient de la pensée. Je retourne constamment à mon texte, enlève, ajoute, lie. Je ne suis d'ailleurs pas la seule à travailler ainsi. Roger Martin du

Gard écrivait à son ami, André Gide, comment il procédait: « Quand une scène est écrite, il n'y a jamais qu'un personnage qui a retenu l'attention principale de l'auteur; il faut alors tourner son projecteur sur un second personnage et refaire le même travail; puis sur un troisième; et puis fondre le tout en polissant et en repolissant pour qu'on ne voie pas l'ajustage; quand le premier jet est bienvenu, qu'il a son mouvement, ce mouvement subsiste sur toutes ces retouches. »⁵⁷

À la clarté lunaire

La société occupe une part importante dans le roman car elle s'impose aux personnages qui ne peuvent s'en dégager qu'en la changeant. De ce fait, mon roman ne peut pas être seulement social car l'évolution des personnages oblige à tracer un portrait psychologique de chacun, de leurs accommodements ou transformations. Société et personnages sont inter-reliés.

De plus, la narratrice raconte le vécu de ses mères et de leurs proches. Sa méthode pour cerner des vérités de son choix va de l'interrogatoire à la lecture de documents conservés dans la famille. Elle entreprend cette tâche pour aller au fond du problème de sa naissance. Malgré ce qu'elle en dit, l'amour maternel de sa mère biologique ne lui convient pas comme celui de Solange.

Quand elle fait parler ses personnages, elle établit des différences de valeurs et de langage entre les classes bourgeoise et ouvrière. Il y a des croisements d'opinions d'un personnage à l'autre. Ils ne voient pas la société d'un seul regard et en témoignent selon ce qu'ils ont constaté. Ces différentes visions rendent, comme dans la vie, une image plus juste et plus complète d'une réalité.

Par contre, il ne faut pas s'attendre à une totale objectivité et franchise de la part de la narratrice. Elle nous raconte bien ce qu'elle veut. Après tout, la fiction n'est pas plus du vrai que du faux. Les deux cohabitent en elle. Seule importe la force de persuasion qui incline le lecteur à croire que l'histoire est vraisemblable. Madame Bovary était un

⁵⁷ André Gide Roger-Martin du Gard, *Correspondance, 1913-1934*, Paris, Gallimard, 1968, p. 267.

personnage si vrai qu'on lui a fait un procès de crainte qu'elle encourage les femmes de la petite-bourgeoisie à quitter leurs foyers pour des amants et des plaisirs.

Mettre une étiquette sur le roman est une simplification aussi difficile à justifier que de soutenir qu'une caractéristique suffit à identifier un personnage. Aujourd'hui que des milliers de romans sont publiés chaque semaine dans le monde, il est à peu près impossible de s'entendre sur une seule définition tant sont différents les contenus et les procédés utilisés pour la fiction. Le roman est de plus en plus un genre libre et cosmopolite.

65

Dans la ville endormie

Aujourd'hui, j'ai relu les quarante premières pages du roman. Demain, je continuerai et les jours suivants. À voix haute, je parcourrai le récit jusqu'à la fin. Il s'agit de remanier le tout avec patience et détermination. Y penser beaucoup et longtemps. Conséquence: ce soir encore, je songe à mon travail. Néanmoins, moment propice pour mettre ordre, mesure et harmonie à cette matière puisée à mon paysage intérieur.

Je la veux expressive et facile à lire. Ainsi, le lecteur aura l'impression que tout va de soi et que, probablement, je raconte une histoire vraie. Pour cela, je lie les paragraphes les uns aux autres afin que la continuité du courant dramatique ne soit pas coupée. Finalement, j'enlève tous les titres des chapitres pour mieux les enchaîner. Sans quoi, la composition ne soutiendrait pas la concentration du lecteur.

Puisque la fiction se déploie dans le temps, non réel mais romanesque, j'enlève des phrases qui ralentissent la marche des événements. Je rends compte du temps qui passe par l'ajout des années lors d'un événement ou d'une action qui devient un point d'appui d'où la narratrice pousse en avant l'histoire.

À mesure qu'avance la lecture, je me rends compte que je devrai couper ou ajouter dans des chapitres. En outre, j'allégerai l'entrelacement de lettres, de réflexions dans un journal intime, de lectures faites par les personnages. Je garderai ces angles de vision diversifiés tout en prenant soin qu'ils ne brisent pas la séquence continue du récit. Le but

est de conserver l'unité du roman. Enfin, je lace le tout juste assez serré pour que les épisodes s'articulent avec aisance.

Telle l'existence humaine, le vécu des personnages doit être imprégné de passé et de présent. Pour créer cette illusion, je répare ici et là une brisure dans la durée par l'ajout d'une phrase qui sert de pont entre les jours actuels et ceux d'antan. Quand c'est à propos, je m'attarde à des faits révolus qui affectent encore la vie des personnages et de la société. Le passé sert uniquement à montrer la manière dont réagissent les personnages dans les circonstances où ils se trouvent.

Au long de cette réécriture, je ménage davantage d'imprévus. Les péripéties inattendues soutiendront l'intérêt du lecteur et le garderont en attente jusqu'à la fin.

J'y arriverai si tout se tient et se déroule avec logique. D'ailleurs, le raisonnement préside au développement de l'histoire.

66

Avant le crépuscule. J'écoute hors de moi, en moi

Les pauses contrastent avec les phrases courtes de la narratrice qui donnent un style vif. Je l'ai choisi, ce style, en fonction de l'âge de celle qui raconte l'histoire. Elle a la trentaine et une vie active. Aujourd'hui, les jeunes femmes courent d'une occupation à l'autre et sont trop pressées pour s'attarder à des causeries interminables. Leur communication est aussi vive que leur gestuelle. Je ne voyais pas la narratrice autrement que ses contemporaines.

Celles-ci se donnent quand même le loisir de parler d'amour. Dès que ce sujet est abordé, j'ai remarqué que la gent féminine oublie le temps qui passe. À leur ressemblance, la narratrice se permet alors des trêves pendant lesquelles elle s'offre le loisir d'observer les couples.

Puisqu'elle est actrice, elle revient souvent à la forme dialoguée. Quand ses personnages se taisent, elle reprend la parole avec un souci du décor comme au théâtre. En particulier, les intérieurs et les paysages romantiques font l'objet de ses descriptions. Sa personnalité et sa carrière jouent donc sur sa langue écrite.

Avec son ambition de brûler les planches, elle s'exprime avec vigueur dans la controverse et suavité dans la bonne entente de ses personnages. Elle les pousse à dévoiler, par leurs actes, leurs dedans et les mécanismes de leurs intentions. Comme sur la scène, le ton du langage doit rendre une émotion particulière, remuer l'âme par la force d'une sensibilité exacerbée ou d'une répartie bouleversante. Elle joue toute la gamme des sentiments par des phrases qui se collent à eux.

J'ai trouvé son style après l'avoir suffisamment écoutée. Dès qu'elle m'a été familière comme ses mères, sa voix est devenue vibrante. Il m'a fallu trouver des vocables colorés et sonores propres à rendre sa vivacité et son langage de jeune femme dégoûdée.

67

Tout à l'heure, la lune m'a assurée que j'aurai dépassé cette expérience seulement après l'avoir achevée.

Je me préoccupe de rendre les personnages plus charnels et encore plus vivants. Quand je le peux, d'un adjectif qualificatif, j'enrichis une expression du regard ou de la bouche, un geste nerveux de l'un, un port de tête hautain de l'autre. Ces charges leur donnent de la présence physique. Une caractéristique corporelle ou un tic suffisent pour mieux définir chacun d'eux: Laurent se dissimule derrière la fumée de sa cigarette, Solange soulage de sa main sa douleur à l'épaule.

Je veille avec une attention accrue à ce que leurs actions correspondent à leur psychologie. Toujours, je mets ce monde dans un décor intérieur qui le reflète. Néanmoins, je ne dessine que l'aspect dominant de la pièce où ils se trouvent. Enfin, je ne garde que les moments décisifs dans la tranche de vie de leur existence. En somme, je tente de rendre tout significatif avec un minimum de mots.

La composition du roman me semble, cette nuit, une longue délibération solitaire qui n'en finit plus.

Sans perdre patience, aujourd'hui encore j'ai cherché le synonyme le plus juste, le plus musical, ou l'expression tout à fait adéquate. Je désire créer une atmosphère pénétrante qui rendrait la qualité des saisons, des heures, d'une rencontre, d'une conversation, d'une physionomie.

Si j'arrive à transmettre l'émotion intense que je ressens quand rient ou pleurent mes personnages, je réussirai à insuffler mon trouble au lecteur. Alors, il sera enchanté par leurs succès ou attristé par leurs mésaventures. En plus de leur âme, la cellule vivante dans laquelle ils respirent doit gagner la sympathie du lecteur malgré ses torts. Ainsi, ce dernier se sentira à l'aise dans le monde intérieur et extérieur des personnages. Il trouvera que leurs réactions sont concomitantes aux événements qui surviennent dans leur vie privée et dans celle de leurs concitoyens.

Pour réussir, je mets des touches qui retiendront l'attention. Ces détails, juste assez nombreux, n'envahiront pas le texte et ne nuiront pas à l'ensemble.

C'est peindre avec des mots. Et la manière de mettre en couleur est le style.

68

Quand le ciel s'étoile

Plus le travail de composition avance, plus je me rassure que les données de la personnalité et de l'existence des personnages deviennent davantage persuasives. Par cette peinture réaliste, le lecteur pourra reconnaître les comportements de ceux qui l'ont précédé d'une génération ou deux.

Elle dérangera le lecteur attentif. « Ce qui se cachait sous les apparences, juste avant la Révolution tranquille, a-t-il pu laisser des traces ou place à d'autres secrets ? » se demandera-t-il. Après tout, il n'est pas de génération non tributaire des précédentes. Le Mal n'en épargne aucune, même celle qui a la prétention de vivre dans la lumière.

Souvent, je réfléchis à l'ensemble du roman. Quand je pense au tout, l'image d'une balance me revient à l'esprit. Je pèse sans cesse, ici une épithète qui serait plus à propos, là un début de phrase varié. Ailleurs, j'ajoute pour mieux suggérer l'arrière-pensée d'un personnage, plus loin j'enlève un mot et tente d'en dénicher un autre pour signifier avec plus de précision une chose ou compléter la concordance de la phrase avec l'idée.

Le maintien horizontal des plateaux de la balance ne peut pas être négligé. La mesure exacte des poids permet au fléau d'osciller sous les touches sans pencher par surcharge. Pour que le roman soit équilibré, je mesure chaque ajout ou retrait dans le plateau.

Imiter l'horloger qui a fabriqué un pendule qui se balance avec précision et grâce sans montrer son mécanisme.

69

*À cela comme en tout, il faut de l'Art,
et surtout de la patience.*

Flaubert à Louise Collet, 13 octobre 1846

Noir de nuit. Clair de jour. Tout existe dans son contraire. Labeur de l'écriture, jouissance de la page bien écrite.

À revoir des parties du roman, je constate que les lieux jouent souvent le rôle de miroir aux émotions des personnages ou d'opposition à leur subjectivité. Bien que secondaire à ces derniers et à l'intrigue, les endroits et leur ambiance contribuent grandement à créer l'atmosphère.

L'évocation de la souffrance de Solange face à une nature splendide, insensible à ses pleurs, rend plus déchirant son drame. À d'autres moments, elle a l'impression que le paysage ensoleillé répond à sa joie, ou qu'il pleure avec elle de toute sa pluie. Les moments du jour palpitent également à son bonheur ou à son malheur. Sa grande sensibilité crée des atmosphères psychologiques dès qu'elle pose son regard sur ce qui l'entoure.

La couleur unique de l'heure ou d'une saison, d'une fête religieuse ou familiale, la qualité d'une maison, d'une rue, d'un paysage urbain ou pastoral jouent sur l'émotivité des personnages.

Je polis ces glaces pour qu'elles rendent le climat physique et spirituel de leurs âmes. Mon intention est de restituer à travers eux, dans son éclat, la complicité ou l'hostilité qu'ils ressentent.

Aujourd'hui, j'ai encore figolé la fin du roman pour qu'elle rende l'euphorie naissante de l'époque. Quelle tâche de retrouver la tonalité exacte des conversations et des discours politiques ! Si j'arrivais à insuffler davantage le rêve frémissant de lendemains lumineux, le texte serait enchanteur.

Il faut encore travailler certaines scènes suite au malheur de Solange. Il faut qu'elles deviennent plus percutantes. Ainsi, le contraste sera plus grand avec le bonheur du début de l'histoire, malgré les absences de Laurent. L'ambiance douillette diminuera d'importance à mesure que Solange n'attachera plus la même valeur à ses maisons. Le malheur l'amène à se tourner davantage vers elle-même et à mettre son énergie dans la musique. Francis et Sarah la soutiennent de leur amour.

Cet après-midi, j'ai relu des passages pour jauger leurs pauses. Chaque espace blanc est un silence chargé de sens qui découle de la scène précédente et prépare la suivante. Comme en musique, ces suspensions deviennent un élément du langage et des facteurs actifs de la fiction.

Application et acharnement pour réussir cette lutte avec le terme et l'expression qui m'échappent. Je me lève, regarde les arbres et les plantes de ma cour, me penche à nouveau sur mon texte. Soudain, me vient à l'esprit le mot juste et mélodieux que je cherchais. Parfois, il faut attendre pendant des heures. Ma pensée rôde autour de l'idée. Cette poursuite ne me décourage pas, au contraire elle me stimule et me réjouit dès que le détective, en moi, a trouvé ce qu'il cherchait.

Joie de la correction qui s'achève ! Jubilation mêlée à la forme des arbres, têtes ouvertes au bleu du ciel. Soir d'été, farandole des insectes ivres de gaieté sur l'herbe de ma cour.

Je considère la vraisemblance comme un élément essentiel au roman puisque je veux peindre des personnages vivant dans une société unique sur terre, à un moment de son histoire. J'ai déjà dit que je souhaitais que les générations successives découvrent le senti des gens de cette époque. Aussi, puissent-elles se reconnaître dans leurs secrets, faiblesses, vertus, ambitions, amours licites et illicites.

Pour rendre crédibles les personnages, je dois réaliser le rapport entre la personnalité de chacun et le rôle de la société. Celle-ci les détermine du dehors par leurs origines familiales, leurs situations et leurs revenus. Dans le roman social, il ne s'agit pas

de représenter les personnages seulement dans leurs demeures ou les lieux qu'ils fréquentent mais de faire sentir la société en mouvement autour d'eux. À différents moments, elle les définit, les influence, les soutient et les révolte.

La nature de mon esprit et mon degré de talent impriment au roman mon originalité et mon style. Si je raconte avec art, le dessin d'ensemble sera beau et l'élan du début tenu jusqu'à la fin. Il n'y aura rien d'escamoté dans le déroulement de l'histoire. Les dernières pages en seront le couronnement, pas le glas de son enterrement.

Je vois ce roman couler comme rivière jusqu'au fleuve.

71

La fête de nuit se prolonge

Toujours je cherche à mettre l'accent sur l'épanouissement de la société. Je rends le changement par l'écoulement non chaotique du temps. En ce moment, je comble encore des trous et je tire les joints pour que la trame soit sans lacunes. Je relie les événements pour qu'ils deviennent un principe unificateur capable de tenir ensemble des fragments de vies et les changements sociaux. L'avancée de l'action doit glisser imperceptiblement vers son dénouement.

L'expression du temps, qui nous semble à peine s'écouler dans la souffrance et courir dans le bonheur, me sert pour reproduire le vécu des personnages. De longs moments de douleur témoignent de l'ampleur de leurs souffrances: Solange cherche à soulager sa peine tenace par ses confidences à Doris et Francis; le sentiment de culpabilité de Laurent l'oblige à attendre la décision de sa femme; l'humiliation et la peine de Marthe la réduisent à quia; la frustration de Doris s'exprime par son éloignement pendant sa grossesse. Les parents de Laurent se retirent après la mort de leur fils.

La réalité met des embûches à l'ambition des personnages. Celles-ci ralentissent ou arrêtent pour de brefs ou longs moments leur élan vers un but. Par exemple, Francis n'arrive pas à conquérir le coeur de Solange en quelques sorties. Tenace amoureux, il attend.

Le grand bonheur pousse les personnages à agir plutôt qu'à s'exprimer: Solange emporte Sarah chez elle après sa naissance et se donne à l'enchantement d'élever sa fille;

Marthe, qui adore le journalisme, continue son travail malgré sa déception amoureuse; Doris poursuit sa carrière avec vaillance. Elle se garde d'intervenir dans la vie de Sarah et s'en occupe quand Solange le lui demande.

Ainsi va la société, elle progresse par avancées, stagnations, poussées.

Le traitement de la durée m'a semblé un moyen de sensibiliser le lecteur à l'évolution sociale accélérée dès l'arrivée de Jean Lesage au pouvoir.

L'espace s'allie au temps pour servir d'écho aux sentiments des personnages. Chaque année, Doris sort de son milieu social qui lui interdit de vivre en toute liberté. Les week-ends, Laurent s'éloigne de sa ville pour vivre son homosexualité. Après son malheur, Solange cherche à s'évader. À chaque congé scolaire, Francis part vers les grands espaces nordiques pour les explorer.

Partir vers les îles, les lacs, les rivières, le fleuve contentait, je crois, le besoin du coureur des bois ou de son descendant à la goutte de sang indien. Il habite toujours au Québec. C'est pourquoi, peut-être, ai-je montré les rives du Saint-Laurent comme des havres de sérénité et de lumière qui contrastent avec les rues étroites de Québec.

Dans le malheur, Solange les a parcourues frénétiquement. Elle étouffait dans des couloirs, étourdie de la sensation de tourner en rond comme dans un labyrinthe. La fuite de sa maison avec Klaus et Francis témoignent de son abandon progressif d'un foyer conservateur et d'une jeunesse protégée. Avec eux, elle découvre d'autres valeurs dans ces paysages voisins de la forêt.

La vallée du Saint-Laurent offre son immensité et son calme à Francis et à Solange. Ces images fluviales introduisent un monde spatial. Au début des années soixante, les géographes s'intéressaient particulièrement au nord. C'était une deuxième époque d'exploration, celle-ci en vue de connaître, en scientifiques, les immenses terres québécoises habitées par les Indiens et les Esquimaux.

Ces rives distribuent une lumière particulière dans le roman. Plus près du pôle, les reflets du soleil dotent l'air et l'eau de nuances de nacre et ses couchers enflamment l'horizon. L'aurore boréale guérit le cœur meurtri de Solange et encourage Francis dans l'espoir de lendemains aussi ouverts que cet espace. Là, dans l'immensité des terres de son pays, il rêve à son futur libéré et riche de découvertes dans tous les domaines.

Le sommeil me fuit à nouveau. Au ciel brille une étoile. Soleil de minuit. Dorment les coqs avant leur chant matinal. Vibrante nuit de bonheur. Surabondance de satisfaction. Fin ! Fin ! Fin ! de ma grosseesse de mots.

J'ai tenté de réaliser une symbiose de l'individuel et du collectif. Les événements singuliers et sociaux s'ébauchent parallèlement, ordonnés qu'ils sont à la nécessité d'acheminer Solange et la société à leur libération.

Cette prétention à exprimer le vécu réel se fonde paradoxalement sur l'irréalité construite par des subterfuges et des truquages dans l'écriture.

Avec mes personnages, je me suis plongée dans une aventure risquée. Celle-ci s'est accomplie au prix de renoncements et d'efforts. L'art est exigeant et impose un travail solitaire à celui qui ose vouloir le fréquenter. Ce pacte avec l'usage esthétique du langage demande une disponibilité et un engagement supérieurs à ceux auxquels je m'étais astreinte pour étudier et lire. La rédaction de ce premier roman m'a semblé longue car je n'étais pas habituée à élaborer une interminable fiction.

Aujourd'hui, j'ai la satisfaction de ne pas avoir avorté de mes personnages. Pendant des heures, chaque jour, j'étais eux. Il m'a fallu accepter cette intoxication qui déclenchait le premier jet de composition.

J'avais assez lu de correspondances littéraires dans lesquelles les plus grands écrivains français confiaient, à leurs proches, leur acharnement à ce travail intellectuel tyrannique. Dès le début, j'ai réalisé que je ne m'en sortirais pas facilement. Si de tels génies peinaient autant, je devais m'attendre au pire. Et cela n'a pas manqué à certaines heures !

Malgré tout, je me suis acharnée à écrire ce que je percevais de mes personnages. Reproduire cette vision revient à mettre des mots sur mon illusion. Ils n'étaient pas des êtres réels. Tout ce qui est vrai d'eux est la façon dont je les ai perçus et transmis avec les procédés d'art dont dispose mon esprit, soit avec mon talent et mes connaissances. Le lecteur les jugera. D'ailleurs, depuis le début, j'assume le risque d'une critique positive ou négative.

Ce soir, je clos cette opération de plusieurs mois pendant lesquels j'ai complété l'intégration de tous les éléments de la fiction pour qu'elle y trouve sa cohésion, sa continuité et son harmonie. L'unicité de l'oeuvre me semble accomplie et son style assez travaillé pour mériter le nom de roman.

Le lecteur l'acceptera, je le sais, s'il retrouve en lui la complexité de la vie et son mystère. Il sera intrigué si mes personnages lui semblent vivants. Subjugé, il se souviendra d'eux. Mes enfants seront devenus plus forts que moi et me survivront. La littérature est pleine de personnages toujours jeunes qui parlent, marchent et courent tandis que leurs pères et mères reposent en terre.

Leur durée est relative au talent de leurs auteurs. Nés d'écrivains géniaux, ils survivent des siècles. Leurs géniteurs leur ont transmis une dose de vie qui témoigne de la force de leur esprit créatif. Mais il est permis, sans être un grand écrivain, d'oser exprimer, par la fiction, son rapport particulier au monde.

La réussite de ce roman sera en proportion de sa beauté artistique. Tout au long de sa composition, l'émotion maîtrisée qui favorise une forme concise et poétique m'a semblée la plus persuasive rhétorique. Maintenant, au lecteur de me dire si j'ai réussi à atteindre sa sensibilité, à satisfaire son esprit par une construction logique, à le charmer par mon écriture.

Épilogue

La réflexion que j'ai écrite n'est pas entièrement de moi. Une femme s'est emparée de mon stylo pour dicter ce texte. La présence de cette narratrice-personnage s'est maintenue jusqu'à la fin. Pourquoi ne l'ai-je pas chassée ? Dès son apparition, j'ai su qu'elle disséquait le roman et témoignerait de son travail de composition. Sa contribution méritait que je partage avec elle mon hégémonie.

Quand elle s'est tue, j'ai repensé à ce que je venais de vivre avec elle. Cette expérience m'a amenée à me poser des questions sur la méthode de cette narratrice, de sa relation avec celle du roman, et enfin avec moi. L'apport de chacune d'entre nous m'apparaît intéressant à distinguer. À y songer, j'ai réalisé que nous sommes l'autre trio de femmes de cet ouvrage littéraire. Solange, Doris et Marthe ont composé le premier triangle. Le deuxième s'est glissé dans la réflexion. De quoi sont-ils symboliques ? Un spécialiste de la lecture psychanalytique en découvrirait le pourquoi.

Moi, l'auteure réelle, je sais que ces narratrices demeurent au centre de mon univers subjectif. Elles se sont servies de moi pour s'approprier le réel, le digérer et le transmettre en réalité romanesque. Cependant, elles narrent fort différemment. Dans le roman, Sarah, aidée par son métier de comédienne, entra vite dans la peau des personnages et ne parla d'elle-même qu'au début et à la fin du roman. La narratrice de la réflexion a agi autrement. Elle tenait à son *je* du début à la fin et voulait que le lecteur l'écoute parler de son écriture. L'une suggérait, l'autre expliquait. Sarah voulait que son lecteur soit ému par le récit de l'histoire de ses mères, celle de la réflexion tenait à conduire le raisonnement de son lecteur. Toutefois, le romantisme de la narratrice de la réflexion prend assez souvent le pas sur la logique et fait vibrer la corde sensible de quiconque s'aventure à la lire.

Malgré sa discrétion dans le roman, Sarah m'est physiquement connue tandis que l'apparence de la narratrice de la réflexion m'échappe encore. Cependant, son âme m'était tangible pendant que j'écrivais. Contrairement à Sarah qui a tout raconté d'une traite, elle s'est exprimée par tranche.

Je l'ai gardée car j'ai pu m'entendre avec elle dès son arrivée. Quand elle se mit à écrire, elle le fit dans un style familier qui me plaisait. La forme devenait adéquate à l'idée et donnait une phrase dépouillée et harmonieuse. « Ce n'est pas une petite affaire que d'être

simple », disait Flaubert à Louise Colet, le 27 septembre 1851.⁵⁸ De plus, m'agréaient son originalité et sa fantaisie.

Dès son arrivée, elle s'est présentée comme une épistolaire et m'a suggéré un processus de communication fictif. « Dans la mesure où elle s'adresse à quelqu'un, la lettre est un *acte de communication* entre un *scripteur*, émetteur-destinateur, et un *lecteur*, récepteur-destinataire. »⁵⁹ Je le qualifie de fictif car, selon le désir de la narratrice de la réflexion, la destinatrice et la destinataire devenaient une seule et même personne inventée: elle-même. En tant qu'auteure réelle, je n'ignore pas ce qu'elle voulait alors qu'elle commença l'examen du roman. Je suis celle qui lui ai donné la vie. Elle m'habitait et sa pensée s'unissait à la mienne. Il suffit de me rappeler sa présence pour me remémorer ses idées et son mode de travail.

J'admets ici le jeu derrière lequel je me suis cachée. Par contrat modal,⁶⁰ je lui ai délégué la mission de vous convaincre que le texte venait directement de moi. Cette méthode littéraire me convenait davantage que d'autres. Selon Lucien Goldmann « une méthode se justifie dans la mesure où elle nous permettra de mieux comprendre les oeuvres que nous nous proposons d'étudier ». ⁶¹

La réflexion épouse la configuration du faux-fuyant qui convient au verbe *figere*, de qui vient *fictus*. Ce mot latin a donné « fiction » qui veut dire « feindre ». Comme moi, sa narratrice voulait que la réflexion entre dans le dessein d'une oeuvre littéraire. Donc, que sa recherche de la vérité soit cachée dans une forme artistique. Je l'ai aidée en laissant ma pensée s'emplir d'un monde qui ne vivait plus mais qui survivait dans mon esprit en images. Je fouillai les conceptions que j'avais de lui et celles de gens bien informés. La narratrice de la réflexion puisait dans ce contenu qui n'était plus le monde dans lequel j'avais vécu mais qui était devenu un monde interne, pensé par mon esprit.

Kundera nous rappelle que la fiction fait appel au jeu, au rêve, à la pensée, au temps. Il entend par ces mots la légèreté du jeu capable de fonder « une évolution du roman », « la fusion du rêve et du réel », la mobilisation des « moyens rationnels et irrationnels, narratifs et méditatifs », et la question du temps, non plus limitée à celle de la mémoire personnelle mais élargie « à l'énigme du temps collectif ». ⁶²

⁵⁸ Gustave Flaubert, *Correspondance 1846-1851 Lettres à Louise Colet*, p. 561.

⁵⁹ Alice Achille, Odile Deverne, Michèle Gellereau, Évelyne Thoizet, *La Lettre et le récit*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1992, p. 15.

⁶⁰ Gabrielle Gourdeau, *Analyse du discours narratif*, Boucherville, Gaëtan Morin éditeur, 1993, p. 65.

⁶¹ Lucien Goldmann, *Le tout et les parties*, dans *Littérature et société*, Anthologie préparée par Jacques Pelletier avec la collaboration de Jean-François Chassay et Lucie Robert, Montréal, VLB Éditeur, 1994, p. 54.

⁶² Milan Kundera, *L'Art du roman, essai*, Paris, Gallimard, 1986, p. 31-32.

Créer n'est donc pas un jeu simple et facile. Le comprendre exige de solides connaissances philosophiques, historiques, artistiques, sociologiques, psychanalytiques, linguistiques, littéraires, etc. Des chercheurs spécialisés dans ces domaines élaborent des méthodes pour guider l'analyse des textes littéraires. Ils nous éclairent sur le jeu dont parle Kundera, d'autres diraient magie.

La narratrice de la réflexion ne peut pas prendre place parmi ces savants qui publient des études sur tel ou tel aspect d'une oeuvre. C'est avant tout une artiste et elle parle du roman et de son travail en littéraire. Elle utilise des « moyens rationnels et irrationnels » comme dit Kundera. Le rationnel lui permet de prouver certaines vérités au sujet de la société dans laquelle vivent les personnages, l'irrationnel lui sert à injecter de l'art dans la réflexion. En tant qu'auteure réelle, j'ai rendu possible la fusion de divers éléments psychologiques et sociaux pour constituer des unités vivantes: le roman et la réflexion.

À la manière des romanciers qui examinent la complexité de leur travail par un retour de leur pensée dans leurs carnets, journaux et correspondances, elle développe des idées plutôt que d'élaborer un système. Dès les quatre premières lettres, elle annonce de quoi elle allait s'entretenir: le social, les personnages, son écriture, le silence. Elle commence sa réflexion par le social, base sur laquelle repose le roman. Le cadre physique et temporel avait servi à la fiction pour déterminer le lieu, le milieu et le moment de l'histoire. Le réel, capté par la vision de Sarah, affecte la psychologie des personnages. La narratrice de la réflexion sait qu'elle attribuerait l'étiquette de roman psychosocial à la fiction si on l'obligeait à lui donner une définition très précise. Ce qu'elle dit pourrait aussi se lire dans une grille sociocritique.

L'accord entre les structures mentales des personnages et les structures sociales dans lesquelles ils baignent est crédible car le contexte culturel du roman est celui de la collectivité québécoise de 1957-1963, fond social du roman. L'apport de l'individuel est aussi important, sinon plus. La complexité des personnages leur donne une présence marquée. Par prédisposition, influence familiale et sociale, liberté de choix, chaque personnage parle et vit d'une façon particulière. Donc, des facteurs multiples rendent leur réalité aussi difficile à interpréter que celle de leur société. Je les vois dans son centre, certains veulent en dépasser la circonférence géographique et idéologique, d'autres ne peuvent pas ou refusent d'en sortir.

La complexité de l'individu et de la société oblige cette narratrice à utiliser plusieurs approches. Elle parcourt des considérations sociologiques, historiques, psychologiques et les emboîte les unes aux autres. Apparaît une fine ligne de démarcation qui les sépare et les relie à la manière d'un puzzle à trois dimensions. À la fin, elle obtient l'unité de l'image venue de l'apport des pièces qui participent à la reconstruction du roman.

Le lecteur comprend mieux, par la réflexion, que les revendications des personnages avant-gardistes témoignent du discours social québécois de la fin des années cinquante qui se transformait. Les idées de changements souhaitables se glissaient dans les journaux, revues, livres, pièces de théâtre, films, radio, télévision. Année après année, elles s'affirmaient et devenaient des appels à des réformes sociales et institutionnelles. Les pensées fusaient et pénétraient toutes les couches de la société. En peu de temps, les opinions des citoyens se modifièrent. Les radicaux commençaient à s'exprimer ouvertement. Les modérés les écoutaient, les plus conservateurs refusaient les idées nouvelles qui les menaçaient de la perte de leurs privilèges. Les personnages sont représentatifs des citoyens de cette époque, éloquents défenseurs ou témoins passifs de changements sociaux en train de s'élaborer.

La guerre aux tabous par les intellectuels et les artistes intéresse la narratrice de la réflexion. Ils étaient à la source des changements à venir. Sarah les a représentés par certains personnages qui luttent contre les interdits. À l'image de la vie réelle qui offre un nombre incalculable de situations dans lesquelles l'humain doit trouver le moyen de survivre, de s'affirmer et de s'épanouir, ces personnages engagent des combats idéologiques, gagnent ou perdent. Leurs conflits avec leur entourage contribuent à rendre le roman réaliste.

La narratrice de la réflexion n'explique pas les mystères qui relèvent de la nature des personnages. Elle n'est pas psychologue ni psychiatre pour se prononcer sur des comportements incompréhensibles à une non spécialiste des sciences de l'âme. Les valeurs cultivées par la société n'expliquent pas tous leurs actes. Chacun des personnages a son tempérament. Cependant, ils dépendent de la société qui les instruit et les distrait. De là, l'appellation possible de roman psychosocial déjà mentionnée.

L'apport de la psychologie et du social est abordé sous l'angle littéraire. Le savoir de la narratrice de la réflexion vient de ma connaissance des gens de cette époque. Mes lectures sociohistoriques ont balisé la déformation du réel produite par ma mémoire et ma subjectivité. La narratrice de la réflexion en a retenu des particularités qui avaient valeur générale et significative pour démontrer que la réfraction du réel avait franchi la surface de séparation entre ce qui avait effectivement existé et la réalité romanesque.

Sarah avait vu la nature et la société comme deux forces qui produisent un antagonisme. Quand, dans le roman, un homme ou une femme vivait selon sa nature et dérangeait son entourage puritain, la famille et la société s'arc-boutaient. Les perturbations engendrées par cette confrontation bouleversaient leur vie privée. Par exemple, le scandale de l'homosexualité ou de la maternité hors mariage touchait les individus en cause. La société prenait des mesures punitives: l'arrestation des gais ou la coercition exercée sur les

mères pour laisser leurs nourrissons à l'adoption. Sarah avait montré la honte évitée à tout prix par les personnages mis en danger de subir le scandale.

La nature humaine ne présentait pas seule une résistance dans le roman. Sarah regardait la terre et les astres comme une autre puissance, tantôt arrogante envers la souffrance des êtres vivants, tantôt pleine de compassion pour eux. C'est ainsi que des personnages les perçoivent, spécialement Solange. Elle les voyait à l'image de ses émotions: souriante de soleil dans le bonheur, sombre et pluvieuse dans le malheur ou narguante de luminosité.

La narratrice de la réflexion explique d'autres faits exposés dans le roman: les réactions des personnages vis-à-vis leur milieu social qu'ils jugent comme un ensemble d'individus, menaçant ou coopératif. Ses choix de textes et ses commentaires apparaissent comme un travail de coordination pour représenter la société comme unité, ou selon le vocabulaire sociocritique comme *convivium doxique*.⁶³ Au fil de l'étude de la fiction, elle signale les principes fondamentaux à la base des croyances et des comportements des groupes sociaux auxquels appartiennent les personnages. Leur discours individuel est traversé par le conservatisme et la religiosité du discours socio-culturel. Certains personnages repoussent son envahissement.

Par les commentaires de la narratrice de la réflexion, le lecteur se rend à l'évidence que les structures de l'univers des personnages sont homologues aux structures mentales de la population réelle. Des significations idéologiques peuvent être décodées dans les discussions des personnages quand ils débattent des valeurs de la culture française, nord-américaine, canadienne-française, capitaliste, catholique. Seuls Doris et Christophe parlent de divinités indiennes. La narratrice de la réflexion n'analyse pas ces idées, croyances et pratiques religieuses en tant que philosophe ou théologienne. Ses commentaires tiennent davantage d'une recherche basée sur des textes variés aptes à guider sa démarche. Elle veut comprendre comment s'élabora la fiction à partir du réel. En artiste, elle tient à son originalité et à son innovation.

Il s'avère qu'elle s'intéresse surtout aux rapports entre les individus, les choses et les gens, la collectivité et le particulier, l'homme et la femme. Ces rapports les lient entre eux et à leur milieu géographique et social. La réaction émotive d'un personnage à un autre, à un paysage, à des objets sert à définir son caractère et ses états d'âme. Des signes dans leur langage les trahissent. La narratrice de la réflexion en laisse l'analyse à un savant en

⁶³ Marc Angenot, *Pour une théorie du discours social: problématique d'une recherche en cours* dans *Littérature et société, Anthologie préparée par Jacques Pelletier avec la collaboration de Jean-François Chassay et Lucie Robert*, Montréal, VLB Éditeur, 1994, p. 385.

socio-linguistique. Elle signale seulement la densité et l'épaisseur de la substance humaine, d'abord chez elle, son fils, et les personnages. Pour elle, un individu devient, pense et agit à partir de ce qu'il fut dans son enfance et dans sa jeunesse. Elle use souvent du flash-back pour découvrir son moi profond et ceux des personnages.

Sarah avait créé ces personnages qui n'échappaient pas au discours social qui soutenait le leur. La narratrice de la réflexion prouve que des différences de classes, d'intérêts et d'occupations donnaient aux gens, et par ricochet aux personnages, des caractéristiques qui les individualisaient. Elle rapporte que ce peuple était en majorité illettré et que les niveaux de langage témoignaient de l'échelle sociale des citoyens. Les pauvres sans instruction ne parlaient pas le français des bourgeois lettrés. Ainsi, apparaît la notion d'une collectivité de différents horizons économiques puisque l'instruction était le privilège des riches. Les exceptions confirmaient la règle. Je me souviens des cours de diction à l'institut Roc-Amadour, école privée que je fréquentai jusqu'en Versification. Au collège dirigé par les Ursulines, où je finis mon cours classique, les religieuses corrigeaient nos fautes de français.

On peut affirmer que la structure d'ensemble, autant dans le roman que dans la réflexion, tient à la recherche de la vérité. Les narratrices fouillent la vie intérieure et extérieure des personnages. Leur enquête progresse différemment. Sarah maintient un rythme soutenu et raconte son histoire d'un souffle continu. La narratrice de la réflexion avance dans un mouvement de va-et-vient. Elle médite sur le chemin parcouru dans le roman et récapitule les étapes de son expérience intellectuelle. À la raison, elle ajoute les jeux de l'imagination. Quand je lui suggérais d'être plus cartésienne, elle me rappelait sans vergogne la boutade de Victor Hugo: « La raison, c'est l'intelligence en exercice; l'imagination c'est l'intelligence en érection. »⁶⁴ J'en ai conclu que sa méthode tenait de sa nature artiste. Il fallait la laisser utiliser son imagination pour découvrir la vérité. Un personnage a son tempérament comme tout être vivant, et l'auteur réel doit le respecter. Si j'avais refusé ses rêveries, elle m'aurait quittée.

La narratrice de la réflexion tenait à ses lettres car elles lui offraient l'avantage de cerner le roman sous différents angles avec une apparence de spontanéité propre à plaire. La lettre gratifie celui qui la reçoit d'une marque d'amitié ou d'amour. Ce besoin d'enchanter caractérise les deux narratrices. Sarah tient donc de la narratrice de la réflexion, sa troisième mère, cette envie de charmer par la parole. Moi, leur génitrice, avec qui la narratrice de la réflexion veut être confondue, me suis laissée conquérir par elles. Sarah a su me raconter l'histoire de ses mères avec l'énergie de la jeunesse. J'ai admiré son dynamisme qui me

⁶⁴ Victor Hugo, *William Shakespeare Le tas de pierres*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1968, p. 300.

tenait en haleine pendant que j'écrivais au galop pour la suivre. Après, je devais reviser et améliorer ce qu'elle m'avait dicté. La narratrice de la réflexion m'a retenue dans son pays des songes où brillent la lune et les étoiles. Elle m'a intéressée par des études qui, hors ce contexte, m'auraient été de bien sévères compagnes.

Souvent, elle m'a rappelée George Sand qui m'avait donné 1276 pages à lire, en 1974, sur les hauteurs d'Adis Abeba. Je savais que son *Histoire de ma vie* était truffée d'imaginaire mais j'y revenais, chaque jour, pour me laisser envoûter par cette ensorceleuse. La narratrice de la réflexion parle avec un ton intimiste, comme Sand. Celle-ci n'est pas la seule qui a laissé en moi des traces positives du journal et de la correspondance. J'en lis depuis des années. La narratrice de la réflexion s'en est servi pour scruter son moi et son écriture. Dans sa préface à ses *Lettres d'un voyageur*, Georges Sand dit que « certaines lettres familières, certains actes insignifiants en apparence, de la vie d'un artiste, seraient la plus explicite préface, la plus claire exposition de son oeuvre ». ⁶⁵

Le mode épistolaire convenait, me semblait-il, pour montrer la mobilité des pensées en cours pendant l'élaboration d'une fiction. La narratrice de la réflexion savait que le code d'une lettre, même personnelle, est un code social. Son utilisation n'était pas due au hasard. Le caractère à la fois intime et social primait dans le roman, il reparaît dans la réflexion sous le genre composite de la lettre-journal, forme littéraire. Sa narratrice utilise un ton de confiance qui met le lecteur en confiance et prêt à écouter ce qu'elle va lui raconter. Sa vérité littéraire n'a pas à correspondre à l'être réel qui écrit. Jean-Jacques Rousseau, dans ses *Confessions*, se présente avec la promesse de nous dire seulement la vérité: « Voici le seul portrait d'homme peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité, qui existe et qui probablement existera jamais. » ⁶⁶ Tout le monde sait qu'il s'est montré dans ses livres différent de l'homme qu'il était. Dans ses *Entretiens journaliers*, datés de 1837-1841, George Sand affirme, dans sa préface, qu'elle est devenue sage puisqu'elle a pu écrire un journal: « On ne fait un journal que quand les passions sont éteintes, ou qu'elles sont arrivées à l'état de pétrification qui permet de les explorer comme des montagnes d'où l'avalanche ne se détachera plus. » ⁶⁷ Pourtant, elle a vécu des passions jusqu'à la fin de sa vie, en 1876. Ici, c'est la romancière qui s'exprime.

Ces deux écrivains habiles ont su trouver la forme la plus adéquate pour leurs oeuvres artistiques. François Mauriac, dans sa préface aux *Confessions*, commence ainsi: « Jean-Jacques est près de nous, ce n'est pas assez dire: il est l'un de nous. » ⁶⁸

⁶⁵ George Sand, *Oeuvres autobiographiques*, t. II, Paris, Gallimard, 1971, p. 646.

⁶⁶ J.-J. Rousseau, *Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1963. p. 20.

⁶⁷ George Sand, *Oeuvres autobiographiques*, t. II, Générale Française, 1963. p.20.

⁶⁷ George Sand, *Oeuvres autobiographiques*, t. II, p. 977.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 5.

Pour ce qui est de l'oeuvre de Sand, Aline Alquier déclare que la partie autobiographique « est la moins connue des lecteurs d'aujourd'hui et pourtant la moins vieillie »⁶⁹ Elle poursuit: « Sand projetait de faire le “ roman de [sa] vie ” et, renonçant à en être “ le personnage réel ”, se voulait personnage pensant et analysant ». ⁷⁰ Ainsi l'auteure de la réflexion.

Ici, on peut conclure que Sand et Rousseau ont survécu en littérature à cause de leurs ouvrages artistiques. Peu importe si les faits qu'ils ont rapportés sur eux-mêmes sont exacts, l'essentiel demeure qu'ils enchantent toujours leurs lecteurs. Je crois qu'une oeuvre artistique possède sa propre vérité car elle répond à la subjectivité humaine. C'est pourquoi la forme familière donnée à un écrit gagne le lecteur. Il a l'impression d'entrer dans l'intimité d'un être plein de qualités. Cependant, cette intimité est arrangée selon la volonté de l'écrivain. Quand un personnage de *Dégel* écrit son journal ou un billet, il a l'intention de convaincre le lecteur de sa sincérité par cette confiance. Sarah le savait. Le journal de Laurent devait le rendre sympathique au lecteur. La lettre, comme le journal, aide l'écrivain. « Fortement ancrée dans la fiction, elle la dénonce par le recours constant au masque du réel, de l'autobiographie, du subjectif. Marquée par la référence au réel, elle est le lieu par excellence de la mise en scène et du travail de l'écrivain. En conciliant les attentes de vraisemblance et de fiction, la lettre permet une réflexion sur l'écriture et le récit ». ⁷¹

Les lettres de la narratrice de la réflexion ont une composante privée et sociale. Comme le roman, la lettre, par son implicite, dit plus qu'elle ne prétend dire. Elle implique, par son code social, la société dans laquelle vit celui qui l'écrit. Un colloque à Paris, en 1992, prit pour problématique de réflexion sur l'écriture épistolaire: *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*. ⁷² Ce titre conviendrait à la réflexion.

Je crois que le temps est venu de démarquer davantage la narratrice de la réflexion de l'auteure réelle. Je vais expliquer comment m'est venue l'inspiration de déléguer à cette narratrice mon pouvoir-savoir et à quel point elle diffère de moi.

⁶⁹ Aline Alquier, *George Sand*, Paris, Éditions Pierre Charron, 1973, p. 46.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 47.

⁷¹ Alice Achille, Odile Deverne, Michèle Gellereau, Évelyne Thoizet, *La lettre et le récit*, p. 87.

⁷² Sous la direction de Mireille Bossis, *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Éditions Kimé, 1994.

Note

*...on ne peint que son propre coeur
en l'attribuant à un autre...*

Chateaubriand, *Génie du christianisme*

À la source de l'écriture de la réflexion

Quand la première rédaction de tout le roman fut achevée, à l'été 1995, je me retrouvai avec 240 feuillets de notes de lectures ou de mes propres pensées. Ces idées me venaient le soir. Alors, je gardais des feuilles blanches à portée de la main pour les noter. Parfois c'était une correction à apporter dans un dialogue, une description à ajouter après telle scène, un fait raconté qui soudainement m'apparaissait inutile, une nouvelle conception de l'écriture. Ces idées me surprenaient pendant que j'écoutais de la musique, regardais une émission de télévision, lisais, ou visionnais un film qui traitait ou pas de cette époque.

Ces feuillets contiennent des rappels au sujet des coutumes, moeurs, conversations qui doivent témoigner, dans le roman, des caractéristiques du peuple québécois. Il y a des références historiques, socio-économiques, socio-politiques et socio-culturelles. Des suggestions apparaissent pour les descriptions de la nature, dans et hors de la ville.

À cela, s'ajoutait 65 pages de notations qui s'étaient arrêtées avant le début de la rédaction de la réflexion. Je les regardai avant d'entreprendre la réflexion. J'y retrouvai des conseils de mon directeur de thèse, des titres de livres qu'il me suggérait de lire, des commentaires que je me faisais sur les personnages à mesure qu'ils se développaient dans mon esprit. Ces notes n'étaient pas celles d'un journal car elles ne suivaient pas fidèlement les étapes de mes recherches et de la fiction en cours. Ici et là, une date. Voilà à quoi elles ressemblaient. J'en donne quelques titres en exemple: *Le silence*, définitions. *Silence de Laurent*. / *Giono*, sa définition du romancier. / *Le mensonge*, Nathalie Sarraute. / Enquête auprès d'amies sur les silences qui régnaient dans leur jeunesse en 1957-1963.

Chaque titre était suivi de notes prises dans des livres ou de mes brefs commentaires. Exemples: Avant la Révolution tranquille. Silence en présence des grandes personnes, à table, à l'école, à l'église. / Influence anglo-saxonne.

Souvent, il n'y avait pas de titres, que des observations au sujet des personnages ou de la rédaction du roman.

Ces notes apportaient un complément aux feuillets qu'elles chevauchaient parfois par la reprise de thèmes: péchés, tabous, valeurs chrétiennes, conservatisme de certains personnages, libéralisme partiel de certains autres, pauvreté et richesse. Se juxtaposaient la partie romanesque et la partie critique de la fiction. Les lieux et les événements étaient esquissés d'un mot ou d'une phrase. À quelques endroits, j'avais mis le nombre de pages du roman écrites ou à recomposer.

À ces liasses de feuilles de notes, s'annexaient quelques 3000 pages photocopiées de livres cités dans la bibliographie et une cinquantaine de pages de journaux et de revues des années 1957-1963. Partout, des annotations dans les marges rappelaient que les lectures avaient servi à la compréhension de la société, de son histoire et du processus de création littéraire. J'avais classé ces feuillets et photocopies selon les rubriques données dans la bibliographie.

Je relus ces observations. Plus j'y réfléchissais, plus je me voyais poursuivre une longue promenade dans un labyrinthe d'érudition. Je me limitai à quelques thèmes pour la réflexion. J'allais les développer dans une forme qui collerait à celle du roman, vivante et avec l'air d'avoir été exécutée sans intentions.

À l'été 1995, même si j'avais fini la rédaction de tout le roman, je savais que j'aurais à le retravailler. Je n'avais pas encore trouvé sa forme définitive. Pour m'en éloigner afin d'y voir clair, je décidai d'écrire la réflexion dès septembre. Je comptais sur ce recul pour trouver, avec le temps, un meilleur arrangement des articulations du roman. Un jour, j'ai pensé enlever le mot chapitre et j'ai commencé à le contempler tel qu'il est aujourd'hui. L'écriture de la réflexion m'obligeait à penser à toute la composition du roman puisque sa narratrice se servait à même mon expérience de vie et d'écriture.

À l'automne 95, j'ai écrit les 60 premières pages de la réflexion. De janvier à juin, je l'ai complétée. La rédaction de la réflexion ne m'a pas laissé plus de répit que celle du roman. Le matin, je relisais des feuillets accumulés depuis le début de mon projet de thèse. Je devais n'en garder que l'essence. Après qu'elle fut terminée en mars 96, je suis retournée au roman. J'avais le recul nécessaire pour le relire avec un oeil plus objectif et y apporter les corrections nécessaires. Je l'ai fini en juin 1997. Par la suite, j'ai relu la réflexion et l'ai rendue plus poétique dans plusieurs lettres. Elles commencent avec un mot ou une phrase qui décrit la fin du jour.

Cachotteries de l'auteure réelle

*Un jour que nous serons seuls chez moi
et les portes barricadées, je te coulerai
dans le tuyau de l'oreille mes opinions
secrètes sur la Bovary.*

Flaubert à Ernest Feydeau, fin juin 1857

Le temps est venu de vous dévoiler « dans le tuyau de l'oreille mes opinions secrètes » sur la narratrice. Vous croyez qu'elle est moi ? Illusion ! C'est mon sosie. Mon expérience avec cette usurpatrice accomplie n'est pas nouvelle en littérature. Le narrateur de *la Recherche du temps perdu* ressemble à s'y méprendre à Proust. Quelquefois, Proust l'appelle Marcel. Flaubert s'est permis de proclamer haut et fort: « Madame Bovary, c'est moi ! » On l'a répété des centaines de fois après lui. Le « je » de *Lettre d'un fou* ne s'applique pas à Maupassant, malgré que la folie l'emportera. On pourrait multiplier les exemples d'écrivains qui ont donné plus ou moins de leur nature et de leur vécu à leurs personnages-narrateurs. J'ai prêté de mon passé à la narratrice de la réflexion, mais si moi j'en avais parlé, vous en auriez une autre image. Je vais vous dévoiler les raisons pour lesquelles je la considère mon avatar.

Mes habitudes de travail diffèrent des siennes. J'écris jusqu'à une heure de l'après-midi, puis je mange et après je travaille à mon gagne-pain: les dix logements en location. Il y a des appels téléphoniques à l'électricien, au plombier, au peintre, au menuisier pour prendre rendez-vous, les accompagner dans les logements, les payer, etc. Le soir, je me détends par des occupations plus agréables: sorties, musique, lectures, cinéma. Jamais je n'écris à la fin d'une journée car mon imagination échauffée m'empêche de dormir.

C'est après avoir fini la rédaction de la réflexion que j'ai réalisé que j'avais placé la narratrice dans un quotidien qui est l'idéal de vie de l'écrivain. Cette narratrice ne se plaint pas de soucis d'argent, de travaux domestiques désagréables à exécuter, d'entretien de son jardin, de repas à préparer, de locataires à qui elle doit répondre au téléphone ou à sa porte. Moi, je travaille et je ne peux pas consacrer toutes mes journées à l'écriture. Je n'ai pas, à mon service, de cuisinière, de femme de ménage, d'administrateur d'immeubles. Camus affirme que « l'activité romanesque suppose une sorte de refus du réel. Mais ce refus n'est pas une simple fuite ». ⁷³ L'artiste « transfigure » le réel.⁷⁴ La narratrice de la réflexion

⁷³ Albert Camus, *L'homme révolté* dans *Essais*, Paris, Gallimard, 1965, p. 664.

transforme et embellit la part de mon réel qui me révolte quand des occupations autres me volent le temps et la concentration nécessaires pour écrire.

Les événements passés de sa vie se résument à des séjours à l'étranger et à la découverte de sa créativité lors de jeux partagés avec son enfant. Le père du bambin est mentionné une fois. Son vécu avec cet homme ne surgit jamais dans la réflexion. Tout est facile avec le garçonnet. Il ne tombe pas malade lors d'années de résidence en Afrique et en Asie. Il n'a pas de problème d'adaptation et il se contente toujours de jouer avec sa mère. Évidemment, on est loin de la réalité.

La narratrice de la réflexion ne confie rien sur le retour de sa famille à Québec. Moi, j'aurais beaucoup à raconter sur mon arrivée dans ma ville, les études de mon fils, ici, au CEGEP et à l'université. Ma réadaptation après de nombreuses années hors de mon pays est passé sous silence. De même, mon retour aux études pour l'obtention d'un doctorat. Ces événements auraient mérité quelques lignes si la réflexion avait été mon journal.

J'ai voulu que la réflexion comporte peu d'anecdotes même sur la vie de sa narratrice. La plupart des journaux des écrivains suivent davantage leur vécu journalier. Nancy Huston, par exemple, parle beaucoup de sa vie privée, même de sa folie dans son *Journal de la création* : « c'est face à L. que la folie a été le plus intolérable. Ma fille est devenue, à cette époque, "maternelle" à mon égard (encore ce matin elle m'a dit: "Ne sors pas les cheveux mouillés, tu vas attraper froid.") ». ⁷⁵ Le lecteur apprend à peu près tous de ses problèmes de santé: « anorexie, insomnie, aménorrhée, frigidité, hystérie ». ⁷⁶ Dès les premières pages d'*Écrire*, Marguerite Duras nous dit « Je suis restée rarement sans du tout d'amants », et deux pages plus loin elle nomme son compagnon dans sa solitude d'écrivain, le Whisky. ⁷⁷ Dès le début de son exposé sur l'écriture, elle mentionne son mari et son fils et cause beaucoup de sa maison. La narratrice de la réflexion ne décrit pas celle qu'elle habite, parle de son fils mais pas de son mari. Marguerite Duras ne va pas aussi loin dans ses confidences sur elle-même que Nancy Huston, mais plus que la narratrice de la réflexion.

Je ne voulais pas que la réflexion devienne un journal qui étalerait les amours, les maladies, les peines, les joies de sa narratrice. Il serait épuré de tout ce qui me semblait secondaire à son travail intellectuel. Conséquemment, la forme épistolaire répondait mieux à mes intentions. Celle de journal, qui apparaît comme une forme sous-jacente, rappelle seulement le suivi d'une création en cours.

⁷⁴ Albert Camus, *L'homme révolté* dans *Essais*, p. 673.

⁷⁵ Nancy Huston, *Journal de la création*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 197.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 95.

⁷⁷ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 16.

Pendant ces années passées à écrire son roman, la narratrice de la réflexion n'a personne qui séjourne chez elle. Moi, j'aurais beaucoup à rapporter sur mes proches parents et des amitiés de longue date ou plus récentes. Ils s'amènent à mon appartement pour ma plus grande joie. La solitude dont elle jouit me semble représenter le désir d'être seul qui revient sans cesse à qui veut écrire.

J'ai seulement prêté à la narratrice de la réflexion les raisons de mes premières publications. Avec les années, elles se sont multipliées. Avare, je les ai presque toutes gardées pour moi.

Je lui ai donné une sensibilité qui lui fait aimer la nuit. Moi, je regarde davantage dehors le jour que le soir. Au centre ville où je demeure, je vois la lune et les étoiles quand je sors. La maison d'en face est plus élevée que la mienne et, dans la rue étroite, me cache le firmament. En arrière, je ne vois qu'une mince bande de ciel. Peut-être me suis-je comblée en imaginant voir le firmament par les yeux de la narratrice de la réflexion.

En plus de l'impossibilité de contempler les couchers de soleil de mes fenêtres, je ne peux pas rester éveillée tard dans la nuit. Après une journée de travail, il faut une excellente santé pour besogner encore à minuit et trouver les mots justes pour rédiger une lettre bien structurée. Une autre fois, la narratrice de la réflexion répond à des phantasmes qui me font croire qu'avec plus d'énergie je pourrais écrire sous les étoiles. À nouveau, elle m'apparaît l'objet de mes souhaits.

Quand je lui ai fourni un jardin où Francis et Solange se parlent, assis sur un banc, je me comblais d'une grande cour. Dans la mienne, plutôt petite, aucun banc. Chaque printemps, je rêve d'ajouter des annuelles mais, l'été venu, je me contente de mes vivaces. Le temps me manque pour l'embellir car c'est le moment des travaux de réparations des maisons et je dois les surveiller. Je n'ai pas non plus de balcon où pourraient venir les chats. La porte de mon sous-sol donne directement dans la cour car les rues sont en pente dans la partie basse du faubourg Saint-Jean-Baptiste. Les scènes du couple et de la présence du chat ont eu lieu dans l'imaginaire de la narratrice de la réflexion.

C'est davantage la mise en scène de sa vie que j'ai travaillée pour que le lecteur regarde et écoute une écrivaine en train de lui raconter pourquoi et comment elle écrit ce roman. Souvent, je retournais avant dans la réflexion pour souligner, ici et là, que c'était la fin du jour et qu'elle veillait, occupée à rédiger. Je ne me gênais pas pour exprimer sa fatigue. Elle serait plus vraisemblable si ses angoisses d'auteure la rendaient touchante. Le lecteur serait sensible à son épuisement.

Je transposais en elle mes tracas et mes joies alors que j'avais fini la première version du roman. Sans avatar, je n'aurais pas pu les confier. Qui aurait eu de la compassion pour moi sachant que je m'imposais la tâche d'écrire en plus du reste ? Je

m'étais donné une incarnation qui pouvait geindre sans que personne ne lui conseille de laisser tomber sa folle entreprise pour une personne de son âge: un premier roman à l'âge de la retraite !

Un mode de vie nous distance et nous distingue. Jamais un coup de fil d'un membre de sa famille ou ami (e), ou leur séjour dans cette maison qu'elle habite. Elle ne visite personne, ne partage pas de repas avec des gens, ne quitte pas la ville. Moi, je fais ma valise et je pars quand des jours de vacances deviennent nécessaires. J'envie par contre sa solitude et, de ce fait, je reconnais mon ambivalence. Je suis souvent dérangée car je garde, volontairement, mon appartement ouvert aux visiteurs. Ce besoin entre en conflit avec celui de la création qui exige que je m'isole. Des cousines et connaissances viennent, mon fils avec sa compagne passent des week-ends chez moi, des locataires sonnent à ma porte. Sans ces présences, je ne pourrais pas vivre.

Enfin, je voudrais jouir de la discipline et de la consécration totale à l'écriture de cette narratrice. Encore, elle se présente comme une perfection que j'envie. Contrairement aux siennes, mes journées de création sont courtes. J'écris le matin à partir de neuf heures. Je ne retourne même pas à mon ordinateur l'après-midi pour les raisons que j'ai données. Pourquoi alors me suis-je mise dans la peau d'une femme qui rédige jusqu'à des heures indues ? Probablement pour me sentir moins frustrée d'avoir à cesser d'écrire au début de l'après-midi.

Sa fatigue est celle d'une écrivaine à temps plein. Ainsi peut-elle tenir les propos de ses pairs. Ils se plaignent de ce labeur dans leurs correspondances: Balzac écrivait à Zulma Carraud, le 17 mars 1850: « Je vous rappelle ce que vous m'avez dit un jour de mai à Angoulême lorsque brisé d'avoir fait *Louis Lambert*, malade et vous savez comment, je craignais la folie... »⁷⁸ Flaubert tient constamment ce genre de confidences: « Quant à moi je suis empêtré dans une foule de lectures que je me hâte de terminer; je travaille le plus que je peux et je n'avance pas à grand'chose. »⁷⁹ Et Albert Camus à Jean de Maisonseul, le 8 juillet 1937: « J'ai beaucoup travaillé ces choses mais toujours avec une manie de *nudité* qui me desséchait moi-même. »⁸⁰

Donner à la narratrice de la réflexion ce travail accablant me semblait une façon d'atteindre la sensibilité du lecteur. Pour ne pas l'ennuyer, je ne l'ai pas rendue pleurnicheuse. Il devait rester fasciné par cette écrivaine déterminée à finir un roman. Roland Barthes affirme, et je suis tout à fait d'accord avec lui, que « le texte est un espace séducteur » ; il ajoute que le problème est d'en « faire admettre la nécessité à ceux qui

⁷⁸ Balzac, *Correspondance*, t.I, Paris, Gallimard, 1960, p. 743.

⁷⁹ Gustave Flaubert, *Lettres à Louise Colet*, p. 244.

⁸⁰ André Maison, *Anthologie de la correspondance française*, t. VII, p. 404.

veulent écrire ». ⁸¹ J'ai insisté sur la peine que la narratrice de la réflexion se donne pour écrire la nuit, sans jamais une parole compatissante d'une personne qui vivrait avec elle ou la visiterait. Le ton qu'elle utilise, doux et contenu, différent de celui de la narratrice du roman, me semblait propice à une expression séductrice.

Combien de fois j'ai ouvert des pages de mes poètes et prosateurs préférés pour qu'ils m'entraînent dans leur univers musical ! Je voulais les croire quand ils riaient ou pleuraient dans un style qui m'allait droit au coeur. La littérature est du domaine de l'amour, donc de la foi.

Je tenais à ce que le lecteur se fie à cette écrivaine. Doucement, elle l'amènerait dans le monde qu'elle porte en elle et dont elle prend connaissance, non seulement par le souvenir mais par ses lectures. D'autres l'ont décrit avant elle. Le temps, qui a décanté ses propres impressions, lui permet une critique désintéressée et l'aide à tout replacer dans une perspective plus juste.

Pour la rendre crédible, j'admets lui avoir transmis mon plaisir de la rêverie; lui avoir fait parcourir le trajet tortueux de mes études; lui avoir donné mes voyages. Je l'ai même rendue enceinte de mon fils et l'ai fait partager le plaisir de l'élever. Aucune de mes craintes n'apparaît au sujet de ses changements d'écoles lors de nos résidences à l'étranger et de la perte de ses amis à chaque départ. Ce vécu pourrait devenir un récit sur la vie d'une expatriée.

Je l'ai obligée à connaître cette société que je voulais décrire dans mon roman. Mon existence pendant mon enfance et ma jeunesse à Québec ne prend à peu près pas de place dans la réflexion. Se cache l'origine véritable du roman qui est une synthèse de mes impressions lors de la fréquentation de familles identiques à celles de Solange, de Doris, de Francis et de Thérèse.

Je lui ai prêté mon intérêt pour les correspondances d'écrivains. Cela distrait le lecteur des sources livresques de la fiction. Je ne me suis pas découvert le besoin de connaître mon pays seulement lors de la rédaction du roman. Sur d'autres continents, à l'ambassade du Canada de ma nouvelle ville, j'allais régulièrement lire des journaux et revues du Québec. Ma connaissance de correspondances de certains romanciers sert seulement à documenter la recherche du pourquoi et du comment de l'écriture romanesque de la narratrice de la réflexion.

Mon vécu actuel au quotidien n'apparaît pas dans la réflexion. Mes occupations sont trop banales et limitées au matériel pour intéresser un lecteur. Qui s'emballerait à m'écouter parler de l'administration d'immeubles à logements ? Rien d'excitant à décrire mes courses

⁸¹ Roland Barthes - Maurice Nadeau, *Sur la littérature*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1980, p. 48, 49.

à la banque, des achats de matériaux de construction et de gallons de peinture pour la rénovation de logements; de renouvellements de baux et de rédaction de rapports fonciers; de visites des loyers en location; de la préparation de nouveaux baux et de séance de signature, etc., etc. Cette seule énumération fort limitée de mes tracasseries s'avère fort déplaisante.

Alors, ces occupations, sans intérêt littéraire, à moins de les transfigurer, ne méritaient pas de place dans la réflexion. Je devais fuir mon vécu pour entrer dans un personnage dont la vie tourne autour de son roman, de ses lectures et de ses souvenirs. La Virginia Woolf du *Journal d'un écrivain* serait plus proche de la narratrice de la réflexion que moi-même. Comme la romancière anglaise, elle peut consacrer toute sa pensée et ses journées à l'écriture.

La séparation entre le moi de la vie quotidienne et le moi créateur, Proust l'a établie dans son *Contre Sainte-Beuve* quand il dit: « un livre est le produit d'un autre *moi* que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. Ce moi-là, si nous voulons essayer de le comprendre, c'est au fond de nous-mêmes, en essayant de le recréer en nous, que nous pouvons y parvenir. »⁸²

Alors en alimentant de moi la narratrice de la réflexion, tout à fait québécoise, j'ajoutais du social à ce qu'elle écrivait. Des éléments de mon milieu géographique, unique par sa vie anthropo-sociale, se glissaient dans la réflexion. C'est avec sa culture qu'un romancier voit le monde. Cette culture dépend du groupe social dont il est issu, de son environnement immédiat et de la langue parlée autour de lui. Pour moi le mot poudrière fait naître l'image d'une tempête de neige et de vent, pour un Français, c'est une fabrique de poudre à tirer. J'ai voulu que la narratrice-personnage soit de la société québécoise. Ainsi, je pouvais introduire davantage le lecteur dans la communauté francophone, nord-américaine, des personnages du roman dont la culture est explorée dans la réflexion. J'ai donc, me semble-t-il, enrichi le littéraire par le littéraire.

⁸² Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1954, p. 157.

Conclusion générale

Le véritable écrivain est celui qui, sans sortir d'un même sujet, peut faire en dix volumes, ou en trois pages, une narration, une description, une analyse et un dialogue.

Flaubert, *Les carnets*, 28 avril 1872

Tout artiste vient au monde pour dire une seule chose, c'est cela qu'il s'agit de trouver en groupant le reste autour.

Claudel à Jacques Rivière, 10 décembre 1910

Qu'est-ce qui distingue, selon vous, le créateur ?

La force de renouvellement. Il dit toujours la même chose sans doute, mais il renouvelle les formes, inlassablement.

Réponses de Camus à Jean-Claude Brisville, 1959

Depuis plusieurs années, je m'intéresse au questionnement sur l'écriture de la fiction à partir d'un point de vue d'auteur. Dans la réflexion, j'ai étudié ma rédaction du roman. J'ai poussé mon interrogation sur sa composition au delà de commentaires faits par des écrivains dont j'avais lu les lettres ou notes. Ceux-ci n'étaient pas intéressés à confier tous leurs secrets ou ne s'en donnaient pas la peine. Aussi, je me suis attardée à l'aspect social de la fiction et au silence qui régnait au Québec avant la Révolution tranquille. De plus, j'ai développé l'aspect subjectif qui entre en jeu lors de l'écriture d'une fiction. Pour résumer, j'ai fait le tour de tout ce qui a contribué à ma création littéraire. Ces révélations sont, la plupart du temps, cachées par l'écrivain. Il suffit d'écouter Claudel qui, le 5 juin 1911, écrivait à Jacques Rivière au sujet de ce qu'il ne voulait que laisser aux lecteurs: « chacune de mes oeuvres est une recherche différente, et mes théories ne sont que des échafaudages provisoires qui disparaissent dès que la construction est achevée ».⁸³

Moi, dans la réflexion, j'avais la possibilité de présenter mes concepts dissimulés dans *Dégel*. La deuxième partie de la thèse, *Silence et prise de parole*, permettait de faire cohabiter une vision d'artiste avec l'impartialité et le détachement nécessaires pour démontrer, avec justesse, les faits sociaux réels que j'avais transposés dans le roman. L'analyse des personnages et de leurs relations avec leur milieu exigeait aussi de l'objectivité. Cependant, je voulais que mes théories cohabitent avec la création par l'équilibre entre la raison et le coeur qui, à tour de rôle, dictait les lettres de la narratrice. J'ai osé parier qu'il était possible de présenter une critique rigoureuse dans une forme artistique.

Les deux ne me semblaient pas incompatibles. Derrière le roman se cachaient des idées, des expériences personnelles, le travail d'écriture. J'allais m'en servir. Ainsi, ai-je mis à l'avant-scène mes « échafaudages », pas dans le roman mais dans la réflexion. J'ai laissé voir mes connaissances et mes idées, qui bien assemblées, dressaient la charpente du roman et de la réflexion. Comme je ne pouvais pas tout dire du réel de la société québécoise de l'époque, je n'ai retenu que certains aspects de sa diversité. Elles avaient été les poutres et les solives de ma fiction. Dans celle-ci, le réel, devenu réalité romanesque, apparaît par la vision de la narratrice et de celle de ses parents et de leurs amis. Dans la réflexion, le réel est observé par la narratrice et des intellectuels qui l'ont décrit.

L'image de cette société, telle qu'elle fut, figure dans la réflexion grâce à l'objectivité des textes mis en exergue. Il fallait que mes réminiscences, teintées par ma subjectivité et mon imagination, cèdent le pas aux faits historiques. J'ai dû trouver la forme et le style qui serviraient de limites et d'unité à la réflexion. Ceci, pour que le résultat soit le trompe-l'oeil souhaité: la réflexion apparaîtrait comme mon journal écrit lors de la rédaction

⁸³ Jacques Rivière et Paul Claudel, *Correspondance 1907-1914*, Paris, Librairie Plon, 1926, p 231.

du roman. Pour y arriver, l'univers intellectuel et créatif d'une narratrice intéressée seulement par sa page écrite, ou la prochaine à écrire, m'a servie. Ainsi, je me renouvelais.

La partie de la thèse, *Silence et prise de parole*, est différente de la première, *Dégel*, par son style et sa forme. Flaubert, Claudel et Camus m'avaient prévenue de la nécessité de faire du neuf à chaque ouvrage littéraire même si je disais la même chose. Puisque j'avais des prétentions artistiques au delà de la création du roman, je devais organiser la réflexion pour qu'elle devienne un autre organisme vivant, à la fois dépendant et détaché du roman. Ce choix d'une méthode littéraire exigeait que je me mette au service de la vérité dans un style, un ton, un rythme, distincts de ceux du roman.

La narratrice m'a aidée à y parvenir. Elle s'est chargée de singulariser la réflexion. Contrairement à Sarah, elle était toujours présente par ses lettres. Elle suscitait, chez le lecteur, des sentiments capables de l'amener à voir et accepter la vérité. L'art, dit Ionesco, « se confond avec la vérité. Cette vérité est bien entendu, subjective, et c'est cette vérité subjective qui est la seule vérité de l'artiste. Une subjectivité, si totale, si profonde, qu'elle finit par rejoindre l'objectivité: l'artiste doit être objectif ou vrai dans sa subjectivité. »⁸⁴

Cette recherche, tant dans le roman que dans la réflexion, établit donc le rapport entre la fiction et la culture des narratrices, des personnages et de l'auteure réelle du roman et de la réflexion. En allant à la source des oeuvres littéraires dans les écrits intimes des romanciers, lettres, journaux, carnets, j'ai montré que mon entreprise romanesque, comme les leurs, s'enracine dans ma terre, ma pensée et ma langue québécoises. C'est la veine que j'ai explorée pour étudier, sous l'angle littéraire, la formation de ma fiction.

⁸⁴ Eugène Ionesco, *Notes et contre-notes*, Paris, Gallimard, 1966, p. 30.

Bibliographie

L'astérisque (*) indique un ouvrage cité dans la thèse.

I- Différents aspects du silence

Argyle, Michael, *Bodily communication*, Madison, Conn., International University Press, 1988.

Bruno, Père, *Aux écoutes de Dieu: le silence monastique dans la tradition cistercienne*, Besançon, Imprimerie de l'Est, 1954.

Ciani, Maria Grazia, *The Regions of silence: studies on the difficulty of communicating*, Amsterdam, J. C. Gieben, 1987. *

Dauenhauer, Bernard P. *Silence, the phenomenon and its ontological significance*, Indiana University Press, Indiana, 1980.

De Bourbon Busset, Jacques, *Le silence et la joie*, Paris Gallimard, 1957.

Farranchi, Armand, *La part du silence*, Paris, Barrault, 1984.

Green, Julien, *Silence* dans *Oeuvres complètes*, t. II, (P.1158-1160), Paris Gallimard, Pléiade, 1973.

Harrison, Randall P. *Beyond words; an introduction to nonverbal communication*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1974.

Jamin, Jean, *Les Lois du silence: essai sur la fonction sociale du secret*, Paris, F. Maspero, 1977.

Mauriac, François, *Paroles perdues et retrouvées*, textes recueillis et présentés par Keith Goesch, Paris, Grasset, 1986.

_____, *Le bâillon dénoué: après quatre ans de silence*, Paris Grasset, 1946.

Mehrabian, Albert, *Nonverbal Communication*, Chicago, Aldine Atherton, 1972.

Michel, François, *Le silence et sa réponse*, Paris, Lattès, 1986.

Neher, André, *L'exil de la parole: du silence biblique au silence d'Auschwitz*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.

Pagès, Robert, *L'ordre du silence*, Monaco, Edition du Rocher, 1980.

Picard, Max, *Le Monde du silence*, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1954. *

Pincus, Lily, *Secrets in the family*, New York, Pantheon Books, 1978.

Portch, Stephen R. *Literature's Silent Language. Nonverbal Communication*, New York, Peter Lang, 1985. *

Rod, Edouard, *Le Silence*, Paris, Perrin, 1894.

Sarraute, Nathalie, *Le silence* suivi de *Le mensonge*, Paris, Gallimard, 1967.

Schwimmer, Erik, *Power, silence and secrecy*, Toronto, Victoria University, 1980.

Simmel, Georg, *Secret et sociétés secrètes*, traduction de l'allemand par Sibylle Muller, Strasbourg, Circé, 1991.

Smedt, Marc de, *Éloge du silence*, Paris, Albin Michel, 1986.

Steiner, G. *Langage et silence*, Paris, Seuil, 1969.

Articles

Dans la revue *Corps écrit* 12, *Le silence*, n° 12, Paris, PUF, 1985:

Bouvet, Danielle, *La parole silencieuse*, p. 87-95.

Caduc, Eveline, *Des signes dans le silence*, p. 167-173.

Charles, Daniel, *Le silence et l'instant*, p. 55-68.

Davy, Marie-Madeleine, *Le silence intérieur*, p. 69-75.

De Bourbon Busset, Jacques, *Le silence et la joie*, p. 13-15.

Juranville, Alain, *Au-delà du silence*, p. 29-38.

Latraverse, François, *Ce que se taire veut dire*, p. 39-54.

Le Bot, Marc, *Au-delà du silence*, p. 19-27.

Michel, Jacqueline, *Une iconographie dans les récits de Le Clézio*, p. 175-184.

Perrin, Jean, *Le silence romantique*, p. 149-157.

Pezeu-Massabuau, *Au Japon: les voix et les voies du silence*, p. 77-85.

Poulet, Georges, *Pascal et l'indétermination*, p. 147-148.

Slama, Béatrice, *Le silence et la voix*, p. 185-192.

Stétié, Salah, *Mesures du silence*, p. 3-11.

Dans la revue *Le secret, traverses /30-31*, Paris, Éditions de Minuit, mars 1984:

Jeudy, Henri-Pierre, *Les jeux du dévoilement*, p. 118-123.

Lamarche-Vadel, Gaétane, *A parte*, p. 140-150.

Le Bras, Hervé, *Funestes secrets ?* p. 191-199.

Morin, Louis, *Logique du secret*, p. 60-70.

Zempléni, Andras, *Secret et sujétion*, p. 102-116.

2- Études sociologiques, historiques, littéraires

Albérés, R.-M., *Histoire du roman moderne*, Paris, Éditions Albin Michel, 1962.

_____, *Métamorphoses du roman*, Paris, Éditions Albin Michel, 1966.

Achille, Alice, Deverne, Odile, Gellereau, Michèle, Thoizet, Évelyne, *La lettre et le récit*, Paris, Bernard-Lacoste, 1992. *

Alquier, Aline, *George Sand*, Paris, Éditions Charron, 1973. *

Angenot, Marc, Bessière, Jean, Fokkema, Dowe, Kushner, Eva, *Théorie littéraire, Problèmes et perspectives*, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1989.

_____, Sous la direction de / Edited by Marc Angenot, *La littérature comme objet social, Discours social / Social Discourse, Analyse du discours et sociocritique des textes / Discourse Analysis and Sociocriticism of Texts, Volume 7: 3-4 Été-automne/ Summer-Fall 1995*, Montréal, CIADEST, Université du Québec à Montréal, 1995.

Bachelard, Gaston. *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1968. *

Barthes, Roland, *L'analyse structurale du récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1981.

_____, *Littérature et réalité*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.

_____, Nadeau, Maurice, *Sur la littérature*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1980. *

Barrère, Jean-Bertrand, *La cure d'amaigrissement du roman*, Paris, Éditions Albin Michel, 1964.

Blanchot, Maurice, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980.

_____, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959.

Boccia, Michael, *Form as Content and Rhetoric in the Modern Novel*, New York, Peter Lang, 1989. *

Boismenu, Gérard, Mailhot, Laurent, Rouillard, Jacques, *Le Québec en textes 1940-1980*, Montréal, Boréal Express, 1980. *

Booth, Wayne C. *The Rhetoric of Fiction*, Chicago, The University of Chicago Press, 1963.

Bossière, Jean, *Dire le littéraire, points de vue théoriques*, Bruxelles, Pierre Mardaga Éditeur, 1990.

Bossis, Mireille, sous la direction de Mireille Bossis, *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Édition Kimé, 1994. *

Bourgault, Pierre, *Moi je me souviens*, Montréal, Stanké, 1989. *

Bourneuf, Roland, Ouellet, Réal, *L'univers du roman*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981.

Butor, Michel, *Essais sur le Roman*, Paris, Gallimard, 1969.

Chamberlain, Daniel Frank, *Narrative Perspective in Fiction: A Phenomenological Meditation of Reader, Text, and World*, Toronto, University of Toronto Press, 1990.

Chamberland, Roger, Gaulin, André, *La Chanson québécoise*, Québec, Nuit blanche, 1994. *

Chapsal, Madeleine, *Les écrivains en personne*, Paris, René Julliard, Union générale d'Éditions, 1973.

Corneau, Nelly, *Physiologie du roman*, Paris, A. G. Nizet, 1966.

Corneau, Roger, avec la collaboration de Gilles Bourque, *Jean Lesage et l'éveil d'une nation*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1989.

Cotnam, Jacques, *Le théâtre québécois instrument de contestation sociale et politique*, Montréal, Fides, 1976.

Cros, Edmond, *Propositions pour une Sociocritique*, Montpellier, Centre d'Études et de Recherches Sociocritiques, 1982.

Daignault, Richard, *Lesage*, Montréal, Libre Expression, 1981. *

Duhamel, Georges, *Défense des Lettres, Biologie de mon métier*, Paris, Mercure de France, 1937.

_____, *Essai sur le roman*, Paris, Marcelle Lesage, 1925.*

Dumont, Fernand, *Littérature et société canadienne-française; deuxième colloque de la revue Recherches sociographiques du Département de Sociologie et d'Anthropologie de l'Université Laval*. Ouvrage réalisé sous la direction de Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964.

_____, *Le lieu de l'homme: la culture comme distance et mémoire*, Montréal, Éditions HMH, 1969.

Le Pouvoir dans la société Canadienne-française, ouvrage réalisé sous la direction de Fernand Dumont et Jean-Paul Montminy, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1966.

Escarpit, Robert, *Sociologie de la littérature*, Paris, Les Presses Universitaires de France, (Collection Que sais-je?), 1958.

_____, *La littérature et le social*, Paris, Flammarion, 1970.

Falardeau, Jean-Charles, *Imaginaire social et littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH (Collection Reconnaissances), 1974.

_____, *Notre société et son roman*, Montréal, Éditions HMH, 1967.*

Fournier, Marcel, *L'entrée dans la modernité, science, culture et société au Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986.

Goldman, Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1986.

Gourdeau, Gabrielle, *Analyse du discours narratif*, Québec, Gaëtan Morin Éditeur, 1993. *

Green, Julien, *Oeuvres complètes III*, Paris, Gallimard, 1973.

Guyon, Bernard, *la Création littéraire chez Balzac*, Paris, Librairie Armand Colin, 1951.

Horgan, Paul, *Approaches to writing*, Connecticut, Wesleyan University Press, 1988.

Haugom Olsen, Stein, *The End of Literary Theory*, New York, Cambridge University Press, 1987.

Hurm, Gerd, *Fragmented Urban Images. The American City in Modern Fiction from Stephen Crane to Thomas Pynchon*, New York, Peter Lang, 1991.

Ingarden, Roman, *L'oeuvre d'art littéraire*, traduit par Philibert Secretan avec la collaboration de N. Lüchinger et B. Schwegler, Lausanne, L'Age d'Homme, 1983.

Jung, C.G., *Essai d'exploration de l'inconscient*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1964.

Keffer, Lowell William, *Frustrations, conflit et révolte; une étude socio-psychologique de vingt-trois romans québécois des années 1938-1961*, Thèse (Doctorat), Sainte-Foy, Université Laval, 1979.

Kundera, Milan, *L'art du roman: essai*, Paris, Gallimard, 1986. *

Laborit, Henri, *L'agressivité détournée: introduction à une biologie du comportement social*, Paris, Éditions du Seuil, 1971.

Lafortune, Monique, *Le Roman québécois, reflet d'une société*, Laval, Québec, Mondia, 1985.

Lamonde, Yvan, *Je me souviens: la littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983.

- Lamonde, Yvan, Trépanier, Esther, *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986.
- Lejeune, Philippe, *Je est un autre, L'autobiographie de la littérature aux médias*, Paris, Éditions du Seuil, 1980.
- Lemieux, Claude, *Société urbaine et roman québécois*, Thèse (Maîtrise), Sainte-Foy, Université Laval, 1981.
- Marceau, Félicien, *Les personnages de la Comédie humaine*, Paris, Gallimard, 1977.
- Marcotte, Gilles, *Littérature et circonstances: essais*, Montréal, l'Hexagone, 1989. *
- _____, *Une littérature qui se fait: essais critiques sur la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions HMH, 1968.
- McCormick, Festa, *The City as Catalyst. A Study of ten novels*, London, Associated University Press, 1979.
- Moatti, Christiane, *Le Prédicateur et ses masques. Les Personnages d'André Malraux*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1987.
- Monière, Denis, *André Laurendeau et le destin d'un peuple*, Montréal, Québec-Amérique, 1983.
- Oraison, Marc, *La question homosexuelle*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.
- Moreau, Jean-Luc, *La nouvelle fiction*, Paris, Criterion, 1992.
- Mouton, Jean, *Les intermittences du regard chez l'écrivain*, Paris, Desclée De Brouwer, 1973.
- Nadeau, Maurice, *Le roman français depuis la guerre*, Paris, Gallimard, (Collection idées), 1963.
- Patey, Douglas Lane, *Probability and literary form*, New York, Cambridge University Press, 1984.
- Patillon, Michel, *Précis d'analyse littéraire. I. Les structures de la fiction*, Paris, Fernand Nathan, 1974.
- Pavel, Thomas, *Univers de la fiction*, Paris, Éditions du Seuil, 1986.
- Pelletier, Jacques, *Le Social et le Littéraire, Anthologie*, (Cahiers, n° 2), Montréal, Université du Québec à Montréal, 1984.
- Pelletier, Jacques, *Littérature et société*, Anthologie préparée par Jacques Pelletier avec la collaboration de Jean-François Chassay et Lucie Robert, Montréal, VLB Éditeur, 1994. *
- Picard, Michel, *Lire le temps*, (Collection Critique), Paris, Les Éditions de Minuit, 1989.
- Picon, Gaëtan, *Lecture de Proust*, Paris, Gallimard, 1963.

- Portch, Stephen R., *Literature's Silent Language, Nonverbal Communication*, New York, Peter lang, 1985. *
- Prado, C. G., *Making Believe, Philosophical Reflections on Fiction*, London, Greenwood Press, 1984.
- Raimond, Michel, *Proust Romancier*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1984.
- Ricardou, Jean, *Problèmes du nouveau roman*, Paris, Éditions du Seuil, 1967.
- _____, *Pour une théorie du nouveau roman*, Paris, Éditions du Seuil, 1971.
- Rice, Philip, Waugh, Patricia, *Modern Literary Theory*, New York, Edward Arnold, 1989.
- Rioux, Marcel, *Critique sociale et création culturelle*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1979.
- Robbe-Grillet, Alain, *Pour un nouveau roman*, Paris, Gallimard, 1963.
- Robert, Marthe, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, 1985.
- Rocher, Guy, *Le Québec en mutation*, Montréal, Éditions Hurtubise, 1973.
- Rollin, André, *Ils écrivent. Où ? quand ? comment ?*, Paris, Éditions Mazarine, 1986.
- Roy, Jean-Louis, *La Marche des Québécois: le temps des ruptures, 1945-1960*, Montréal, Leméac, 1976.
- Sarraute, Nathalie, *L'ère du soupçon, essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1956.
- Sartre, Jean-Paul, *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, 1960.
- _____, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1964.
- Simard, Jean, *Répertoire*, Montréal, Le cercle du livre de France, 1961. *
- Sollers, Philippe, *L'écriture et l'expérience des limites*, Paris, Éditions du Seuil, 1968.
- Stevenson, Louis Robert, *Essais sur l'art de la fiction*, traduit de l'anglais par Marie France Watkins et Michel Le Bris, Paris, La Table Ronde, 1988.
- Vadé, Yves, *L'enchantement littéraire. Écriture et magie de Chateaubriand à Rimbaud*, Paris, Gallimard, 1990.
- Vaes, Guy, *Le Regard romanesque, quatre conférences*, Louvain-La-Neuve, Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université catholique de Louvain, 1987.
- Valette, Bernard, *Le Roman*, Paris, Nathan, 1992.
- Vial, André, *Guy de Maupassant et l'Art du Roman*, Paris, Librairie Nizet, 1954.
- Weber, Ronald, *The Literature of Fact*, Athens, Ohio University Press, 1985.

Zérafra, Michel, *Roman et société*, Paris, PUF., 1971. *

3- Correspondances, journaux, carnets, entretiens, oeuvres littéraires

Balzac, Honoré, *Correspondance*, t. I, Paris, Garnier, 1960. *

_____, *Correspondance*, t. III, Paris, Garnier, 1964. *

Baudelaire, *L'Art romantique. Littérature et musique*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968. *

Camus, Albert, *Essais*, Paris, Gallimard, 1965. *

_____, *Théâtre, Récits, Nouvelles*, Paris, Gallimard, 1962.

Carrière, Jean, *Jean Giono Qui suis-je ?*, Lyon, La manufacture, 1985. *

Cesbron, Gilbert, *Journal sans date*, Paris, Laffont, 1963.

Cocteau, Jean, *La difficulté d'être*, Monaco, Éditions du Rocher, 1957. *

Chateaubriand, *Génie du christianisme*, t. I, t. II, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.*

Choquette, Adrienne, *Laure Clouet*, Québec, L'Institut littéraire du Québec, 1961. *

Colette, *Lettres à Moune et au Toutounet, 1929-1954*, Paris, Des femmes, 1985.*

_____, *Lettres à Marguerite Moreno*, Genève, Éditions de Crémille, 1972. *

De Laclos, Choderlos, *Les liaisons dangereuses*, Paris, France Loisirs, 1982.

De Saint-Exupéry, Antoine, *Carnets*, Paris, Gallimard, 1953. *

Duras, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993. *

Desbiens, Jean-Paul, *Sous le soleil de la pitié*, Montréal, Les Éditions du jour, 1965. *

Flaubert, Gustave, *Carnets et Projets, Correspondance 1878-1880*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1965. *

_____, *Correspondance 1846-1851 Lettres à Louise Colet*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1964. *

_____, *La Tentation de Saint Antoine, Correspondance 1852*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1964. *

_____, *Correspondance 1857-1864*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1965. *

_____, *Correspondance 1865-1870*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1965.*

_____, Guy de Maupassant, *Correspondance*, Paris, Flammarion, 1993.

Gide, André, *Les Faux Monnayeurs*, Paris, Gallimard, 1967.

- Gide, André - Roger Martin du Gard, *Correspondance, 1913-1934*, Paris, Gallimard, 1968. *
- Hugo, Victor, *William Shakespeare, Le tas de pierres*, Paris, Éditions rencontre, 1968.*
- _____, *Les Contemplations*, Paris, Nelson, Éditeurs, 1940. *
- _____, *Les Feuilles d'automne*, Paris, Nelson, Éditeurs, S.D.*
- Huston, Nancy, *Journal de la création*, Paris, Éditions du Seuil, 1990. *
- Ionesco, Eugène, *Notes et contre-notes*, Paris, Gallimard, 1966. *
- Kafka, Franz, *Journal*, Paris, Grasset, 1954.
- Léautaud, Paul, *Entretiens avec Robert Mallet*, Paris, Gallimard, 1951.
- Lemelin, Roger, *Au pied de la pente douce*, Montréal, la Presse, 1975.
- Madame de Sévigny, *Lettres choisies*, Paris, Nelson, Éditeurs, 1944.
- Maison, André, *Anthologie de la correspondance française 1824-1913*, t. VII, *D'Alexandre Dumas à Albert Camus*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1969. *
- Maupassant, *Pierre et Jean. (Préface)*, Paris, Albin Michel, 1968.*
- _____, *Lettre d'un fou*, Bordeaux, Le Castor Astral, 1993. *
- Mauriac, François, *Journal*, t. I, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1934.
- _____, *Journal*, t. II, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1937.
- _____, *Journal*, t. III, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1940.
- _____, *Le romancier et ses personnages*, Paris, Buchet-Chastel, 1970.
- _____, *Le Roman*, Paris, L'Artisan du livre, 1928.
- Modiano, Patrick, *Livret de famille*, Paris, Gallimard, 1977.
- Nyssen, Hubert, *Les voies de l'écriture, Entretiens et commentaires*, Paris, Mercure de France, 1969. *
- Proust, Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1954. *
- _____, *À la recherche du temps perdu*, t.I, Paris, Gallimard, 1987.
- _____, *À la recherche du temps perdu*, t. VIII, *Le temps retrouvé*, Paris, Gallimard, 1954.*
- _____, *Correspondance, 1880-1895*, t. I, Paris, Librairie Plon. 1970.
- Rivière, Jacques, et Claudel, Paul, *Correspondance 1907-1914*, Paris, Librairie Plon, 1926. *

Rousseau, J.-J., *Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1963. *

Saint-Denys-Garneau, *Journal*, Montréal, Beauchemin, 1962.

_____, *Lettres à ses amis*, Montréal, Éditions HMH, 1967. *

Sand, George, *Oeuvres autobiographiques*, t. II, Paris, Gallimard, 1971. *

_____, *Correspondance*, (1812-1831), t.I, Paris, Édition Garnier Frères, 1964.

_____, *Correspondance*, (1832- Juin 1835), t. II, Paris, Éditions Garnier Frères, 1966.

_____, *Correspondance*, (Juillet 1835 - Avril 1837), t. III, Paris, Éditions Garnier, 1967.

_____, *Correspondance*, (Mai 1837 - Mars 1840), t. IV, Paris, Éditions Garnier Frères, 1968.

Sarraute, Nathalie, *Nathalie Sarraute, Qui êtes-vous ? Conversations avec Simone Benmussa*, Lyon, La Manufacture, 1987.

Stendhal, *De l'Amour*, Paris, Éditions Baudelaire, 1966.

_____, *Oeuvres intimes*, t. II, Paris, Gallimard, 1982.

Valéry, Paul, *Cahiers*, t. I, Paris, Gallimard, 1973.

_____, *Oeuvres*, t. I, Paris, Gallimard, 1957.

_____, *Regards sur le monde actuel*, Paris, Gallimard, 1945.

_____, *Tel quel II*, Paris, Gallimard, 1943.

Yourcenar, Marguerite, *Les yeux ouverts, Entretiens avec Matthieu Galey*, Paris, Éditions du Centurion, 1980. *

_____, *Mémoires d'Hadrien, suivi de Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, 1974.

Zola, Émile, *Correspondance*, t. i, 1858-1867, Éditée sous la direction de B.H. Bakker, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, Éditions du CNRS, 1978. *